

Mgr DANIEL

IMP. GUÉNEUX, NANTES.

LES

ZOUAVES PONTIFICAUX

OU

JOURNAL DE Mgr DANIEL

AUMONIER DES ZOUAVES

Camérier secret de S. S. Pie IX et de S. S. Léon XIII,

PAR L'ABBÉ J.-S. ALLARD,

DOYEN DU CHAPITRE.

Isti sunt sancti qui pro testamento
Dei corpora sua tradiderunt.

NANTES

IMPRIMERIE BOURGEOIS, RUE SAINT-CLÉMENT 57.

—

1880

Au Général Baron DE CHARETTE.

Mon cher Général,

C'est à vous, c'est au régiment des Zouaves, que je dédie ce Journal; c'est vous qui en avez inspiré la pensée, c'est pour vous qu'il a été fait. Si Monseigneur Daniel en l'écrivant a écrit une belle page de l'histoire de l'Eglise, c'est vous et les vôtres qui avez fourni tous les éléments dont elle se compose. Ce Journal montrera une fois de plus que tous les sentiments élevés, que le dévouement, l'abnégation, l'esprit de sacrifice découlent de la Religion comme de leur source naturelle. Vous et vos Zouaves vous avez prouvé avec un éclat sans pareil, à Mentana, à Patay et en cent autres endroits, que la Religion et le patriotisme sont faits pour aller ensemble, et qu'une des meilleures préparations pour bien servir sa patrie, c'est de bien servir la Religion; l'Eglise, la France, le monde catholique tout entier, vous en seront éternellement reconnaissants.

On est heureux de trouver dans la succession des mêmes noms, la succession du même courage et du même dévouement aux grandes et saintes causes, et de voir dans les mêmes familles que la sève qui produisait des héros ne s'est pas tarie. Soyez mille fois bénis, les fils ont été dignes de leurs pères; vous avez égalé, sinon surpassé, la gloire immortelle qu'ils ont acquise en luttant contre l'impiété, il y a bientôt cent ans. Nos pères en combattant s'étaient mis sous l'égide du Sacré Cœur, vous avez imité leur exemple, vous avez fait plus, vous avez pris le Sacré-Cœur pour votre étendard, persuadés que c'est le Sacré Cœur qui, dans sa miséricorde, nous sauvera malgré notre indignité. Oui, c'est de là que nous viendra le salut; nous en avons la douce et ferme confiance.

Veuillez agréer, mon cher Général, cet hommage de mon admiration et de mon affectueux dévouement.

J.-S. ALLARD,
doyen du chapitre.

Nantes, 2 *février* 1880.

à Monseigneur Richard archevêque de [illegible]

Hommage de très profond respect
et d'affectueux dévouement

J. S. Allard
Doyen-curé

LES ZOUAVES PONTIFICAUX

OU

JOURNAL DE Mgr DANIEL

Je déclare qu'en rapportant dans ce livre des faits qui paraissent miraculeux, mais sur lesquels l'Eglise ne s'est pas prononcée, et qu'en donnant le nom de saint ou de bienheureux à des personnes qui ne sont point encore élevées sur les autels, je n'entends le faire que dans le sens et la mesure autorisés par les décrets d'Urbain VIII, du 13 mars 1625 et du 16 juin 1631. Je déclare de plus, que je soumets cet écrit et ma personne au jugement du Saint-Siége, désavouant par avance, tout ce qui, contre mon intention, ne serait point conforme à l'enseignement de la Sainte Eglise, notre Mère.

INSTITUT
CATHOLIQUE
DE PARIS

« Mes souvenirs seraient bien précieux, pour » l'histoire du Régiment, et pourraient utilement » servir à la gloire de l'Eglise et de la Religion, à » l'édification des jeunes gens.... Que de choses j'ai » vues, que de belles actions, que de grands exem- » ples, que de générosité, que d'héroïsme dont j'ai » été le témoin, avec lesquels j'ai été en contact, » tous les jours! Mon esprit et mon cœur sont pleins » des plus grandes choses auxquelles ils ont été » appliqués.... Tout cela s'enfermera-t-il dans la » tombe avec ma chétive personne! Il est vrai que » Dieu sait tout cela, il suffit; tout se retrouvera, » tout est inscrit au livre de vie. Et puis, il y a des » choses qu'il ne faut pas produire au grand jour, » qu'il faut envelopper d'un religieux silence, tenir » dans la majesté du temple, sans les exposer sur la » place publique! Les profanes ne comprendraient » pas et blasphémeraient ce qu'ils ignorent. Mais » cependant ne serait-il pas bon de garder le souve- » nir de tant de faits qui honorent la Religion et » l'humanité? N'y aurait-il pas là une belle page de » l'histoire de l'Eglise à écrire : *Ut videant opera* » *vestra bona et glorificent patrem vestrum qui in cœlis* » *est.* — *Luceat lux vestra coràm hominibus.* »

(Extrait du Journal de Mgr Daniel, 28 octobre 1871.)

AVANT-PROPOS.

Nous nous disposions, quelques jours après la mort de Monseigneur Daniel, à écrire un article nécrologique de quelque étendue, sur notre cher et regretté défunt, à payer le juste tribut d'amitié, de reconnaissance et d'admiration que nous devions à sa pieuse et sainte mémoire, quand on vint nous avertir que l'Aumônier des Zouaves avait écrit jour par jour tout ce qu'il avait fait ou vu de remarquable, depuis le moment où il était parti pour Rome, jusqu'aux derniers instants de sa vie. Aussitôt nous suspendîmes notre travail, qui dès lors se présentait à nous, sous un tout autre aspect et dans des proportions bien différentes; ce n'était plus une simple notice, c'était un livre qu'il s'agissait de publier. Bien vite nous nous mîmes en mesure d'avoir, s'il était possible, communication du précieux journal. Par dernière disposition, Mgr Daniel avait voulu que ce journal, qui est l'histoire en quelque sorte des Zouaves, fût remis à l'illustre général qui en est la personnification la plus

brillante. C'était le legs qu'il faisait à son meilleur ami, à celui qui avait su conquérir toutes ses sympathies et pour lequel il professait une affection, un dévouement, une estime incomparables. M. le baron de Charette à qui nous nous adressâmes, fut d'une courtoisie parfaite et d'un empressement dont nous lui sommes infiniment reconnaissant.

Une fois en possession du manuscrit, nous nous sommes immédiatement mis à l'œuvre. Il s'agissait de lire 14 gros cahiers, ce n'était pas petite besogne. Quoique l'écriture ne soit pas difficile à déchiffrer, il y a toujours, dans un manuscrit du genre de celui-ci, quelque chose qui arrête, les noms propres d'hommes ou de villes, des termes inconnus, qui tiennent au pays ou à la profession.

Après avoir lu, il fallait se recueillir, savoir ce qu'il fallait prendre, ce qu'il fallait laisser. La grande préoccupation de l'auteur, c'est son cher régiment; son cœur, son esprit sont là; les Zouaves, comme il l'a dit quelque part : « c'est ma famille, c'est ma patrie » ; mais en passant il touche à tout, aux événements, aux personnes et aux choses. Il est fréquemment en rapport avec les familles les plus distinguées de la France et de l'Italie, avec les plus hauts dignitaires de

l'Eglise, dont quelques-uns l'honorent de leur amitié; il faisait partie de la cour pontificale, il voyait souvent le Souverain-Pontife, avec lequel il eut plusieurs fois à traiter les affaires les plus sérieuses; Pie IX avait pour son camérier secret, dirons-nous, une sorte de prédilection, disons, et nous ne dirons pas trop, de l'affection, des attentions particulières.

Tout ce qui se passe au bataillon ou au régiment est consigné, dans son journal, en termes ouverts, ou à demi-mots, ou par des allusions qui ne sont transparentes que pour ceux de la famille.

Mgr Daniel était à Rome, au temps du Concile; des questions brûlantes s'agitaient; personne n'était mieux placé que lui pour connaître les opinions qu'on avait, les appréciations que l'on faisait des personnages le plus en vue. *Incedo per ignes*. On voit qu'au milieu de détails infinis, le choix à faire n'est pas sans difficulté, et que les choses dont il est question sont quelquefois des plus délicates. Il y a des faits qui ne sont pas toujours à l'honneur des personnes qu'ils concernent; ces faits nous les passerons sous silence. Nous devons dire que les appréciations de l'auteur généralement sont rares, et qu'elles sont bienveillantes et marquées au coin de la charité.

Les sanctuaires les plus vénérés, les lieux de pèlerinage les plus fréquentés de l'Italie, ont été visités par l'Aumônier des Zouaves, avec la plus religieuse attention ; en remplissant les devoirs de sa charge, en faisant sa tournée pastorale, comme il l'appelait, sur les différents points du territoire pontifical où les troupes étaient cantonnées, il savait utiliser ses loisirs. Il fait ses remarques sur chacun, et indique sobrement ses impressions.

Ce journal, commencé au mois de décembre 1860, Mgr Daniel l'a continué, sans interruption, jusqu'au mois de janvier de l'année 1879, exclusivement. Il est écrit, sans prétention, sans apprêt, au jour le jour ; ce sont souvent de simples notes, une ligne, un mot qui sont pour l'auteur comme autant de points de repère. Un journal est l'image fidèle d'une journée ordinaire de la vie, où souvent les choses les plus disparates se rencontrent à côté l'une de l'autre ; tout y trouve sa place, le sacré y coudoie le profane, un événement joyeux les plus tristes accidents.

D'ordinaire, ce sont, nous l'avons dit, de simples notes. Les faits racontés avec plus de développements sont des faits de guerre dont il a été témoin. C'est la nature prise sur le vif, il y a parfois une émotion qui se communique au lecteur, sans que l'auteur l'ait cherchée le moins du monde.

Il s'étend également un peu plus longuement et est aussi très-intéressant quand il raconte la mort de ces héroïques jeunes gens sacrifiant de si bon cœur, nous dirions presque si gaiement leur vie pour l'Eglise et pour le Saint-Père, sur le champ de bataille ou sur le lit de douleur, à l'hôpital. Chose remarquable, les parents et les enfants rivalisent de dévouement, c'est un combat de générosité qui souvent émeut jusqu'aux larmes. Quels sentiments généreux ! quel touchant spectacle ! Disons-le, dans toutes ces grandes choses, ce n'est pas l'Aumônier des Zouaves qui frappe le moins, ce n'est pas lui qui a la moindre part.

Nous qui avions l'honneur de connaître beaucoup Mgr Daniel, qui avions avec lui de fréquents rapports, nous devons dire que son journal nous l'a fait apparaître sous un jour tout à fait nouveau. Nous le connaissions pour un bon prêtre, mais nous ne le savions pas aussi avancé dans la voie de la perfection ; comme aussi nous comprenons mieux, après l'avoir lu, la grande mission d'un aumônier militaire et ce que pourrait être une armée chrétienne conduite par les inspirations de la foi.

Nous nous proposons de publier ce journal qui aurait fourni matière à de nombreux volumes, supposé que Mgr Daniel eût eu le temps, la volonté et la santé nécessaires pour écrire ses mémoires.

Si l'amour d'un sujet, le dévouement à une cause suffisaient pour en bien parler, nous serions rassuré, mais malheureusement ces deux choses ne suffisent pas. Des voix autorisées et éloquentes ont parlé des Zouaves au point de vue militaire et politique, nous ferons connaître ce qu'ils ont été au point de vue religieux, ce qu'on ignore en grande partie. En publiant le journal, notre intention, et nous croyons en cela entrer parfaitement dans la pensée de Mgr Daniel, est de circonscrire notre sujet dans de justes limites, nous ne citerons que ce qui a trait aux Zouaves, nous ne sortirons du cadre que nous nous sommes tracé qu'autant que l'intérêt et la grandeur des choses nous y obligeraient. Nous nous en tiendrons au journal dont nous voulons être simplement le metteur en pages. Notre tâche, quoique petite et modeste, n'en est cependant pas moins grande. Nous puiserons à cette source si riche et si sûre, nous y ferons les plus larges emprunts et c'est par là, nous le sentons, que notre œuvre aura son vé-

INSTITUT CATHOLIQUE

ritable intérêt et son plus grand mérite. C'est l'Aumônier des Zouaves qui parlera. Mais avant de lui donner la parole, nous dirons en quelques mots, comment la Providence l'avait préparé au ministère pour lequel elle l'avait fait et qu'il remplit avec tant de distinction.

Mgr Daniel naquit, à Nantes, d'une famille très-honorable, le 17 du mois d'Août 1825. Il puisa au foyer domestique l'amour de la grande et sainte cause à laquelle il devait consacrer les meilleures années de sa vie. Heureux les enfants qui, sans sortir de la maison paternelle, y trouvent l'exemple de toutes les vertus qui font l'honnête homme et le parfait chrétien ! Mgr Daniel fut élevé sur les genoux d'une pieuse mère, qui comprenait le grand et saint ministère, les devoirs que la Providence lui avait imposés, en lui accordant l'insigne honneur de la maternité. Dévouée tout entière à l'éducation de ses nombreux enfants, elle était occupée à faire la garde autour de ces jeunes cœurs, à en éloigner les malignes influences ; elle apportait tous ses soins à cultiver ces petites âmes encore neuves, à y déposer les plus précieux trésors : l'amour de la religion et de la vertu. Elle savait que les impressions du premier âge sont ineffaçables, et que rien ne remplace l'éducation maternelle.

Son père, homme grave et profondément religieux, professait sans respect humain et toutefois sans ostentation ses sentiments de foi chrétienne. Il pratiquait hardiment sa religion, dans un temps où il fallait quelque courage pour le faire, c'était une de ces natures loyales, un de ces hommes intègres, irréprochables, qui vont droit devant eux sans regarder ni à droite ni à gauche, pour voir ce qu'on pense d'eux, un de ces chrétiens, sans reproche, qui forcent le respect même de leurs ennemis. A l'amour de Dieu, il joignait un amour presque égal du Roi.

Il appartenait à cette génération d'hommes qui étaient nés dans les temps voisins de la Révolution, et qui avaient été accoutumés à réunir dans un même amour le trône et l'autel, et ce n'était pas leur faute si ces deux grandes causes avaient été si intimement unies, puisque les adversaires de l'une étaient les adversaires de l'autre et les poursuivaient toutes les deux avec la même haine et le même acharnement. Le père de Mgr Daniel avait à un haut degré le culte de la première et de la seconde majesté, tout en observant la distance qui les sépare ; il les unissait sans les confondre. L'éducation de famille dut laisser et laissa de fortes empreintes sur l'âme du petit Jules.

Nous ne dirons rien ou peu de chose des premières études de M. Daniel enfant. Son caractère se manifesta tout d'abord, sous les traits qui devaient le distinguer, dans la suite. Au collége, il était hardi, entreprenant, d'un sang-froid extraordinaire. On peut dire qu'il avait les qualités de sa race. Ses six frères dont deux ont été d'in-

trépides marins, un troisième franciscain, les trois autres ont eu dans le monde des positions estimables, étaient tous d'un caractère résolu, déterminé, qu'ils portaient partout, jusque dans leurs jeux, pendant leur enfance. Nous pourrions citer cent traits, un seul suffit. Un jour, en jouant à la *viste*, pour dépister ses camarades, le petit Jules, passant par la mansarde et se glissant sur le toit de la maison, alla se cacher derrière un groupe de cheminées, il jugeait la chose toute naturelle, ses camarades ne furent pas de son avis et ne furent pas peu surpris de la nouveauté du stratagème, disant : que ce n'était pas de jeu.

Il était indépendant par nature et avait dans l'esprit quelque chose d'un tant soit peu frondeur. Il aimait parfois à mettre en défaut la vigilance de ses maîtres ; il était rétors, habile, capable de monter un coup, de le conduire à ses fins et de se tirer d'affaire sans trop de mal. Hâtons-nous de dire que ces tours d'écolier n'étaient guère que d'innocentes espièglerics qui en éveillant l'attention des professeurs avaient le malheur de leur causer quelque ennui. Rien non plus dans ces enfantillages qui dénotât une mauvaise nature, un mauvais fond. Les sentiments religieux corrigèrent et finirent par faire disparaître tout ce qu'il y avait de défectueux dans cette disposition.

Ses succès, dans ses études, au petit collége de la Ducherais et au Petit-Séminaire de Guérande n'eurent rien d'éclatant. L'étourderie et l'inap-

plication de l'enfant en étaient la cause, car il avait beaucoup de bon sens, un jugement droit, un esprit très-ouvert ; mais pas assez du côté de l'étude.

Cependant un changement notable se fit, dans le jeune Daniel, à la suite d'une retraite, il était alors en seconde. C'est de cette époque qu'il faisait dater ce qu'il appelait sa conversion. Dès ce moment il se donna de tout cœur à la piété et travailla sérieusement à se faire recevoir dans la Congrégation de la Sainte-Vierge, et il y réussit. Devenu congréganiste il voulut honorer par la manière de se tenir, le corps d'élite auquel il appartenait. Il eut le bonheur de se mettre sous la conduite d'un saint prêtre, M. l'abbé Demouy, qui savait admirablement diriger les jeunes gens, gagner leur confiance et leur inspirer l'amour du bien. Le pieux et zélé Directeur aida puissamment le jeune élève à mettre en pratique ses bonnes résolutions, ce n'est pas que de temps en temps le caractère ne reprît le dessus. La Congrégation de la Sainte-Vierge fut pour lui le salut, il s'en souviendra, plus tard, au régiment.

Arrivé à la maison de Philosophie, il se livra avec plus de zèle encore à la piété et à la vertu ; sa vocation à l'état ecclésiastique ne tarda pas à se dessiner nettement. Ses études de philosophie, qu'il fit avec succès, étant achevées, notre jeune séminariste alla à Paris, pour étudier la théologie à Saint-Sulpice, sous des maîtres dont le savoir égale la piété. Au séminaire, il s'occupa d'acquérir les vertus qui sont pour ainsi dire le

fond de la vie sacerdotale : l'amour du devoir et du sacrifice, l'esprit de religion et de charité, et de jeter les bases sur lesquelles il devait élever l'édifice de sa sanctification. Les autres qualités que nous avons signalées se produisirent d'une manière plus saillante encore. On remarquait en lui un grand esprit d'observation, beaucoup de tact, une grande délicatesse, dans ses rapports avec le monde. A Saint-Sulpice, il fut en relation avec une multitude de jeunes gens de famille, qu'il devait retrouver dans les situations diverses et souvent les plus élevées de la hiérarchie ecclésiastique.

A la révolution de 1848, il quitta le séminaire de Saint-Sulpice et s'en revint à Nantes. Il avait cru, par précaution, devoir prendre un habit laïque, pour faire le voyage. Un de ses amis, séminariste comme lui, qui l'accompagnait, avait gardé le costume ecclésiastique. Dans la voiture, de mauvais plaisants, de ces républicains qui croient avoir tout fait pour la patrie, quand ils ont crié : Vive la liberté ! à bas la religion ! empêchaient par leurs propos bruyants et leurs cris le jeune abbé de réciter son office. M. Daniel qui, sous son déguisement, n'avait rien moins que l'air d'un ecclésiastique, avec des paroles qui assurément ne pouvaient le trahir, prit son confrère sous sa protection, reprocha aux insulteurs de ne pas comprendre la République, leur dit que la liberté était pour tout le monde, qu'il devait être permis à un curé de lire, dans un livre de prières, s'il lui plaisait, comme aux autres

de lire dans des livres de leur choix ; que personne n'avait rien à y voir ; que l'on serait bien mal venu si on voulait les empêcher de lire leurs journaux. On trouva la réflexion sensée et on laissa le bon abbé réciter, en paix, son bréviaire.

Entré au Grand-Séminaire de Nantes, M. Daniel y retrouva ses anciens condisciples qui furent heureux de le revoir. Il sut gagner l'affection du vénérable supérieur, M. Féret, qui lui demeura toujours depuis très-attaché. Ordonné prêtre en 1850, aussitôt après son ordination, il fut nommé vicaire au Pallet. L'excellent curé trouva dans son vicaire un jeune prêtre pieux, zélé, d'une grande prudence. Il nous disait qu'il avait été merveilleusement secondé par lui, dans une œuvre particulièrement difficile, celle du déplacement de l'église paroissiale et de son transfert dans l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui. Les uns la voulaient ici, les autres la voulaient là. La division était complète, au Conseil municipal et dans la commune. Grâce à la parfaite entente du curé et du vicaire, grâce surtout à la sagesse de leur conduite, la chose eut un plein succès. Du Pallet où il laissa les meilleurs souvenirs, le jeune abbé fut appelé à exercer le saint ministère, dans l'importante paroisse de Sainte-Croix de Nantes, au mois de septembre 1854. Il y resta jusqu'au mois de novembre 1860. Malgré la faiblesse d'une santé délicate et souvent atteinte, il remplissait fidèlement les devoirs du saint ministère. Il était excellent confrère, la preuve c'est que ses an-

ciens collègues ont été constamment ses meilleurs amis ; il était accommodant et prêt à rendre service. Dès ce temps-là, il exerçait une influence salutaire sur les jeunes gens, c'était comme le prélude de sa vocation future et définitive.

Cependant les malheurs du Saint Siége, la persécution que l'on faisait subir au Père commun des fidèles, dans la personne bien-aimée de Pie IX, avaient ému profondément le cœur de l'abbé Daniel. Son ardeur s'enflammait aux récits des brigandages et des impiétés des ennemis de l'Eglise, comme aussi au récit des sacrifices héroïques accomplis par ses jeunes défenseurs. Une plus grande cause ne pouvait provoquer son dévouement, c'était la religion la plus sainte attaquée dans ses droits les plus sacrés ; la plus auguste et la plus incontestable des légitimités qu'il fallait défendre. L'élan, l'enthousiasme qui au moyen-âge entraînait les Croisés vers Jérusalem, au dix-neuvième siècle poussait vers Rome tant de nobles jeunes hommes. Dans l'un et l'autre cas, on avait à protéger les intérêts de l'ordre le plus élevé, les intérêts religieux. Il s'agissait pour nous d'arracher à des impies, à des athées pires que les Musulmans, la Ville Eternelle, le sanctuaire de la Religion, et de combattre pour la liberté de l'Eglise, c'est-à-dire pour ce que l'Eglise elle-même a toujours regardé comme le premier et le plus indispensable de ses biens. Aller au secours du Souverain Pontife, de Pie IX, c'était dans la circonstance mettre la force au service du droit, de la vérité et de la vertu.

La France s'était souvenue qu'elle était la fille aînée, qu'elle était le soldat de l'Eglise. Tous ceux qui sentaient battre, dans leur poitrine, un cœur catholique et français s'enrôlaient, sous l'étendard de l'Eglise, dans un corps que des officiers et des soldats français et belges avaient déjà rendu célèbre. La noblesse française avait saisi avec empressement cette occasion de rafraîchir son blason et de le faire briller d'un nouveau lustre. La catholique Bretagne n'avait pas été la dernière à marcher. L'abbé Daniel se sentit appelé. Pressé de faire partie de cette nouvelle croisade, il s'en ouvrit à ses supérieurs ecclésiastiques. Pour éprouver la vocation du jeune prêtre, on lui opposa des difficultés sans nombre, mais rien ne put lasser son courage. Il fit instance sur instance, pendant de longs mois ; il plaida si bien sa cause qu'enfin il obtint de partir au mois de décembre 1860. Il apporta pour traiter cette affaire cette ténacité et cette habileté qu'on lui connaissait.

Il partit sans savoir s'il serait accepté comme aumônier, il était résolu de servir à ses frais, s'il ne pouvait être admis. Lorsqu'il alla trouver, avant de s'acheminer vers Rome, M. le baron de Charette pour lui faire part de sa résolution et lui annoncer son départ, M. de Charette chercha à le dissuader et ne lui cacha pas les difficultés de la position. L'abbé se contenta de sourire et de lui dire : « Je compte beaucoup sur l'aide de

Dieu. » Il avait raison, Dieu, qui l'avait fait pour être aumônier des Zouaves et qui l'avait doté de toutes les qualités nécessaires, ne pouvait lui manquer. L'abbé Daniel, nous l'avons dit, était décidé, énergique par caractère ; soldat il eût été brave entre les braves. Maintes et maintes fois il l'a prouvé à Mentana sous le feu de l'ennemi, à Albano et à Rome au milieu des pestiférés. Sous une frêle enveloppe et un corps maladif, il cachait un cœur ardent qui savait communiquer aux autres le feu qui le brûlait, comme pour montrer, suivant la belle expression de Bossuet, que l'âme est toujours maîtresse du corps qu'elle anime. Son courage était calme, sans forfanterie.

D'une discrétion parfaite, il gardait les secrets qu'on lui confiait avec la même fidélité que s'il les eût reçus au saint tribunal sous le sceau de la confession sacramentelle.

Toujours maître de lui-même, il disait ou taisait ce qu'il fallait dire ou taire, s'arrêtant à point et ne se livrant qu'autant et jusqu'où il le voulait. Homme de bonne compagnie, il savait le monde et les habitudes de la bonne société, il faisait partout bonne figure et n'était déplacé en aucun salon. Il avait des manières aimables et gracieuses ; mais surtout et avant tout il était prêtre. C'est là son beau côté.

En arrivant au bataillon, en prenant possession, la première fois qu'il adressa la parole aux Zouaves, il leur dit : Vous êtes des soldats chrétiens, des défenseurs de la religion, il faut que la chose réponde au nom. C'était tout son programme.

En deux mots, il voulait que les Zouaves fussent, sans en avoir les engagements, comme les religieux militaires du moyen-âge, des types de bravoure, de foi et de charité, et il prétendait que le moyen le plus sûr pour y arriver était d'être de parfaits chrétiens.

Il commença par leur donner l'exemple, il était un vrai modèle de régularité pour ses exercices de piété, nous ne parlons pas de ses exercices ordinaires qu'il faisait exactement, mais aussi des autres exercices extraordinaires ; ainsi il était fidèle à sa retraite du mois, et ne passait pas une année, sans faire une grande retraite, c'était le plus souvent, chez les Jésuites, à Saint-Eusèbe, ou chez les Capucins, à Barberini, qu'il la faisait. Que de moyens n'employa-t-il pas pour entretenir les pratiques religieuses parmi ses jeunes gens ? Pieuses associations, retraites préparatoires aux Pâques, instructions, il ne négligeait rien pour remplir dignement sa mission. Son zèle était tempéré par la prudence ; des militaires ne sont pas des séminaristes, il ne serait pas bon de les surcharger de prières, de leur faire de longs sermons. Il était court dans ses allocutions. Le bien qu'il avait commencé à l'église et au confessionnal, il le continuait dans son petit salon, qui était le rendez-vous des officiers. Qui n'a été charmé, en prenant part à ces réunions, du bon ton, des bonnes manières, de la cordialité franche, de l'aimable gaieté qui y régnaient, on se sentait là en famille.

Agréable causeur, l'Aumônier avait le talent

de donner de l'intérêt à ce qu'il disait, et puis ses récits, le plus ordinairement empruntés au milieu dans lequel il vivait, tiraient des personnages qui y étaient mêlés un très grand charme et ne manquaient pas de piquer la curiosité de ses auditeurs.

Mais arrivons à la vie de M. Daniel au bataillon des Zouaves Pontificaux. Autant que possible nous le laisserons nous raconter sa vie, les événements auxquels il a eu part ou dont il a été témoin, nous ne nous permettrons de prendre la parole que pour abréger ou résumer des récits trop longs et moins importants. Nous allons prendre les choses dès le commencement.

L'abbé Daniel commence par raconter succinctement son voyage de Nantes à Lyon en passant par Tours et Paris, il s'arrête dans l'une et l'autre ville pour faire des visites à des parents, à des amis. Il arrive à Lyon, le soir de l'Immaculée-Conception, juste à temps pour jouir du ravissant spectacle que présentent les illuminations de la ville, ce jour-là. On sait qu'à Lyon, la fête du 8 décembre prend les proportions d'une fête nationale. Il a le bonheur, le lendemain, de célébrer la Sainte Messe à Fourvières où il va mettre son œuvre sous la protection de la Sainte Vierge. Il retrouve à la gare M. Dugast, père d'un volontaire, déjà à Rome, à qui il avait fait visite la veille, et M. Berger, jeune volontaire, fils d'un banquier associé de M. Dugast. Les parents, on le conçoit, étaient heureux de recommander leurs enfants au futur aumônier des Zouaves. Ils partent le 10 de Lyon et arrivent le soir du même jour à Marseille. Le lendemain, l'excellent abbé veut offrir le Saint Sacrifice à Notre-Dame-de-la-Garde, pour sa nouvelle famille, comme il appelle déjà les Zouaves. Plusieurs de

ces jeunes gens y font la sainte Communion. Ces Messieurs font visite à MM. Rozan et Rolland qui rendent aux volontaires de si grands services.

Le soir, à 10 heures ou plutôt à minuit, à cause d'un retard de deux heures, ils prennent la mer, non sans quelque émotion, on ne quitte pas le sol de la patrie, une première fois surtout, sans éprouver une impression dont on n'est pas maître. La traversée est belle, nos volontaires, au nombre de soixante au moins, sont de charmante humeur, et par leur entrain et leur gaieté font disparaître les ennuis inséparables d'un voyage sur mer. C'étaient MM. Escal, Ferdinand de Chazotte, de Montravel, cousin de celui qui a été tué à Castelfidardo, des Garets, Laurent Bouvier, Joannes, Groboz, Padioleau, Beillevert, Gabarre, Chotard, François et Marie Lemarié, Gouin, J. Baranger, Lemaître, Chauvin, fils de l'ancien député, Berger et Mérot des Granges. L'auteur du journal cite de préférence les Nantais dont les noms lui étaient connus. Le mercredi matin 13, nos voyageurs débarquent à Civita-Vecchia, partent de cette ville à 3 heures, après mille retards, et le soir, à 5 heures 1/2, ils saluent avec de pieux frémissements et de saints transports la Ville Eternelle.

L'abbé, sans perdre de temps, va le lendemain faire visite au colonel, M. de Becdelièvre; le 15, il se présente chez Son Excellence Mgr de Mérode, ministre des armes, qui l'agrée comme aumônier. Les choses étaient allées bien plus vite qu'on ne l'avait pensé. L'aumônier, avant de

commencer son service, visite les basiliques de Rome, Saint-Pierre, Saint-Paul-hors-les-Murs, qu'il contemple avec ravissement et qu'il verra cent fois toujours avec un nouveau plaisir; il célèbre la messe sur le tombeau des saints Apôtres, vénère les chaînes de saint Paul, sa prison, la colonne où il a eu la tête tranchée. Le 20, il commence à aller le soir faire la prière à la caserne, et il continue les jours suivants; le dimanche 23, il célèbre la première messe militaire; il adresse au bataillon quelques paroles, sur le bonheur qu'il ressent d'être au milieu d'eux, sur ses intentions et sur ses espérances; il leur dit ce qu'il leur répétera bien des fois, qu'étant soldats du Pape et défenseurs de la religion, il faut que leur conduite réponde à leur nom. Le 23, il obtient ses pouvoirs et commence à confesser. Le Saint-Père, le lendemain, admettait l'Aumônier et un grand nombre de zouaves à sa messe et à la sainte communion de sa main. M. Daniel confessa toute la soirée, jusqu'à 11 heures 1/2; il n'interrompit que pour aller dîner chez Mgr de Mérode, avec lequel il eut toujours les meilleurs rapports et dont il devint l'ami. L'Aumônier se rendit à la messe du Saint-Père avec 200 zouaves environ, qui se présentèrent à la communion. Après la messe, le Souverain-Pontife eut pour ces jeunes gens les attentions les plus délicates, il leur fit servir le chocolat, des glaces; les Zouaves furent touchés, au delà de tout ce que l'on peut dire, de cette bonté toute paternelle. L'abbé Daniel, qui aime les cérémonies pontificales, qui

jusqu'à la fin fut fidèle à ne manquer à aucune; qui viendra d'Anagni, de Frascati, de Marino, de Velletri, pour assister aux cérémonies de la Semaine Sainte, à la Fête-Dieu, à la fête de saint Philippe de Néri, aux visites de Pie IX aux Catacombes, prend ses mesures pour être à Rome à la grande fête de Noël. Grâce à Mgr de Mérode, il est placé dans l'enceinte réservée où rien ne lui échappe, écrit-il, excepté sa dévotion de temps en temps. Cependant, ajoute-t-il, je prie le bon Dieu de tout mon cœur en union avec le Saint-Père qui paraît bien ému.

Le 27, on installe une infirmerie auprès de la Scala Santa; le docteur Chauvin est nommé infirmier, avec grade de sous-officier.

Le 31, suivant l'usage, Pie IX va faire sa visite au Jesu, y chanter le *Te Deum* en actions de grâces. L'Aumônier a soin de s'y trouver; le Pape, en arrivant, est accueilli par des acclamations unanimes, la plus belle manifestation a lieu : une députation de cent cinquante messieurs en habit noir vient dételer les chevaux de la voiture et conduire eux-mêmes le Saint-Père. Nos Zouaves sont de planton au Pont Saint-Ange; au retour, le Saint-Père les salue avec affection. M. Daniel est heureux de tout ce qu'il voit.

1861

Le 1er janvier, l'Aumônier souhaite la bonne année au bataillon, reçoit et fait les visites d'usage; au jour des Rois, partage le gâteau avec les officiers et commence chez lui les aimables réunions qui avaient tant de charmes et qui ont donné lieu aux relations les plus utiles et ont produit de si heureux résultats.

Le 9, à 2 heures, grande cérémonie à Saint-Jean-de-Latran, on ouvre la grande porte, le bataillon, musique en tête, s'y présente, prend place dans la grande nef, forme un carré ouvert d'un côté; un pupitre est placé au milieu avec le livre des Evangiles, il s'agit de la prestation solennelle du serment de fidélité à Pie IX et au Saint-Siége. L'Aumônier, placé vis-à-vis, en face du colonel, assisté à droite par M. de Chilas, capitaine adjudant-major, à gauche par un sergent-major, adresse au bataillon en très-bons termes un petit discours de circonstance:

« Vous connaissez, messieurs, l'objet de notre réunion d'aujourd'hui, je vais recevoir votre serment de fidélité à l'Eglise et au Saint-Siége. Je ne vous dirai point l'importance, la sainteté du serment. Vous le savez aussi bien que moi, l'honneur militaire, les principes de fidélité si profondément gravés dans vos cœurs vous le disent assez; mais partout votre foi, votre esprit de religion vous disent ce que c'est qu'un serment fait à Dieu et à sa cause, à l'Eglise et à ses droits,

c'est-à-dire à la plus belle, à la plus juste, à la plus sainte de toutes les causes. C'est donc une grande action que celle qui vous réunit aujourd'hui dans cette enceinte, sous les voûtes de cette basilique, la première et la mère de toutes les églises du monde. Je ne sais pas si dans l'histoire nous trouverions rien de semblable, à moins de remonter à ces siècles de foi où nos preux et loyaux chevaliers venaient prendre sur l'autel leur épée vouée à la cause de Dieu et juraient de ne la déposer que quand la paix serait rendue à l'Eglise, au pays.

» Jusqu'ici vous vous êtes engagés isolément, chacun en particulier; mais aujourd'hui tous ensemble nous voulons jurer solennellement fidélité à Dieu et à son service, à l'Eglise et à ses droits, à son Chef auguste, prince temporel, chef spirituel. Nous promettons à Dieu de défendre ses droits et de plutôt mourir que de les abandonner lâchement. Pour moi, messieurs, en présence de ce bataillon que je respecte et que j'aime, en présence de Dieu et de l'Eglise, je jure de demeurer toujours fidèle à l'Eglise, à sa doctrine et à ses droits, j'ajoute le serment de la plus entière fidélité, du plus entier dévouement à votre service, messieurs, et au salut de vos âmes.

» Maintenant je vais recevoir votre serment. »

Après la lecture de la formule du serment, tous lèvent la main et présentent les armes. La cérémonie se termine par la bénédiction du Saint-Sacrement, à la suite du Salut donné par M. le Curé de Saint-Jean-de-Latran.

La prestation du serment était arrivée à propos, l'expédition de Ponte Correze devait suivre presque immédiatement; mais avant de partir, M. Daniel avait eu, le 11 au soir, une audience du Souverain Pontife, dans laquelle il avait dit à Pie IX, entre autres choses, l'amour des Français pour sa personne et les prières qu'ils ne cessaient de faire pour lui tous les jours. Le Saint-Père lui avait répondu : « Cet amour me console; ce sont ces prières qui font mon espérance; il faut continuer à prier et à demander pour moi l'esprit de force et de conseil, car j'en ai plus à voir que je n'en ai vu. »

Mais il faut suivre le bataillon. Le 10, la 2e et la 3e compagnie étaient sorties de Rome; le 12, la 1re et la 4e partent, l'Aumônier les accompagne. Le lever sonne à 4 heures, on part à 5 h. 1/2. Laissons parler le journal :

« Le 12, nous sortons par la porte Saint-Jean. Nous revenons à la porte Pie; le jour commence à paraître; nous cheminons lentement; des repos de 5 minutes, d'heure en heure. La grande halte à 10 heures; on dîne gaiement. Nous nous remettons en route à une heure. Nous n'arrivons à Palombara que le soir à 6 heures. La pluie tombe sur nous par torrents; les hommes sont fatigués, l'étape était de 28 milles. Chacun se loge; on m'envoie chez la signora Angeli Belli; j'y suis très-bien. Je me couche pendant que l'on fait sécher mes effets.

» Le lendemain matin, les hommes sont exté-

nués. Messe militaire. Il faut partir ; il fait un temps affreux et la route à suivre n'est pas pratiquée, à travers les montagnes. Je monte un cheval. Nous faisons route sous la pluie, dans l'eau, dans des sentiers impraticables ; les *anciens* disent n'avoir jamais fait une journée comme celle-là. Sur une montagne nous faisons de grands feux qui nous remettent un peu. Nous arrivons le soir à Nerola, quelques instants avant la nuit ; les casernements se préparent ; chacun se range ; après avoir dîné je fais une petite visite dans les casernes ; chacun rit de sa misère ; tous s'apprêtent à bien dormir sur la paille ; je vais à mon logement chez Luca Théophile, via Cordonata, 104 ; j'y suis bien, chez de bonnes gens, je me chauffe et me couche.

Le 14, nous restons les quatre compagnies à Nerola. Il fait beaucoup de pluie. Les postes sont pénibles ; nous sommes sur les frontières piémontaises, dans les pays envahis, à une portée de fusil.

Le 15, la 2e et la 3e compagnie partent à 8 heures du matin

Le 16, nous partons, le matin au jour, pour Montelibretti ; toujours de la pluie, des chemins affreux, des ravins, des vasières, des cailloux, des torrents. J'admire tant de bonne volonté ; j'offre à Dieu tant de sacrifices. Nous arrivons vers 11 heures à Montelibretti. Je rencontre un brave homme qui m'emmène me chauffer ; après je reçois mon logement chez le régisseur du château. Nous pensons avoir peut-être quelque

affaire cette nuit ; il n'en est rien. Nous passons le lendemain dans le même endroit.

Le 18, on sonne le réveil à 5 heures, à la caserne. Départ pour Monterotondo à 6 heures. De Nerola à Monterotondo 15 milles ; au moins aujourd'hui il fait beau temps ; mais les chemins sont toujours des plus mauvais. Nous arrivons vers midi. Le colonel (de Beedelièvre) est là ; il est content de l'expédition. Nous allons caserner quelque temps à Monterotondo. Je loge chez un bon chanoine du pays qui me reçoit de son mieux.

Le 23, on parle de départ pour une expédition. Contre-ordre à onze heures du soir....

Le 24, ordre de départ. De ce coup nous espérons commencer l'œuvre de Dieu : il appelle, nous l'entendrons. *Deus confirmet consilium nostrum.*....

Le 24, à 11 heures 1/2 de la nuit, départ par un clair de lune superbe. Le silence est recommandé ; il est important de ne pas signaler notre départ. Tout le monde est content. J'ai confessé toute la soirée, j'achève l'œuvre en route pour ceux qui n'avaient pas eu le temps. Avant de prendre la grande route, le colonel fait charger les fusils. Une demi-heure avant l'arrivée je fais, par qui de droit, arrêter la colonne : je vais donner la bénédiction et l'absolution générale avant le combat. Tout le bataillon genoux en terre, la tête inclinée, se tient dans le plus profond recueillement. Quel spectacle ! Je les fais relever : *Surgite, camus fortes in fide, fortes in prœlio.* Tout le monde se relève encore plus fort. Bientôt

on fait mettre la baïonnette. Le colonel détache deux compagnies. Elles vont en avant, à l'attaque ; les autres de réserve suivent de quelques pas. Nous approchons en silence ; bientôt le premier coup de fusil annonce le commencement de l'affaire ; la balle siffle sur toute la colonne. On commande le pas de course ; nous arrivons tous ; le poste est cerné ; quelques coups de fusil suffisent ; les portes sont ouvertes ; les assiégés se rendent ; ils ont un mort, quelques blessés, je me rends auprès des uns et des autres. Nous n'avons pas un blessé. On crie à une alerte, ce n'est rien. L'ordre se rétablit promptement ; 45 prisonniers sont gardés ; la maison est visitée ; les prisonniers partent pour Rome. Une heure et demie après, je me reposais sur un coffre en attendant le jour. Nous nous étions retirés dans l'Osteria, sur notre territoire, tout en laissant un poste d'occupation sur le territoire conquis.

Le matin, deux compagnies partent pour Monterotondo ; je reste avec les deux autres. Nous attendons bien quelque attaque, mais il n'en est rien, ce sera pour cette nuit ; les sentinelles sont partout ; elles *s'excitent* à chaque instant ; toute la nuit vous entendez : Sentinelles prenez garde à vous ! Nous avons quelque alerte ; tout le monde court aux armes ; mais il n'y a rien de sérieux ; chacun rentre et s'apprête à dormir d'un œil et d'une oreille. Le matin arrive sans rien de plus extraordinaire.

Le 26, nous recevons deux batteries d'artillerie, un peu de cavalerie, quelques (soldats) indigènes. Même vigilance ; mêmes alertes, même tranquillité.

Le 27, messe militaire dans le camp ; autel dressé au milieu ; c'est un spectacle magnifique. J'adresse quelques mots sur ce théâtre de nos premiers succès ; je remercie Dieu ; je commente cette parole de la bénédiction de la nuit : *Sur-gite, eamus fortes in fide, fortes in prœlio ;* tant que nous serons forts dans la foi, nous serons forts dans le combat ; foi en la Providence de Dieu qui nous voit et nous conduit ; foi en l'Eglise, en la sainteté de sa cause, en la perpétuité de sa durée ; foi en la sainteté de notre mort si Dieu nous appelle à lui.

Le 28, tout à l'ordinaire ; dans la nuit, nous partons à 3 heures avec l'artillerie ; nous continuons notre œuvre ; nous allons attaquer ; nous sommes à une demi-heure du but ; chacun s'apprête ; voilà une estafette au galop ; que veut-on ? Le Ministre envoie ordre de ne plus poursuivre la campagne. Le général de Goyon va faire occuper le poste conquis ; défense d'aller plus loin ; il nous faut revenir sans combat et sans gloire ; c'est bien malheureux du train que nous allions ; avec la frayeur qui s'était répandue dans les *bandes*, nous étions à Terni dans quelques jours. Nous revenons à Ponte Correze bien ennuyés, bien fatigués de coucher dehors ou sur la paille pour ne rien faire.

Le 29, nous rentrons à Monterotondo ; une compagnie va à Torretta.

A Monterotondo rien d'extraordinaire ; nous

nous reposons un peu. A notre retour, il y a une grande illumination par toute la ville, musique, en l'honneur de notre victoire.

Cependant les fatigues de toutes ces marches avaient brisé les forces des nouvelles recrues qui n'étaient pas encore accoutumées aux pénibles travaux de la guerre. De ce nombre fut le jeune de la Salmonière qui fut arrêté par le mal auquel il devait succomber. Son nom figure le premier en tête de cette longue et sainte liste, inscrite au livre des Morts. M. Daniel commence son livre par ces deux textes qui ne pouvaient avoir une plus juste application : *Isti sunt sancti qui pro testamento Dei corpora sua tradiderunt.* — *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei et inter sanctos sors illorum est, relinquentes nobis exemplum.*

Artus de la Salmonière, né à Nantes, 6 oct. 1843, mourut le 8 février 1861, à Monte-Rotondo. Tout d'abord il lui paraissait bien dur de mourir si jeune, si loin des siens, de son pays; la pensée de sa mère lui revenait souvent. Etre privé à l'heure suprême des consolations et des embrassements de tous ceux qu'on aime, c'est un grand sacrifice; le digne aumônier le lui fit accepter de bon cœur, en lui disant, ce qui est parfaitement vrai, que mourir avec gloire percé d'une balle en combattant vaillamment sur un champ de bataille, ou mourir de maladie, sur son lit, en souffrant, c'était, dans l'un et l'autre cas, mourir pour l'Eglise, se sacrifier pour la même cause. Le malade se résigna pleinement et fut admirable jusqu'à la

fin. Il avait reçu les sacrements, s'était confessé plusieurs fois, ses amis lui lurent les prières des agonisants. Son cousin de Boussineau, de Cadaran l'assistèrent de tous leurs soins; Antoine de la Rochette, des dragons, lui rendit, avec eux, les derniers devoirs. Artus de la Salmonière mourut comme devait mourir un petit neveu de Bonchamps. L'aumônier écrivit à sa mère pour lui annoncer la triste nouvelle et la consoler. On fit à de la Salmonière une sépulture très-digne et très-chrétienne. Les prêtres du pays y assistèrent, les deux compagnies, la musique, le colonel étaient présents. Au cimetière, le colonel dit au moment de se séparer : Le dernier adieu à un bon camarade, soldat catholique, doit être une prière; faisons-la ensemble. *Pater noster... Ave Maria.*

Quelques jours après l'expédition de Ponte Correze, le 14 février, l'Aumônier est appelé sur un autre point, une rencontre avait eu lieu entre les troupes pontificales et les bandes piémontaises, des coups de feu avaient été échangés.

« Le 14 février, à dix heures du matin, je pars avec le docteur Chauvin, avec le lieutenant de Sabran pour rejoindre les compagnies. Nous arrivons le soir. Il y a déjà eu quelque engagement la nuit précédente à Natzzanno : Affaire de la barque et du poste commandé par le sergent Al. de Charette. Nous entendons des feux de peloton à Torrida; Chauvin et moi nous y allons. Un engagement a eu lieu pour des barques; l'affaire est commandée par le capitaine des Irlandais, Rus-

sel ; on se bat assez chaudement pendant 3 heures ; les nôtres reviennent sans blessés ; ils ont tué cinq hommes à l'ennemi. Trémant, Evelin et trois autres restent dans les bois où le passage leur est coupé ; ils arrivent après les autres.

» L'ordre est donné de se replier sur Fiano, le soir 15 ; dans la nuit du 15 au 16, Palmier, de la 5e compagnie, a une attaque d'apoplexie, le docteur Chauvin et moi nous nous rendons auprès du malade, je lui donne l'extrême onction. Le 16, au matin, nous partons pour Monte-Rotondo, je demeure un peu après la colonne pour confesser encore mon malade qui reste là avec le docteur.

» Le soir, nous arrivons à Monte-Rotondo. Je suis fatigué, j'ai mal à la tête, un mal solennel. Je voudrais me coucher, mais vient l'ordre de partir, pour la première compagnie, je n'ai plus le temps d'être malade, je reçois tous ceux qui veulent me parler ; le mal de tête passe, je me couche tard, la compagnie part, il fait bien mauvais temps, elle va coucher à Monte-Lucano.

» Le 18, nous partons, à 9 heures, le matin : Sur le conseil du capitaine de Charette, je monte sur une mule ; la route est mauvaise, le temps assez beau ; en arrivant à Ponte-Lucano, la pluie nous prend, et là, nous recevons l'ordre d'avancer jusqu'à Castel Vecchio, à cinq milles plus loin ; je donne ma monture à un malade. Il y a un poste français sur le pont, le sergent de garde demande au capitaine, chef de la colonne, ses ordres de marche ; nous avons une pluie torrentielle, nous

arrivons trempés, il n'y a là qu'une seule maison, les hommes sont assez bien couchés, dans une grange. Grâce au major Arnaud, les officiers peuvent dîner le soir. Pour coucher, il y a deux matelas et une paillasse pour huit. Nous faisons monter de la paille, nous dormons bien. Le vieux castel est tout en ruines ; le 19, nous allons jusqu'à Genetzzano. Je suis logé dans un couvent d'Augustins, bien reçu : Une chambre avec fauteuil, rideaux, je me donne la fantaisie d'y faire apporter du feu, je ne me reconnais plus dans ce luxe, je me retrouve vicaire de Sainte-Croix.

» Le lendemain, je célèbre la Messe dans la belle église du couvent, qui est paroissiale, je suis trop heureux de trouver là un autel qui me rappelle l'autel Bon-Secours, propre, bien orné, lieu de pèlerinage, une Vierge miraculeuse.

» Le 20, à neuf heures, nous nous mettons en route pour Anagni, où nous arrivons le soir, à cinq heures. »

La population d'Anagni avait fait aux Zouaves l'accueil le plus cordial ; l'Aumônier était au mieux avec le clergé de la ville ; il était bien vu du Chapitre qui lui faisait toute sorte d'amabilités ; il avait su gagner les bonnes grâces de l'Evêque, qui, de temps en temps, au grand contentement des Zouaves, venait présider leurs exercices religieux. Mais ces commencements si heureux manquèrent d'être troublés par un événement de la plus haute gravité.

L'affaire de Ponte-Correze devait avoir un

terrible résultat. Il est un moment question de licenciement, le découragement est dans le bataillon; le colonel est rappelé à Rome, il dit avant de partir que probablement il ne reviendra pas. Là dessus mille commentaires. Arrive un ordre du ministre des armes, il produit une grande sensation, mais diverse sur les uns et les autres; définitivement, il devient officiel que le colonel de Becdelièvre ne reviendra pas. Nous n'avons pas à entrer dans le débat entre deux hommes qui ont des droits incontestables à l'estime et à la reconnaissance du monde catholique. Mgr de Mérode est trop haut placé dans l'opinion publique pour qu'il ait besoin de nos éloges. M. de Becdelièvre était un militaire intelligent, brave, énergique, dévoué à l'Eglise et au Souverain-Pontife; il avait formé le bataillon et s'était magnifiquement conduit à Castelfidardo. Sa retraite ne pouvait manquer d'amener une crise violente (dans le bataillon). Grande rumeur à cette nouvelle: les officiers se réunissent, la journée est animée, le soir les choses se simplifient. Le 8 mars, la démission de l'adjudant-major de Chilas qui avait été envoyée est acceptée; la même dépêche nomme au commandement du bataillon le capitaine d'Albiousse. C'est une excellente nomination.

Le colonel Allet avait pris possession le 9. C'est un homme très-digne; il s'est bravement conduit à Castelfidardo, où il commandait une troupe qui n'était pas à sa hauteur.

Comme tous les officiers étaient réunis pour

aller faire leur visite au nouveau colonel, M. d'Albiousse leur dit qu'il est bon de savoir ceux qui veulent rester et ceux qui veulent partir. MM. d'Ivoire, de Cardon, de Magni, de Ponsin, déclarent vouloir partir. Déjà Lemonnier, de Beaumont, de Chérizé s'étaient prononcés et n'assistaient même pas à la délibération. Chez le colonel, d'Albiousse met les choses au clair, et en présentant chacun dit nettement s'il reste ou s'il part.

Le bataillon, malgré une certaine agitation, prend la chose avec un bon esprit. Le capitaine de Charette, dans la circonstance, agit avec force et sagesse pour calmer l'irritation. M. d'Albiousse prit dignement le commandement et s'en servit pour le bien avec énergie, activité et prudence. Ces deux officiers grandirent encore dans l'esprit du bataillon qui les estimait et les aimait.

Deux nouveaux capitaines arrivent le 13, M. de Troussures avec le titre d'adjudant-major, et M. de Beaurepaire qui doit commander la sixième compagnie. Le 14, les démissionnaires quittent le corps; peu à peu le calme se fait et la tranquillité revient.

Le 17, grand mouvement dans le bataillon: aussitôt après la messe militaire, la nomination de M. de Charette au grade de commandant se répand, c'est une joie universelle; cette nomination est bien reçue et fait plaisir à tout le monde. Les officiers vont en corps féliciter le nouveau commandant.

L'Aumônier, au milieu du trouble et de l'agitation, avait dignement rempli son rôle de conciliation, en calmant et pacifiant les esprits, en leur rappelant qu'ils devaient être fidèles à leur mission, que les derniers événements leur prouvaient qu'elle n'était pas finie, que Dieu voulait se servir d'eux, que la crise par laquelle ils venaient de passer tournerait à bien, qu'il ne fallait pas manquer à la Providence, que c'est souvent, quand tout paraît désespéré, que tout est sauvé, ce qui devait être pour le bataillon une cause de dissolution sera, il faut l'espérer, une cause de résurrection.

Les autres aumôniers avaient tenu à peu près le même langage.

Le temps de Pâques arrivait, M. Daniel dispose tout pour la Retraite préparatoire. Ces retraites sont ordinairement de trois jours, les exercices sont courts, comme il convient à des militaires. L'Aumônier a toujours soin d'avoir, quand il le peut, des prédicateurs de renom, d'inviter des évêques, aussi bien pour le Mois de Marie que pour les retraites. Nosseigneurs Pie, de Dreux-Brézé, Berthaud, Dupanloup, Mermillod, du Cosquer, ont tour à tour annoncé la sainte parole aux Zouaves.

Le 19 mars, MM. Maitrejean et Gassiot, du Séminaire français, ouvrent la Retraite. Mgr l'Evêque d'Anagni vient présider, on chante le *Veni Creator*. Mgr donne la bénédiction du Saint-Sacrement, après le sermon. Sa Grandeur a la bonté de se charger de la prédication pour les Italiens.

La Retraite marche, au gré de l'Aumônier, il espère que les fruits persévèreront, selon ses désirs. Le jour de la communion l'avait comblé de joie. L'Evêque d'Anagni qui avait bien voulu faire l'ouverture de la Retraite eut l'obligeance d'en faire la clôture; le matin, il avait dit la messe de communion. L'Aumônier recommande ce jour-là, à ses jeunes gens, de prier pour l'Eglise, pour le Souverain Pontife, pour leurs familles et pour les ennemis de l'Eglise.

Après la Retraite, M. Daniel se rend à Rome, pour assister aux cérémonies de la Semaine-Sainte; le dimanche des Rameaux, il trouve au Séminaire français, une lettre d'admission, pour recevoir une palme de la main du S. Père, il se rend à Saint-Pierre, assiste à la cérémonie, qu'il trouve bien belle et bien longue, il reçoit la palme, avec bonheur, de la main de Pie IX et l'envoie en France.

Le 28, jour du Jeudi-Saint, il est de grand matin à Saint-Pierre, pour assister aux belles et touchantes cérémonies du lavement des pieds, de la Cène. Le même jour, il va dîner chez Mgr de Mérode, en compagnie de MM. de Corcelles et Dugast. Madame de Montalembert, sœur du ministre, était attendue, elle ne vint point, elle n'était pas encore arrivée à Rome. Il fait sa visite à la chapelle Pauline, est frappé des illuminations; le soir, il entre dans quelques églises; partout, il y a grande affluence. Le vendredi, 29, il va à la Sixtine, quel touchant spectacle! il voit le Saint Père, pieds nus, allant au-devant de la Croix, la

recevant, la baisant, puis, quelle émotion encore! c'est le jeune roi de Naples, noble victime, qui, lui aussi, est chargé de la croix, il vient la baiser et l'adorer.

Le jour de Pâques ; 31 mars, de bonne heure, M. Daniel est à Saint-Pierre ; il est placé entre l'autel et le trône du Saint-Père, parfaitement pour tout voir et tout suivre ; au *Gloria*, il admire la voix si puissante et si belle de Pie IX. Il est émerveillé des pompes déployées dans cette auguste cérémonie. A la fin de la messe, il se rend sur la place Saint-Pierre pour recevoir la bénédiction solennelle donnée *urbi et orbi*. C'est un des plus magnifiques spectacles que l'on puisse voir et l'un des plus émouvants : le Pape arrive porté sur la *Sedia*, on annonce l'indulgence, il se lève, étend sa main sur cette multitude immense de fidèles à genoux et recueillis, sa voix retentit au milieu du silence sur toute la place.

Le bataillon, appelé à Rome pour les fêtes, retourne, le 3, à Anagni ; le jour de Pâques, il était sous les armes, au milieu de Saint-Pierre. Le 4 avril, l'Aumônier dîne chez le cardinal de Villecourt, qui de temps en temps lui fait l'honneur de l'inviter à sa table. Il met à profit les quelques jours qu'il passe à Rome pour satisfaire sa piété, en disant la messe dans les sanctuaires les plus vénérés. Le 6, il arrive à Anagni, où il reprend sa vie ordinaire. Le 8, on fête les nouveaux officiers que la Retraite et le départ pour Rome n'avaient pas permis de fêter plus tôt. Ce sont : les capitaines de Nervaux, de Goesbriant ; les lieutenants de Saisy, Moelher ; les sous-lieutenants de Couëssin, de Vaux, A. de Charette, Lapène, tous de la dernière promotion. Le nouveau colonel, les nouveaux officiers sont reconnus devant le bataillon.

Le soir, au théâtre, il y a une petite explication entre des individus français employés au chemin de fer et des Zouaves. Les Zouaves se conduisent avec la plus grande modération, au point que les habitants disaient qu'ils avaient été trop faibles et qu'ils auraient dû mettre en prison ces gens-là.

Le 2 mai, quelques mois après la mort de la Salmonière, c'était Ludovic de Taillart qui succombait, ce jeune homme à la conscience si délicate, qui ne pouvait se séparer de l'Aumônier. Il est difficile, a écrit l'Aumônier des Zouaves, qui ne l'avait presque pas quitté, pendant le cours de sa maladie, il est difficile d'avoir plus de douceur dans la parole, dans l'expression du regard ; il est impossible de trouver un malade plus attachant, toujours il voulait me parler, et avec une simplicité, une cordialité, une confiance dont j'étais ému. Il s'endormit pieusement dans le Seigneur, le 10 mai. Quand il eut expiré, il ressemblait plus à un bienheureux qu'à un mort ; ses amis n'avaient qu'une voix pour dire son caractère si doux, l'édification qu'ils avaient reçue de lui, son humilité, sa foi si vive, l'esprit de sacrifice et de dévouement qu'il tenait de sa famille. Il a été lui aussi une de ces saintes victimes immolées par l'amour à la plus pure et à

la plus auguste des causes. Puissent ces restes vénérables, portés à sa chrétienne famille, ajoute M. Daniel, et les bénédictions du ciel, susciter dans notre chère Bretagne, dont il était l'un des enfants, de nouveaux dévouements.

Quinze jours plus tard, un ami de Ludovic de Taillart, Auguste Misson, né à Bruxelles en 1841, était frappé à son tour. Noble jeune homme qui répondit, quand l'Aumônier avec mille précautions lui fit entendre qu'il fallait se résigner à mourir: « tant mieux! tant mieux! si c'est la volonté de Dieu, je ne puis mourir dans de meilleures conditions; je meurs martyr, tout au moins de désir. Dieu sait que je voulais donner ma vie pour la défense et le triomphe de l'Eglise de Jésus Christ. » Il ajoutait avec un doux sourire et en tournant les yeux vers une image de Marie: « Je suis un enfant de Marie et ma bonne Mère me conduira au ciel. » On lui parlait de ses parents, de la prochaine arrivée de son père. Il fut un instant sans répondre et ses yeux se remplirent de grosses larmes qu'il essuya bien vite, en disant : « Mes chers parents ont la foi, une foi vive et qui comprend le sacrifice, Dieu les consolera. » Quand on demandait de ses nouvelles, toujours il allait très-bien, malgré ses souffrances, « ce n'est rien, c'est la volonté de Dieu. » Comme vous devez vous ennuyer ainsi au lit : « Oh! non, répondit-il, il faut bien se soumettre; du reste, j'espère bientôt retourner à Anagni; je ne voudrais pas qu'on me prît pour un lâche. » Pendant son délire même, il était

tout occupé de son service militaire. Il ne voulait pas qu'on se fatiguât auprès de lui. Une nuit, la maîtresse de la maison, qui avait su apprécier le vertueux jeune homme, veillait près de lui, elle lui parlait avec douleur de la perte qu'elle venait de faire de l'un de ses enfants et des craintes qu'elle avait pour la charmante petite fille qui lui restait encore. Auguste lui dit : « Soyez tranquille, Madame, quand je serai près du bon Dieu, je lui demanderai qu'il vous conserve votre enfant et qu'elle soit pour vous une source de bénédictions, ainsi je reconnaîtrai vos bons soins pour moi. » A quelque temps de là, cette femme disait : ma maison est bénie, un ange y est mort. Il ne pouvait presque plus parler, et il disait d'une voix claire, mais très-entrecoupée : Mon Dieu! vous savez que j'ai désiré de mourir, en défendant la cause à laquelle je me suis voué... lorsque je serai face à face avec vous, mon doux Jésus, n'est-ce pas que vous me permettrez de vous tourmenter encore pour le triomple de l'Eglise?... et vous, Marie, ma bonne mère, vous présenterez à Dieu votre enfant, et vous m'aiderez à obtenir le triomphe de l'Eglise. Vive Jésus, vive Marie, vive Pie IX! Ce furent ses dernières paroles.

Son père n'eut pas le bonheur de le voir vivant, il n'arriva qu'après sa mort. Mgr Sacré, qui était allé au-devant de lui, avait une triste mission à remplir; à la première question du père, il répondit : il est au ciel! Le pauvre père tomba à genoux, tremblant et pâle comme la mort, et

dit : que Dieu soit béni et glorifié ; puis, se recueillant, il ajouta : je n'avais pas prêté mon fils à Dieu, je le lui avais donné. Mon second fils est encore trop jeune pour remplacer son aîné.

Il n'y a que les saintes causes capables d'enfanter d'aussi héroïques dévouements.

Le P. de Villefort, confesseur du jeune Misson, ne l'avait pas quitté pendant sa maladie. Il a vécu comme un saint, a-t-on dit de notre cher Zouave, il est mort comme un ange. Le Saint Père signant une de ses photographies pour la mère du généreux martyr de son dévouement et de sa foi, écrivit : *Dominus assumpsit filium tuum.*

Le 1er Mai, commencent les exercices du Mois de Marie, qui se font à la française et ont le privilége d'attirer les Italiens en foule. Le 2, fête du commandant, musique sous ses fenêtres.

Le 26, l'Aumônier part pour Rome, afin d'assister à la fête de saint Philippe de Néri, le grand protecteur de Rome et à la fête du *Corpus Domini*. Le 27, la fête de saint Philippe est splendide, le cortége est le plus beau de tous ceux qu'il a vus jusque là, ce sont les voitures des cardinaux en grand gala, le prélat de la cour pontificale sur sa mule blanche, le Pape dans le *ligno nobile* ; M. Daniel entre et pénètre jusqu'à la balustrade. A sa sortie de Saint Philippe de Néri, Pie IX est accueilli par des acclamations générales comme toute la matinée, enthousiasme communicatif qui gagne même les soldats.

Le 30, Fête-Dieu. M. Bouis avait eu la bonté

de garder des chaises pour l'Aumônier. La procession du *Corpus Domini* défile avec un ordre parfait, tous les ordres religieux, les prélats, les évêques, les cardinaux, le Pape porté sur la *Sedia*, avec le Saint-Sacrement. Les états-majors de toutes les troupes sont là. Le 31, il part pour Anagni, après avoir obtenu que des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul fussent chargées de l'infirmerie du bataillon, elles partent en même temps que lui, il emmène aussi, à Anagni, un prêtre de France, qui devra prêcher la clôture du Mois de Marie.

Mais laissons l'*Ami de la Religion* nous dire comment le bataillon a célébré la Fête-Dieu et la clôture du Mois de Marie, à Anagni.

« Les Zouaves sont toujours à Anagni. Ils terminaient il y a quelques jours leur Mois de Marie, qui a été pour toute la ville, pour l'Evêque, pour le clergé, pour le peuple, un sujet de grande admiration ; tous voulaient voir le Mois de Marie des Zouaves, entendre les chants, les prédications, s'édifier de cette dévotion toute nouvelle, au moins, dans sa forme.

» La Fête-Dieu est venue présenter encore une nouvelle occasion. Nos Zouaves, avec leur usage français, ont voulu dresser un reposoir sur la place publique d'Anagni ; il était orné tout militairement : des trophées d'armes, des baïonnettes, des baguettes de fusils disposées avec goût, formaient des dessins divers, des rayons, des auréoles, etc...

» L'évêque d'Anagni s'est prêté volontiers aux

désirs de ces soldats chrétiens, la procession s'est arrêtée au reposoir des Zouaves, toute la foule s'y était portée pour recevoir la bénédiction; c'était une chose inouïe.

» Le bataillon tout entier était sous les armes, contribuait au bon ordre et à la solennité de la procession. La musique relevait et égayait la fête.

» Mais la fête la plus belle devait être la clôture du Mois de Marie, qui, suivant les usages, s'est faite le premier dimanche de juin. La réunion avait lieu sur la place, devant le reposoir qui, le matin encore, avait reçu le Saint-Sacrement... Les reliques de la Sainte Vierge étaient sur l'autel; c'était à huit heures et demie, aux flambeaux. Toute la population, avertie de cette improvisation, était accourue sur la place.

» M. l'Abbé a adressé la parole dans les termes les plus énergiques et les mieux sentis. Il communiquait à tout l'auditoire le feu de son âme, son zèle pour l'Eglise, son dévouement au Saint-Père, sa dévotion à Marie.

» Après ces paroles, pendant le chant du *Magnificat*, l'Evêque, qui avait voulu encore relever cette cérémonie par sa présence, se revêtait de ses ornements pontificaux. La crosse en main, la mitre en tête, monté sur le reposoir, il attendait le moment de donner la bénédiction avec les reliques de la Sainte-Vierge, apportées à cet effet; puis, la cérémonie religieuse se terminait par la bénédiction apostolique.

» Les chants, la musique, ces flambeaux allumés, tout avait donné à la fête beaucoup d'entrain, en même temps que beaucoup de piété.

» Mais à la fin, ce fut un enthousiasme général. On reconduisit chez lui l'Evêque avec la musique, avec les torches allumées, et, aux cris, mille fois répétés, de : *Viva Pio nono*! *Viva il Papa!* La population était enthousiasmée et criait aussi : Vive Pie IX! Vive les Zouaves?

» Ces fêtes raniment dans le cœur de tous, l'amour de l'Eglise, de son Chef auguste, l'amour du devoir, l'esprit du soldat et du chrétien. »

Point d'événements bien remarquables dans le cours des mois de Juin et de Juillet. Le 20 Juin, Dormières de Bordeaux et Vinçon de Nantes eurent le malheur de se noyer en se baignant dans le Tibre, le lendemain de leur engagement, en arrivant à Rome.

L'Aumônier passait son temps dans l'exercice de son ministère, il disait la prière à la caserne tous les soirs, la messe militaire tous les dimanches et les fêtes gardées; se tenait à la disposition de tous; il entretenait les meilleures relations avec Mgr Sacré, aumônier comme lui, avec les officiers du bataillon et les personnages marquants d'Anagni. Il avait grand soin de ses malades.

Le 7 août, mourut Breton. Il était vraiment breton de nom, d'origine et de caractère. C'était un de ces hommes simples et droits qui vont à leur but sans se détourner, marchant bravement devant soi. En santé, il priait Dieu continuellement, il avait toujours son chapelet à la main, mais sans ostentation. Pendant sa dernière ma-

ladie, il se prépara à la mort, avec le calme et la simplicité qu'il aurait apportés à une action ordinaire ; inutile d'ajouter qu'il reçut les sacrements avec la plus grande édification : *In simplicitate cordis sui placuit Altissimo.*

Au mois d'août, dans les derniers jours, M. Daniel fait le voyage de Rome, dîne, le 27, chez le ministre des armes, se rend à Sainte-Agnès-hors-les-Murs, visite les catacombes, la chambre et l'église où est arrivé l'accident qui faillit tuer Pie IX, les grandes reliques de Sainte-Croix de Jérusalem.

Le 29, à 11 heures, M. Daniel obtient une audience du Saint-Père, qui eut la bonté de s'informer beaucoup des Zouaves, de leur séjour à Anagni ; Sa Sainteté lui dit qu'on allait les faire changer de garnison ; le ministre lui en avait dit un mot la veille. Le Souverain Pontife lui parla du Père Papi. L'Abbé répondit : Très-Saint-Père, je comprends que ce doit être une grande tristesse, mais ce qui console, c'est que, c'est un *birbante* mais un *birbante matto*, que les autres religieux le désapprouvent, et que tous sont très-édifiants. Il fait signer au Saint-Père, une supplique faite sur une de ses photographies ; Pie IX la signa volontiers et lui donna une grande médaille, qu'il envoya à sa sœur Sophie. Le 31, il va au Collége Romain, on le conduit dans la salle de physique, où on lui fait observer des étoiles en plein midi.

Le premier septembre, le ministre le prie d'aller voir les Dragons à Caprarola, il regrette

d'être chargé de cette mission, il craint de n'être pas de retour à Anagni, pour la Nativité ; mais, il n'a rien à refuser à Son Excellence. Le 3, il prend la voiture pour Viterbe, avec le docteur Chauvin, ils voyagent toute la nuit, à la grande frayeur des voyageurs, qui, tout le temps, ne parlaient que de la possibilité d'être arrêtés par des voleurs. Cette route est peu sûre, mais l'Aumônier s'indigne et ne peut s'empêcher de dire à son compagnon de voyage : Sont-ils lâches ! « Nous étions, écrit-il, six ou sept hommes dans la voiture, je n'avais qu'un regret, c'est d'avoir laissé mon revolver à Rome. J'arrive le matin, le jour de la fête de sainte Rose, à Viterbe, belle ville, avec ses grandes dalles pour pavé ; les chevaux y marchent très-bien. Je vais voir don Carlos, l'archevêque nommé cardinal, j'assiste en partie à l'office pontifical, je vénère le corps de sainte Rose de Viterbe, brûlé dans un incendie. On dit qu'avant cet incendie, il était d'une blancheur remarquable. Je trouve M. Lamy, je passe la journée avec lui ; le soir, nous allons ensemble voir le feu d'artifice. Les troupes françaises sont à Viterbe, je fais visite aux officiers, ces messieurs espèrent qu'une autre fois je serai plus aimable et que je leur ferai le plaisir de dîner avec eux. On ne pouvait être plus gracieux.

Le 5, au matin, je pars pour Caprarola, j'arrive à 9 heures. Les Dragons me reçoivent à merveille, le capitaine, les officiers sont charmants, je prends ma pension avec eux. On parle

d'un mouvement en avant, je suis tout inquiet de ce qui pourrait arriver, à Anagni, je voudrais partir, et cependant il y a du bien à faire, aux Dragons, je reste, et les bruits ne se confirment pas, je confesse ces Messieurs, ils sont contents de pouvoir le faire. Le 7, au soir, on dit que les Français ont dû quitter Viterbe, pour se rendre sur les frontières, qui seraient envahies par les Piémontais. Le matin, 8, je communiai mes Dragons, dans une petite chapelle, près de la caserne, je donne la bénédiction du Très-Saint-Sacrement ; à 8 heures, il y a messe militaire, je les exhorte à la patience, au courage ; le courage militaire est une belle chose, le courage chrétien est encore plus beau. Un soldat du Pape doit bravement pratiquer sa religion. Après la messe, un Dragon qui arrive de Rome, dit que les Zouaves sont rappelés, par dépêche télégraphique, ils ont probablement quitté Anagni. Je me hâte de faire mes préparatifs de voyage. Gaston de Chevigné va devant, à Ronciglione, pour préparer une voiture, L. de Charette et de Chevigné m'accompagnent. Je prends la voiture, je veux arriver le soir ; mais, les chevaux, qui sont sûrement épileptiques, commencent par se jeter par terre. Pour me consoler, on me dit tout bas, que je n'arriverai jamais avec ces chevaux-là, enfin les chevaux relevés, je dis au revoir à ces Messieurs, et nous voilà partis avec l'ordonnance de M. Chaton, que la Providence m'avait envoyé.

Tout va bien jusqu'à moitié chemin, et les chevaux ne veulent plus marcher, il faut se décider à rester en route, quel contre-temps ! Rester en route en ces circonstances ! Il le faut. A la petite auberge où nous descendons, nous trouvons des soldats français qui conduisent des fourgons sur Viterbe. Le lendemain, nous partons avec les mêmes chevaux, c'était peu encourageant ; après mille misères, nous arrivons à Rome sur les 8 heures.

Je trouve tout beaucoup plus calme que je ne me l'étais imaginé, je cours au Ministère, où le ministre me dit qu'il n'y a rien. Je dîne chez Son Eminence de Villecourt et je me prépare à partir le soir même pour Anagni. Nous arrivons, le matin, 10, de bonne heure. Je trouve le bataillon, au bas de la montagne, le capitaine-adjudant-major arrive, le commandant met pied à terre. Je reçois des reproches de tous, mais d'un ton et d'un air aimable : ce n'est pas bien de les avoir abandonnés dans le danger, on me croyait passé aux Piémontais, etc., chacun veut me gronder et me raconter ce qui s'est passé. J'étais descendu de voiture, heureux de revoir tout le monde. Tout le bataillon était encore sous l'impression de la dernière alerte, ils s'étaient attendus à se battre dans la nuit du 6 au 7, ils étaient aux anges. Il y avait eu un grand mouvement, tous s'étaient confessés, le curé de Saint-Jean devait partir avec eux, s'il y avait eu quelque affaire. Le soir du 10, nous nous gardons encore, il y a des patrouilles, des postes avancés, je confesse quelques-uns de mes Zouaves. Le

11, on désespère de faire quoi que ce soit, les choses se rétablissent. »

L'anniversaire de Castelfidardo se célèbre avec grande solennité, à Anagni, le Chapitre se montre très-bien disposé, les chanoines, les bénéficiers, les curés, les chefs d'ordre, sont invités, et aussi la magistrature. Un très-grand nombre de Zouaves se confessent à cette occasion, et le 18, Mgr l'Evêque veut bien dire la Messe et donner la communion. Le 19, le service est très-solennel, Mgr Sacré chante la Messe, l'Evêque fait l'absoute, et l'abbé Daniel prononce une allocution appropriée à la circonstance.

Le départ, annoncé déjà depuis longtemps, pour Marino, s'effectue le 7 octobre, les trois premières compagnies quittent Anagni, pour cette destination, les compagnies restantes accompagnent jusqu'au premier repos, l'Aumônier est du cortége, il y a une grande tristesse à se séparer.

Avant de sortir d'Anagni, l'Aumônier des Zouaves reçut un honneur, qui témoigne de l'estime qu'on a pour lui. « A 11 heures, le 12 octobre, je reçois la visite de Monseigneur le Proposto, (prévost ou doyen) du Secrétaire du Chapitre Sibilia, du chanoine don Pauli, et de quelques autres. Mgr le Proposto m'annonce que le matin il a réuni le Chapitre, qu'il a proposé l'admission comme chanoine honoraire de l'Aumônier des Zouaves, que l'admission a été prononcée à l'unanimité et par acclamation, il vient m'annoncer que je suis chanoine honoraire de la basilique

d'Anagni. Je remercie pour moi et pour le corps des Zouaves, qu'on a voulu honorer par ce témoignage de sympathie du Chapitre, au nom de Mgr l'Evêque de Nantes, de l'honneur que l'on fait au diocèse en ma personne. Le soir, la musique vient jouer sous les fenêtres du nouveau chanoine, je reçois la visite du colonel, des officiers, des membres du Chapitre, du gouverneur et de quelques personnes de la ville. Le soir, je vais chez Mgr le Proposto, chez M. Sibilia, les inviter pour la collation du lendemain; le gouverneur, marquis Trajetti, le gonfalonier, le secrétaire, sont également invités.

Le 13, prise de possession au chœur, le matin, j'avais fait servir la collation à tout le Chapitre et au clergé de la cathédrale. J'offre également la même petite réfection aux officiers, dans les appartements du Chapitre, après la messe de réception. Je dois dire, à l'honneur de la ville, que c'est une joie générale, je répète que c'est un honneur fait au bataillon, que c'est tout le corps des Zouaves qui est fait chanoine, mais, comme ils ne peuvent pas porter la *manteletta* ni la *cappa magna*, je suis nommé porte-manteau. »

On peut juger par là, des bonnes relations des Zouaves et de leur Aumônier avec le clergé, les magistrats et toute la population d'Anagni. L'Evêque avait pour l'abbé Daniel une grande affection et ces bonnes relations continueront. Le 14, la 4e, la 5e et la 6e compagnie partent d'Anagni. Le 23, l'Aumônier, avant de rejoindre, s'en va à

Rome, après avoir fait ses adieux. Le 24, il se trouve à Saint-Paul-hors-les-Murs : grande fête pour le Saint-Père ; à son arrivée, il est salué par l'artillerie, il va directement à l'église, puis, au balcon qu'on avait préparé à Sa Sainteté, dans le chœur, il bénit les troupes. L'Aumônier est invité au dîner, on le place entre un Père de Solesmo et un officier de la Garde-Noble ; après le dîner, hymne à Pie IX, le Saint Père se promène dans la caserne et visite tout en détail ; à son départ, il est acclamé par les cris enthousiastes de la foule. M. Daniel part, le 28, pour Marino, avec le docteur Chauvin. Il passe les fêtes, occupé des soins de son office, des solennités du temps. Le 9 novembre, la musique arrive de Saint-Paul et produit un grand effet à Marino.

M. Daniel retourne à Rome, et de là se rend à Anagni, où Paul Saucot est bien fatigué, grand accueil à l'Aumônier, on regrette beaucoup les Zouaves ; on transporte le malade à Rome.

Paul Saucet souffrait ordinairement de varices et de rhumatismes qui l'incommodaient beaucoup, dans les marches, ce qui, toutefois, ne l'empêchait pas de porter son sac et sa carabine, malgré tout ce qu'on pouvait lui dire. Il avait les jambes enflées et souffrait horriblement : Un Vieux de Castelfidardo, disait-il, un sous-officier, doit donner l'exemple. En nous rendant de Monte Rotondo à Anagni, dit l'Aumônier, il souffrait tellement, que je crus devoir lui faire une obligation de déposer son sac, sur les chars ; il me remit de halte en halte, me disant toujours : je

vais faire encore celle-ci, et ainsi il arriva à Anagni.

C'était le caractère le plus enjoué, le plus rempli d'entrain et aussi le plus dévoué, toujours content, toujours prêt à trouver en toute chose un beau côté, et cependant, il souffrait quelquefois à en avoir des larmes dans les yeux.

Il était très-sensible, écrit M. Daniel ; quand il se vit gravement malade, il voulait toujours me voir auprès de lui, j'y allais à chaque instant, et, à chaque fois, il me faisait des reproches, me disant que je ne venais pas le voir ; il avait la plus haute idée de sa vocation de Zouave Pontifical ; en touchant ce ressort puissant, on obtenait tout de lui ; il m'avait manifesté bien des fois son désir de mourir sur le champ de bataille, et son horreur pour mourir dans un hôpital. A l'occasion de la mort de M. de Taillart, il me dit : Ah ! que c'est dur, quel mérite ils doivent avoir, s'ils ont accepté une telle mort ; vous auriez fort à faire, s'il me fallait mourir ainsi, il me semble que je ne pourrais jamais m'y résigner. On le savait si affectueux, que l'Aumônier pensa à lui donner la satisfaction de voir son père et sa mère, il télégraphia à Nantes, sans rien lui dire. Cependant la maladie faisait de rapides progrès, le malade se confessa de nouveau, il disait à son confesseur : un Zouave doit avoir du courage, j'ai plus de confiance en Dieu que je n'ai de crainte. Saint Pierre ne pourra jamais refuser la porte du Paradis à un Zouave du Pape. Il eut un grand bon-

heur de voir sa mère. A Rome, où il était entouré des meilleurs soins, sa foi, son courage, la dignité de ses sentiments, lui avaient gagné tous ceux qui l'approchaient. Madame la duchesse Salviati, Madame la comtesse de Jurien, Madame de Curzay, les Sœurs, le Commandant, sont près de lui. Il encourage tout le monde : Ne pleurez pas et pensez à Dieu.

Dès le 22 novembre, au matin, on vit bien qu'il ne passerait pas la journée, sa pauvre mère était admirable auprès de lui; le moribond était bien édifiant, les assistants priaient tous en silence, quand il éleva la voix, et dit : Mettez-vous à genoux, vite, vite, et priez pour les défenseurs de l'Eglise. Cette pensée, qui toujours avait fait le fond de sa vie, devenait sa consolation, sa confiance à la mort.

Lorsqu'il était soutenu par sa mère et par la Sœur, il poussa un grand soupir, comme une personne déchargée d'un grand poids, et il dit : Enfin, mon Dieu, tous mes sacrifices sont accomplis, que votre sainte volonté soit faite tout entière, et il regarda son confesseur, qui comprit ce grand travail intérieur et tout ce que ce sacrifice avait de méritoire devant Dieu. Enfin, plus tard, il dit : Mon Dieu, je vous offre mes souffrances, pour la rémission de mes péchés... Mon Dieu, j'espère en vous. M. de Charette, qui est aussi brave chrétien qu'il est intrépide soldat, approcha du malade le Crucifix et lui présenta une image de la Vierge, attachée au mur. Il l'avait regardée souvent; Paul fut sensible à ces

attentions; sa mère l'embrassa; il lui dit : « Je vous aime bien, j'aime bien mon père, pauvre père! lui ne m'aura pas vu! » Pendant les prières des agonisants, il parlait; que dit-il là, demandait-on; la sœur répondit : je ne sais pas, il appelle quelqu'un. Allez toujours, c'est la Sainte-Vierge que j'appelle. A la fin des prières, il eut vers l'angle de la chambre un regard que je n'oublierai jamais, a écrit M. Daniel, et il expira.

La mère était à genoux et priait; le commandant avait été là pendant tout le temps; Madame de Jurien voulut le faire bien laver, habiller de linge blanc; elle disait : c'est le corps d'un saint. Le commandant, avec l'Aumônier, voulut l'arranger dans sa châsse; son enterrement fut relevé par la présence du Ministre des Armes. Mgr de Mérode dit quelques mots : Que les Zouaves à Saint-Laurent viennent renouer la chaîne des martyrs; que ces généreux chrétiens reposent à côté des saints. Paul était le type du Zouave Pontifical; son esprit de foi le rendait supérieur à tous les sacrifices; l'ensemble de son caractère, la noblesse de ses sentiments l'avaient rendu l'ami très-apprécié des plus dévoués. Quelques jours avant sa mort, il avait été décoré de l'ordre de Pie IX.

Le 30 novembre, les Sœurs de Saint Vincent de Paul viennent à Marino y continuer l'hôpital commencé à Anagni : elles sont accompagnées du Très-Révérend Père Jendel, Général des Dominicains.

Le 10 décembre, on ressent un petit tremble-

ment de terre; hier, il y en avait eu un à Monte-Cavi; avant-hier, à Rocca di Papa. Un moment on criait : Saint Emidio ! C'est le grand protecteur contre les tremblements, parce que, dans l'histoire de son martyre, on dit qu'il fit trembler la terre et écrouler le temple où l'on voulait le faire sacrifier aux idoles. La ville de Marino lui a fait un vœu. Tous les ans, on jeûne trois jours en son honneur avant sa fête, et il y a une procession le soir de sa fête.

Egalement on jeûne la vigile de l'Immaculée-Conception, jeûne très-rigoureux au pain et à l'eau ; de plus il y a une congrégation où chacun des membres jeûne un jour de l'année, de la même manière toujours pour l'Immaculée Conception.

Il n'y a que cinquante ans que Marino n'est plus sous la domination immédiate des Colonna. Les Colonna y ont soutenu bien des guerres contre les Papes. Marino a été rasée et brûlée bien des fois. La justice était rendue par les Colonna ; et voici comment on explique la grande réputation des habitants de Marino, d'hommes habiles à se servir du poignard ou du couteau. Ceux qui rendaient la justice étaient peu payés ; on leur arrachait facilement des arrêts à prix d'argent ; de là l'habitude, de ceux qui se croyaient lésés, de se faire justice par eux-mêmes, et de le faire avec une rare habileté de sicaires.

L'*Osservatore romano* rapporte que le jour de l'Immaculée-Conception, la foudre a renversé à

Castelfidardo le monument que les Piémontais avaient élevé et qu'ils devaient inaugurer ce jour-là.

Le 24, la 1re, la 7e et la 8e compagnie partent pour Saint-Paul-hors-les-Murs.

Le jour de Noël, l'Aumônier dit la messe de minuit dans la petite chapelle de l'hôpital, dont les Sœurs prennent possession ; beaucoup de zouaves y assistent.

M. Daniel se lie d'amitié avec le chanoine Ingami, dans la famille duquel il ira souvent et sera reçu avec la plus grande cordialité. Il se rend à Rome pour la fête du Saint-Père. Pie IX dit à l'armée qu'il est comme David, abandonné, trahi, blasphémé, etc.; mais il lui reste une partie fidèle dans son armée qui lui dit : Nous serons avec vous partout où vous irez. Il bénit pour ce jour de fête, qu'il appelle le jour du Seigneur, et aussi pour tous les autres jours.

1862

Le premier janvier, l'Aumônier souhaite la bonne année au bataillon ; puis, après la messe, les officiers vont en corps chez le colonel. Dans la journée, sur le soir, un crime affreux remue toute la ville et excite, surtout dans le bataillon des Zouaves, la plus vive irritation. Un assassin, d'un coup de poignard, a tué un zouave, Luigi Bevini ; les Zouaves sont exaspérés ; on ne comprend pas qu'il n'y ait pas plusieurs Marinésiens de tués, mais plusieurs sont blessés ; beaucoup sont arrêtés ; la ville est dans l'épouvante ; les Zouaves cherchent à se faire justice ; l'Aumônier avait couru auprès du blessé, il était mort à son arrivée. Le 3, a lieu la sépulture de la pauvre victime ; presque tout le bataillon y assiste, la décharge des armes à la porte de l'église produit le plus singulier effet, les femmes sont prises d'une terreur panique, et fuient de tous côtés. Du reste, les perquisitions continuaient, plusieurs arrestations importantes avaient été faites, et les habitants, toujours effrayés, craignaient la vengeance des Zouaves.

A la fête de la Présentation, messe militaire à l'église paroissiale ; à la procession autour de l'église, l'Aumônier se demande pourquoi le clergé rase les murs au lieu de s'étendre dans la rue, c'est, lui dit-on, que l'abbé a la mitre en tête, et qu'alors il ne peut pas s'éloigner en dehors de l'église de plus de dix pieds des murs ;

dans les grandes processions, il ne peut pas porter la mitre, il la fait porter devant ou derrière lui.

Le 17, M. Daniel part pour Rome avec le chanoine Ingami, le frère du chanoine et le docteur Chauvin. « Je vais dire la Messe sur le tombeau du bienheureux Labre ; le soir, je visite la grande et belle église de Sainte-Marie-des-Anges, dans les Thermes de Dioclétien, les colonnes de granit, le pavé relevé, en partie, par Pie IX, les tableaux. Je dis le lendemain la Messe à Sainte-Pudentienne, à l'autel Saint-Pierre. On me montre le pavé conservé du sénateur Pudens, le puits où ses pieuses filles déposaient les corps des martyrs, en attendant le moment opportun pour les ensevelir, on porte à 3,200 le nombre des corps qui y ont été déposés, un tableau les représente recueillant le sang des martyrs dans une éponge, puis dans une urne, puis le versant dans le puits, je remarque les colonnes, qui sont les colonnes mêmes du palais de Pudens.

J'ai visité ensuite l'église de Sainte-Praxède, sœur de Sainte Pudentienne, église restaurée par saint Charles Borromée qui en avait le titre. Les catacombes communiquaient avec le palais ; on en a fait fermer l'entrée, parce qu'elles ne sont pas sûres. Dans une chapelle se trouve la table où saint Charles Borromée servait les pauvres.

La colonne à laquelle fut attaché Notre-Seigneur pour la flagellation est religieusement conservée dans une petite chapelle très-ancienne, qui fait partie de l'église, je l'ai vénérée avec

beaucoup de bonheur. Dans la sacristie, il y a un tableau de la Flagellation, qui est un chef-d'œuvre. La chaise curule de Pudens est devenue la chaire de saint Pierre, à qui le sénateur l'avait donnée. Le 20, je dis la Messe sur le tombeau de saint Louis de Gonzague, au Collége Romain, le lendemain, sur celui de saint Philippe de Néri, à la Chiesa Nuova, le soir, je vais à San Pietro in Montorio, où fut martyrisé saint Pierre sur le Janicule. En revenant, je vois en détail la villa Pamphili, le soir, je rentre à Marino. Je trouve en arrivant M. de la Villebrune bien plus mal.

Joseph de la Villebrune, combattant de Castelfidardo, lieutenant aux Zouaves pontificaux, fut d'abord gravement atteint : la maladie lui avait enlevé la connaissance ; par une grâce que le malade attribuait à saint Joseph, il recouvra assez à temps la connaissance pour pouvoir se confesser, a dit son confesseur, avec tout le soin, tout le temps, tout le détail que peut donner la personne la mieux portante ; il était heureux, il le disait, on le voyait. Il avait vis-à-vis de son lit une image de saint Joseph : il la regardait, il lui tendait les mains et disait : C'est une grâce de saint Joseph. Comme son confesseur, M. Daniel, voulait dire la messe pour lui, avant de lui donner la communion, le malade le regarda tristement et lui dit : Pourquoi me faire cette peine ? Pourquoi pas tout de suite ? Pourquoi voulez-vous me faire attendre après la messe ? Je crains de perdre connaissance. Il voulut se

mettre à genoux ; son confesseur eut bien de la peine à l'en empêcher ; il ne put obtenir qu'il se couvrît la tête. Pendant toute la cérémonie, il avait ses bras hors du lit, ses mains jointes, répondant très-distinctement à toutes les prières. Au milieu du *Confiteor*, il dit : Et à vous, mon Père ; et à vous, mes Sœurs ; et à vous, mes Compagnons d'armes ; et il fit la même chose à la fin du *Confiteor*. Après avoir communié, il répétait : « Quelle grâce ! Bien sûr, je la dois à saint Joseph ! Quelle bonté de la part de Dieu ! Je suis prêt à mourir. » Puis, levant les bras vers la petite statue de saint Joseph, il dit : « Je vous remercie, mon saint Patron ; je vous promets, si je reviens en santé, de bien servir Dieu et de devenir l'édification de tous mes camarades. » Quand l'Aumônier lui donna la bénédiction, il s'inclina, fit le signe de la croix, remercia l'Aumônier qui allait dire la messe. M. Daniel était à peine parti que le malade perdit connaissance. On eût dit qu'il avait eu un pressentiment de ce qui lui arrivait. A trois heures, le 25 février, il rendait le dernier soupir à l'hôpital de Marino. Le soir, le colonel faisait paraître l'ordre du jour suivant :

« Zouaves ! le lieutenant-colonel commandant le bataillon, en mettant à l'ordre la perte douloureuse que vient de faire le corps des Zouaves, dans la personne de M. le lieutenant de la Villebrune, ne peut s'empêcher de vous faire part des sentiments de profonde tristesse dont son cœur est rempli. La mort, qui avait épargné

ce noble officier, lorsqu'il s'offrait si généreusement à ses coups sur le champ de bataille de Castelfidardo, a voulu lui imposer un plus dur sacrifice en l'enlevant à la suite d'une longue et cruelle maladie, et avant qu'il eût pu voir le couronnement de l'œuvre de dévouement, dont il avait été l'un des premiers et des plus intrépides fondateurs. Ce sacrifice, Zouaves ! Dieu ne vous l'imposera pas toujours de la même manière ; mais nous savons aussi qu'il n'en récompensera pas moins ceux qui l'accepteront dans des sentiments aussi chrétiens et aussi résignés que ceux dont votre compagnon a donné l'exemple. — Unis dans la douleur, comme nous le serons dans toutes les circonstances, nous l'accompagnerons de nos larmes, lui payant le juste tribut de regrets que lui méritaient les nobles qualités par lesquelles il s'était acquis l'estime et l'affection de tous ceux qui l'ont connu dans le combat comme dans le repos. »

La cérémonie de l'enterrement eut lieu le lendemain avec la solennité ordinaire due au grade du mort ; la Messe est chantée, le Chapitre y assiste, on dépose seulement le cercueil dans la chapelle souterraine, le corps du défunt doit être conduit en Bretagne, pour prendre place dans les tombeaux de la famille.

Le 9 mars, M. Daniel va à Rome, dans l'intention de vénérer les chaînes de S. Pierre, à *San Pietro in Vincoli* ; un prêtre les présente, les fait toucher, les met autour du cou ; le matin, il avait dit la Messe au tombeau des Saints Apôtres.

Le 31 mars, l'Aumônier va à Castel Gandolfo pour donner la Retraite aux Dragons, afin de les préparer à leurs Pâques ; le 7, il commence celle qu'il doit donner aux Zouaves ; le 8, il se disposait à partir pour Rome avec le Commandant, afin d'inviter Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, à venir présider la cérémonie de clôture de la Retraite, mais au moment de partir le Prédicateur fait tout pour le retenir : ce n'est pas, lui dit-il, quand la bataille doit se livrer que le général doit s'absenter. Le Commandant veut bien aller seul avec une lettre de M. Daniel, faire l'invitation. Monseigneur accepte avec une grande amabilité, et ajoute même, qu'il serait venu volontiers donner toute la Retraite aux Zouaves. La Retraite est très-bien suivie, le Père Hervé prêche aux Français, Mgr Sacré aux Flamands et le chanoine Ingami aux Italiens. Mgr de Dreux-Brézé prêche le soir et est très-goûté, il donne le Salut, on y chante des cantiques qui rappellent les chants de la patrie.

Après la Semaine Sainte passée à Rome, l'Aumônier se dispose à partir pour Porto d'Anzio, avec le bataillon. « J'accompagne la colonne, l'étape est courte, nous passons par Castel Gandolfo, Albano, la station de *Strada Ferrata*, nous restons à Fontana del Papa, nous dînons sous la grange, les hommes couchent sur la route, les officiers sur de la paille, la gaieté française assaisonne tout, personne ne murmure. Réveil à 3 heures, départ à 4 heures, l'étape est plus longue, la grande halte a lieu près d'une

chapelle et d'un poste de gendarmes. Nous traversons la Machia qui est bien ennuyeuse, nous arrivons le 22, à 2 heures, à Porto d'Anzio.

Le Saint-Père fait son entrée dans la ville, le 23, à 6 heures du soir. On rappelle sous les armes ; la troupe se range en ligne dans la grande allée du jardin ; le canon annonce l'arrivée du Pape. Les premiers cavaliers paraissent ; puis Pie IX dans sa voiture. La troupe, genou terre, reçoit la bénédiction du Saint-Père qui passe ; des voitures nombreuses suivent ; la musique joue. En arrivant, le Souverain-Pontife se rend directement à l'église pour y adorer le Très-Saint-Sacrement. Après sa prière, il adresse quelques paroles à l'assistance, fait apprécier aux habitants l'avantage d'avoir le bataillon chez eux. Nous le conduisons au palais ; Sa Sainteté paraît à la fenêtre ; les troupes défilent et il les bénit de nouveau. Il admet les officiers au baisement des pieds, nous encourage à marcher dans le chemin de la vérité et à continuer de donner toujours le bon exemple, nous dit que c'est lui qui a voulu nous donner les lits, puis ajoute quelques mots de sa vie de missionnaire, se fait présenter chacun, dit au colonel qu'avec lui et ses zouaves, c'est assez, joue sur le nom de Troussures, *allora siamo sicuri e pur troppo*, se rappelle que j'étais déjà à Anagni ; il nous congédie avec bonté.

Le soir, rentré au camp, je couche sous la tente du capitaine de Lambilly qui est de garde près du Saint-Père. Le ministre vient dès le

soir au camp ; je lui parle, mais je me suis déshabillé dans ma couverture. Je le prie de m'excuser, n'étant pas en tenue pour l'accompagner.

Le 24, le Pape vient faire au camp sa première visite. Il paraît bien gai, bien portant. Quelle joie ! quel enthousiasme ! Il visite tout, voit ma tente et la bénit. Il demande le défilé des troupes, il se place sur une éminence dans le camp. A mesure que chaque compagnie défile, il bénit. Les Zouaves manœuvrent admirablement, l'artillerie, la cavalerie défilent aussi très-bien. Le Saint-Père recommence sa promenade au camp, de là il se rend au port. Les Zouaves l'accompagnent partout ; c'est une ovation continuelle. Le Saint-Père ne paraît pas fatigué d'une promenade si longue.

Sur la route, il arrête de petits enfants bien barbouillés ; il leur fait réciter leurs prières, les mystères, puis il leur donne de l'argent et des médailles ; nous le reconduisons au palais.

Le 25, le Saint-Père va à Nettuno. Le soir il monte dans une barque qu'on lui a préparée. Les Zouaves le suivent en grand nombre ; le port est bien animé, Pie IX paraît très-heureux. Un navire piémontais s'approche de la côte et demande ce que sont ces tentes, les pêcheurs répondent que ce sont des Français. Le matin, le Saint-Père avait dit la messe à la paroisse, fait faire la première communion aux enfants et donné la communion à cinq militaires de chaque arme. Ce jour-là, j'eus l'honneur de dîner au palais avec quelques-uns de nos officiers.

Le 27, Pie IX fait une seconde visite au camp. Quelle bonté, quelle douceur toute paternelle! Quelle jubilation, quelle fête parmi les Zouaves! Il admet encore au baisement des pieds les officiers et les sous-officiers. En m'appelant David, il me dit de combattre Goliath. Il était assis dans un fauteuil, à la porte du général, le pied appuyé sur un sac de soldat; en s'en retournant, il va à notre pension, coupe du pain et en mange un peu. Le soir, vers 10 heures, on dit que Victor-Emmanuel a passé pour aller à Naples; tout était illuminé pour le Pape. Le matin, la messe militaire avait été dite par Monseigneur Borroméo.

Le 30, arrivée du Roi de Naples à 10 heures du matin. Après avoir attendu longtemps, les troupes étaient rentrées au camp, on les rappelle; le Roi arrive avec la Reine, la Reine mère, la famille royale. Il est accueilli par de vives acclamations, par les cris répétés de : Vive le Roi! Le soir il vient au camp, la démonstration n'est pas moins enthousiaste. Leurs Majestés réunissent les officiers. La Reine me demande depuis combien de temps je suis au bataillon. Nous les accompagnons jusqu'au palais; c'est une vraie marche triomphale.

Le 1er mai, le matin, la petite guerre sur la plage, à Nettuno, sur la route. Troisième visite de Pie IX au camp; le soir, grande illumination, feu d'artifice, ouverture du Mois de Marie. J'invite le Ministre des Armes, Mgr de Mérode, qui veut bien répondre à mon invitation et

faire lui-même l'ouverture du Mois de Marie, de manière à nous intéresser tous; il nous dit que Pie IX est édifié de notre Mois de Marie et qu'il en bénit les exercices.

Le 2, on souhaite la fête du commandant : Pie IX, avec cette bonté délicate qui lui était familière, dit : *anche io*, et moi aussi, et fait une petite visite à M. de Charette dans sa tente.

Le même jour, on photographie le camp, le Roi est avec nous. Au départ de Sa Majesté pour Rome, les troupes sont sous les armes, comme à son arrivée. Le soir, le Saint Père vient au Mois de Marie des Zouaves, il fait donner la bénédiction par son Grand Aumônier, Mgr de Hohenlohe.

Le 3, a lieu la belle cérémonie de la distribution des drapeaux par le Souverain Pontife, rien de plus imposant. Les troupes sont rangées en ordre, le trône du Saint Père est élevé devant l'arcade principale, il arrive avec toute sa cour, il est en camail rouge brodé d'hermine blanche et avec l'étole, les drapeaux sont présentés par les Aumôniers. Le Saint Père les bénit, il paraît très-ému à la lecture des prières, qui sont magnifiques, il remet chaque drapeau à chaque chef de corps qui se présente, accompagné de deux officiers; en les remettant, il prononce aussi une formule qui est fort belle, enfin Pie IX se lève et prononce le beau discours qui suit :

« C'est par une circonstance bien providentielle que je bénis et que je vous donne ces drapeaux aujourd'hui, fête de la Glorification de la

Croix, en ce jour consacré à la gloire de l'Etendard de Jésus-Christ. Celui-là ne sera jamais vaincu ; et un jour viendra où il apparaîtra triomphant dans la vallée de Josaphat, pour la consolation de ceux qui auront persévéré dans le bien, et de ceux qui se seront retirés du mal, et la journée d'aujourd'hui sera alors pour vous d'une grande consolation. C'est surtout ce drapeau de la Croix que vous devez porter et défendre ; il souffre de nombreux outrages, soit de la part de ses ennemis, soit par la violence, soit plus encore par ces doctrines perverses qui se glissent du matin au soir dans le peuple chrétien, pour corrompre les principes de la vérité et de la justice. Voilà contre quels ennemis vous défendrez bravement la cause de Jésus-Christ et de son Eglise. Maintenant j'élève mes mains vers le ciel, et je prie Dieu pour ces jeunes gens demeurés fidèles, et qui ont su garder leurs serments, pour qu'ils portent toujours avec honneur notre bannière ; j'élève les mains vers Dieu pour tout le peuple fidèle : *Salvum fac populum tuum, Domine*, et aussi pour les ennemis de l'Eglise, afin qu'il les ramène ; oui, afin que, par un miracle de sa miséricorde, il les convertisse. Je vous bénis, mes chers fils, au nom du Père Tout-Puissant, afin qu'il vous communique quelque chose de sa toute-puissance, pour vaincre vos ennemis découverts ou cachés ; au nom du Fils, qui a expiré sur l'étendard de la Croix, afin qu'il vous fasse participer aux fruits de la Rédemption, gagnés par cette Croix ; et enfin, au

nom du Saint-Esprit, afin qu'il éclaire vos intelligences, pour leur montrer la vérité, et qu'il fortifie vos volontés dans l'amour de la justice. »

Le soir, à trois heures, départ du Saint-Père. Combien c'est triste ! le camp n'a plus ni la même vie ni la même gaieté. Rien d'extraordinaire au camp. Le dimanche, Messe militaire, les Vêpres et le Mois de Marie, comme toujours. Le 10, il fait beaucoup de vent, plusieurs tentes sont emportées. Le 11, un affreux malheur vient nous frapper ; à midi, on crie que deux Zouaves se noient, je cours ; deux étaient retirés et hors de danger, deux encore dans la mer, je donne l'absolution. Trois quarts d'heure après on retire le petit de Raymond, on espère le sauver, vain espoir ! Je donnai de nouveau l'absolution, je donne l'extrême onction sur le rocher. Après l'y avoir soigné une demi-heure, on le transporte sur le sable, on lui prodigue de nouveau tous les soins, il meurt au moment où on le met sur un lit qu'on venait d'apporter ; le corps de Guillaume, jeune breton lui aussi, n'est point encore retrouvé, ces deux morts produisent la plus vive impression.

La sépulture de M. de Raymond a lieu le 13, à 11 heures ; le Général, l'état-major y assistent avec nos officiers, les officiers des différents corps. Le soir, on trouve le corps de Guillaume ; M. de Marcieu, son capitaine, est admirable d'attentions, lui et le Commandant étanchent le sang qui couvre les cheveux. La sépulture se fait le

14, à 11 heures, avec le même Office et la même assistance.

Ces deux jeunes gens étaient très-aimés et jouissaient de l'estime de leurs compagnons d'armes. Leur bonne conduite, les grâces du Mois de Marie, la bénédiction du Saint-Père si souvent reçue pendant ces jours, seront venues compléter la grâce du sacrement auquel ils ont pu se préparer, puisqu'ils ont vu le danger, et qu'au dire d'un de leurs camarades, il les a entendus se recommander à la Sainte Vierge. *Pax Dei super illos et misericordia.* Que la paix et la miséricorde de Dieu reposent sur eux.

Arrive l'ordre de lever le camp. Les uns sont contents, les autres regrettent. Le soir, après le Mois de Marie, je reçois la visite du Général. Le 16, on part à 5 heures, je dis la Messe et je rejoins la colonne après. La veille et toute la nuit il a fait une pluie torrentielle et une tempête de vent à tout emporter. Aujourd'hui, remercions Dieu, le temps est beau; l'étape est longue, les hommes marchent à plaisir. On fait le café au poste des gendarmes, on arrive à la grande halte, Fontana del Papa, vers midi; on dîne, on se repose, je dors un peu dans le magasin; à 5 heures, nous nous remettons en marche, nous passons par Albano, nous suivons la Galeria, halte de dix minutes à Castel-Gondolfo, et nous arrivons à Marino. »

Le Mois de Marie n'avait été interrompu que le jour de la marche, il fut continué à Marino tous les jours, la clôture en fut magnifique. Mgr Dupanloup la fit, et avec quelle solennité! Il est reçu par le clergé, le militaire, le civil et une grande affluence de personnes venues de Rome.

M. Daniel part le soir même pour Rome, avec son frère. L'abbé Henri fait avec lui et des Missionnaires de l'Immaculée-Conception de Nantes, des promenades à Rome, des pèlerinages. Le 8 juin, ils assistent à la canonisation des Martyrs Japonais, le jour de la Pentecôte. L'entrée du Souverain Pontife sur la *sedia*, précédé des Suisses, des Gardes-Nobles, des Prélats, des Evêques, des cardinaux, est un spectacle unique, le chant de l'*Ecce sacerdos magnus*, à l'entrée du Souverain Pontife, est saisissant, le défilé de la Congrégation des Rites est aussi très-intéressant, et le *Te Deum* à la fin de la cérémonie, avec les trompettes des Gardes-Nobles, le son des cloches et le bruit du canon sont d'un effet incomparable, l'illumination de la coupole de Saint-Pierre vient compléter la fête. Il n'y a que la religion à fêter si bien ses héros.

Le 12, M. Daniel est présent à la bénédiction solennelle de la première pierre de la caserne, au Macao, les acclamations les plus vives se font entendre pour Pie IX, la démonstration est générale, les Zouaves y sont applaudis d'une manière toute particulière. Pie IX paraît heureux, on évalue l'assistance à près de 80,000 âmes. On y remarquait plusieurs cardinaux, des évêques, des prélats, des princes romains, des princes de la famille royale de Naples. Le 6 juillet, Mgr de

Dreux-Brézé, qui avait une affection toute spéciale pour les Zouaves, était venu dire la Messe au bataillon et leur avait adressé la parole, il dîne chez le Colonel; la veille, le Ministre des Armes était venu déjeuner avec les officiers.

19 juillet. La fête de saint Vincent-de-Paul est toujours célébrée avec une grande solennité, à cause des Sœurs et de la Conférence, dont le saint est le patron : Messe à l'Hôpital à 8 heures, allocution aux Sœurs à 3 heures, suivie du Salut du Saint-Sacrement; le soir, musique. L'Aumônier n'avait pas peu contribué à avoir des Sœurs de S.-Vincent-de-Paul à l'Hôpital des Zouaves, c'était faire revivre pour eux la patrie, en y établissant une institution éminemment française. Il avait aussi établi une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, qui rendit les plus grands services par sa charité, et fit particulièrement bénir le bataillon partout où il passa, c'est ce qui le fit tant regretter à Anagni et ailleurs, surtout des petits, des malades et des pauvres.

Le 24 juillet, des rumeurs inquiétantes se répandent à Velletri et sont transmises à Rome. Le Colonel reçoit des communications du Commandant de Velletri. « On croit à quelque chose, écrit l'Aumônier, moi, je ne crois à rien qu'à la comédie. »

Le 30 juillet, à 3 heures, sonne la marche du bataillon. Qu'est-ce que c'est? Grande rumeur dans Marino; à 4 heures et demie, il faut partir, pour arriver à la gare de Marino où un train spécial nous attend, il doit nous porter à Ceprano.

C'est M. de France qui est venu apporter l'ordre. Les Français, dit-on, doivent quitter, et il est important que nous arrivions au moment même; peut-être nous trouverions, après quelques heures de retard, *un fait accompli.*

A 6 heures, nous prenons le chemin de fer, la 3e n'est pas arrivée, nous descendons, le soir, à 9 heures, à Ceccano. Nous apprenons là, que les Français n'ont pas abandonné la place. Nous passons la nuit à Ceccano, les habitants sont de très-bonnes gens qui nous reçoivent très-bien. Pour moi, je suis logé avec le capitaine d'Albiousse, chez une famille considérable, qui nous reçoit très-cordialement, et très-chrétiennement, nous sommes chez les petits-neveux d'un cardinal. Je visite, le lendemain, les différents quartiers; nous attendons toujours l'ordre du départ. Enfin il arrive et nous partons le soir, à 9 heures, en suivant la voie du chemin de fer. Bérardi, qui s'est montré si bien disposé, met des chevaux à la disposition du Colonel, de l'adjudant-major, du docteur et de l'Aumônier. Cette route est excessivement fatigante. Le cheval du Colonel ne peut y marcher, je lui offre le mien, je me mets à pied. La route est accablante, on se décide à la quitter. Nous allongeons ainsi notre chemin de trois ou quatre milles. A la montée de Poffi nous trouvons le Colonel; il y a une fontaine au bas de la montée, on reprend courage, nous n'arrivons à Ceprano qu'à six heures du matin, 1er août. Les Français sont encore là, le bataillon campe dans un champ, près de la

ville, en attendant leur départ. Je vais me coucher, je n'en puis plus, j'ai la fièvre ; samedi 2, je dis la Messe, où je communie un grand nombre d'officiers et de Zouaves, je retourne au lit *subito*. En se promenant, un musicien est blessé par une patrouille piémontaise, à quelques pas de la ville. Toute la patrouille décharge ses armes sur lui, mais il ne reçoit qu'une très-légère blessure. Le dimanche, je dois renoncer à dire la Messe militaire, je me fais remplacer, je suis en pleine fièvre.

Les Chiavonistes se battent avec les Piémontais sur les 8 heures du matin, et les repoussent jusque vers les rives de l'Iri, sur le territoire du Pape. La 4e et la 5e compagnie des Zouaves s'avancent, pour refouler les Piémontais. Afin de ménager ses forces, on n'envoie qu'un peloton de 16 hommes, un caporal, un sergent, commandés par le lieutenant Mousty, ils suffisent pour repousser les deux compagnies piémontaises, c'est-à-dire cent cinquante hommes, l'ennemi compta vingt-cinq blessés, dont un officier, et six morts, dont un capitaine ; ils sont effrayés et se retirent, puis ils paraissent se ranger en bataille. Tout le bataillon fait aussi ses dispositions pour le combat, dans les champs, dans les chemins et dans les bois. Mais au bout d'un assez long temps, voyant que l'ennemi n'attaque pas, qu'il se disperse, nous rentrons à Ceprano. La 7e est envoyée pour remplacer les autres compagnies et reste toute la journée et toute la nuit en observation ; à 2 heures du matin, mardi 5, un train arrive de Rome, amène deux compagnies de soldats français, la 7e alors rentre à Ceprano. Je m'étais levé pour le moment de l'expédition, je prenais la quinine en route, je n'en pouvais plus. A 10 heures, la 1re, la 5e et la 6e compagnie sont obligées de laisser leur caserne pour être remplacées par la troupe française. Elles vont former leurs faisceaux sur la place. A 5 heures, arrive la dépêche du ministre qui commande aux Zouaves de quitter Ceprano et de rentrer à Marino. Malgré le regret de ne pouvoir continuer ces expéditions, j'en suis bien aise, j'ai grand besoin de me reposer et de me soigner. Je sors du lit pour partir dans une mauvaise charrette qui me disloque la tête et les membres. Je monte dans un wagon, la moitié du bataillon est obligée de rester et d'attendre d'autres wagons.

Je suis bien fatigué dans le voyage ; à Velletri je ne puis avoir ni pain ni eau. Nous arrivons à Ciampino, il faut prendre son parti et aller à pied. Dieu aidera. Au bas de la côte de Marino, je trouve le cheval de l'adjudant-major ; j'arrive à minuit à Marino ; je fais prévenir à l'hôpital ; il y a confusion. Je vais chez le chanoine Ingami qui est effrayé de me voir en cet état ; tout le monde se lève ; je me couche au plus tôt, on remue tout pour m'être utile. Je suis bien soigné. Les autres arrivent à 5 heures du matin. Mercredi 6, l'ordre du jour suivant est lu au bataillon :

« Mon cher colonel, dites bien aux Zouaves combien est apprécié le grand service qu'ils

ont rendu en protégeant le territoire pontifical contre l'invasion qui le menacait ; leur présence n'étant pas nécessaire à Ceprano, ils rentreront immédiatement à Marino. —Signé : De Mérode. »

Cependant des vides regrettables s'étaient faits au bataillon. Leroux, le premier, était mort à Marino, le 6 juillet. Il était un peu plus âgé que ses compagnons d'armes qui, pour cela, l'appelaient le vieux. C'était l'édification de sa compagnie et du bataillon. Aussi les habitants de Marino l'avaient-ils remarqué ; il passait chaque jour un temps considérable devant le Saint-Sacrement. Quand, à midi, le sacristain venait fermer les portes de l'église, Leroux demandait de l'y laisser et de l'y enfermer. Quand à quatre heures il revenait ouvrir les portes, il trouvait notre Zouave à la même place en prières. Chaque semaine il faisait régulièrement la confession ; il se prêtait à tout dans son service militaire, jusqu'au moment où il entra à l'hôpital. Le préparer à recevoir les derniers sacrements fut chose facile, il fut le premier à les demander ; la mort lui apparaissait comme le moment de son union plus intime avec Dieu. Lorsque M. l'Aumônier lui dit qu'il allait lui apporter la sainte Communion, il répondit qu'il pourrait bien aller au devant de la sainte Eucharistie jusqu'à la porte de sa chambre, un cierge à la main ; et il l'aurait fait, tant il trouvait cela naturel. Il parut très-étonné en entendant l'Aumônier lui dire qu'il devait attendre la sainte Communion dans son lit et couché ; il hocha la tête. En arrivant,

le prêtre le trouva sur son lit, la tête découverte ; il reçut la Communion avec un indicible bonheur ; c'était la récompense de toutes les visites qu'il avait faites à Notre-Seigneur. Il resta toute la journée occupé de ses prières. Le lendemain, en recevant l'Extrême-Onction, il répétait : Mon Dieu ! pardon ! je vous aime de tout mon cœur. Dans la nuit, au milieu de son délire, il continuait de faire son service ; il faisait le mouvement de charger sa carabine ; il tirait, puis il menaçait de la tête et il recommençait. Il mourut avec le calme de toute sa vie.

Lorsque le bataillon partait pour Ceprano, le caporal Champtoiseau voulait absolument partir ; il en était incapable. On eut de la peine à lui persuader qu'il fallait rester. Le bataillon était à peine parti qu'il tomba sans connaissance. Heureusement, l'Aumônier, avant son départ, avait recommandé l'hôpital et les Sœurs à M. le chanoine Ingami, et vraiment Dieu l'avait placé là dans sa miséricorde ; il visita souvent les malades et trop souvent il eut à les préparer à la mort. Le malade était toujours sans connaissance ; le 3, il revint parfaitement à lui-même. M. le chanoine Ingami en profita pour le confesser et lui donner la sainte Communion. Le jeune Baslé mourut le 8, J. Aupiais le 24, Guéguen le 19, et de Bligny le 26. Ils reprirent connaissance juste assez de temps pour se confesser et communier.

Au milieu de tant de chagrin, il faut bien remercier Dieu de ce que tous ces jeunes gens

meurent comme des saints. Le chanoine Ingami fit tous ces enterrements comme on avait coutume de les faire au bataillon, et les corps furent tous déposés avec les autres dans la chapelle souterraine. Le corps de M. de Bligny a été transporté à Rome, au cimetière Saint-Laurent, où son tombeau représente la statue d'un Zouave couché, tenant son sabre-baïonnette. Cette particularité a excité les profanations des garibaldiens qui, à coups de pierres, ont brisé le sabre. Aujourd'hui, on a couvert la statue pour la préserver.

C'est bien de Martin aussi qu'on peut dire : il est mort comme un saint. Dans son délire il était tout occupé de la récitation de ses prières, c'était la continuation de sa vie ordinaire. A la caserne avait-il un instant, il se mettait à genoux et faisait ses prières avec son livre. Dans son délire, il chantait l'*Ave Maris Stella* et les litanies de la Sainte Vierge.

Quelle mort plus pieuse que celle de M. Armand Mérot des Granges ! Vers le commencement de juillet il pensait à prendre un congé pour revoir sa famille ; mais, avant tout, il voulait assurer son retour au bataillon. Il connaissait l'affection de sa famille pour lui, la peine que lui-même avait éprouvée à la première séparation. Avant de faire les démarches pour son congé, il demanda donc à sa mère de lui promettre qu'il resterait parfaitement libre, et que, sans autre juge de l'opportunité que lui-même, il pourrait du jour au lendemain revenir, s'il le jugeait à

propos, même avant l'expiration de sa permission. Sa mère, en femme très-chrétienne et très-dévouée, lui promit tout selon ses désirs. Il vint alors, continue M. Daniel, me faire part et de la réponse et de la première lettre qu'il avait envoyée. Il était au comble de la joie, il allait revoir sa famille qu'il aimait tant, la Galottière, et cependant il restait libre, il reviendrait sans les tiraillements de la première fois, tout étant arrangé d'avance pour diminuer la peine de cette nouvelle séparation. Il demande son congé, il lui est accordé, il le reçoit le 21 août ; mais ce jour-là on commence à parler de toute espèce de choses inquiétantes. Les Piémontais, disait-on, voudraient tenter d'entrer dans la province de Frosinone. On reçoit différentes communications. Armand vient me trouver. Mon congé est sorti, mais je voudrais attendre pour voir ce qui va advenir de tout ce que l'on dit ; ce n'est pas le moment de s'en aller. S'il y a quelque chose, j'aurais trop de regret d'avoir quitté juste au moment. Il était bien déterminé, il ne m'interrogeait point ; je n'eus donc rien à dire et j'admirai en moi-même tant de générosité, et je me souviens toujours d'un certain pressentiment qui fit que je me réjouis de n'avoir rien dit et ainsi de n'avoir point pris sur moi la responsabilité de cette détermination.

Le 30, la marche du bataillon sonnait ; il faut partir immédiatement. Un train nous attend au bas de Marino. Chacun fait son sac ; nous partons à 6 heures. Je confesse dans un coin du

wagon; plusieurs passent, chacun à son tour. Nous arrivons le soir à Ceccano ; nous restons là pour la nuit. Je confessai toute la soirée. Armand vint à ce moment, je le bénis. Je ne devais plus le revoir que le surlendemain, et encore un instant.

Le 31, nous partions le soir, à 9 heures, pour Ceprano, l'étape était longue, la route difficile; le 1er septembre, je trouvai Armand un peu après minuit, quand nous étions au-dessous de Poffi, près de la fontaine; je n'avais pu approcher de la fontaine, il m'avait offert à boire ; je le retrouvai le matin, à 6 heures, près de Ceprano, il me dit : Eh! bien, si j'étais parti ! Nous y voilà donc enfin... Je n'en pouvais plus, j'entrai en ville, j'allai me coucher, la fièvre me dévorait.

Le samedi, 2 septembre, sur la demande instante de plusieurs, je dis la Sainte Messe, à 5 heures; il y eut des communions très-nombreuses; je remarquai Armand. Le 3, on vient me dire dans mon lit : Mérot des Granges est avec la fièvre, on l'a porté à l'hôpital; j'aurais bien voulu me lever pour aller le voir, c'était impossible. Le 5, au soir, nous partions tous pour rentrer à Marino, on me porte sur une voiture à la station. Je demandai des nouvelles d'Armand, on me dit qu'il était dans un autre wagon. Nous arrivons à Ciampino, à 10 heures, la nuit, il faut bien faire un effort, je me risque à partir à pied, seul, Armand n'a pas pu monter, ne pouvant non plus se tenir sur un âne, il est resté là toute la nuit. Le 6, il arrive à l'hôpital. Le 9, on m'annonce que Mérot va bien mal et

qu'il serait bien heureux de se confesser ; il disait : la chose qui me ferait plus de plaisir si j'étais malade, c'est que l'on n'attendît pas trop à me donner les sacrements, je dis de l'avertir que j'allais me rendre auprès de lui, le médecin me le défendit ; je priai M. le chanoine Ingami d'aller voir, en mon nom, mon cher Armand, et de lui dire de ma part de se confesser. Le chanoine revint très-édifié des dispositions si généreuses de son malade et chercha à me rassurer sur son état.

Depuis il le voyait tous les jours, il lui porta la Sainte Communion. J'avais fait prévenir la famille du malade; sa mère, son frère, ses deux sœurs arrivèrent... je fis préparer Armand à leur arrivée. Déjà le pauvre enfant était tout dans le bon Dieu, il envisageait la mort de sang-froid, il ne la craignait pas, il disait : Je veux bien mourir, je ne serai jamais dans de meilleures circonstances. Il y eut bien des alternatives de mieux et de plus mal. Cependant on espérait. L'hôpital d'en bas, disait-on, n'était pas sain, on jugea le malade assez bien pour être transporté dans la ville. J'étais bien inquiet de ce mouvement, qui se passa très-bien.

Le médecin craignant pour moi, me fit partir pour l'Aricia, Armand était mieux, encore quelques jours et il viendrait me trouver, il s'en faisait une fête. Quelle belle convalescence avec ses parents, avec M. Daniel, puis après, il s'en irait en France. En descendant de chez moi, je voulais passer par le nouvel hôpital et voir mes

malades, et surtout mon Armand; je rencontrai au bas de l'escalier sa mère qui, me voyant si fatigué pour avoir descendu l'escalier, me pria de ne point passer par l'hôpital, qu'il faudrait encore monter et descendre, qu'Armand allait mieux, je me décidai et partis. Le bon Dieu ne voulait pas que je visse une seule fois dans sa maladie ce cher ami.

Dès le lendemain il devint beaucoup plus mal, il le comprit, il n'en parut point inquiet. M. Ingami ne le quittait guère, sa mère près de lui était pleine de courage, elle demanda la première qu'il reçût les sacrements; il s'y prépara avec une foi ravissante, avec un calme, une joie chrétienne qui témoignaient de ce qu'il attendait de la mort... Une chose paraissait l'inquiéter, il dit à M. Ingami : Est-ce que si je meurs, j'aurai une place parmi les martyrs? M. Ingami lui ayant dit qu'il mourait martyr de désir, que du reste il était martyr de son service et de ses fatigues, qu'il mourait au service de l'Eglise, il répondit : C'est tout ce que je voulais savoir, alors c'est bien, je suis content de mourir; son frère ne le quittait plus guère, il tenait le crucifix devant le malade, il l'exhortait.

A chaque instant, Armand demandait qu'on lui parlât du bon Dieu... la tranquillité de sa conscience, sa confiance en Dieu paraissaient sur son visage. M. Ingami lui dit : Êtes-vous parfaitement tranquille? Rien ne vous gêne-t-il pour paraître devant Dieu? Il répondit : Soyez sans inquiétude, je suis parfaitement tranquille, j'ai

confiance en Dieu qui sait bien que nous ne pouvons pas grand'chose. Il reçut l'extrême-onction avec joie, ne laissant voir à sa famille aucun regret de mourir..... Il regardait souvent sa mère, ses sœurs, son frère, il devait être heureux de les voir autour de lui et il n'en paraissait pas troublé.

Le 5, il mourut, comme meurent les prédestinés, laissant tout le monde édifié de si bons sentiments, et grandement consolé dans l'espérance que laisse une mort si sainte.

Derrière une de ses photographies, Pie IX voulut bien écrire : *Beati qui in Domino moriuntur*, et derrière celle d'Armand, il écrivit : *quia justus est justum erat ut tentatio veniret et probaret eum.*

Le 9, je rentrai à Marino, je fis une visite au corps qui était déposé dans le souterrain, en attendant qu'on le transportât en France.

Le corps a été transporté à la Galottière, dans cette chapelle qu'il aimait, dans un caveau où tous les siens vont prier. »

A la fin du mois d'août des promotions avaient eu lieu, Du Reau, Guillemin, de Chazotte, de Gouttepagnon, avaient été nommés sous-lieutenants; Alain de Charette, Lapène, Le Gonidec de Coucessin, lieutenants, quelques jours après Mousty. Des décorations furent accordées : de Chappedelaine fut nommé chevalier de Pie IX, Gargam, Dubois et Urvoy de Kerstainguy, de Saint-Sylvestre. Mousty s'était bravement conduit à la Rocca di Papa, avec son revolver il avait blessé trois de ses adversaires.

Le 18 septembre, jour anniversaire de Castelfidardo, l'Aumônier fait célébrer un service solennel, le Chapitre se montre très-bien disposé, l'assistance est choisie et nombreuse.

Le 23, l'Aumônier va à Rome; le 24, il assiste au Consistoire où le cardinal de Chambéry reçoit le chapeau; le soir, il se rend au *Recivimento*, il remarque qu'il y a peu de monde; le 5 octobre, le soir, il réunit quelques Nantais chez lui, pour fêter les nominations de Villaine Auguste et de Perret, sergents; de Douard et de Baranger, caporaux.

« Le 6 octobre, le Saint-Père vient à Castello. Les Zouaves vont le recevoir, se ranger sur la levée, à la porte de la ville. Le Pape en arrivant va à l'église, se rend au Palais, donne la bénédiction, il est seul au balcon; un instant après nous allons au Palais, le Saint-Père nous admet au baisement du pied et de la main, il nous renouvelle ses bénédictions, dit que notre fidélité, notre dévouement à une si belle cause nous obtiendra les grâces de Dieu. A la porte du Palais, le capitaine des Dragons, M. de Saintenac, nous attendait et nous conduit un instant chez lui et nous rentrons à Marino. Le 7, le Saint-Père va à Velletri, il rentre, le soir; beaucoup de Zouaves vont à son arrivée, une pauvre femme lui présente des œufs frais que Pie IX reçoit avec bonté, le Chapitre de Marino va en députation. Le 8, à 3 heures, on sonne la marche du bataillon, le Saint-Père arrive à Marino, dans une heure; tous sont prêts en un clin d'œil. Je fais

parer mes fenêtres. La troupe est réunie sous les armes sur la place. Voilà le Saint-Père à pied, il descend la rue, reçoit le Chapitre, la commune; la musique joue sur son passage; il entre à l'église, le Saint-Sacrement est exposé. Mgr de Hohenlohe donne la bénédiction, le Saint-Père bénit l'encens... il reçoit le clergé à la sacristie... va visiter l'hôpital, parle avec bonté à tous les malades, il trouve les chambres trop petites et s'en plaint, il a visité la chapelle, nous l'accompagnons jusqu'au haut de la rue, où il monte en voiture, aux cris cent fois répétés, de : Vive Pie IX.

« Le 9, je vais à Galloro; au retour, nous trouvons le Saint-Père à pied sur le chemin de Marino; nous recevons sa bénédiction et nous l'accompagnons.

Le 11, le Saint-Père dit la Messe à Galloro, je m'y rends avec quelques Zouaves qui doivent faire la sainte communion, nous arrivons un peu tard. Les jésuites sont charmants pour nous. Deux compagnies, parties à 5 heures le matin, sont sous les armes et font l'ordinaire à Galloro. Le 12, Pie IX dit la Messe à Castello, admet à la sainte communion plusieurs Zouaves; le soir, grand repas au Palais : le roi de Naples, la reine-mère, le roi de Bavière, beaucoup de cardinaux, de princes romains, le Colonel et le Commandant sont invités; le soir, grande fête, une colombe partie du Palais communique le feu à une grande pièce qui illumine et encadre le chiffre du Saint-Père. Le 13, le Souverain-Pontife va à

Archives diocésaines de Quimper et Léon

Frascati, passe à Marino à 9 hres. Les hommes sont sous les armes ; il revient à une heure, toute la troupe est sur pied, le Colonel accompagne à la portière. Le Saint-Père va à Genzano, on y envoie la musique des Zouaves. Le 17, je vais au Palais, Pie IX nous reçoit en audience le soir. Le Saint-Père nous dit que nous avons pris la bonne part, que nous sommes dans le bon chemin, qu'il faut y persévérer ; il bénit nos croix et nos chapelets.

« Le 18, le temps de villégiature du Pape à Castello est terminé ; il part, à 3 heures et demie, toute la troupe est sous les armes. Après le départ de Sa Sainteté, les Zouaves vont au pas gymnastique au bas d'Albano, où ils reçoivent encore le Saint-Père, qui paraît tout surpris de les retrouver là. L'artillerie est plus loin, elle tire vingt-un coups de canon au passage du Saint-Père. »

Le reste de l'année se passe sans incident remarquable, sinon un voyage de l'Aumônier, 20 octobre, à Subiaco, avec le chanoine Ingami. Le pays est ravissant, les amabilités des religieux du monastère le touchent ; il admire le couvent de Santa-Scholastica il Sagro-Specco, la sueur de la Grotte, le Rosier de la Tentation, transformé par saint François d'Assises. Gracieuse image ! C'est ainsi que la tentation surmontée se change d'épines en roses... la chapelle du diable, la roche menaçante. Un protestant en voyant ce rocher qui menace d'écraser le couvent ne voulut pas y rester une minute de plus.

Les religieux, plus confiants, lui ont opposé une statue de saint Benoît, qui le regarde, lève la main ; il est écrit au pied du rocher : *Ferma o rupe, non danneggiare agli miei figlii.* Image de la mort toujours ainsi suspendue sur nos têtes.

Le 20 décembre, le bruit du départ des Zouaves de Marino se confirme, mais il n'y a pas encore d'ordre, les habitants de Marino envoient députation sur députation pour nous garder. Le 25, Messe de minuit, cantiques avant la Messe, nos cantiques de France, la Messe avec encens à l'Offertoire ; *Adeste o fideles* à l'élévation, à la communion *Magnificat* et d'autres cantiques. La fête du Souverain Pontife, celle de la nouvelle année (1863) se passent sans rien de bien particulier.

1863

Le départ si souvent annoncé de Marino, pour Frascati s'effectue le 22 janvier. A 9 heures, l'état-major, les 1re, 2e, 3e et 8e se mettent en marche, musique en tête. M. Daniel accompagne les 1res compagnies, M. de Woëlmont et M. Ingami suffiront pour celles qui restent encore à Marino. Les officiers d'artillerie, M. Melesme, viennent au-devant du bataillon, escortent le colonel, la musique joue en tête de la colonne. Toute la population est à l'entrée de Frascati. Les casernes paraissent misérables, nons n'avons ni cercle ni pension, on cherche quelque chose pour l'hôpital; mais avec le temps tout s'organisera.

Le 5 février, les quatre compagnies restées à Marino arrivent à Frascati; le colonel, l'état-major, la musique, vont au-devant; M. Daniel se trouve aux portes de la ville, avec le capitaine-commandant de place; la troupe se range en carré. Le buste de Pie IX est sur un piédestal, devant le corps-de-garde, le Commandant et le Colonel viennent faire leur salut, les clairons sonnent aux champs, le cortége défile et à mesure porte l'arme; cette entrée est très-belle, les bons disent : Quelle consolation pour nous; au moins ceux-ci sont pour nous; les méchants tremblent et murmurent.

L'Aumônier reçoit M. Richard, vicaire-général de Nantes, il dit la Sainte Messe aux Zouaves; le 22, il leur adresse la parole. MM. Cottineau

et Sorin, chanoines-honoraires, qui accompagnent M. Richard, font quelques excursions avec l'abbé Daniel; ils visitent ensemble Albano, Marino et Castel-Gandolfo; en parcourant les salles de Castel-Gandolfo, ils remarquent le tableau du jeune Guérin, dans l'antichambre de la chapelle privée.

« Le 7 mars, arrive à Frascati la nouvelle du miracle opéré par Guérin. Une jeune fille de 15 ans, nièce du curé de Saint-Roch, à Rome, depuis un an était complétement aveugle par suite de paralysie, les nerfs optiques étant absolument morts; toutes les expériences, médications, avaient été inutiles. Les attaques d'épilepsie jointes à cela l'avaient rendue difforme et muette. Depuis quelques jours, elle était réduite à ne prendre que quelques gouttes d'eau, infiltrées à travers deux dents qui étaient restées moins serrées; le docteur avait déclaré la vue décidément perdue; comme consolation, il disait à la famille que pour la vie il n'y avait encore rien de désespéré; il y comptait si peu, que dans ces derniers jours, il avait demandé à faire, après la mort, l'autopsie du cadavre dans l'intérêt de la science. Les choses en étaient là, lorsque le 4, Guérin lui apparut en uniforme, lui demanda ce qu'elle voulait obtenir dans ses prières si persévérantes; elle répondit : la vue! C'est bien, lui dit Guérin, continuez de prier le bon Dieu. Le 6, à 6 heures 3/4, il lui apparut de nouveau en Zouave, lui dit : Nannina, tes prières sont exaucées, lève-toi, tu vois. Elle voulut faire l'expérience, regarda vers le

mur, vit son tableau de la Madone, se tourna vers sa mère... vous êtes pâle... Son oncle arriva, elle lui dit : Oh! mon oncle, comme vous avez maigri depuis un an; puis, elle ajouta : le Zouave a dit : Lève-toi. Il faut donc se lever. Elle se leva, descendit à l'église, au confessionnal, à la sainte communion. On la conduisit en voiture; en voiture, elle trouva des Zouaves sur son passage, elle se jeta à la portière, et dit : En voilà un, voilà l'uniforme que j'ai vu. Quand on lui présenta l'image de Guérin, elle dit : C'est bien lui, mais il n'a pas à la joue la grosseur qu'on lui a faite. Ce miracle fait grand bruit à Rome. Le 9, l'Aumônier va voir, à Rome, la jeune fille guérie miraculeusement; elle vient s'asseoir auprès de lui et lui raconte tout en détail.

Le 22 mars, commence la retraite préparatoire à la communion pascale, Mgr Testard du Cosquer veut bien la prêcher. L'Aumônier, pour le même objet, s'occupe des Dragons de Castello, tout se passe d'une manière bien édifiante. Le Mois de Marie bientôt se présente et est suivi toujours avec entrain; les cantiques à l'exercice du soir, la petite prédication jettent une variété assez agréable sur la vie monotone de la garnison. Le 15, l'Aumônier part pour un pays vers lequel l'entraîne son cœur, il est vrai que s'il aime Anagni, Anagni le paie de retour. On lui fait, à son arrivée, une réception des plus aimables, il fait visite à la cathédrale et au Chapitre. Monseigneur l'Evêque est avec une députation du Chapitre à

Frosinone où le Pape fait séjour; les chanoines doivent offrir le pain quand le Pape est dans la province, le Chapitre d'Anagni doit tous les samedis lui envoyer sept pagnottes, et cela, sous peine de voir prendre une des propriétés du Chapitre, donnée par l'un des papes d'Anagni. Les pains sont envoyés cette année à Frosinone, ils portent les sujets suivants : les quatre papes d'Anagni, Pie IX, l'Immaculée-Conception et la fontaine que le Pape doit bénir. A l'occasion du voyage du Pape les Zouaves sont venus et campent près du cimetière. Le soir, au Mois de Marie, allocution de Mgr de Mérode. Le 17, le bataillon part pour Tichiena, un couvent de Chartreux, le Pape doit s'y rendre le même jour. Des députations arrivent avec des chars enrubannés, grand enthousiasme pour recevoir Pie IX. Le Souverain Pontife ne tarde pas à paraître, il dit en voyant M. Daniel : « Voilà le bon Aumônier qui ne laisse jamais les siens, qui dort avec eux sur le pré, parce que si quelqu'un a besoin de lui, *ecco loi, prompto, subito.* » Il donne une médaille pour chaque Zouave. Le 20, c'est le tour d'Anagni de recevoir le Pape; tout est prêt, le bataillon, *il municipio*, le Chapitre. Toute la ville est on ne peut mieux pavoisée. Pie IX arrive à midi, quel enthousiasme incomparable ! Pie IX donne la bénédiction sur la place, du grand balcon du Palais Genuzzi ; 40 messieurs en habits noirs avec des rubans aux couleurs pontificales veulent traîner la voiture du Pape, le Saint-Père s'y oppose. Il se rend directement à la cathédrale,

bénédiction du Saint-Sacrement; il va à la salle du Chapitre, puis dîner à l'Evêché; départ à 3 heures, même foule sur son passage, même démonstration. Le Saint-Père s'arrête devant la nouvelle fontaine, on lui présente de l'eau, il en boit; il traverse toute la ville et va rejoindre la station à Segni.

M. l'Aumônier fait avec des Missionnaires de Nantes et M. l'abbé Lartigue le voyage de Lorette et de Castelfidardo, à l'intention du bataillon.

Nous ne suivrons point nos voyageurs dans tout le détail de leur pieux pèlerinage, quelque doux qu'il nous eût été de nous arrêter avec eux à Castel-Nuovo, à Spolète, à Narni, à Foligno, pour y visiter les pieuses curiosités qu'elles renferment; à Assise, surtout pour y vénérer les lieux sanctifiés par la présence, par la vie du séraphique François d'Assise, nous nous éloignerions un peu trop de notre but. Arrivons à Lorette et à Castelfidardo qui sont plus dans notre sujet,

« Le 10 juin, nous sommes à Lorette vers deux heures. Nous visitons la Sainte-Maison; en sa présence, quelle impression indéfinissable on éprouve? On y passerait la journée s'il ne fallait point aller à Castelfidardo. Le Pénitencier, Casa-Piccola est bien aimable; nous prenons un guide pour aller à Castelfidardo. Oh! mon Dieu, quel guet-apens! Les positions des Piémontais sont formidables. Ajoutez-y le nombre. Comment les nôtres ont-ils pu faire tant de mal et résister si

longtemps? Le tombeau des Piémontais, le mûrier près duquel a été frappé Pimodan; les arbres criblés de balles sont là; la maison *delle Crocette* est rebâtie; on dit que les enfants de Victor-Emmanuel y sont venus faire un déjeuner.

Allons à la tombe des Zouaves; elle n'est belle qu'aux yeux de la Foi; dans le bas d'un champ labouré, un petit espace ne l'est pas; c'est là!... Bientôt, si ça dure, tout sera confondu. Une petite croix est placée dans un arbre voisin, c'est vis-à-vis le dernier gros arbre qui borde le champ, en face de la route qui longe le chemin de fer et qui arrive à angle droit à peu près sur le champ. Trois arbres plus loin, en s'éloignant du chemin de fer, sont enterrés deux corps, les uns disent deux officiers, d'autres disent deux guides. Ces tombes sont visitées par une quantité de pèlerins, nous disent les paysans; on emporte de l'herbe qui y pousse, de la terre, des parcelles de la croix qui est près de là; on y apporte les malades, on dit qu'il s'y fait des guérisons, nous affirment encore les braves gens du pays. Je leur dis un mot de Guérin, des grâces qu'on attribue à sa protection. Il me coûte de quitter sitôt ces lieux. Nous rentrons à Lorette; tout est déjà convenu pour que nous puissions dire nos messes demain dans la Santa-Casa.

11 juin. A 4 heures et demie nous commençons les messes. Quel bonheur de célébrer dans cette sainte maison où s'est accompli le mystère de l'Incarnation! Je dis la Messe pour tous les miens, pour le bataillon, pour sa sanctification,

pour les vivants et les défunts, pour les œuvres qui s'y sont établies, pour moi; après l'action de grâces nous faisons bénir quelques objets dans la Sainte Ecuelle; je prie près de la petite cheminée. Comme on se sent bien dans cette petite maison! Il faut se hâter, ces messieurs partent pour Ancône; nous les accompagnons; le chemin de fer passe au bas du champ de Castelfidardo. Osimo se voit plus loin sur la hauteur, à 4 ou 5 milles de la station qui porte son nom. Nous arrivons à Ancône qui paraît une ville très-vivante comme tous les ports de mer. La forteresse est très-belle; je comprends qu'il devait en coûter à La Moricière de se rendre.

Il faut se séparer de ces messieurs, ils viennent nous conduire à la gare; ils partent seulement demain pour Trieste. Que le bon Dieu les accompagne et les ramène *ad propria*; pour moi, je reviens avec M. Lartigue à Lorette : c'est un dédommagement à la séparation de ces amis. En arrivant à la station de Lorette, nous prenons la route directe de Castelfidardo et nous suivons le chemin de fer; un employé veut s'y opposer; mais il s'adoucit bientôt. Nous voilà encore sur le fameux champ de Castelfidardo; nous ne sommes pas pressés, j'en suis content; les paysans d'hier nous regardent, je crois qu'ils nous reconnaissent, nous ne nous gênons point. Après nous être découverts, nous nous mettons à genoux pour faire notre prière; nous baisons la terre où reposent tant de justes; nous cueillons de l'herbe; nous prenons de la terre, de petits

morceaux de la croix; nous passons et rapassons; les paysans nous offrent des balles.. .. Je donne la bénédiction à la tombe comme Aumônier; M. Lartigue veut la donner aussi comme Français et comme prêtre; nous prions : *De Profundis*, *Requiem*, *Gloria Patri*, etc... Nous remontons jusque dans le milieu du champ de bataille : quel affreux petit bois! c'est une vraie forêt! Les Piémontais étaient là cachés et tiraient à coup sûr; leur artillerie dominait... les Crocette... le four qui est auprès. Enfin, il faut encore quitter. Je prie au nom de toutes les familles des amis de ces jeunes gens morts si généreusement. Je rentre à Lorette où je vais directement à la Santa-Casa. Que ce lieu est saint!... Que ce rapprochement de Castelfidardo multiplie les sentiments; ici ces admirables jeunes gens s'étaient fortifiés de la prière et de la sainte Communion; ici, quelques heures après ils étaient rapportés criblés et mourants, étendus dans l'église, autour de la Sainte-Maison qui était changée en hôpital; ils devaient trouver là une grande consolation.

12 juin. Je dis la Messe encore dans la Santa-Casa, dans les mêmes intentions qu'hier. J'achève de faire bénir mes objets de piété : médaillons, clochettes, écuelles, images avec voiles, poussière de la Sainte-Maison... Il faut à la hâte dire adieu à la Santa-Casa : le bon Dieu et la Sainte-Vierge savent tous mes sentiments, tout ce que je leur ai dit, tout ce que j'aurais voulu leur dire. *Domine exaudi orationem meam!*

Nous partons à 6 heures pour Civita-Nuova par le chemin de fer. Nous espérons trouver là le courrier pour nous conduire à Rome. Le bon pénitencier, le Père *Casa Piccola*, vient nous souhaiter le bonjour et le bon voyage; nous le remercions bien de toutes ses complaisances et honnêtetés. Le 14 juin, nous arrivons à Rome.

Le 15 juillet, fête au bataillon, à Frascati, à l'occasion de l'arrivée de Madame de Charette; visites et compliments; c'est la première fois depuis son mariage que les Zouaves ont l'honneur de la voir.

Le 19, fête de saint Vincent-de-Paul, le cardinal dit la Messe, il y a un grand nombre de Zouaves à communier, ceux qui font partie de la Conférence surtout; dîner chez le cardinal, sont invités : le commandant, de Gouttepagnon, Hefner, l'Aumônier, quelques docteurs de la ville et quelques chanoines, etc. L'octave de la fête est célébrée; tous les soirs, l'Aumônier va donner le salut, à l'hôpital.

« Le 20, au soir, je monte à cheval et par le plus grand des hasards je trouve le roi de Naples près le pont de Marino. Un accident était arrivé à un des chevaux. Ma première pensée fut de descendre, de m'informer de ce qui avait pu arriver à Sa Majesté, d'offrir mes services. Par discrétion, réserve, je m'en abstins, ne supposant pas qu'il y eût rien de grave, je saluai le roi, qui me reconnut très-bien, je ne dis rien. A peine passé, je craignis d'avoir mal fait, je voulais revenir, ça me parut du réchauffé, je continuai.

Au retour, les princes étaient partis. Craignant d'avoir manqué au Roi et que peut-être il ne prît pour de l'indifférence ce qui n'était qu'une grande discrétion, je pris la résolution d'écrire ou d'aller moi-même présenter mes excuses.

Le 21, je dis la Messe à 6 heures; à 7 heures et demie, je me mets en route avec le commandant, nous allons chez le roi, Sa Majesté était sortie; nous trouvons Son Altesse le comte de Trapani. Après que le commandant lui eut exposé l'objet de sa visite, je suis introduit. Quelle gracieuse réception! J'expose mes scrupules, mes bonnes intentions, mes excuses, s'il y a lieu. Son Altesse veut bien me dire qu'il fera part de mes sentiments au Roi, qui sera très-touché de ma délicatesse; que pour lui, il est heureux que cela lui ait donné l'occasion de me connaître particulièrement. Nous causons un peu de l'accident; les princes ont dû revenir huit dans la même voiture, puis bientôt nous parlons de tout autre chose, de Naples, de Rome, de la France, etc., etc. Nous nous retirons après de nouveaux compliments.

Le 8 du mois d'août, le jeune Marchand meurt à Rome, à l'hôpital du Saint-Esprit. Il fut bien assisté, les Sœurs, les médecins, lui donnèrent les meilleurs soins; le R. Père de Villefort allait souvent le voir. Il avait bien de la peine à faire le sacrifice de sa vie, à 18 ans. Il reçut tous les sacrements, s'abandonna tout entier à la volonté de Dieu et fit largement son sacrifice. Un quart

d'heure avant sa mort il demandait encore la sainte communion.

Jean Dalibert, de Campbon, le suivit de près. Il était entré à l'hôpital avec la fièvre, l'Aumônier le visitait fréquemment ; c'était l'homme le plus simple et le plus droit. M. Daniel lui parlait de notre foi, de nos espérances chrétiennes en Jésus-Christ et en ses mérites, qui nous sont appliqués par les sacrements ; il lui dit : c'est toujours bien comme ça que ma mère m'a appris. Il demanda à voir le commandant avant de mourir. Dalibert était l'honnêteté, la fidélité en personne; après le bon Dieu, c'était le commandant qui venait immédiatement, il fut bien heureux de voir M. de Charette, il lui dit : Mon commandant, soyez tranquille, Campbon, en enverra bien d'autres. Il récitait son *Pater*, ses actes de foi, d'espérance et de charité, ses mystères; il parlait de son père, de sa mère, de ses frères et de ses sœurs. Il voyait la mort venir ; à un moment, faisant un retour vers son père, il dit à M. l'Aumônier : Pauvre bonhomme Dalibert, il n'aura bientôt plus de gars ; il faisait plus facilement son sacrifice qu'il n'acceptait celui que sa mort allait imposer à ses parents ; il mourut à Frascati, le 12 du mois d'août, on lui fit un grand enterrement, il repose dans la cathédrale.

Les confessions de la fête de l'Assomption ont fatigué l'Aumônier, mais après quelques jours de repos, il fait le voyage de Vico-Varo avec MM. du Plessis et de Quélen. Depuis longtemps,

on parlait de la madone de Vico-Varo... le Saint-Père y avait envoyé, le concours des pèlerins était immense; il y a eu des conversions éclatantes. Ces messieurs partent le 9 septembre, à 7 heures ; ils sont à cheval, la route est magnifique, ils arrivent à 8 heures et demie. « Nous allons à l'église, c'est bien édifiant, il y a concours de processions, un Missionnaire prêche après la Messe ; la musique de Palombara est présente. Le matin, tous les élèves du collége de Capranica disaient avoir vu des larmes dans les yeux de la Madone et l'avoir vue remuer les yeux ; pour moi, je n'ai rien vu. Après déjeuner, je retourne à l'église où je reste presque toute la soirée, diverses processions arrivent en chantant ; nous dînons à 5 heures, nous retournons à l'église pour les offices du soir ; arrivent des jeunes filles de l'endroit, puis chapelet, sermon sur les imprécations, litanies de la Sainte-Vierge.

Le petit Missionnaire veut absolument me faire voir, je ne vois rien du tout. Je suis très-édifié de tout ; nos messieurs ont été témoins d'un miracle dans la guérison instantanée d'un paralytique. Le 10, je dis ma Messe à 6 heures, mes compagnons de voyage la servent ; après la Messe je fais toucher au tableau beaucoup d'objets pour nous et pour d'autres ; une vieille femme me donne ses boucles d'oreilles à suspendre en *ex-voto* devant la Madone.

Nous partons à 8 heures, nous arrivons à 9 heures et demie à Tivoli ; nous allons voir la grande cascade de l'Anio et les Cascatelles ; nous

déjeunons à la Sybille, puis nous faisons visite à Monseigneur de Tivoli. Pour lui, il n'a aucun doute sur la réalité du prodige, quoiqu'il n'ait jamais rien vu, il dit que la chose est affirmée par des témoins de toutes les conditions et de tous les caractères... Il me donne des médailles et la cantate *del Zuavo Pontificio Innanzi alla Madonna de Vico-Varo*. Nous prenons congé de Sa Grandeur, nous partons à 3 heures un quart, et nous arrivons à 6 heures et demie à Frascati.

« Le 17 septembre, on prépare tout pour célébrer l'anniversaire de Castelfidardo. Nous ne trouvons pas ici dans le Chapitre la même bienveillance qu'ailleurs; cependant tout se fait; le colonel invite la commune; de mon côté, j'invite les communautés religieuses, les séminaires, les frati, etc. Le service a lieu à 10 heures et demie, l'archiprêtre ne peut le dire, il se fait remplacer; le service est solennel. Mgr du Cosquer, qui devait faire l'oraison funèbre, manque, je suis obligé de parler à sa place. »

Dans la nuit du 12 novembre, la sentinelle à l'entrée de la villa Piccolomini est attaquée par deux assassins; c'est Monte-Forti qui est de garde, il se défend et met en fuite ses agresseurs; je n'ai rien entendu. Le capitaine de Goesbriand, son ordonnance, l'ordonnance du colonel, Alain de Charette, Jacquemont, sont allés pour voir et s'informer et n'ont pu rien savoir de précis.

Le 16, au soir, à 7 heures, Léopold Doornaerts meurt d'hydropisie, rien ne faisait présager une

mort si prompte. Quand on vint chercher le docteur et l'Aumônier qui étaient ensemble, il était déjà mort; par bonheur, il avait précédemment reçu les derniers sacrements; il fut enterré à la cathédrale, près de Dalibert.

« Le 22, je vais avec Lambert aux Camaldules, mon ami Rincé est à Rome, aux catacombes, il est parti ce matin, à 3 heures, avec Lemerle et d'autres pour entendre la Messe et communier dans les catacombes où tout le monde est admis aujourd'hui.

Le soir, on m'annonce que le Saint-Père va aux Catacombes. Le Ministre a donné 48 heures de prolongation aux permissionnaires qui sont à Rome, afin qu'ils puissent y aller. Me voilà décidé, je pars demain matin, je l'annonce après vêpres, plusieurs vont partir cette nuit; ils s'imaginent que le Pape ira y dire la Messe, ils voudraient pouvoir y faire la sainte Communion.

Le 23, je vais à Rome, par le train de 8 heures; je me dirige vers Saint-Calixte avec l'un des Lemarié, je rencontre des bandes de Zouaves; nous entrons, nous visitons les Catacombes. Il est certain que le Pape vient ce soir. Plus tard, on veut nous faire sortir; mais point du tout, je montre quelques baïoques. Après, nous restons cachés derrière des arbres. Le Zouave Millioc m'aide à trouver à déjeuner. Le Pape arrive à 3 heures et demie, il n'y a pas beaucoup de monde; nous le suivons dans les Catacombes. Il fait arrêter la foule, on réclame le secours des

Archives diocésaines de Tarbes et Lourdes

Zouaves, ils montent la faction à la porte pour empêcher d'entrer ; le Péruvien, Lembert, Deslandes font bonne garde. J'entre avec le Saint-Père ; je trouve là Mgr Tizzani, Mme de Charette, Mme de Fitz-James. Le Souverain Pontife se met à genoux sur un prie-dieu devant le tombeau de sainte Cécile, s'assied sur un tronc, la musique se fait entendre, on chante ; le Pape paraît satisfait, il parle, il rit. Nous mettrons une pierre pour dire que votre Sainteté *non disdegna*... Pie IX, qui avait à l'occasion le mot piquant, raconte l'histoire d'un journaliste qui écrivait d'un évêque qu'il avait daigné porter le Saint-Sacrement... Il sort, on lui baise les pieds, les mains. Au sortir, les Zouaves l'attendent, le Péruvien lui aide à monter, les autres le soutiennent aussi sur les marches : le Pape se prête à tout, dit en souriant : Laissez faire les Zouaves. Il se promène un peu. Le Président de la Société Archéologique lui parle d'acheter les terrains vis-à-vis qui contiennent aussi des Catacombes. Il s'arrête à chaque instant ; il remonte en sa voiture et part en donnant sa bénédiction. »

Le 30 novembre, Madame de Charette met au monde une petite fille ; je pars pour Rome avec plusieurs autres officiers, nous arrivons à la maison où je trouve le commandant encore tout impressionné des inquiétudes passées ; je reste peu de temps, je reviens dans la soirée prendre des nouvelles, tout va bien. Le commandant a repris sa gaieté ordinaire. Je couche au Séminaire Français ; le lendemain, je dis la Messe à Saint-

Lorenzo ; le baptême de la petite aura lieu à 2 heures et demie ; le ministre arrive de Civita-Vecchia, il y a beaucoup de Zouaves, d'officiers, le ministre fait le baptême, tout se passe très-bien, l'émotion du commandant est grande, Monseigneur le comte de Chambord est parrain, Madame la duchesse de Berry, marraine ; le parrain représenté par le colonel Allet, la marraine, par la princesse d'Arsoli, fille de la duchesse de Berry.

Après le baptême nous allons au Vatican voir le magnifique vitrail, représentant le Pape et envoyé à Sa Sainteté par les catholiques de Prusse, c'est quelque chose de ravissant, l'ensemble, les détails des couleurs, c'est le portrait le plus ressemblant du Pape.

Après avoir trouvé si belle l'image, nous désirons encore davantage de voir la réalité. Mgr de Mérode est de semaine, nous lui faisons dire que nous sommes là nombreux et que nous voudrions bien voir le Pape, il nous fait répondre d'attendre. On nous appelle ; Pie IX va sortir, nous nous rangeons sur deux lignes, il paraît très-bien portant, très-gai, il bénit nos médailles, nous bénit nous-mêmes avec nos familles et nos amis. Nous nous retirons contents. Les Zouaves s'en vont faire fête et *cagnara* à la trattoria allemande. Je reviens à Frascati, le commandant a envoyé des dragées à la pension des capitaines, des lieutenants, des sous-officiers et à l'hôpital. »

Le jour de l'Immaculée-Conception, il y a Messe de Saint-Vincent-de-Paul, le matin, pour

la Conférence qui porte le nom du saint. A 2 heures, réunion ; le compte-rendu est on ne peut plus satisfaisant ; à 4 heures, bénédiction à l'hôpital ; à 5 heures et demie, vêpres des Zouaves. le Saint-Sacrement est exposé dès le commencement ; nous faisons grande solennité. »

La Messe de Minuit se passe comme d'habitude, très-pieusement, avec des chants répétés. « Le 26, on apprend la triste affaire des Dragons de Castel-Gandolfo ; le lieutenant du Fournel va voir, il y a trois tués dont un gendarme, sept blessés, dont un devra subir l'amputation du bras. Je ne puis pas y aller ce soir, du reste ils sont tous Italiens, je ne pourrais pas grand'chose. Saint-Jean, fête du Pape, la Messe est dite à 7 heures et demie, afin que nous puissions partir à 8 heures et demie, le corps des officiers est présenté à 11 heures et demie. On ne parle que de l'affaire de Castello.

A 11 heures et demie, nous sommes au Vatican, le ministre en nous présentant dit : « Dans les temps difficiles que nous traversons, la force et la grande consolation de l'armée, c'est d'être présenté et admis aux pieds de Votre Sainteté. » Le Souverain Pontife répondit : « Vous êtes les représentants de l'armée, de la petite armée du Pape... Dieu s'appelle le Dieu des armées. Il y a des armées pour le malheur et le châtiment des peuples ; il y a des armées pour le maintien de l'ordre, pour la conservation de la justice, pour la conservation des limites que Dieu a marquées à des Etats, et qu'il n'appartient à aucun homme

de changer. Vous, vous êtes de cette armée pour la justice, vous êtes donc bien véritablement l'armée de Dieu, c'est pour vous qu'il s'appelle le Dieu des armées, il est avec vous et je me réjouis que vous serviez sa cause avec fidélité. Je vous dirai ce que dit le Concile de Trente aux prêtres : Que votre vie soit telle que vos ennemis n'aient rien à dire contre vous ; c'est à vous surtout qui êtes la tête de l'armée comme le prêtre est la tête des peuples, à faire en sorte que par votre vigilance, votre conduite, l'ennemi n'ait rien à dire de mal contre vous, c'est pour l'accomplissement de tous ces devoirs que je vais vous bénir. »

L'enterrement des victimes de Castel-Gandolfo aura lieu dimanche 28. Je pars de Rome le matin, à 7 heures 1/2, avec le commandant, les MM. de Maistre, M. de Chazotte. Arrivé à Frascati, je fais préparer mon cheval et je vais à Castello avec M. de Charette. Nous arrivons au commencement de la messe. Le ministre est venu de Rome pour officier lui-même. C'est bien triste de voir ces trois cercueils à la suite l'un de l'autre, presque tous les Zouaves sont à Castello. On vient de demander la musique, mais c'est trop tard. On accompagne les corps jusqu'au cimetière, la population paraît sympathique. Plus on examine cette affaire, plus elle paraît affreuse, honteuse. Toute une compagnie, capitaine, lieutenant, sous-lieutenant, contre quatre ou cinq hommes ! Ils en trouvent un dans la galerie et

ils lui donnent des coups de baïonnettes... ils arrivent à la porte de la ville, ils font feu, le gendarme est atteint et tué raide; un autre tombe près de la porte. Don Luigi se présente, peut-être le blessé respire encore. — Passe ton chemin. — Mais je suis prêtre, je fais mon devoir...— Passe ton chemin ou je te tire mon coup de fusil, et il le met en joue; je me f... de toi comme de ton Pape... Un autre est tombé percé de huit coups de baïonnette; sept blessés, tous gens pacifiques qui n'étaient pour rien dans la petite querelle de pékins à Albano.

Les fusils avaient été chargés à deux cents pas de Castello. On disait, à Albano, aux Dragons de ne pas sortir, qu'il y aurait du mal, c'était apparemment un coup monté. Comment un simple capitaine aurait-il pris sur lui une pareille responsabilité? Il était soutenu en haut-lieu; ce qui porterait à le croire, c'est qu'il n'y a pas eu poursuite, c'est que le capitaine n'est pas passé devant un conseil de guerre; l'opinion publique fait justice d'un acte si honteux.

A quelques jours de là, le Saint-Père sortant de ses appartements et trouvant des soldats français, leur dit : « Je vais vous donner des médailles et ma bénédiction; il est bon cependant que vous sachiez que le Pape n'aime pas que l'on tue les soldats qui le défendent. »

Aux officiers, le jour du premier de l'an, il dit: « Je forme aussi des vœux pour vous, M. le général, et pour vos officiers, et je prie l'Esprit-

Saint de vous éclairer et de vous accorder le Don de conseil et de sagesse. »

L'année paraît mal finir, l'année nouvelle semble promettre quelques événements, qu'en sera-t-il?

Adjutorium nostrum in nomine Domini. — Si Deus pro nobis quis contra nos?

1864

Les premiers jours de l'année 1864 se passent comme toujours au bataillon. Le 11, M. Daniel va à Rome, fait ses visites au cardinal-vicaire, aux cardinaux Altieri, Pitra, Villecourt, à Mgr Pacca, au Père de Villefort, à Mgr Borelli, etc., etc. Il voit longuement Mgr de Mérode, tous sont très-mal impressionnés par l'affaire de Castello.

La lettre suivante, communiquée à M. Daniel, et écrite par un Zouave que sa famille voulait voir revenir, et à qui la position la plus brillante était promise, est trop belle, elle rend trop bien les sentiments généreux de la plupart des nobles jeunes gens enrôlés sous la bannière pontificale, pour que nous ne la citions pas ici :

« La grande bonté que vous m'avez toujours témoignée et le vif intérêt que vous portez à toute ma famille me font un devoir de vous communiquer immédiatement la lettre que j'ai reçue hier. Dans l'impossibilité où je suis d'aller à Rome d'ici à quelques jours, je vous prie de me pardonner la liberté que je prends de vous l'envoyer. Ma mère a parfaitement saisi ma pensée, et le motif qu'elle a mis en avant est bien réel; vous verrez du reste que pour ma mère comme pour moi, ce motif n'est pas le seul.

» Une fortune pareille a quelque chose d'effrayant par les obligations qui s'y rattachent et par son contraste avec celle qu'il a plu à Dieu de donner à notre famille. Si vous me le permettez,

mon Révérend Père, je profiterai de cette occasion pour vous exposer quelques-uns des motifs qui m'attachent au bataillon, malgré la position de ma famille, et malgré la place qui m'a été faite par la divine Providence dans cette famille bien-aimée sur laquelle le Seigneur a répandu de si abondantes bénédictions.

» La cause que je défends ici est la cause de l'Eglise, la cause du Vicaire de Jésus-Christ, la cause de Pie IX ; c'est donc la première de toutes les causes. Mais ce n'est pas seulement la cause de la Religion, c'est aussi celle de la société ; les principes de vérité, de droiture et de justice n'ont plus d'asile et de protecteur déclaré ailleurs qu'à Rome. Notre étendard est le seul levé en Europe, je ne dirai pas seulement pour la cause de Dieu et de la Foi, mais pour la cause du droit et de la justice.

» N'est-ce pas un devoir pour tous ceux à qui Dieu a donné de comprendre cette cause, de la défendre de leur personne et par tous les moyens en leur pouvoir en s'y employant eux-mêmes entièrement? Ne faut-il pas que la bannière de la justice soit toujours tenue levée, alors surtout que l'on crie de toutes parts que son règne est fini? C'est là, ce me semble, une grande et belle mission que l'on doit accepter avec empressement lorsque l'on appartient à une famille comblée de toutes les faveurs du ciel. Tels sont les motifs qui m'ont amené au bataillon il y a trois ans.

» En y venant, je me suis sacrifié tout entier à cette cause, ma famille a consenti à ce sacrifice

qu'elle a approuvé. Je ne prévoyais pas, il est vrai, qu'il dût durer aussi longtemps; mais j'acceptais de grand cœur toutes les conséquences que pourrait avoir ma résolution. Ma mère me fit bien entrevoir alors que lorsque l'on quitte son pays aux jours malheureux où nous vivons, on ne sait quand on le reverra, un arrêt d'exil était possible, et puis les chances de la guerre sont toujours incertaines; la possibilité d'une longue absence était prévue, puisque je ne fais qu'exécuter une détermination prise devant Dieu il y a trois ans, pourquoi quitterais-je le bataillon? La cause qui m'y a fait venir n'a point changé; elle n'a rien perdu à mes yeux, bien au contraire, elle a gagné; je l'aime de plus en plus; elle est plus abandonnée que jamais, puisque c'est à peine si on y pense aujourd'hui. Pourquoi donc revenir sur une décision dont le souvenir est consolant pour moi? Le bataillon est l'enfant de la Providence; la Providence veille sur lui d'une manière bien visible; c'est donc qu'il entre dans les desseins de Dieu; et puisque Dieu veut le bataillon, il y veut, ce me semble, non-seulement les hommes qui ont peu à faire ailleurs, mais aussi des hommes qui abandonnent leurs occupations pour Le suivre. Notre inaction n'est pas de l'oisiveté puisque nous sommes dans la maison du Maître, attendant qu'il nous appelle à droite ou à gauche et nous préparant à accomplir son Œuvre quand l'heure sera venue; du reste, nous ne sommes pas inutiles, même dans notre inaction, nous protestons, nous entravons, nous formons un noyau toujours visible pour ceux qui, au jour du danger, voudront venir défendre la Vérité. J'ajoute que nous sommes à une excellente école; nulle part ailleurs il n'existe une semblable école pour former les caractères à la générosité, à la droiture et au bien : nous avons de beaux modèles autour de nous; le Commandant est incomparable comme droiture, générosité....

» Toutefois, mon bon Père, je n'oublie point ma famille. Ma mère et ma sœur sont bien souvent présentes à ma pensée; et si leur souvenir et celui de mes devoirs envers elles me rappellent souvent au foyer de la famille, l'exemple de leur générosité toujours croissante m'encourage plus encore. Je prie la très-sainte Vierge d'éloigner de moi tout entêtement vain et trompeur, de me détacher des douceurs que je goûte au bataillon, de ne pas permettre que ma paresse m'éloigne des occupations que je trouverais à la maison; je lui demande de mettre à profit pour ma famille et pour mon bien, lorsque je rentrerai en France, les leçons de droiture et de dévouement que je reçois ici tous les jours. Enfin, mon Père, je demande à Dieu qu'il m'éclaire et je vous prie de le lui demander avec moi; mais en même temps je remercie Dieu de m'avoir appelé ici, et je le prie de ne pas permettre que je quitte le bataillon s'il entre dans ses desseins que j'y reste encore. Toute mystérieuse qu'est la destinée des Zouaves, elle n'en est pas moins providentielle, et cet instrument n'a pas été préparé sans dessein.

» J'éprouvais le besoin de vous dire tout cela. Votre charité, mon Révérend Père, voudra bien me pardonner l'abus que je fais de vos moments. Je vous suis très-reconnaissant de tout ce que vous voulez bien faire pour moi et de toute la peine que vous avez prise à mon occasion. Je vous remercie beaucoup de vos bonnes prières et je vous demande de bien vouloir me les continuer.

» C'est avec le plus profond respect.... etc. »

Le 17 a lieu à Sainte-Marie-Majeure un usage aussi pieux que charitable : la bénédiction des chevaux. C'est tout une affaire. Le Pape, les Cardinaux, les Princes romains, etc., y envoient leurs chevaux ; les charretiers y portent du bois, etc., etc. C'est le revenu des religieuses, avec l'argent destiné au Carnaval, si le mauvais temps, ou toute autre cause, met obstacle aux fêtes. Avec cet argent elles font des charités.

Le 25, le Commandant arrive..... Au moment où j'écris ces deux mots, à 5 heures 1/2, le soir, part un coup de pistolet dans la rue. Je me précipite à la fenêtre, et je vois un musicien qui poursuit, sabre levé, un pékin qu'il aurait dû atteindre, il me semble. Je le perds de vue au détour de la rue. Un manteau de zouave et un fourreau de sabre sont à terre, à l'angle. Le docteur était chez moi, il descendit immédiatement. Un instant après, on faisait monter chez Bonnefoy le musicien blessé, sur lequel on avait tiré le coup de pistolet ; les blessures ne sont pas du pistolet... Dès le premier instant, il parut

certain que l'auteur du crime est le garçon *del falcone*. Je suis surpris qu'il n'ait pas été transpercé par le Zouave qui le poursuivait... On dit qu'il s'est réfugié à Capocroce. Les discussions, au cercle, sont très animées sur cet incident.

Les révolutionnaires veulent empêcher les fêtes du Carnaval. C'est une chose bien difficile ; les Romains aiment les courses de chevaux libres dans le Corso, les *confetti* et les *mocoletti ;* les étrangers sont attirés à Rome par ces divertissements. Des lettres polies ont été adressées aux *forestieri* pour les empêcher d'y prendre part, afin de ne pas aller contre le vœu de la nation et contre ses sentiments qui sont très-tristes en attendant son affranchissement. Quelle hypocrisie! Ils font pitié ces révolutionnaires ! Au bataillon il y a un peu de tiraillement, de découragement et de mécontentement. La Révolution travaille et réussit parfois. Au milieu de ces agitations, M. Daniel prémunit ou apaise.

La secte fait dire que les Princes romains ont reçu avis que ceux qui voudraient avoir la vie sauve, devaient être hors des murs le 27 février, et que plusieurs sont sortis. Une affaire plus sérieuse est celle des Français et des Pontificaux. Le 2 mars, cette affaire avait commencé dans un cabaret où se réunissaient Pontificaux et Français ; on avait échangé des paroles assez vives ; de la dispute on en était venu à une rixe sérieuse : les Français avaient été jetés à la porte. Le surlendemain, quelques soldats du même régiment avaient cherché l'occasion de reprendre

leur revanche ; mais ils avaient encore été battus. Enfin, aujourd'hui, ils se sont réunis par plusieurs bandes d'une quarantaine, sont venus insulter un poste au quartier *della Consolazione*. Les Pontificaux voulaient sortir ; les officiers les ont maintenus. La patrouille pontificale est sortie le soir, les bandes l'ont suivie, provoquée ; cernée de trop près, la patrouille a mis baïonnette au canon. La lutte s'est engagée, chacun s'est recruté ; le désordre allait croissant, il y avait plusieurs blessés. Les officiers supérieurs sont arrivés ; les Français n'ont pu se faire obéir de leurs soldats. On dit qu'un colonel a été pris au collet par ses propres hommes ; il a dû s'entourer de ses sapeurs. Un gendarme français a été tué près de lui par un Français.... Par qui tout cela avait-il été soudoyé ? Quelle gravité peut avoir ce conflit ?

Le lendemain de cette rencontre, il y a eu quelque chose avec les dragons qui avaient été à Castel-Gandolfo. L'officier français vient savoir au poste pontifical quels sont ceux qui sont rentrés les derniers. Le sous-officier de garde, du Teilleul, répond que personne n'est porté manquant ; qu'en dehors de cela, il ne s'occupe pas de savoir qui rentre le premier, qui rentre le dernier. Voici l'explication de la démarche de l'officier français. Le lendemain de la rixe *alla Consolazione*, les Français s'étaient portés en masse et tous ensemble sur la caserne des Pontificaux ; les soldats étant consignés ne pouvaient sortir. Les dragons apprenant cela voulaient en tirer

vengeance ; ils sont allés autour des postes français ; il y a eu là peu de chose. Alors ils les ont recherchés dans les rues, les ont attaqués où ils les ont rencontrés, puis sont rentrés à la caserne. Un officier supérieur est venu prendre des renseignements à la *Pilota* ; il dit que Van-derbrouck lui aurait répondu : Si vous voulez savoir quelque chose, allez à la place, c'est là que je rends mes comptes. Puis on a cru reconnaître 9 dragons, qu'on a voulu faire passer devant un conseil de guerre. Le ministre s'y est refusé.

A Rome, il y a grande panique ; il est question de vols, d'assassinats. La caisse du bataillon est volée ; les officiers avancent des fonds pour la refaire.

L'Aumônier s'occupe de ses retraites, de la retraite aux Dragons et de la retraite des Zouaves. Mgr de Limoges en fait la clôture avec beaucoup de solennité.

Les fêtes de Pâques sont tristes cette année. Pie IX est indisposé ; les grandes cérémonies pontificales n'ont pas lieu. L'Aumônier, après avoir fait faire la retraite aux autres, va la faire pour lui-même. Il se renferme à Saint-Eusèbe, où il trouve le P. Pellico, frère de Sylvio.

Le 12 avril, le Pape doit aller à Sainte-Agnès. L'Aumônier se rend à Rome ; il va savoir, auprès du domestique du Ministre, à quelle heure le Pape doit sortir.... Il n'apprend rien là ; mais le Pape va à Sainte-Agnès, où il arrive à 6 heures à peu près. Il y a une foule immense, un concours de visiteurs très-considérable. Le soir,

illumination générale et splendide ; c'est quelque chose d'extraordinaire, la musique sur toutes les grandes places ; la musique des Zouaves est à la place Farnèse. Une bombe éclate à la Minerve. Voilà la philanthropie de nos amis du peuple! On dit que celui qui a été blessé au pied par la bombe et porté à l'hôpital de la Consolation, est celui qui l'avait jetée.

Le 18, l'Archiduc, empereur du Mexique, arrive à Rome. Les troupes pontificales sont sous les armes pour le recevoir ; les chefs de corps sont convoqués.

Un des pauvres, visités par notre Conférence de Saint-Vincent de Paul, a le chagrin de voir sa petite réserve de quatre écus et demi volée par son fils aîné. C'était tout l'espoir pour l'époque des loyers. M. le Président expose à la Conférence la peine de ce brave homme, qui est très-estropié, mais qui souffre tout avec grande confiance en la Providence. Le soir, il reçoit une lettre, avec un billet de 5 écus, pour être remis au bonhomme.

Le 19 et le 20 mai, cette année le Révérendissime P. Jandel, supérieur général des Dominicains, prêche au Mois de Marie avec grand succès ; il rappelle aux Zouaves l'histoire de Gédéon avec ses trois cents hommes, combattant contre les ennemis de Dieu et remportant la victoire.

L'Aumônier, en temps libre, continue ses saintes excursions et satisfait sa piété en célébrant dans les sanctuaires les plus vénérés ; il va au Collége Romain dire la messe dans la chambre où

est mort Berchmans ; il va à Saint-Pierre *in Vincoli*, il y voit le petit Mortara qui est un enfant très-intelligent et très-gentil, il se trouve très-heureux et ne voudrait pas pour tout l'or du monde changer sa position, on a voulu l'enlever plusieurs fois sans pouvoir y réussir.

Cependant M. Daniel, après une absence de près de quatre ans, sentait le besoin de revoir sa famille, sa respectable mère surtout ; il prit ses dispositions et obtint un congé. Il est bien touché au départ de tous les témoignages d'affection qu'on lui donne. Le 1er juin, il est à Rome, il fait des courses nombreuses, commandées par les circonstances, se présente chez le ministre des armes, chez Mgr Tizzani, l'aumônier en chef, chez le cardinal Antonelli, chez le roi de Naples. Le 6 juin, il quitte Rome, avec la famille de Charette et le Commandant. Il serait trop long et il n'entre point dans notre plan de raconter le voyage de l'Aumônier des Zouaves, à Pise, à Florence, à Bologne, à Padoue, à Venise, au château de Spielfied, chez la duchesse de Berry qui lui offre la plus gracieuse hospitalité ; à Froshdorf, où M. le comte de Chambord lui fait un noble et affectueux accueil, le remercie de tout le bien qu'il fait aux Zouaves, lui dit qu'il aime le bataillon, qu'il approuve et encourage son œuvre. Mgr le comte de Chambord, comme souvenir, lui donne un chapelet apporté par lui de Jérusalem, en lui disant que c'est un des derniers. L'Aumônier va voir le Nonce à Vienne, Son Excellence se montre très-aimable pour lui. M.

Daniel prend le train direct de Paris et est bientôt en France. A Paris, il fait visite chez le duc de Luynes, le comte de Sabran l'invite à passer quelques jours au château de Dampierre. L'abbé remercie poliment, il est pressé. Arrivé le 22 à Paris, il est le 23 à Tours, chez sa tante, le 24 à la gare de Nantes; en descendant de wagon, il trouve sa mère, ses sœurs, les petits enfants. Après les premiers épanchements avec sa famille, le premier cri qui s'échappe de son cœur est un cri de reconnaissance : « Je suis au milieu de tous les miens, Dieu soit béni! merci de cette consolation. »

Ce n'est que fêtes pour l'Aumônier, dans sa famille et à Sainte-Croix, son ancienne paroisse. Ses premières visites sont naturellement pour Mgr l'Evêque, il va le voir à Talence, sa campagne; Mgr Jacquemet est très-bon pour l'Aumônier des Zouaves. Talence, c'est la Barberie! M. Daniel va s'agenouiller et dire une prière au tombeau de Guérin; mais à la campagne du Grand-Séminaire il ne retrouve plus son ancien supérieur. « Pauvre père Féret! écrit-il, quel chagrin, quel vide pour moi! » Puis, le 22 juillet, il commence son pèlerinage chez les parents des Zouaves de notre contrée. Il va à Lusanger voir les parents de Mérot des Granges et prier près de son tombeau; à Laval, il voit les deux MM. Du Bourg, Paul et Maurice. On conçoit l'accueil qu'on lui fait partout! A Rennes, il voit M. Legonidec, la famille de Villebrune, de Rengervé; près de Saint-Malo, à Saint-Colomb, il

est reçu dans la famille de Bellevue; à Dinan, chez M. de Ferron; à Broons, chez M. de Couëssin; à Tréguier, chez M. de la Bégassière. Le 1er août, il voit M. de Taillart; à Saint-Pol, il dit une prière près du cœur du zouave de Parcevaux, mort à Osimo. Lorsqu'on lui demandait ses dernières volontés, il répondit : « Je donne mon âme à Dieu, mon corps à Lorette et mon cœur à ma mère. »

M. Daniel continue ses pieuses pérégrinations pour donner aux parents des nouvelles de leurs enfants et pour voir ses chers Zouaves en congé. Il va à Brest dans les familles de Penfentenyo, de Kerjean, revient à Kergoff, chez M. du Plessis; à Daoulas, il salue M. de Goësbriant, frère du zouave, la famille de Quélen à Honvez, il y fait séjour. Il quitte ces Messieurs bien touché de leur complaisance et de leur amabilité.

Après avoir rendu ses hommages à Mgr de Quimper, en passant par Auray, il ne peut manquer de faire son pèlerinage à Sainte-Anne et de lui recommander tout le bataillon dans lequel on compte tant d'enfants de la Bretagne. Il arrive le 11 août à Vannes, est reçu chez MM. de la Gaudinais et de Lambilly, il fait visite aux familles de Guérin et de Blévennec. Le 13, il est de retour à Nantes. Le 15, il prêche à Sainte-Croix, fait quelques excursions dans le diocèse, à Guérande, à Machecoul, à Paimbœuf, où il trouve le Père Régis. Au commencement de septembre, il part pour Varades, se rend en compagnie de M. de Rorthays au Barot, dans la famille de Zacharie

du Reau, où on lui fait une réception des plus amicales.

Enfin, il faut songer au retour; après avoir fait ses visites à ses amis, à sa famille, il dispose tout pour le voyage. Le voilà en wagon, le 26 septembre, avec son frère l'abbé et Carré; ils commencent par réciter l'itinéraire et dire le chapelet. Ils ne s'arrêtent qu'un instant à Paris. Ils sont à Lyon le 27, Grosboz est à la gare; le 28, messe à Fourvières. Déjeuner offert par Berger, Planchon, Jaillart et Grosboz. Nos voyageurs vont à la Salette. L'Aumônier y dit la messe le 30, récite les litanies et le chapelet avec sa compagnie; le bataillon, on le pense bien, n'est pas oublié. Le 2 octobre, il est à Marseille. L'Aumônier va à Notre-Dame de la Garde pour lui recommander son œuvre : *Ut acceptabile fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo Domine.* A Marseille, l'abbé Henri se sépare de son frère.

Le 3, M. Daniel part pour Rome; la mer est assez belle, mais il est facile de pressentir qu'elle sera mauvaise le soir; en effet, elle l'est complétement. M. Daniel est malade un instant, puis elle devient plus calme. Il débarque à Bastia, passe quelques jours à Cervione, dans la famille du docteur Vincenti. Il arrive à Rome, le 12 octobre, à deux heures; il part pour Frascati le soir. Les jours suivants se passent à faire des visites. Une des premières qu'il fait, c'est à l'hôpital et aux sœurs. Le dimanche 16, il monte en chaire, adresse quelques paroles à son auditoire sur son voyage et sur son retour.

Ubalde de Warin était mort pendant que l'Aumônier était en France. Il a consigné néanmoins dans son livre des morts : qu'il mourut avec tous les secours religieux. C'était un jeune homme très-estimé au bataillon, très-solide dans ses principes et ses pratiques religieuses.

Le 21, à 6 heures 1/4, l'Aumônier est aux pieds du Saint-Père. Pie IX lui parle de son voyage, de la France, de Napoléon, de l'armée pontificale, de la politique de bascule, etc.

23, saint Crépin, c'est la fête des cordonniers; à Frascati, il n'y en a pas moins de 408. Ils avaient invité à la messe le corps des officiers; pour la fête, le bataillon en armes. Parmi les amusements, il faut citer la course des ânes; le ballon avec cette inscription : *Almeno fanno caminare i sommari.* Au moins, ils font marcher les ânes. Le soir, feu d'artifice. La réflexion qui ressort de tout cela est celle-ci : tous les jours, ce peuple est en fête; il s'amuse, il est heureux.

Le 28, on apprend que des bandes de brigands troublent le pays; la première compagnie va partir pour Palestrina, elle sera portée à 80 hommes. On dit qu'un train de chemin de fer a été arrêté vers Segni. Un convoi d'argent, escorté de six lanciers, a été enlevé dans les environs de Foligno. La première compagnie se met en marche, sous la conduite de son capitaine, d'Albiousse. Les histoires de brigands continuent. Dans une auberge, on a crié : Vive Garibaldi ! vive Victor-Emmanuel ! D'Albiousse s'est présenté, a crié : Aux Zonaves ! Du Reau était là,

il a répété l'ordre ; les Zouaves sont arrivés, sabre dégaîné ; les portes se sont fermées, les gens se sont sauvés. On dit qu'un des brigands, en se précipitant par la fenêtre, s'est brisé la jambe. A Monte-Fortino, le brigandage est très-fort. Un habitant avait été pris, relâché avec promesse d'envoyer deux mille écus ; il se contente d'envoyer du fromage ; il est pris une seconde fois et on le tue. Cenci, à Rome, devait envoyer une somme assez ronde à tel endroit. Il avise la gendarmerie, fait déposer la somme au lieu convenu ; le gendarme veille et prend le brigand ; c'était l'aide du bourreau. Un des hommes pris à Palestrina avait un masque.

Félibec et Fargola, deux conspirateurs, sont pris ; ils étaient complices des projets les plus abominables : faire sauter la voiture du Pape, ménager l'entrée des Piémontais à Rome, moyennant la connivence de la France, était leur plan. Si les Français s'opposaient, on devait tirer quelques coups de fusil et protester, devant le monde, que la France à Rome s'opposait à la volonté du peuple ; mais on devait placarder les murs de la ville d'affiches annonçant l'entente des deux peuples et on espérait entrer. Félibec a été arrêté la veille ; Fargola, son associé, est celui qui a jeté la bombe à la Palombelle.

Le gendarme français, qui a tué le gendarme pontifical à Castel-Gandolfo, a été tué à Poffi. D'un autre côté, deux gendarmes pontificaux ont été tués vers Arscoli, dans une affaire avec les brigands.

Le double rôle que joue la France à Rome continue toujours. On parle beaucoup, dans les salons, d'une conversation entre le Pape et M. de Montebello. Celui-ci revenait de France et voulait donner son maître, Napoléon, comme un modèle de dévouement au Pape, à l'occasion surtout de la convention. Pie IX ne voulait point en entendre parler, détournait toujours la conversation et parlait du dîner de Napoléon, avec l'empereur de Russie, à Nice, et finit par dire : *Ma venga piutosto quà mangiare una maccaronata col santo Padre* : Mais qu'il vienne donc plutôt ici manger une *maccaronata* avec le Saint-Père.

On dit qu'à Rome il y a un ordre de la place française, exigeant que toutes les causes litigieuses, entre militaires français et pontificaux, lui soient référées. Mgr de Mérode aurait réclamé immédiatement. C'est un empiétement de tous les jours. Ils parlent de quitter et ils s'accrochent de plus en plus.

Le 20 novembre, l'Aumônier assiste à la béatification du B. Canisius. Cette cérémonie, qui n'a pas l'éclat de la canonisation, est cependant très-intéressante. Elle commence par le défilé de la Congrégation des Rites, composée d'hommes éminents du clergé séculier et du clergé régulier, et qui, pour cela, se présente avec une grande variété de costumes. La Congrégation est présidée par un Cardinal ; un protonotaire monte en chaire et lit le décret de béatification. Il y a un moment solennel : c'est quand, à la fin de la lec-

ture, on découvre l'image du Bienheureux, qui resplendit au milieu d'une illumination telle qu'on n'en voit nulle part ailleurs de comparable. Au même instant, tout le monde se précipite à genoux ; puis on entonne le *Te Deum;* les cloches sonnent à toute volée, et le canon du fort Saint-Ange se fait entendre. Le soir, le Pape, avec toute la cour, les Cardinaux, va rendre hommage au nouveau béatifié. Sa Sainteté s'agenouille sur un prie-Dieu, fait sa prière. On lui présente la vie, l'image du Bienheureux et un bouquet. On distribue aussi la gravure et la vie à tous les Cardinaux, aux personnes de la suite du Saint-Père, avec une reliure ordinaire ; la reliure pour les Cardinaux est rouge. Le Père Général des Jésuites vint au milieu de deux évêques, se mit à genoux devant le Saint-Père, le remercia. Pie IX répondit et se retira.

Le 21, je vais aux premières vêpres, à Sainte-Cécile, dans le Transtevere ; le Cardinal de Reisach officie. La première antienne, *Cantantibus organis,* est merveilleusement chantée. Je suis là avec MM. de la Cour, de Suyrot, Guillemin, notre maître de musique, et beaucoup d'autres. Nous visitons la belle statue en marbre blanc représentant, dans la position où on l'a trouvé, le corps de la sainte, la chambre où on l'a enfermée pour l'asphyxier avec la vapeur des salles de bains. L'église est parfaitement décorée. Le lendemain, les catacombes où a été trouvé le corps de sainte Cécile sont ouvertes. J'y vais dire la sainte Messe. Quelle douce émotion ! quelle

consolation pour l'âme ! Il y a bien du monde, beaucoup de communions, beaucoup de Zouaves... le Commandant, Jacquemont ; Lambert et Rincé répondent ma messe. Plusieurs de nos Zouaves sont arrivés à pied, à jeun, de Frascati ; je confesse dans les Catacombes, avant ma messe. Quels souvenirs de foi tout cela respire !

Le duc de Chevreuse arrive au bataillon ; il entre dans la compagnie de Couëssin.

7 décembre. Le brigandage continue ; le 11, un jeune garçon *marchegiano*, est assassiné avec une arme à feu ; son camarade reçoit des coups de bâton ; il est conduit à la prison. Le matin, à 10 heures, *alle caponne,* un employé des tabacs est arrêté par deux individus masqués qui le dévalisent et lui font rebrousser chemin vers Frascati. Dans la nuit, quatre sgrassatori arrêtent d'autres individus vers Ciampino.

L'année a été déplorable ; l'esprit de la Révolution a soufflé plus fort que jamais ; les sociétés secrètes ont agi activement, et la France a joué en tout cela un triste rôle.

Réception de Pie IX, à l'occasion de sa fête, le 27.

Pendant que le Saint-Père est assis sur son trône, au haut de la salle, le Ministre des Armes s'avance et dit :

« Très-Saint-Père, je viens offrir l'hommage de la fidélité et de l'attachement de cette armée à votre personne sacrée et au Saint-Siége. Nous ne pouvons pas dire que ce soit encore l'heure

définitive du triomphe de l'Eglise; mais nous sentons qu'il approche tous les jours, et c'est une grande joie et une grande consolation pour le monde catholique de voir, dans toutes ces épreuves, la fermeté de Votre Sainteté, la générosité de son cœur, la lumière, la sagesse et la force qui président à ses œuvres.

» Si ce sont là les sentiments du monde catholique, ils sont partagés bien vivement par cette armée, ces troupes fidèles qui vous entourent, et je renouvelle, aux pieds de Votre Sainteté, l'hommage de leur admiration et de leur fidélité. »

Le Saint-Père a répondu :

« Je me réjouis d'entendre dire les sentiments de fidélité et d'attachement de cette armée à notre Personne et à ce Saint-Siége.

» Pour vous consolider dans ces sentiments, j'emprunterai le sujet des quelques paroles que j'ai à vous dire, à des usages et à des coutumes que nous avons ici, à Rome.

» Nous avons l'usage, le jour de Noël, de bénir une épée que l'on envoie au Prince catholique qui a le mieux mérité de l'Eglise, et afin qu'il s'en serve pour défendre Elle et ses droits. Mais, au milieu de tant de grandes nations armées, de tant de glaives tirés, je regarde et je vois que cette épée pour la défense de l'Eglise, c'est moi qui la porte et c'est à vous qu'elle est confiée. Soyez-en fiers et marchez la tête levée, parce que, devant Dieu, c'est pour vous la plus grande sécurité et la meilleure garantie, et que c'est vous vraiment qui portez l'épée pour la

justice et la vérité, en opposition (*a confronto*) avec ces hommes qui l'ensanglantent dans des causes injustes et qui la portent pour l'iniquité, et contre Dieu qu'ils atteindraient, s'ils le pouvaient; mais certainement contre l'Eglise et contre ses ministres.

» Je vous raconterai l'histoire de deux officiers de deux armées différentes. L'un avait le grade de général, l'autre était capitaine. M'ayant été présentés, ils déposèrent devant moi leur épée, me priant de la fouler de mes pieds, afin, disaient-ils, qu'ils ne la tirassent jamais que pour la défense d'une cause juste. Le général est mort dans une guerre dont je n'ai point à parler, et, en effet, il est resté fidèle à son serment, et n'a jamais porté son épée que pour une cause juste. Le capitaine vit encore, j'espère; depuis longtemps je n'ai plus entendu parler de lui; mais je pense qu'il se souvient toujours du serment fait à mes pieds et de la bénédiction reçue.

» Pour vous, n'oubliez jamais que vous ne devez porter votre épée que pour la défense du droit et de la justice, et alors ne craignez aucun péril et marchez la tête haute et avec un saint orgueil.

» Je vous rappellerai encore à cette occasion un petit fait qui s'est passé sous mes yeux. Il s'en est trouvé de trompés par des idées d'erreur et de mensonges et par les illusions de la jeunesse, qui s'en sont allés servir dans une *certaine* armée. Je dis que le fait s'est passé sous mes yeux, parce que j'ai vu les lettres. Leur

mère était en pleurs, leur père se désolait de ces illusions de jeunesse ; pour eux ils écrivaient : « Nous nous sommes fourvoyés ; notre cons- » cience ne nous laisse pas de repos ; nous som- » mes dans l'avilissement et dans l'abjection, » » — et, selon moi, dans le péché ; — « deman- » dez notre pardon au Pape. »

» Mais j'entends avec un grand plaisir vos sentiments de respect, d'amour et de dévouement à ce Saint-Siége. Portez l'épée pour la défense de la cause la plus sainte, la plus juste, qui est celle de l'Eglise de Jésus-Christ ! Par là, quoi qu'il arrive, vous êtes sûrs de marcher dans la bonne voie, et je le répète pour la troisième fois, vous devez marcher fiers, et j'ose dire que vous vous présenterez avec sécurité même devant le Juge Suprême, devant lequel ils devront aussi paraître ceux qui portent l'épée pour l'injustice.

» Je reçois l'expression de vos sentiments de fidélité ; recevez en retour ma bénédiction ; qu'elle vous confirme dans vos bons sentiments, qu'elle vous soutienne dans tous les périls, et qu'elle vous accompagne toute votre vie.... »

Cependant les serviteurs les plus dévoués et les plus intelligents du gouvernement français ne cessaient de lui donner les avertissements les plus utiles. M. Mangin, le préfet de police française, à Rome, vient de mourir ; en mourant, il a dit à l'ambassadeur : Dites à l'Empereur que ce qu'il fera pour l'Eglise, il le fera pour la France.

Les rapports sont toujours très-tendus entre la France et le Saint-Siége.

Lorsque parut l'Encyclique, Sartiges s'est inquiété ; il est allé trouver Antonelli : « Comment, j'apprends par le télégraphe qu'il y a une Encyclique, je n'en ai rien su ? » — « Ni nous non plus, dit Antonelli ; quand on a fait la convention, nous n'avons rien su ; il s'agit ici d'une affaire tout ecclésiastique. »

L'abbé Daniel croyait que les événements allaient se précipiter et amener incessamment une heureuse solution ; cependant il terminait l'année en écrivant ces paroles : « Mon Dieu, je m'abandonne à vous, pour le mode, le lieu et la durée ; que mon corps et mon âme soient tout à vous et *sufficit mihi*, » puis il ajoutait : « *Si iniquitates observaveris, Domine, quis sustinebit, fiat misericordia tua, Domine, super nos, quemadmodum speravimus in te.* »

Archives diocésaines de Quimper et Léon

1865

Le premier de l'an, l'Aumônier fait ses visites ordinaires ; il voit Mgr Pacca, Mgr Tizzani, le R. P. de Villefort, puis Mgr de Nîmes, etc.

Le capitaine X***, le soir du premier de l'an, disait dans un café : « Il y a un an, je donnais une saignée aux Dragons du Pape ; je leur ferais bien la même opération cette année. » Il y avait là un M. de **..., venu depuis la veille pour s'engager aux Dragons du Pape, qui releva le propos, voulut jeter les bouteilles à la tête de l'impertinent ; les autres officiers excusèrent le capitaine en disant qu'il était ivre ; le lendemain, il allait faire des excuses à M. de **...

L'Aumônier continue ses visites : il se rend aux palais du Cardinal-Vicaire, du cardinal de Villecourt et de Mgr de Mérode. Le jour des Rois, il présente ses hommages au roi et à la reine de Naples qui lui font l'accueil le plus aimable.

On parle beaucoup, à Rome, de la lettre de M. de Bellune, à l'occasion du retour de la Valette à Rome, de la manifestation piémontaise qui devait lui être faite. M. de Bellune aurait prévenu Antonelli, lequel lui aurait répondu : « Si ce qu'on dit a lieu, le Pape n'a plus qu'une chose à faire, protester devant tout le monde catholique, contre le rôle de la France à Rome, qui n'est plus là pour la protection, mais pour l'oppression de l'Eglise. » Bellune aurait télégraphié en France et aurait reçu réponse d'empêcher la manifestation ; voilà, dit-on, la cause de sa déchéance.

Le 8, du Ranquet nous apporte de Rome une bonne nouvelle. Le Commandant a un petit garçon, qui est né hier, à midi, la mère et l'enfant sont très-bien. La réunion du soir devient plus gaie encore avec cette nouvelle. Le baptême aura lieu à 9 heures 1/2. Le 10, je dis la sainte messe de bonne heure au Jesu ; je pars pour Rome avec le Colonel, d'Albiousse, de Fumel, du Reau, presque tous les sous-officiers, quantité de Zouaves ; il n'y a pas assez de places en seconde classe ; on chante en allant, tout le monde est en liesse. A la gare, il n'y a pas assez de voitures, toutes sont envahies à l'instant. Je monte avec le Colonel ; tout le monde regarde, il faut traverser tout Rome. Les marches de S.-Pierre sont déjà couvertes, on voit le Saint-Père regarder à la fenêtre. La princesse d'Arsoli arrive, enfin la duchesse Salviati, l'enfant, le Commandant. On s'empresse autour de lui. Le baptême commence, le ministre le fait ; le parrain, le duc de Modène, est représenté par M. Tarabini, ministre des finances ; la marraine, Mme la comtesse de Chambord, par la duchesse Salviati, tante de l'enfant. Après le baptême, déjeuner chez le Commandant avec les personnes très-honorables ci-dessus nommées, de plus le prince d'Arsoli, Mme Tarabini, le Colonel, de Troussures, le docteur et moi. Le Ministre cause avec son entrain et son esprit ordinaires ; la Duchesse lui cherche querelle parce qu'il a inondé l'enfant.

Nous avons juste le temps d'arriver à la gare pour rentrer à Frascati, où je dois présider la Congrégation. Tous ceux qui l'ont pu étaient présents au baptême. Quelques-uns auraient bien voulu s'y trouver, mais ils n'ont pas pu se faire remplacer. On l'avait défendu. A ceux de Palestrina, il a été impossible de venir. Il y a des boîtes de dragées pour toutes les tables.

Mais qui aurait pensé qu'un événement si heureux serait suivi d'un si triste lendemain, et que le deuil le plus profond allait suivre la joie la plus éclatante et la plus sincère? Le bonheur si grand du Commandant allait se changer en une terrible catastrophe! Une union si heureuse, si bien assortie, devait être brisée sitôt; une jeune femme accomplie, qui ne vivait que pour son mari, allait être sitôt ravie à sa tendresse! Cette mort a servi à montrer les sentiments héroïques de l'un et de l'autre. On ne pouvait voir une fin plus saintement chrétienne, une douleur plus touchante. Le Commandant a été magnifique par ses sentiments de foi, de délicatesse, de résignation. Mais respectons une douleur qui eut un si grand retentissement dans toutes les âmes catholiques et fidèles.

Le Comité révolutionnaire autorise cette année le Carnaval, en réjouissance du transfert de la capitale de Turin à Florence; mais le Comité bientôt se déjuge, à cause du discours de l'empereur Napoléon, qui parle de Florence comme capitale définitive; il n'autorise plus le Carnaval. Si ce n'était pas si triste, ce serait vraiment

amusant. Le 28, jour de mardi-gras, deux Flamands, de Sora, reçoivent des coups de couteau.

Le Saint-Père, dans ces derniers jours, a parlé, avec une liberté tout apostolique, au Jesu. Il a dit : « Celui qui a fait tous nos malheurs en 59, qui a pris la Savoie, déjà avance la main sur Turin. » Puis à l'adresse des étrangers : « C'est par un effet de la prière de N.-S. J.-C. que nous sommes ici réunis : *Sint unum sicut et nos unum sumus*. Unis dans la foi et la charité, et unis aussi à tous les Patriarches, aux Apôtres, aux Martyrs, aux Vierges. » Puis il a dit encore : « La foi, de sa nature, est une et exclusive; il n'y a pas à transiger. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. Si de sa nature la foi est exclusive, de sa nature la charité est expansive. Sans transiger pour les principes, elle est douce et facile pour les personnes. Quelques-uns me maudissent, et jugez de là la nécessité pour le Pape d'avoir un petit coin de terre où il puisse parler librement. Moi, je prie pour tous; j'ordonne des prières pour la conversion des pécheurs. »

9 mars. On parle à Rome des probabilités de départ des Français. Sartiges et Montebello ont demandé au Saint-Père s'il préférait leur départ en masse au bout de deux ans, ou par partie, peu à peu, dans le même espace de temps. Le Pape a répondu qu'ils pouvaient faire comme ils le voulaient. L'Angleterre a offert Malte; l'Autriche a offert une province. Le Pape inclinerait pour Malte.

J'ai vu le Ministre pour le rapport que le Saint-

Père m'avait chargé de lui faire, à mon retour de Franco. Je me suis décidé à le remettre à Mgr de Mérode, après quatre mois d'hésitation. Il me promet de l'examiner lui-même.

Les Français, il y a quelques jours, ont eu une petite affaire, à Strangogalla, près de Ceprano, avec les réactionnaires. Les réactionnaires sont restés les maîtres. M. de Mortillet a été envoyé pour reconnaître si le territoire était pontifical ou napolitain. Un gendarme, que les Napolitains avaient pris, a été rendu. On dit que deux Français ont été tués devant l'église.

Le sergent Reusser, chez le docteur, nous parle de Chiavoni; il prétend qu'il a été fusillé devant lui, avec un paysan qui était comme son aide-de-camp.

Le *Monde*, du 20 avril, rend ainsi compte de la retraite préparatoire aux Pâques : « Les Zouaves pontificaux ont fait leur retraite à Frascati. Un des rédacteurs de la *Civiltà Cattolica*, le R. P. Raphaël Ballerini, cœur très-tendre, esprit très-cultivé et doué de toutes les grâces qui peuvent séduire des hommes d'élite, les a préparés à la communion pascale. Le Jeudi-Saint, ils se sont tous, leur colonel en tête, présentés à la Table Sainte. Mgr du Mans leur a distribué le Pain des forts, après leur avoir adressé une éloquente allocution.

» Les Zouaves ont établi, à Frascati, une Société de Saint-Vincent de Paul. En moins d'un an, c'est-à-dire en onze mois, ils ont donné aux pauvres plus de 900 écus. (4,815 fr.) »

Depuis longtemps on n'avait eu d'aussi belles fêtes de Pâques; l'Aumônier ne perd pas une cérémonie de la Semaine-Sainte; il est accompagné de Nantais, dont il se constitue l'obligeant cicerone. Le 19, le Pape va à Sainte-Agnès, grande affluence sur son passage jusqu'à Sainte-Agnès; il rentre à l'*Ave Maria;* Rome est tout illuminée. Le Pape, en rentrant, va à Campo de Fiori, à S.-Lorenzo; l'illumination est magnifique; le Tibre surtout, la rue du Fort-Saint-Ange à Saint-Pierre, Campo-de-Fiori, S.-Lorenzo-in-Lucina, Campo-Vaccino, Fontana-Trevi, etc., sont très-beaux à voir.

On parle de la retraite des Français. On ne sait pas combien leur présence dans la Ville Sainte coûte aux Romains.

L'occupation de Rome est très-coûteuse au Saint-Père et par suite au monde catholique. La commune de Rome dépense 150,000 écus pour la seule garnison des Français à Rome, pour les logements des officiers, les quartiers des soldats. Le général, seul, a un appartement de 3,000 écus; le chirurgien major a un appartement de 60 écus par mois; les chirurgiens pontificaux ont 3 écus, quelquefois 4. Il faut continuellement renouveler le mobilier; de même pour le Casino, renouveler les billards, les meubles, etc. Voilà les charges que la Révolution impose aux honnêtes gens.

Le 28 avril, j'allais à Rome pour voir ces messieurs de Nantes qui vont partir; je les rencontre à la gare de Frascati, déjà montés en om-

nibus ; ils venaient pour me voir, ils renoncent à Frascati, nous nous rendons tous à Rome. Nous allons, à 5 heures, voir le Saint-Père sortir ; nous recevons sa bénédiction ; nous le suivons, il va jusqu'à Saint-Paul. Pie IX descend trois minutes avant d'arriver à l'église, marche à pied ; nous l'accompagnons. Nous entrons avec lui dans la basilique. Le Souverain Pontife fait la visite au Saint-Sacrement, à la confession, cause longuement avec l'architecte. Une bonne femme vient se jeter à ses genoux et lui dire de prier pour elle, qu'elle n'y verra bientôt plus. Le Pape lui dit : Voilà quatre fois que je viens à Saint-Paul, aux quatre fois tu me dis la même chose. La vieille ne se déconcerte pas : C'est vrai, Très-Saint-Père, c'est à cause de la confiance que j'ai en votre grande sainteté. Le Saint-Père lui dit : Recommande-toi à sainte Lucie ; il lui donna quelque aumône. Une autre vieille approche ; les gardes-nobles l'éloignent. Le Pape dit : Laissez faire ces bonnes vieilles-là. Pendant ce temps-là, on lui prenait la main, on la baisait ; puis il remonte en voiture.

Le 30, nous avons une audience avec la famille de Mérot des Granges. Au premier instant le Saint-Père ne se rappelait pas la famille ; puis, le souvenir lui revenant : Eh bien ! dit Pie IX, en parlant d'Amand, le bon Dieu le conserve dans le paradis ; ce sera une protection pour tout le reste de la famille. — J'ai voulu avoir la grâce de votre bénédiction encore, Très-Saint-Père, dit Mme des Granges. — Je regrette, dit le

Souverain-Pontife, de ne pouvoir vous faire la grâce principale qui aurait été de vous rendre votre fils. — Je repris : Mme Mérot des Granges trouve sa consolation dans la pensée de la sainteté de la cause pour laquelle il est mort ; et puis, il est mort si saintement ! — Mme des Granges rappelle les grâces que Sa Sainteté a accordées à la chapelle de la Galottière, où sont enterrés les restes de son fils. Je dis combien cette chapelle est convenable, belle. Le Saint-Père me dit en riant : — Et vous, vous êtes l'aumônier de cette chapelle-là ? — Je dis : Très-Saint-Père, je l'ai été dans les jours où j'ai quitté les Zouaves, pendant le temps de mon séjour en France. — Ils sont toujours à Frascati ? — Oui, Très-Saint-Père. — Allez-vous aller en France ? — Oh ! non, Très-Saint-Père. — Ah ! bien, non, il ne faut pas vous en aller ; il faut que vous me restiez ici, avec ces bons jeunes gens-là. — Chacun fait bénir ses objets et nous nous retirons heureux. *Addio, caro capellano !* dit le Saint-Père.

L'Aumônier va ouvrir son Mois de Marie, le mettre plus spécialement sous la protection de la Sainte Vierge. Il dit la messe à la Trinité-des-Monts, à l'autel *Mater admirabilis*, du Sacré-Cœur. Il voit Madame la Supérieure, tante de M. de Gouttepagnon, lieutenant, et de M. de Curzay, sous-officier. Il obtient de la Pénitencerie de faire le Jubilé pendant le Mois de Marie.

Un employé du chemin de fer, à Frascati, est mis en prison. Il avait envoyé des lettres à un

riche propriétaire, lui disant que si telle somme n'était pas déposée dans les ruines de la villa Borghese, il serait assassiné. Le propriétaire avait tout communiqué au gouverneur, qui fit porter l'argent et poster partout des gendarmes déguisés, et jusque dans les arbres. Le soir, le fils de cet employé, âgé de 14 ans, vint pour chercher la somme ; un gendarme caché dans un arbre, tire un coup de pistolet en l'air ; les autres arrivent et prennent l'enfant qui fait les aveux les plus complets.

Le 14, l'Aumônier annonce le Jubilé pour gagner l'indulgence ; il faut faire le maigre strict, *magro stretto ;* les Zouaves s'y prêtent de la meilleure grâce du monde. Le père Ballerini vient prêcher les Italiens ; la retraite est très-suivie et se passe dans les meilleures conditions. l'Aumônier en remercie le ciel et le prie d'en conserver les fruits. La clôture du Mois de Marie qui suivit de près le Jubilé en fut le couronnement ; elle se fit avec un éclat inaccoutumé.

Le mois de juin est employé dans les travaux du saint ministère. M. Daniel va à Palestrina pour le Jubilé de la garnison, passe à Castel-San-Pietro, où saint Pierre s'arrêta en allant à Rome ; il y a un magnifique saint Pierre de Michel-Ange. Rabbé, Legonidec et Henri de Villèle l'accompagnent. A Mentorella, ils admirent le ravissant panorama qui se présente à la vue, puis, sa mission saintement remplie, il revient à Frascati ; de là il se rend à Rome pour prendre part à la série des fêtes religieuses qui

se célèbrent : la Saint-Philippe-de-Néri, la Fête-Dieu, l'anniversaire du couronnement de Pie IX.

Il aimait à faire admirer les richesses artistiques et religieuses de l'Italie à ses compatriotes. Il était tout entier à ce devoir si doux pour lui, quand une triste nouvelle vint le frapper à l'improviste. Le télégraphe lui apprend successivement la maladie et la mort de son beau-frère, M. H. Faucheur. « Ah ! mon Dieu ! s'écrie-t-il, à la première nouvelle, je suis sûr qu'il est mort. Je voudrais aller à Rome, mais il y a d'autres dépêches, j'ai peur de les croiser en route ; j'attends. A 9 heures 1/2 du soir, seconde dépêche ; je l'ouvre, à genoux, au pied de ma bonne Vierge ; je m'attends à tout ; je ne sais guère ce que je fais, j'écris toute la soirée ; Henri a succombé le 13, à 8 heures du soir. Oh ! mon Dieu ! quelle grande épreuve ! »

Le 4 juillet, mourut Ernest Deprise, ancien élève de la Psallette et du Petit Séminaire de Nantes, il quitta la vie dans tous les sentiments d'un bon chrétien, muni de tous les sacrements de l'Eglise.

Le 9 juillet, Block suivit son camarade, il eut la consolation de recevoir lui aussi tous les secours religieux, il fut le dernier enterré dans la cathédrale de Frascati. Clauss, qui fut emporté par une fièvre typhoïde, à Palestrina, mourut aussi très-chrétiennement.

Pendant que le Gouvernement Français inquiétait le Souverain Pontife, certains actes de l'archevêque de Paris l'avaient profondément

affligé; Pie IX avait exhalé sa douleur plus d'une fois à ce sujet. Mgr Darboy a très-saintement racheté ses torts et les a fait oublier par sa mort héroïque, au milieu des otages.

« Il était fort question d'un blâme que le Saint-Père prononcerait dans le prochain consistoire de septembre, si l'archevêque ne donnait des explications satisfaisantes sur la cérémonie de la sépulture du général Magnan, grand Orient de la France maçonnique. Ce qui avait fâché Pie IX, peut-être plus encore que le fait, c'étaient les raisons avec lesquelles on avait voulu expliquer sa conduite. Le Pape a surtout été mécontent de ce que le pouvoir civil ait été mêlé dans cette affaire tout ecclésiastique. On dit que quand M. de Sartiges est allé entretenir le Pape de cette question, Sa Sainteté l'a traité sévèrement. Avez-vous étudié ces questions, savez-vous ce que c'est que l'excommunication? savez-vous les liens qui attachent les évêques au Souverain Pontife? etc., aurait dit Pie IX.

Le Père Hyacinthe a été reçu en audience avec le Général des Carmes. Est-ce que vous verrez l'archevêque de Paris, lui a dit le Pape? — Probablement, Très-Saint-Père.—Ah! je ne suis pas du tout content : *gia aveva fatto tre o quatro sciochezze, ma questa volta, l'ha fatto troppo grossa non lo passo*, — et comme le Père Hyacinthe cherchait à atténuer la faute, à excuser l'Archevêque : — Ah! Père Hyacinthe, on dit que vous êtes éloquent, mais vous ne le serez pas assez pour justifier à mes yeux de semblables actes; et encore avant de sortir, le Pape est revenu sur le même sujet.

Le 12 juillet, il y a fête à Castel-Gandolfo, les officiers en grand nombre s'y rendent pour recevoir le Pape. Pie IX arrive le 12, il vient en voiture; le S.-Père dit : *colla ferro via ch'è una sicurrezza matematica, si vado io, diviene problematica.* Le Pape entre à l'église à son arrivée, qui a lieu à 7 heures et demie; le Saint-Sacrement est exposé, il bénit l'encens à son siége, va à l'autel pour encenser; des prières sont dites; après la bénédiction, le Pape sort, les Zouaves suivent et sont admis à baiser le pied, il dit à l'Aumônier : *addio caro.*

Le 19 juillet, la fête de Saint-Vincent-de-Paul, patron de la Conférence, est célébrée cette année plus solennellement que de coutume; Mgr de Gallo, archevêque napolitain, qui appartient à la Congrégation de la Mission, préside la fête. Les membres de la Conférence font la communion à la Messe de l'Archevêque. Le soir, allocution très-belle de Monseigneur Gallo.

Le Commandant arrive de France, quelques officiers et d'autres personnes sont allés au-devant de lui, à Civita. Le soir, tous les officiers ou presque tous vont avec M. de Troussures à la station de Frascati, la musique joue sous ses fenêtres, l'Aumônier ne manque pas au rendez-vous.

« Je fais une visite chez la Reine-Mère à midi, Sa Majesté me parle longtemps des malheurs de Naples, des épreuves de la religion, des écoles

protestantes. C'est à la religion que l'on en veut. Si l'on s'attaquait seulement à une dynastie, il faudrait se soumettre à la volonté du bon Dieu, on a vu bien des dynasties finir, mais l'erreur, l'irréligion s'attaquent à Dieu et à son Eglise.

« Le Pape va ce soir, 26, à Marino, je vais tâcher d'y aller, il pleut; le temps se remet, je pars avec Alain de Charette, M. de Chazotte vient à cheval; Marino est superbe, décoration générale, drapeaux, tentures, fleurs, mouvement sur la place; le Pape arrive à 5 heures et demie, va directement chez les Dominicains, au bas de la ville, puis revient à l'église; l'enthousiasme est universel, toujours croissant; nous entrons dans l'église un instant avant le Saint-Père, il admet au baisement des pieds dans la sacristie; nous nous présentons. Le Saint-Père me demande si les 50 hommes sont partis pour Carpineto; je réponds qu'ils partent demain matin. — Mais de bonne heure, dit le Saint-Père, dans cette saison on voyage la nuit et on se repose le jour, et comme je présente Alain de Charette, il me demande s'il est le lieutenant qui part pour Carpineto. Je présente M. de Chazotte comme partant. Ah! dit le Saint-Père; eh! bien, allez, mettez l'ordre au milieu de ces populations. Nous rentrons à Frascati, aussitôt; cette nuit part la 5e compagnie, à laquelle on ajoute quelques hommes : capitaine de Moncuit, lieutenant de Chazotte, major Mouton, sergents de Kersabiec, de Mirabal et de Bellevue. La cinquième ne peut arriver le 27, au soir, qu'à

Segni, elle y a passé la nuit, et est partie, le matin, de 8 à 9 heures, pour Carpineto; il y a eu de grandes difficultés pour le casernement, finalement on a pris le couvent des Franciscains. Il paraît certain qu'il y a des bandes de brigands dans les forêts et les montagnes. Hier, un des chefs a été tué. Il était habillé en ciociaro, mais très-élégamment; on dit qu'il recevait deux mille écus du Piémont pour faire le contre-brigandage. Cette bande s'appelle *chiavoniste*, ce ne sont rien moins que d'anciens galériens du royaume de Naples, libérés pour faire ce métier, c'est pour harceler les troupes pontificales et déprécier les bandes des vrais réactionnaires napolitains.

Au milieu des préoccupations de toute sorte, le choléra fait son apparition à Ancône, à Bologne, à Florence; il est à Rome. Qu'en éprouvant le corps, il vienne pour le salut des âmes!

2 août. Le choléra sévit avec une grande violence à Ancône; on observe qu'on n'y entend plus autant de blasphèmes, que les églises sont plus fréquentées, que des cierges nombreux brûlent à l'autel de la sainte Vierge; quel éloquent prédicateur! Que le bon Dieu est miséricordieux de faire qu'un châtiment devienne le salut de ceux qu'il châtie! La mort des coupables est un châtiment, la mort des justes est une expiation et une réparation. C'est un bien de mourir ainsi; on est utile à l'Eglise et à ses semblables.

A Rocca San Stefano, il y a eu une espèce de

combat entre les gens du pays et les gendarmes; deux gendarmes ont été blessés; ils ont demandé du renfort à Palestrina. Les gendarmes à cheval sont à pied; les gendarmes à pied sont venus en voiture avec le lieutenant de gendarmerie. Mousty est parti à 10 heures avec 14 Zouaves.

A Carpineto, on dit que la viande donne le charbon; on mange beaucoup de chèvres. De Moncuit est malade; le médecin lui a dit qu'il y a quatre cas de charbon, dans le pays.

Pendant que les uns sont au péril, les autres sont à la joie.

Le Pape doit aller à Monte-Compatri; nous nous y rendons. Les Zouaves sont sous les armes. Le Souverain-Pontife arrive à 9 heures; nous recevons sa bénédiction, montons immédiatement en voiture; nous suivons. Madame de Jurien est restée, pendant qu'on changeait les chevaux, à l'entrée de la villa Borghese; elle s'est avancée, a eu sa petite audience avec la Sœur Supérieure. Nous arrivons à Monte-Compatri. Ah! voilà une ville en fête! tout est pavoisé: tentures, drapeaux partout, corbeilles de fleurs, inscriptions, enfants en habits de fête, enthousiasme indescriptible; quelle population! la petite ville n'est plus reconnaissable, tant elle est jolie! Sable jaune partout, ce qui permet au Pape de monter en voiture jusqu'à l'église; nous entrons à l'église après le Saint-Père. Il y a là un bon vieux de la Cour. Le Père Ballerini lui demande que nous puissions entrer pour baiser les pieds du Saint-Père. *Se c'è difficoltà... loro sono di casa.* Le Saint-Père est à son prie-Dieu; il assiste à la messe. Après la messe, il inspecte l'église; il s'agit de la faire reconstruire; nous le suivons dans ses appartements. Comme tout est bien arrangé! on dirait un palais: tentures, tapis, fauteuils, etc. Sa Sainteté, à peine entrée, paraît au balcon qui est préparé. Quel accueil de la population! Le Pape donne la bénédiction; je suis tout auprès dans la chambre; les acclamations sont sans fin. Comme Pie IX paraît bien! avec plus de teint qu'à l'arrivée à Castel... On a préparé un *rinfresco* : glaces, bibite, etc. Mgr Borromeo demande si les planchers sont bien étayés. Il vient beaucoup de monde. Le Pape va sortir par la chambre où nous sommes; nous tombons immédiatement à genoux. En passant il nous dit: *Dio vi benedica.* Nous le suivons, il descend toute la ville à pied; c'est magnifique. Quelle joie dans cette population! Comme les rues, les maisons sont bien décorées! L'expression des figures fait plaisir à voir. Le Pape refuse sa canne, il descend comme un jeune homme, il bénit partout sur son passage; de tous côtés on entend: *Quanto sta benè! Dio lo benedica! Dio ci lo conserva!* Le Pape s'arrêtait, regardait les inscriptions: *Tu es plus fort que la tempête; Tu es notre espérance et tes soutiens, les nôtres... Que Dieu te conserve!... A Pie IX! le premier Pontife qui ait réjoui cette cité par sa présence!* Pie IX interroge quelques enfants et distribue quelques aumônes.

La voiture se fait attendre, c'est incroyable.

Archives diocésaines de Quimper et Léon

Le prince Borghese s'avance, fait offre au Pape de sa voiture pour monter au couvent de Saint-Sylvestre. La voiture du Pape arrive. J'entends: *Que vergogna!* Le Pape part pour Saint-Sylvestre; il va y rester une demi-heure y prendre un ristoro. — Nous partons pour Frascati. Quel contraste! Rien, personne. A Monte-Porzio, où le Pape ne faisait que passer, et même en dehors du pays, à la jonction des routes, c'était bien préparé. A Frascati, personne; ils sont à dîner. Mais où sont au moins les prêtres? Madame de Jurien, les Sœurs, sont revenues sur la place pour recevoir la bénédiction une autre fois. Le Pape, en recevant les Sœurs à la portière, avait demandé des nouvelles de nos malades; et, à la prière de la Sœur qui lui avait demandé sa bénédiction pour Lesnaerts, dangereusement malade, et les autres, il l'avait donnée.

Pendant ce temps-là, le terrible fléau dont nous avons annoncé l'apparition faisait d'affreux ravages. Le choléra est d'une rigueur extrême à Ancône, on ne trouve plus personne pour ensevelir les morts, ce sont les galériens qui font cet office; il reste des cadavres qui attendent longtemps sans sépulture. 17,000 personnes sont sorties d'Ancône, l'aspect de la ville a quelque chose de sinistre, de navrant, les magasins fermés, des figures défaites, des mécontents partout.

Madame de Jurien nous dit qu'il est mort plus de 30,000 personnes à Alexandrie. Au Caire, avec le fléau sont venues la peste et la famine. *Intonuit de cœlo Dominus.*

L'Aumônier fait visite aux détachements qui poursuivent les brigands; il passe par Anagni, où on lui fait la plus charmante réception, l'Evêque, le Chapitre, les autorités de la ville lui font l'accueil le plus cordial; il célèbre là la grande fête de saint Magne, le patron.

« Je pars d'Anagni, le 20 août, à 4 heures, le matin, à cheval pour Carpineto, avec Nicolas et le tromba. On fait beaucoup d'opposition à mon départ, on me recommande de la prudence; il y a à craindre les brigands. Les gendarmes eux-mêmes ne me conseillent pas le voyage, chacun raconte ce qu'il sait d'histoires de brigands. J'arrive à Monte-Lanico, après trois ou quatre heures de marche dans les sentiers ou dans la route *rotabile*. Nous nous arrêtons pour prendre *presciuto*, pain, vin, nous nous remettons en route, et arrivons à Carpineto à 10 heures. M. de Moncuit va mieux, de Chazotte est un peu fatigué, le Zouave des Marais est assez mal et un autre encore, de Bellevue va mieux; c'est Maximin Giraud de la Salette qui est infirmier. Les PP. Franciscains ne veulent point passer pour Garibaldiens, ils défendent leur intérêt, c'est juste. On a préparé mon logement, chez le vicaire-général, excellent homme, vieux de 90 ans, il voudrait m'avoir à table, c'est une bonne famille que la sienne, mais je mangerai avec nos officiers.

Le bonhomme vient à chaque instant dans ma chambre; il est bien poli, il ne veut pas me laisser sortir seul; après les heures de repos, je vais

à la caserne voir la compagnie, je visite le corps-de-garde, les malades. M. de Moncuit vient me prendre, je remonte chez ces messieurs, qui sont bien logés, au Palais du Cardinal. Le 23, je dis la Sainte-Messe, à l'église des Pères où sont les Zouaves; après ma Messe, visite au Père gardien et à tout le couvent. MM. Du Fournel, Alain de Charette, La Messelière, arrivent; ils ont bien grand chaud. Le chanoine Ricci, parent de Nicolas, montre pour nous la plus grande complaisance; je trouverai tout prêt ce soir : le cheval, le logement préparé à Monte-Lanico, chez Giuseppe Pietriconi; nous voyons aussi avant de partir le palais Pecci. Le Père Gardien, accompagné de deux autres religieux, viennent me faire visite, ils demandent surtout que je dise au Ministre qu'ils ne sont pas Garibaldiens.

Je pars à 5 heures et demie avec de Lavau; Du Fournel, Alain de Charette, de Chazotte, etc., viennent nous conduire mes deux compagnons de voyage et moi, *chi a cavallo chi a piedi*. A Monte-Lanico, Giuseppe Pietriconi est sur la place attendant son hôte. Nous nous arrêtons un instant à l'hôtel, nous faisons souper nos hommes; Peppino emmène aussi de Lavau souper chez lui; c'est bien intéressant... je vais à la chambre préparée; Peppino accompagne de Lavau *alla locanda*. La nuit, de Lavau ne peut dormir, il est dans une même chambre avec quatre citoyens et dans le même lit avec des milliers d'insectes qui prennent plaisir à le persécuter. Le lendemain, nous partons de bonne heure, en *carretino*.

Quelle route! et quelle voiture! Je rentre à Frascati, le soir, un peu fatigué; je réunis la Congrégation en arrivant.

Le choléra sévit toujours très-cruellement. A Constantinople, on porte à 80,000 le nombre des victimes; à Alexandrie et dans les environs à plus de 30,000. A Ancône, il diminue; l'Archevêque, que l'on tenait éloigné, s'est empressé d'accourir dès l'apparition du fléau. Voilà l'évêque catholique! Il y a eu déjà 16,000 morts.

Dans une réunion des délégués consulaires, à Alexandrie, Colucci-Bey, président du département sanitaire, en Egypte, expose savamment comment le choléra a son origine et ses causes dans le fameux pèlerinage de la Mecque. En effet, le *Kurban Bairam*, ou fête du sacrifice, réunit de 7 à 800,000 pèlerins musulmans; la saleté des Turcs et le climat en font mourir une grande quantité, qu'on se contente de couvrir de quelques pelletées de terre, bientôt enlevées par le vent; ajoutez les débris, les os, les entrailles, les peaux de plus de deux millions de moutons immolés qui infectent l'air et apportent la peste; cette année, cent mille pèlerins sont morts dans l'espace de quinze jours.

Le 12 septembre, on reçoit la triste dépêche de la mort du général de La Moricière. C'est le Ministre qui l'a communiquée au Commandant par une très-belle lettre. Il est mort tout d'un coup; le prêtre, en arrivant, l'a trouvé à genoux, tenant son crucifix dans ses mains, le pressant contre sa poitrine, et ayant assez de

connaissance pour recevoir l'absolution. Quelle sainte mort !

Le Commandant va à Castel, pour savoir s'il n'y a point d'ordre pour le départ du Pape qui est demain, et pour la mort de La Moricière. Nous allons à Castel ; le Pape part ce soir. A peine arrivés, nous entrons, dans le palais, dans la salle du Trône. Pie IX est exact à 4 heures 1/2. *Ecco nostri buoni Zuavi. Chi sono venuti ad augurare il buon viaggio.* Le Commandant baise la main ; je la baise aussi et il dit : le grand Aumônier ! Le Saint-Père ne s'arrête pas, il est triste, c'est une remarque générale ; il traverse les salles, monte en voiture, donne sa bénédiction ; il y a toujours beaucoup de monde ; on dit qu'à Rome on prépare une grande réception.

L'anniversaire de Castelfidardo se célèbre très-solennellement ; le cardinal assiste au service et fait l'absoute. Mgr Tizzani et les communautés de la ville ont répondu à l'invitation. Le Ministre annonce par un ordre du jour la mort du général La Moricière ; le service aura lieu le 22, à l'Ara-Cœli. La musique, un détachement de 45 hommes, partent ce soir pour le service de demain ; le drapeau est parti, à midi, avec le Commandant ; il y a ordre de ne pas l'entrer publiquement à Rome ; cet ordre paraît à plusieurs bien extraordinaire.

Le 22, service solennel pour le général La Moricière, à 9 heures 1/2. Les Zouaves sont sous les armes sur le grand escalier ; un détachement est dans l'église. L'église se remplit en un instant ; elle est bien ornée. La seule devise : *Spes mea Deus*, rappelle les armoiries du défunt. Le catafalque est à terre ; le chapeau, les insignes, les décorations du général aussi. L'Office commence à 10 heures ; le Ministre préside, au-dessus est Mgr Manning ; Mgr Belgrade, patriarche d'Antioche, est député par le Saint-Père pour officier. La Messe est chantée en plain-chant. Près du catafalque étaient le général di Piétro, commandant de la place Romaine, le chef du cabinet du Ministre, le comte de Mortillet, de Lepri. Sur la grande porte extérieure, on lisait cettte inscription :

LEONI. CHRISTOFORO. LAMORICIERO.
BELLICA. VIRTUTE. INCLITO.
QUI. S. ROMANÆ. SEDIS. JURIBUS. TUENDIS. DEVOVENS.
CLADE. ACCEPTA.
ANTEACTIS. TRIUMPHIS. NOBILIUS.
SIBI. NOMEN. CONDIDIT.
SOLEMNIA. FUNERIS.

Après la Messe, les chefs de corps sont allés saluer le Ministre. Les drapeaux ont défilé avec leur piquet et la musique.

Le 1er octobre, la 6e compagnie part pour Palestrina, où elle va remplacer la 4e qui rentre à Frascati. L'Aumônier s'occupe du service que l'on doit célébrer à Frascati ; entre-temps, il va faire sa retraite à Tivoli, chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, il profite de son passage dans cette ville pour confesser les Français malades, à l'hôpital. Le service sera le 11 ; les *paratori* ont

demandé 250 écus pour la *paratura della chiesa*, ils rabattent de leurs prétentions et n'en demandent plus que 60, ce n'est déjà pas trop mal. Pour la cire, on donne 40 écus au Chapitre; il devra fournir les cierges au clergé, au Séminaire, *ai fratti*, *al municipio*. Le 11, a lieu le service solennel pour La Moricière; l'église est bien tendue; la Messe à 10 heures et demie; Mgr Baillès qui doit officier, arrive le premier, vient ensuite Mgr Deschamps, qui doit faire le discours; la Messe est en plain-chant; le Chapitre assiste ainsi que le Séminaire, les *fratti* et *il municipio* avec des cierges. L'assistance est nombreuse, la villégiature de Frascati, plusieurs familles de Rome, l'état-major du Ministère des Armes, le général Kanzler; l'église est pleine, il y a beaucoup d'ordre.

Mgr Deschamps parle après l'Evangile, fait un très-bel éloge de La Moricière, de la double victoire qu'il a remportée sur lui-même et sur le monde. A l'absoute, l'Evêque de Luçon ne domine point son émotion.

A une heure, le dîner, 53 couverts; on y remarquait les Patrizzi, le sénateur, maire de Rome, Cavaletti, l'Evêque de Namur, l'Evêque de Luçon était parti, le grand-vicaire, l'archiprêtre, le gonfalonier, les chanoines, etc., etc. Le général Kanzler qui était à ma droite, me dit: j'espère que le temps viendra où les Zouaves verront qu'ils n'ont pas de meilleur ami que moi, le bataillon sera porté à 1,200 hommes; c'est à peine, si à l'heure où il parlait, il en comptait 500.

La moitié, ajoute-t-il, serait à Velletri avec le colonel, l'autre moitié à Rome, avec le Commandant; c'est le moyen de donner à chacun un commandement. Ce que je vous dis là n'est pas de l'organe que vous avez l'habitude d'entendre au bataillon.

Le 15, il est grandement question de la démission de Mgr de Mérode. On croit que la chose se serait faite il y a longtemps, si ce changement ne devait pas paraître à l'étranger un changement de politique. Antonelli reprendrait l'administration de tout. Tant de choses peuvent se dire sur Mgr de Mérode, sur ses qualités et ses défauts! Le Commandant est tout préoccupé de ces bruits; il va à Rome, il voudrait voir le Pape.

Les griefs contre Mgr de Mérode sont : 1° de n'avoir pas assez accepté et favorisé la décision prise d'augmenter l'armée pontificale; pour lui, il trouve singulier que l'ordre ait été pris sans lui, et lui ait été communiqué par Antonelli; 2° les dettes, il répond qu'il ne faut condamner personne avant de l'avoir entendu; 3° son empressement à se mêler de tout, de la police, des travaux publics; 4° ses boutades, qui ont contribué à rendre si tendus les rapports avec l'armée française.

Le Pape l'a fait appeler : *Vi amo come un figlio vi l'assicuro io, ma non possiamo andare piu insieme, siete ammalato, andate nel Belgio, datemi la vostra demizione, lasciate fare a me, ecco Mgr de Hohenlohe chi parte vi mettero al*

Archives diocésaines de Saint-Dié-des-Vosges

suo posto. Le Ministre : *Santità, ho potuto fare delle stravaganze, sbaliare nelle forme ma nel cuore maï. dunque mi mandarete via, ma la miâ demizione non la daro maï...* Le Pape est monté, le Ministre a répondu : *Santita mettele mi in processo, si sono colpevole, vado via.*

Le Ministre est parti, assez tourmenté de tout cela; rentré chez lui, il a reçu Mgr Pacca; il avait la fièvre et était très-exalté; Mgr Pacca a eu beau lui conseiller de donner sa démission, il n'a pas voulu y consentir. L'affaire en est là. Antonelli paraît favorable à Mgr de Mérode; c'est de la dignité; puis, en beaucoup de choses il lui était utile, surtout auprès du Saint-Père à qui il ne craignait pas de parler. En somme, les Romains sont contre Mgr de Mérode. En général ils n'aiment pas les *forestieri.* Il ne part pas pour la Belgique, il attend.

Le Commandant au milieu de tout cela a compris qu'il ne pouvait aller voir le Pape.

Le départ de Mgr de Mérode devient très-probable; il y a des appréciations de toute sorte et bien différentes. Le sénateur Cavaletti est allé le voir, Mgr l'a embrassé en pleurant; le marquis l'a engagé à être très-calme.

L'affaire de Mgr de Mérode est toujours la grosse affaire, rien n'est décidé, mais il paraît certain que la démission est arrivée.

M. Daniel va directement au Vatican; il a reçu de tristes nouvelles de la santé de sa sœur Sophie; il est inquiet, on doit lui écrire ou télégraphier, enfin des lettres le rassurent; comme

il se rendait chez Madame Rosa, il apprend de cette dame, que Mgr de Woëlmont est venu chez elle, et qu'il lui a dit en l'abordant : il est mort. Madame Rosa croit qu'on a assassiné Mgr de Mérode, il s'explique; c'est fini, la déchéance du ministre est officielle. Le Commandant, qui était avec l'Aumônier chez Madame Rosa, va au ministère immédiatement. Il fait bien pitié, pauvre Monseigneur, il aura bien besoin de voir quelque ami; le cœur est son bon côté.

Quelques-uns sont désolés; outre les dettes de cœur qu'ils ont avec Mgr de Mérode, ils sont persuadés que c'est un coup de pied donné au dévouement et à la fidélité. Il y aurait beaucoup à dire, pour et contre, et comme nous ne pouvons pas tout savoir, il est plus sage de ne s'enflammer ni pour ni contre.

Le Ministre en lui-même avait ses qualités; fidélité, dévouement, désintéressement, une certaine rondeur. Ses défauts devaient tôt ou tard l'amener là; certaine intempérance de langage, empressement dans les affaires, même dans celles qui n'étaient pas de son département, sa qualité d'étranger, le défaut de voir trop clair quelquefois chez les autres et de ne pas voir toujours assez chez lui; trop de caprices dans son administration, brisant trop facilement les gens, ne favorisant peut-être pas assez le bien, sous prétexte que la conscience regarde chacun; des manières pas assez dignes parfois. Ses formes étaient trop légères, trop sans gêne pour un ministre, il ne traitait pas assez sérieusement les

Archives diocésaines [illegible] et Léon

choses sérieuses, pour un homme qui était à la tête du gouvernement. C'était moins le fonds que la forme qui manquait, et ces défauts on les lui pardonnait facilement quand on connaissait son dévouement, son exactitude à maintenir l'honneur militaire, son bon cœur; son humilité qui le faisait revenir immédiatement lorsqu'il croyait avoir fait de la peine à quelqu'un au-delà de ce qu'il aurait voulu.

Les Romains, en général, ne paraissent pas le regretter, il est étranger; il les représente peu dans ses idées, dans ses manières. Un vieux chanoine disait aujourd'hui : Dans ma petite appréciation, c'est un saint homme, mais il me fait l'effet d'un coursier indompté : *ma un cavallo troppo sfrenato.*

A 2 heures, je vais au Vatican, chez Mgr Pacca; le Saint-Père a tout accordé; je crois qu'il y a eu quelque malentendu, j'aurais pu recevoir plus tôt la réponse à ma demande. Le Saint-Père, m'écrit Mgr Pacca, a daigné accorder la bénédiction apostolique, pour la sœur de l'Aumônier des Zouaves pontificaux, et aussi la bénédiction qu'il a demandée pour sa mère... Je suis bien heureux de cette grâce, je vais sur le champ la communiquer par le télégraphe. Ah ! puisse cette bénédiction trouver mieux ma chère malade, et apporter son efficacité pour son corps et pour son âme.

Avant de quitter le Vatican, je vais chez Mgr de Mérode lui faire une visite. Le domestique ne sait s'il doit me recevoir, il demande qui je

suis, ils sont tous hors d'eux-mêmes, on le comprend, il demande au ministre que j'entends lui dire : *fatelo intrare.* Cette visite est bien triste, je trouve Monseigneur très-calme, mais bien affligé; je lui dis nos sentiments. Nous évitons l'un et l'autre d'entrer trop dans le détail de son affaire; il me dit : c'est le mouvement des choses humaines; il m'engage à continuer à faire mon devoir; faisons chacun notre devoir, il me remercie de ma visite.

« Le choléra a fait son apparition à Civita-Vecchia et à Corneto.

On parle de Kanzler, pour Ministre des Armes, Faut-il rapprocher de ce bruit ce qu'il me disait à table le jour du service de La Moricière : Un jour viendra où les Zouaves reconnaîtront qu'ils n'ont pas de meilleur ami que moi. Ce matin, 29, arrive l'ordre du jour du nouveau Ministre. Enfin décidément c'est Kanzler.

« Le 28 octobre, Sa Sainteté Notre-Saint-Père a daigné me charger du portefeuille des Armes : Soldats, en prenant cette charge, ce qui m'encourage, c'est que pendant longtemps j'ai milité avec vous et que depuis des années votre fidèle attachement au Saint-Siége m'est connu et je sais apprécier vos qualités et vos besoins, conservez-moi l'antique confiance dont vous m'avez honoré; pour moi, en toute circonstance je vous serai dévoué; je vous rappelle que l'union fait la force. »

Voilà le mouvement des choses humaines. Il y a trois semaines, Mgr de Mérode voulait mettre

à pied Kanzler, et aujourd'hui, voici celui-ci assis à son bureau.

La nomination de Kanzler est bien prise au bataillon. Le Pape a été bien politique de mettre là un général. Kanzler est instruit, connaît bien l'armée. De plus, pour plusieurs, Mgr de Mérode représentait l'idée de la défense armée; si le Pape eût nommé là un Monsignor, on eût pu croire à un changement de politique; nommant un général, toutes ces idées-là cessent, on ne pouvait parler plus clairement.

Antonelli n'est pas plus français que Mérode, Antonelli seulement est plus politique, et d'une politique autrement profonde, étendue et suivie. Il sait très-bien que les Français ne sont pas à Rome pour le Pape; il sait très-bien que quand ils le croiront préférable à leur intérêt, ils l'abandonneront. Et Antonelli veut les amener et les forcer à prendre tout l'odieux de leur démarche, quand ils y arriveront. Il facilite les relations, il cède en ce qu'il peut, il n'irrite pas par des détails sans portée; il veut rendre clair aux yeux du monde et de l'histoire que ce ne sera pas arrivé par lui : comme il sait, que malgré tout ils veulent en arriver là, il ne craint pas, en de certains détails, de faire céder la dignité, la susceptibilité de son gouvernement, afin de les gêner et de les forcer d'arriver contre vents et marée, et il est évident qu'on ne pourra pas l'accuser d'avoir mis le feu aux étoupes. Et sous ce rapport, les actes de Mgr de Mérode étaient peut-être plus cassants. Et qui sait, si dans l'avenir on n'aurait pas accusé de

susceptibilité puérile, d'esprits brouillons, ceux qui dans une affaire aussi grave, ayant la responsabilité des événements, auraient amené une rupture ouverte.

Le 31, le corps des officiers est reçu par le nouveau Ministre, il reçoit chaque corps en particulier; il dit aux Zouaves qu'ils sont un corps d'élite, il sait qu'il peut compter sur eux; il a l'intention de porter le bataillon au complet; il voudrait mettre la moitié à Rome, garde d'honneur du Souverain-Pontife, et l'autre moitié à Velletri; on changerait tous les trois mois.

L'ordre de départ pour Velletri est arrivé; nous partons le 11 novembre. La veille, il fait un temps affreux; je crois qu'il serait difficile qu'il tombât plus d'eau; toutes les cataractes du ciel, ce semble, sont entr'ouvertes : c'est un vrai déluge. Je laisse une grande partie de mes effets chez MM. les chanoines Rossignoli, *Addio, Frascati* ! Si j'excepte les messieurs Rossignoli, je n'y laisse absolument aucune connaissance. J'y suis resté trois ans complétement inconnu et sans connaître qui que ce soit. La population de Frascati est très-peu sympathique, passe pour intéressée; le clergé est peu affable et peu favorable aux Zouaves; il y a, il faut le dire, de bien belles exceptions : deux ou trois seulement *fanno sfigurare tutto il capitolo*.

Si les habitants de Frascati n'étaient pas bons, le pays était charmant; la petite ville à mi-côte de la montagne, bâtie en amphithéâtre, est jolie avec ses nombreuses villas : la villa Torlonia, si

belle, si fraîche, si bien entretenue et si souvent visitée par les étrangers ; la villa Aldobrandini, et ses superbes jardins, sa belle cascade et tous les chefs-d'œuvre qui ornent le palais. Que de souvenirs du passé : c'est Tusculum si cher à Cicéron, c'est la demeure de Caton à Monte-Porzio ! *Addio, Frascati.*

A 10 heures 1/4, le 11, au départ, il y a beaucoup de monde sur la place, le bataillon paraît nombreux, je reste pour quelques jours. On prend le chemin de fer. Comme il faudra s'arrêter quelques heures à Ciampino, je vais à Rome, je fais des visites, et je viens retrouver le bataillon à Ciampino. Nous arrivons à Velletri à 5 heures 1/2. Le bataillon est content. Il y a beaucoup de monde à la gare ; on paraît nous recevoir avec plaisir. Mon billet de logement me destine pour M. Beneventi, directeur de la Poste. Un gendarme m'indique ; le fils du directeur me conduit. La signora n'était pas prévenue. Je dépose mon sac et je vais dîner *alla trattoria del Gallo*. En rentrant, je trouve ma chambre faite. Je vais ensuite chez l'archiprêtre pour m'entendre avec lui sur la messe du lendemain. Impossible de rien décider. Je vais dire la messe à la cathédrale ; le clergé me paraît bien sympathique aux Zouaves. Mes hôtes voudraient me garder. S'il s'agissait de moi seul, la chose serait facile ; mais, à cause des personnes que je reçois, c'est impossible. Je fais ensuite visite au Grand-Vicaire et au Délégat. Tout se passe très-bien.

Nous apprenons l'affaire de Joubert, à Frascati. Zénon de Résimond s'aperçoit, en rentrant à la caserne, qu'il a laissé son porte-monnaie. Il prie Joubert de retourner avec lui. Quand Joubert est dans la maison, un particulier tombe sur lui avec une serpe et le frappe sur la tête et sur les bras. Joubert lui donne un coup de bâton sur la tête et appelle. A l'arrivée de Résimond, l'individu s'enfuit.

Le 19, Rabbé arrive de Sezzé et parle de gendarmes qui ont demandé du secours. Dix-sept hommes sont allés leur prêter main-forte à Piperno. Je vais à Rome voir Mgr Tizzani, aumônier en chef, qui m'autorise à faire les voyages nécessaires auprès des différentes compagnies. Je reviens à Velletri, où j'apprends que la première, mandée par dépêche pour remplacer la 8e à Sezzé, est partie hier soir. Je partirai demain pour Sezzé et pour Piperno. Je verrai un peu ce qu'il y a. C'est le cas d'aller chercher mes brebis égarées dans la montagne ; je saurai, à Sezzé, où les trouver. A 8 heures, je deviens bien embarrassé : une dépêche d'Azzanesi annonce qu'il a été averti que plusieurs bandes de brigands s'étaient réunies à S.-Lorenzo. Il voudrait, avec toutes nos forces, porter un coup décisif. Le major Georgi est resté à Frosinone pour le remplacer. Cette dépêche m'embarrasse ; je ne sais plus comment faire. Si le bataillon part aussi... si les compagnies ne sont plus à Sezzé ni à Piperno ? Si j'allais être entre les deux et avec personne au moment où on aurait besoin de moi, et cela pour avoir voulu être avec tous ? Enfin, je réfléchis

avec le Commandant; en tous cas, je ne puis être qu'en avant. C'est du même côté, je ne risque rien; je dois me trouver à l'affaire, si affaire il y a. Je vais adresser une bonne prière au bon Dieu et à mon bon ange, afin qu'il me conduise où il y a plus besoin de mon secours et qu'il m'inspire ce que je dois faire pour le plus grand bien. *Dirigat Dominus gressus meos.*

A 10 heures, je vais chez le Commandant. Rien de nouveau. Je crois que je partirai. J'ai examiné la carte; je ne puis être qu'en avant. La réunion des troupes est à S.-Lorenzo; pour y arriver, la route est par Sezzé et Piperno. A 6 heures, je dis la messe pour Madame de Charette; quelques Zouaves y assistent. Je vais partir à 8 heures. Je prends la voiture pour Sezzé. J'arrive à Treponti; c'est en plein marais. Partout je parle aux gendarmes, ils ne savent rien. A Foro-Appio, on quitte la diligence de Terracine pour prendre la voiture particulière de Sezzé. J'arrive le 22, à 2 heures, à Sezzé; je vois la première compagnie. M. d'Albiousse est malade; de Ferron est bien aimable, à son ordinaire.

Je veux partir ce soir pour Piperno; je reviendrai demain matin à Sezzé; je pourrai confesser de 8 heures à 10 heures. Je prends deux chevaux et un guide. J'ai eu un peu mal à la tête, en chemin, par la montagne. Mon guide m'a demandé 15 paoli. Quelles gorges, quels défilés! Nous rejoignons la grand'route. Nous prenons par Casale della Paura. Nous suivons le chemin de Piperno; je demande sur la route aux pay-

sans si les Zouaves y sont. On me dit que oui. C'est bien. — J'arrive à la nuit, je me fais conduire à la caserne. Quel étonnement de me voir! Je dis que je viendrai à l'appel, que je confesserai à la caserne. Je cherche les officiers; ils sont à dîner. J'entre sans m'annoncer; les hélas! ne manquent pas. Thomalet, Joly, Wyart, de Villèle, de Morin, Mauduit, de Romer sont là; c'est une soirée bien gaie. Ils s'attendent à partir à chaque instant; ils n'ont aucune nouvelle de leur détachement de 17 hommes, commandé par Groboz; ça m'inquiète bien un peu. Je vais examiner si je ne poursuivrai point jusqu'à S.-Lorenzo, où je saurai bien quelque chose; là a eu lieu la rencontre avec les brigands. On parle de morts, de deux Zouaves blessés, j'essaierai d'y arriver. Nous prenons le café tous ensemble chez le capitaine. Je vais à l'appel; tout est préparé au corps-de-garde: du Ribert a installé une chaise, un accoudoir, etc., etc., tout est recouvert d'une manière de tapis. Un sac d'H. de Villèle sous les pieds, j'entends les confessions; les hommes sont couchés sur la paille, ne peuvent se déshabiller. Il est tard; je rentre, en passant, par chez le capitaine. Je veux partir demain matin pour rentrer à Sezzé et de là partir à 10 heures pour Velletri; c'est triste, mais il le faut. Ces messieurs m'accompagnent; mon propriétaire veut me faire compagnie, il couche près de moi et même son ami. Merci de l'attention. Je suis bien tourmenté par la pensée de ce détachement dont on n'a pas de nouvelles. Je

Archives diocésaines de Saint-Dié et Léon

prie mon bon ange de me diriger pour le mieux ; je ne rentre pas content.

Dans la nuit je réfléchis; je ne puis me décider à rentrer, ainsi j'irai jusqu'à S.-Lorenzo. J'appelle mon guide, je lui propose de m'y conduire, ça ne lui va guère. Je lui dis qu'il n'a rien à craindre, que nous reviendrons le soir. Je lui donne 12 autres paoli. C'est convenu. J'envoie prévenir à la caserne que je vais dire la messe, que je partirai pour S.-Lorenzo. On arrive à la messe, je donne la sainte Communion ; une caravane est formée pour m'escorter : Joly, à cheval, de Morin, du Ribert, Wyard, Renaud avec les carabines. Le départ, à 7 heures 1/2, est très-joyeux. J'interroge les gendarmes que je trouve sur la route. Nous arrivons à la forêt de S.-Lorenzo ; les gorges de la montagne sont très-étroites; nous passons le pont. Voici venir toute une cavalerie : c'est le colonel Azzanesi, avec son état-major de la gendarmerie. Il me dit : — Vous avez passé juste au milieu, juste ; ils sont là, et là je suis venu faire une reconnaissance des lieux. — Je savais bien que je passais au milieu, mais il fallait bien arriver. — Le colonel poursuit ; nous continuons vers S.-Lorenzo. La ligne est sortie et déployée sur la route, sans doute pour protéger la reconnaissance du colonel.

Il revient. Je lui dis que je n'ai l'intention de rester que jusqu'à midi, que je voudrais rentrer à Sezzé, ce soir. Il me répond : — A midi je saurai vous dire quelque chose ; ils m'ont fait parler de capituler; s'ils capitulent, c'est bien ; sinon,

ordonne l'attaque ce soir ; je mettrai vos Zouaves avec moi à l'avant-garde, avec les gendarmes. Je le remercie. S'il n'y a rien, je pars aussitôt ; si on se bat, je reste. Comme je remerciais mon bon ange de m'avoir amené là, à ce moment ! En route, il me raconte l'affaire de lundi 20 : trois gendarmes tués sur la route, un ou deux morts le lendemain, un gendarme blessé qui est à S.-Lorenzo, avec un jeune homme de la ligne qui va mourir. Les Pontificaux étaient à Trente, ils ont rencontré les brigands sur la montagne ; ceux-ci ont ouvert le feu, les Pontificaux ont riposté. D'autres brigands sont descendus de la cime de la montagne, criant comme des forcenés. Le chef les excitait : *Avanti, Giovani!* Ils sont bien peu, nous sommes dix fois plus forts qu'eux. *Avanti, avanti, Giovani!* Les trois gendarmes ont été criblés ; celui qui est à S.-Lorenzo a trois balles, celui de la ligne aussi. Le gendarme a eu la quatrième balle dans le képi ; entrée d'un côté elle est sortie de l'autre sans lui toucher un cheveu.

Un lieutenant de gendarmerie ajusté par le chef des brigands l'a ajusté à son tour, et a tiré ; puis s'est couché à terre pour éviter la balle, en se relevant il n'a plus vu personne.

Nous arrivons à San-Lorenzo. Les Zouaves nous voient, comme ils accourent ! ils sont au comble de la joie. Nous allons vite tous prendre notre réfection. Nous ne savons pas ce que nous allons faire dans une heure ; j'invite à déjeuner toute mon escorte, Groboz et les deux caporaux,

le déjeuner est plus gai que somptueux, c'est le cas de dire : à la guerre comme à la guerre. Je vais chez le colonel; les brigands au nombre de 90 veulent capituler; je fais visite chez le prieur ou maire, chez le vicaire-général qui m'attendait pour dîner, et puisqu'il n'y a rien à faire ici, je vais partir pour tâcher d'aller coucher ce soir à Sezzé, où ces Messieurs doivent être assez inquiets et assez impatients de nouvelles.

Dès le matin, il était évident que les brigands voulaient capituler, autrement nous n'aurions pas passé. Je fais une seconde visite aux blessés, le gendarme va partir pour Rome, le soldat de ligne va mourir. En un instant, je pars avec le détachement; nous pensons aux gendarmes qui doivent rentrer avec nous. Il faut les attendre; un quart d'heure pour moi est précieux, je vais prendre les devants; le détachement juge que ce n'est pas prudent. Les mêmes que ce matin m'accompagnent jusqu'au détour de la montagne, on part. Je veux à plusieurs reprises les faire rester, ils persistent à suivre; enfin je les laisse. Wyart arrive après à cheval, il veut venir plus loin encore; précisément, les brigands pour capituler à de meilleures conditions, pourraient bien prendre l'Aumônier; se fier à telles gens, serait-il très-sage? Après le second pont, je me sépare de Wyart; je continue seul avec mon guide. Il y a bien 25 milles de San-Lorenzo à Sezzé; le détachement arrivera à Piperno ce soir, je fais prévenir le capitaine. Le guide trouve que je touche trop; mais je ne voudrais pas me

trouver la nuit dans la montagne; nous passons Piperno, *Casale della Paura*, nous prenons la traverso, nous voici dans la montagne et voici aussi la chute du jour. Enfin les chevaux sont pratiques, j'ai dit mon bréviaire en route, à présent je récite mon chapelet, je serai libre en arrivant, il fait tout nuit sur la montagne, à la garde de Dieu! Nous arrivons à une heure de nuit; je vais directement à la caserne; je dis de me préparer un lit au couvent. Je vais en ville, chez le capitaine, qui commençait à être inquiet ce soir; quand on disait : l'Aumônier pourrait bien avoir été pris, les gendarmes disaient : *Sara Cosi*. De Ferron arrive aussi. Je raconte tout, je mange un peu, mais par-dessus tout je suis éreinté; toutefois, je suis bien heureux d'avoir fait toute cette expédition.

Le vicaire-général de Sezzé a reçu une lettre de l'Evêque, qui est à Terracine; il lui dit de mettre à ma disposition le Palais épiscopal, le Séminaire. C'est bien gracieux de la part de l'Evêque, j'en suis très-touché; je ne puis accepter, je vais aller coucher au couvent. J'aurai à confesser tard, je n'aurai pas la peine de revenir; je dirai là la Messe demain matin. Je vais faire ma visite chez le vicaire, le remercier, c'est un homme bien aimable, j'écrirai à l'Evêque; je ne tiens pas debout. Je vais au couvent, point de chambre prête, point de gardien; je confesse en attendant; le gardien arrive, de Quélen fait mon lit, il est plus de dix heures. Je

me recommande à Dieu : *Ut vigilemus cum Christo et requiescamus in pace.*

M. Daniel arrive à Velletri, va voir le Commandant, qui lui annonce la triste nouvelle de la mort de Madame de Sabran. « Mon Dieu, que vos desseins sont impénétrables ! Comme madame de Charette elle meurt après 30 mois de mariage. » En rentrant il lit ses lettres qui ajoutent encore à sa peine par de nouveaux chagrins : « Mon Dieu, s'écrie-t-il, ce n'est pas fait pour reposer, je courbe la tête, je m'efforce de faire mes actes de résignation. »

Les Sœurs de St-Vincent-de-Paul qui avaient quitté l'hôpital du bataillon, y reviennent ; on dit que Pie IX s'en est mêlé pour terminer l'affaire ; il veut que l'hôpital soit rétabli en tout et pour tout à Velletri, comme à Frascati ; on apprend que la prétendue capitulation des brigands, n'était qu'une ruse de guerre pour gagner du temps. On amène quelques brigands à Velletri.

L'Aumônier va avec le lieutenant, de Gouttepagnon, président de la Conférence de St-Vincent-de-Paul, chez les six curés de la ville, chez le vicaire, pour prendre les noms de quelques familles et leur donner des secours dans leurs paroisses respectives, ils sont partout bien reçus.

Le 1er décembre, M. Descemet et M. Guéraud, représentants des Comités de France à Rome, viennent à Velletri ; ils m'offrent un joli calice argent doré bysantin ; c'est un hommage du comité de Paris, à l'Aumônier des Zouaves Pontificaux. Le calice porte gravé sur le pied : *Les catholiques de France à M. Daniel, Aumônier des Zouaves Pontificaux.* L'envoi est accompagné de la lettre suivante : « Monsieur le chanoine, il y aura bientôt cinq ans que les délicates fonctions d'Aumônier des Zouaves Pontificaux vous sont confiées et que vous les remplissez avec un zèle exemplaire. Malgré des circonstances difficiles vous avez su réveiller, entretenir ou développer parmi les généreux défenseurs du Saint-Siége cet esprit de foi qui est la force et l'honneur des héros chrétiens, et que rehausse chez eux un dévouement à toute épreuve.

» Nos amis, les catholiques de France, instruits des services que vous rendez au bataillon, et désireux de marquer combien ils les apprécient, vous offrent ce souvenir et vous prient de l'accepter comme témoignage de leur gratitude et de leur estime.

» Nous sommes heureux d'être chargés de vous exprimer des sentiments que vous méritez si bien, et que partagent avec nous les familles de vos chers Zouaves pontificaux, et nous vous prions de vouloir bien agréer, en même temps, nos hommages très-respectueux et très dévoués.

» *Pour le comité de Paris,*

» Ch. Descemet et P. Guéraud. »

Le 5 décembre, je monte chez les capucins pour mes 24 heures. Je fais ma retraite du mois de mon mieux. Quelle belle et bonne pensée que cette retraite du mois ! Cette pratique me remplit toujours de consolation.

Le 6, à 6 heures, ordre de départ pour la 2e et la 3e compagnie. Nous arrivons à Sezzé et Prossedi. J'arrange tout pour partir avec ces compagnies. Mgr de Woëlmont restera à Velletri; c'est un peu précipité, pour moi surtout qui suis seul. J'arrange un sac de nuit pour moi et je me décide à renfermer tout ce qui me reste dans des malles; le lieutenant Guillemin a la bonté de m'aider. J'envoie mon petit calice chez le Commandant. Je me couche assez tard. Le lendemain, je dis la messe avant 6 heures; la paresse aurait bien voulu m'imposer un plus long sommeil; enfin je suis content pour l'amour de Dieu. Les compagnies sont parties comme je commençais ma messe. Je vais aller par la voiture, avec Guillemin, à 8 heures 3/4. Derely vient aussi par la voiture, pour Treponti. Nous faisons préparer quelque chose pour les hommes qui viennent par derrière. Je rencontre le capitaine Thomalet, à Foro-Appio, avec de Morin et Groboz; il ne savait rien et rentre à Sezzé pour faire tout préparer. J'arrive à Sezzé; j'y trouve la compagnie aux anges de toutes ces nouvelles. Le pauvre Chotard est bien mal; je le crois perdu. Il nous faudra donc encore laisser un homme à Sezzé. Henri de Villèle est toujours bien fatigué; il va mieux cependant. Joly va mieux aussi. Nous dînons tous ensemble à la caserne, au réfectoire des Pères. Du Ribert nous a fait un dîner magnifique. Je commence à m'inquiéter des deux compagnies qui n'arrivent pas; il pleut en abondance, il fait très-sombre, ils n'y verront

rien dans la montagne. Je donne quelques conseils à ces messieurs qui vont aller au-devant, avec des torches à vent; je connais la montagne.

Je vois Chotard qui est de plus en plus mal. Je lui porterai la sainte Communion demain matin; il la demande lui-même. Les compagnies arrivent à 7 heures; les hommes étaient lassés, mais gais et contents; ils venaient de faire vingt-sept milles. Ils couchent sur la paille, dans les corridors; le plus mauvais pour eux est d'être mouillés. Je confesse à 11 heures 1/2; j'ai un peu mal à la tête. A minuit 1/2 on vient me dire que Chotard est plus mal. Je cours auprès de lui: il allait mourir. Je le préparai à communier aussitôt; ce fut facile: nous étions dans un couvent. J'éveillai quelques Zouaves, et à 3 heures le bon Dieu traversait ces longs corridors; j'enjambais par-dessus les hommes qui dormaient sur la paille, et Chotard avait la consolation de faire la sainte Communion; il a été bien édifiant. Malgré la fatigue, quantité de Zouaves sont debout, suivent le Saint-Sacrement. Je donne au malade l'Extrême-Onction, l'indulgence plénière, puis j'ai pu reposer un peu. J'ai fait coucher Desclée dans mon antichambre. A 3 heures 1/2, on vient me chercher pour Chotard; je me hâte, il venait de mourir. Un instant avant il avait dit: Ma pauvre mère! Chrétien l'exhortait, lui faisant baiser son crucifix. Avec du Ribert, ils le préparent sur son lit de mort. Je retourne un instant me reposer; à 6 heures, je me lève pour con-

fesser de nouveau et donner la sainte Communion.

Il n'y a dans le couvent qu'un religieux; il dit la messe à 10 heures. Quelle consolation pour moi, au milieu de tant de fatigues, de voir que ces jeunes gens ne négligent pas leurs devoirs de chrétiens, mais, qu'au contraire, ils vont chercher là leur force. Je dis la messe à 8 heures; trois mots après l'évangile, et c'est tout : un sur la fête, un autre sur la campagne que nous commençons, le troisième sur Chotard ; je remercie la 8e des soins qu'elle lui a donnés, puis je confie son corps, ses funérailles à la 3e ; il sera enterré demain à l'église de l'hôpital, dans un caveau particulier que les Frères ont bien voulu nous donner. Je confesse après la messe, je déjeune à la hâte, je vais en ville pour prendre l'indispensable café. Il y a un cheval pour moi ; Joly a voulu venir, il a un cheval. Les compagnies sont parties à 9 heures 1/2 ; nous partons, nous, à 10 heures 1/2. Je connais les chemins de montagne, je les ai déjà pratiqués ; je connais aussi la manœuvre en pareille circonstance : il faut d'un côté garer ses jambes des rochers qui avancent, des troncs d'arbres de l'autre côté, éviter les branches d'olivier qui vous renverseraient, soutenir son cheval, suivre le mouvement en avant, en arrière. Je vais par la route la plus courte ; je les retrouverai vers Piperno. Dans la montagne, du Ribert croit savoir, et malgré moi je le suis. Il allonge notre chemin d'un ou deux milles. Nous voyons la colonne sur la route ;

nous rejoignons à une petite cabane qui sert d'auberge ; ça ne manque pas de cachet : la grotte, la cabane, même jusqu'aux bonnes femmes qui figurent dans ce tableau. Nous nous remettons en route et nous arrivons à Prossedi. Ce pays n'est pas si horrible qu'on l'avait fait, il se présente bien.

Chaque compagnie est logée à part ; je devais prendre gite *alla locanda;* le seigneur du lieu s'est proposé de m'offrir sa demeure, il m'emmène chez lui, il était sur la place pour me recevoir. Quelles braves gens! quelle obligeance ! tout est à ma disposition : deux jolies chambres. Je prends un bain de pied, on m'apporte un punch ; ce sont des gens très à l'aise et très-bons. Le père était un homme très-bien, capable ; il savait toutes les messes par cœur, dit le domestique, et parlait le latin comme un prêtre ; à la mort de la mère, il a perdu la tête, c'est le fils qui est *capo di casa*, marié depuis quatre mois à une jeune fille de San Lorenzo, parente du chanoine Pecci, chez qui nous avons mangé, lors de l'affaire de San Lorenzo. Ils veulent que je soupe avec eux, j'accepte pour ce soir. Viennent chez moi, Joly, Wyart, etc. Il me semble qu'à 5 heures il n'y a rien de nouveau ; je me coucherai de bonne heure, ce soir, et dormirai volontiers. J'ai dit mon bréviaire en route, les chevaux seront renvoyés à Sezzé, avec les voitures.

A 2 heures je suis réveillé. Voici Wyart avec de la lumière. — Il y a quelque chose de nouveau ? Qu'est-ce qu'il y a, Wyart ? — Nous par-

tons, M. l'Aumônier. — Que le bon Dieu soit béni ! — Nous partons à 4 heures, mais on voudrait vous voir auparavant. Si vous voulez vous rendre à la locanda, on va dire aux hommes que vous êtes là. — Je me lève aussitôt et je vais à la locanda. Je confesse dans un coin de la chambre, pendant que Joly et Le Gonidec se lèvent. Le capitaine vient nous chercher, nous allons prendre le café chez le prieur. Il est 4 heures; je fais seller le cheval de Sezzé; j'ai demandé le rouge, il manque de me tuer. Je fais seller le noir; tout cela me donne un peu de retard. Je les croyais encore à charger les carabines, ils sont partis. J'ai bien de la peine à les rejoindre. Je commençais à craindre qu'ils n'eussent pris une autre route, ils marchent très-vite; enfin nous rejoignons à l'embranchement de la route de Frosinone; nous trouvons la colonne d'Azzanesi. Je descends de cheval, et en chemin je fais de bon ouvrage; ce qui faisait dire à Rabbé, après s'être confessé : Je me suis confessé par-dessus l'épaule. A l'aube, nous arrivons à San Stefano. Le village est cerné en un instant. Les portes gardées, les chemins occupés, des perquisitions sont faites dans les maisons; une tête de chèvre tuée récemment, devient une pièce de conviction contre un contadino, qui finit par avouer qu'il a donné à manger aux brigands. Ses dépositions compromettent une jeune fille qui arrive point étonnée, et avoue qu'elle leur a porté du pain; il paraît qu'Andreozi *fa l'amore con questa ragazza*; il vient souvent au village.

Le contadino portait un couteau poignard qui m'est remis. Nous prenons le café chez le prieur. J'avais presque peur d'y entrer seul, dans ces petites ruelles obscures.

A 9 heures, nous nous mettons en route par la montagne; je pars avec le cheval. Heureusement que Lallemand, voyant la difficulté, est retourné chercher un petit pékin. Le chemin est impossible, je descends, je voulais renvoyer le cheval. Lallemand veut toujours essayer de le garder; ce n'est pas commode, la montagne est impraticable. J'essaie plus loin de monter un peu, il fait froid; il y a un malade, le docteur demande mon cheval; je le cède bien volontiers. Je plains bien le malade à cheval en pareille route. A Castro, quelle vue splendide! Anagni, Ferentino, Ceprano, le mont Cassin, etc., etc.: quelles montagnes à descendre! Jamais le cheval ne le fera. On roule, on tombe, heureusement il n'arrive point d'accident grave. Après maintes aventures, on arrive, même le cheval; c'est un phénomène. Pendant que nous faisons le repas, la colonne de la ligne nous rejoint; nous passons sous Castro, et nous arrivons à la station de Poffi, après avoir rencontré d'autres colonnes. Il y avait en mouvement cinq colonnes, environ 500 hommes. Deux compagnies ont rencontré : l'une une bande de 7, l'autre une bande de 5; elles ont fait feu, blessé un des brigands, trouvé deux manteaux et un mouton qui rôtissait; ils l'ont laissé rôtir, puis se sont divisé le butin; ils ont été les plus heureux. A Poffi, je laisse le cheval;

nous prenons le chemin de fer jusqu'à Ceccano. Je laisse mes pantoufles, mes pauvres pantoufles, mon seul bagage ; combien je les regrette ! Je voyage sans rien, mais combien m'auraient servi mes pantoufles, comme elles m'auraient fait grand bien ! Et surtout penser que ce sont les pantoufles brodées par mes petites nièces ! Je les demande au petit pékin qui est encore là ; il me dit qu'il les a remises à un soldat, ce sera à un soldat de la ligne, elles sont perdues ! Malheurs de la guerre.

Nous arrivons à Ceccano, j'ai déjà logé là, en 63, en allant à Ceprano. Je demande à retourner chez mes anciens propriétaires, je suis très-bien reçu. C'est incroyable combien ils sont touchés de mon souvenir ! C'est une bien bonne famille, papaline : le père, la mère, le fils aîné, marié ; deux prêtres et une jeune fille. Je vais dormir, et comment ? Où j'avais dormi en 63. Le gonfalonier vient faire sa visite, il est bien posé. Ceccano est un bon pays. Le 10, c'est dimanche, il faudra bien se lever. La messe est à 8 heures 1/2 pour la troupe ; le gonfalonier y vient. Après la messe, café rosso chez mes propriétaires. Nous partons à 11 heures pour Prossedi. Le gonfalonier m'a fait trouver un carretino ; à mon départ, on me fait toutes sortes de politesses, les propriétaires et leurs enfants. Comme nous sommes secoués dans la voiture ! Je fais monter Joly, Rabbé, un instant malgré lui, de Souto, puis de La Poëze. Je prends les devants. A la jonction de la route, j'envoie un homme à San Stefano

chercher le cheval, l'amener à Prossedi, où on viendra le prendre de Sezzé. Mes propriétaires accourent, ils croyaient l'Aumônier perdu, ils voulaient m'envoyer porter à dîner, hier, dans la montagne ; mais où le prendre ? Ils me font préparer quelque chose ; j'avais besoin de refaire ma toilette. Le soir, je vais à la locanda, tout le monde est heureux et dîne bien. Je ne puis que me coucher tard, j'avais trop de bréviaire à dire, et encore le chat s'étudie à m'empêcher de dormir. Le 11, mes propriétaires invitent de Chevreuse à dîner ; il a déjà couché chez moi, cette nuit. Arrivé avant-hier, il était parti à notre suite avec de Puysaie ; arrivé à San Stefano, il avait poussé jusqu'à Ceccano, il était rentré le soir. Il va se rendre à San Lorenzo, avec Wyart, Lallemand. Presque tous les sous-officiers viennent à la maison. Très tard, se présente le lieutenant de gendarmerie, Papporini, décoré à San Lorenzo ; il apporte des ordres pour demain. On doit cerner, dans la montagne de Maienza, la forêt dite de Saint-Nicolas. Il y a, vers ce point, un mouvement de troupes d'une force de 227 hommes ; il est probable qu'une colonne ou l'autre rencontrera la bande d'Andreozi, supposée dans cette montagne.

Nous partons le matin ; 20 hommes, avec Legonidec, vont par la montagne ; le reste avec le capitaine, le lieutenant de gendarmerie et Joly. Nous arrivons au pied de la montagne, à demi-heure de jour ; elle est bien battue de haut en bas. Quelle montagne ! Vers 10 heures, nous

sommes en haut. Nous entendons une fusillade bien suivie ; nous ne doutons point que quelques colonnes n'aient rencontré quelque bande de brigands. Nos hommes étaient tellement dispersés, qu'il fallait longtemps pour les réunir. Joly était resté au bas avec une colonne. Nous avions changé de position, le vent ne portait plus le bruit, nous n'entendions plus rien. On fit sonner le rassemblement, mais les hommes étaient tellement dispersés que les *tromba* ne répondaient plus.

Les montagnes étaient battues, nous allions rentrer à Prossedi, en sonnant continuellement le lieutenant Legonidec, qui était perdu avec 10 hommes. C'est en rentrant à Prossedi par la montagne que j'aperçus sur la route la colonne de la ligne avec quelques gendarmes et que nous avons su par eux qu'en se rendant à la montagne et à la forêt Saint-Nicolas, ils avaient rencontré une bande nombreuse de 60 à 80 brigands, qui avant d'être aperçus avaient fait feu de trois points différents. Le combat a bien duré deux heures. Il y a quelques morts sur le champ de bataille; les détails sont affreux, un gendarme a été pris par eux, fusillé et achevé d'une manière horrible; deux blessés, dont un gendarme et un soldat de ligne, ont été portés à Prossedi. Je les ai reçus et assistés.

Ce matin, le docteur de Ceccano est arrivé et les a soignés; il a extrait la balle du bras, au gendarme; a constaté que la balle après avoir blessé le soldat de ligne à la tête, était sortie

au-dessus de l'œil. Ils ne paraissent pas mal ce matin ; ils partiront ce soir pour Frosinone.

Dans ce moment, les Zouaves sont à la recherche des corps laissés sur la montagne ; à leur arrivée, je vais aller avec le surplis et l'étole à leur rencontre, je veux leur rendre tous les honneurs. Mais peut-être va-t-on les porter directement à Frosinone au lieu de les apporter ici. Je ne saurai le nombre exact des morts qu'à leur retour. Il est difficile de savoir les pertes du côté des brigands, ils brûlent leurs morts et achèvent leurs blessés; c'est ce qu'on nous dit à San Stefano, on dit aussi que c'est le frère d'Andreozi qui a été tué.

Le Gonidec, que nous avions perdu dans la montagne avec 10 hommes, s'est approché du feu plus que les autres, il a vu et a cherché à se faire voir de la troupe au moment où l'affaire cessait, il a fait sonner le clairon pour faire continuer l'attaque et annoncer le renfort. Malgré tout cela et à cause de tout cela, il ne fait pas compliment à la ligne sur sa tenue, le lieutenant de loin paraissait détaler plus vite que les autres, il disait à cela, qu'il n'avait plus de munitions, ce qui pouvait bien être vrai. Un seul homme a tiré trente-six cartouches?

Hier, à peine étions-nous arrivés à Prossedi, qu'une expédition est venue de San Stefano, priant le capitaine de s'y rendre avec une force de 20 hommes. 20 autres, avec Joly, allaient à l'Osteria della Palombara; où l'on suppose que passent les brigands pour arriver à San Stefano,

qui paraît être un de leurs repaires. Nous arrivons exténués à San Stefano, et pourquoi ? C'était tout simplement pour recevoir la reddition d'un brigand, qui à la vue de la troupe s'est effrayé et a regagné la montagne. Le prieur, l'archiprêtre, se sont efforcés de me convaincre qu'il se rendrait entre mes mains, lui et quatre autres. Ils firent si bien, que dans l'espérance d'un heureux résultat, je me décidai à dormir là, seul dans ce nid de brigands. La troupe est partie pour Prossedi ; je suis là et personne ne s'est rendu ; ce sera pour demain, dit-on. Je devais les voir au pied de la montagne, derrière la Molara. On m'a proposé de m'aboucher avec Andreozi. A San Stefano ils connaissent tous les brigands, sont au courant de tout, savent qui leur porte à manger, etc. ; c'est un centre de brigandage. On y regrette presque que nous donnions la chasse à de si galants hommes, qui paient tout le double de sa valeur. Andreozi y vient souvent ; s'il faut m'aboucher avec ces gens-là, j'y mettrai de la prudence ; ce sont des gens à l'honneur desquels il ne faut pas trop se fier. Quand nous sommes passés avec Azzanesi, il y en avait au-dessus de nous, à demi-portée de fusil, qui observaient et voyaient tout.

Les Zouaves reviennent, ceux de la ligne n'ont pas été mieux après la bataille que pendant. Ils ont mis le feu à toutes les cabanes, ils n'ont pas osé s'avancer davantage à la recherche de leurs camarades ; on a trouvé deux corps seulement, un gendarme et un soldat de la ligne. On dit, au-

jourd'hui, que les brigands ont eu trois morts. Le gendarme porté à Prossedi, y sera enterré demain.

Les brigands ont demandé à deux *pecorari* de Gellettino, deux mille écus à chacun. Avant notre arrivée, ils avaient demandé 50 écus à l'archiprêtre de Prossedi ; au frère du cafetier, 900 écus ; après les avoir reçus, ils l'ont massacré ; ils ont de même massacré le pauvre gendarme, tombé hier entre leurs mains.

Le 15, le soir, vient un ordre de partir une seconde fois, quand le jour sera venu, pour les montagnes du champ de bataille ; quoique les hommes soient déjà bien fatigués, j'espère cependant qu'ils pourront marcher.

Groboz, qui était allé à San Lorenzo, ramène le frère della signora Adelina. Le temps, qui avait toujours été si beau, est changé, il pleut à verse, la journée de demain sera dure.

Le 16, il ne pleut pas, les montagnes sont couvertes de neige, il fait bien froid. Les compagnies sont parties, à 7 heures, ce matin, après avoir fait la soupe. D'après les dispositions, je ne vois pas qu'il y ait pour nous d'engagement ; alors, je reste à Prossedi. S'il y a apparence de quelque chose, le capitaine me fera prévenir aussitôt. J'ai les jambes bien roides, mais je marcherais bien encore, j'ai les pieds très-sains. Les compagnies rentrent à trois heures, il n'y a rien.

Je vais, le soir, à la neuvaine préparatoire à la Noël ; le chant de tout le peuple me plaît.

Le 17, le Commandant arrive avec de Trou[illegible]sures, du Fournel, de Ferron, Lefebvre; qu[illegible] bonheur! Le Commandant couche chez mes pr[illegible]priétaires. Il paraît que de San Stefano à Castro et de Prossedi à San Stefano, nous avons été m[illegible] en joue deux fois, moi, le colonel Azzanesi. Quand j'ai couché à San Stefano, les brigands ont couché au-dessus de moi.

18. Les MM. de Velletri voudraient bien me faire y aller; il y a des malades que je voudrais bien voir; Even, etc.

Décidément, je vais à Sezzé avec le Commandant, de Troussures, de Ferron, etc. Nous arrivons à Sezzé vers 4 heures. Henri de Villèle est toujours très-faible. Ces messieurs nous reçoivent bien gracieusement. Je couche, comme toujours, au couvent, dans la chambre du Provincial; le Commandant vient coucher dans la même chambre.

Le lendemain, messe au couvent, déjeuner à la hâte, départ par la voiture, avec de Troussures, Lefevre, de Chevreuse, pour Foro-Appio, Tor-Treponti, où nous retrouvons le Commandant avec les chasseurs. Je pars pour Velletri; je dors dans la voiture, ce qui me fait mal. J'arrive à Velletri avec un mal de tête remarquable. Nous dînons avec les capitaines; je couche, au billet de logement, à l'hôtel de la Coste.

Even est mort trois heures avant mon arrivée; je le regrette bien, il a été bien assisté. Even était un aimable jeune homme, un fervent chrétien, un brave soldat. Sa vertu était reconnue,

[illegible]ée et respectée de tous. Il était zélé, concis[illegible]nt, animé du meilleur esprit. Sa droiture, la [illegible]reté de ses intentions, les bons exemples qu'il [illegible]nait, lui avaient conquis tous les suffrages de [illegible]s compagnons d'armes et l'avaient fait élire à [illegible] première place d'une petite société dont il fai[illegible]it partie. Sa mort a été un chagrin pour tous, [illegible]e véritable perte et laisse un vide dans le ba[illegible]illon. La dévotion si grande qu'il avait pour la [illegible]inte Vierge adoucit ses derniers moments et le [illegible]endait plein de confiance; ses dernières souf[illegible]rances auront achevé de purifier son âme et au[illegible]ront hâté pour lui le moment de recevoir la ré[illegible]compense que Dieu réserve à ses bons et fidèles [illegible]erviteurs.

Je fais un voyage de Rome en deux temps. Le 21, je prends toutes les commissions pour Prossedi, plus un billet de chemin de fer, et en route! Nous sommes bientôt à Frosinone, je retire les caisses, nous prenons la voiture pour Piperno. Je trouve la troupe vers la Palombara, je suis content de les revoir tous.

Le colonel commande à Velletri, Azzanesi à Frosinone. L'affaire de Le Gonidec, avec ses observations au capitaine Félici sur les cabanes brûlées, sur le peu de courage des soldats de la ligne, etc., avait amené un peu de brouille; c'est le même capitaine qu'à Ceprano. Tout cela se termine très-bien par la lettre d'Azzanesi disant que c'est une affaire finie.

23. — A 5 heures, le lieutenant Papperini arrive; il va y avoir quelque chose, sans doute,

pour cette nuit; il y a aussi 18 gendarmes. Ceux de Vellotri seront bien arrivés à temps. Le lieutenant vient à *casa*; demain nous partons à 3 heures pour San Stefano. Peut-être Andreozi sera là pour faire les fêtes, en tout cas il y a les manutengoli. Nous verrons : c'est demain dimanche; mais enfin il le faut bien. Si j'y vais, je ne pourrai pas dire la messe, je tâcherai de l'entendre à San Stefano... On doit arrêter le Prieur, quelques autres personnes : ça me gêne bien un peu d'être présent; c'est chez lui que j'ai couché, il y a huit jours.

Le 24, la troupe part à 3 heures 1/2. Nous arrivons à San Stefano avant le jour; la ville est cernée. Je reste en dehors, je ne veux pas être présent à ces différentes arrestations. Il fait froid, j'allume du feu avec le lieutenant Joly. On arrête le Prieur; le lieutenant de gendarmerie demande que le capitaine soit présent; on arrête quatre ou cinq autres... trois ou quatre femmes, parmi lesquelles la ragazza d'Andreozi.

Le Prieur demande si je suis là. Don Baltassar, son frère, veut absolument que je sois retourné à Frosinone, la veille. J'évite dans la ville de voir le Prieur, les deux chanoines. Je les aperçois, je me cache, je crains d'être pour eux une occasion d'une plus grande confusion. Le Prieur sort de la ville; on lui a préparé un carretino. Son frère est venu me trouver dans la maison où nous avons pris le café. Ces gens s'imaginent que c'est moi qui suis la cause de leur arrestation, je n'y suis pour rien, c'est assez délicat... J'ai

couché chez lui, il y a huit jours... Mes impressions, je les avais... Je ne suis point étonné de la mesure prise. Avant d'en arriver là, le gouvernement a dû bien examiner. On dit qu'il y a quelques jours, pour la fête de la ragazza, il y avait un grand dîner qui réunissait Andreozi, le Prieur et les deux chanoines. C'est un peu fort!

On dit aussi qu'une certaine Lisetta blessée était allée chez lui se faire soigner et y était morte. Ne serait-ce point les plaintes de cette femme que j'ai entendues toute la nuit dans une chambre au-dessus, quand j'ai couché là.

Toutes les personnes arrêtées sortent et se rangent au milieu de la troupe. Le Prieur m'offre une place, près de lui, dans le carretino. Je refuse. Les femmes y montent; la ligne et les gendarmes attendent les prisonniers et les conduisent de Palombara à Frosinone. Nous rentrons à Prossedi. Après midi, il n'y a plus de messe; nous nous en passons tous, l'Aumônier et la troupe. L'archiprêtre dit : *Ebbe che non a detto la messa per tutti il Papa sta mattina?*

Je suis un peu fatigué, surtout du rhume. Je ne puis pas me coucher, j'ai trop à faire. J'ai bien de la peine à dire mon bréviaire; malgré les fatigues, nos Zouaves attendent la messe de minuit et s'y préparent. Il faut, ce soir, chez les propriétaires, faire *il cenone*. Wyart, Martini, Groboz et de Chevreuse sont invités; c'est bien long et il faut manger beaucoup. Nous causons un instant avec du Fournel, etc., avant la messe,

nos propriétaires y viennent. Je dis deux messes à minuit à la Madonna ; on est bien recueilli, bien édifiant ; j'admire comment, après toutes ces fatigues et le besoin de sommeil, il y a encore tant de monde. Après mes messes, je vais un instant à la cathédrale et enfin me reposer. Le jour, je dis une dernière messe à 8 heures 1/2. Les hommes venus de Velletri, l'autre jour, partent pour Sezzé avec le capitaine du Fournel, à 10 heures. Le capitaine Thomalet est un peu fatigué, Joly a encore la fièvre.

Rabbé, Maurice Dubourg et de Morin accompagnent les partants pour Sezzé ; dîner encore en compagnie avec les mêmes, chez les propriétaires, et souper aussi.

Le 28, nous rétablissons à Prossedi les réunions de la Conférence ; elles se tiennent chez moi.

Le Délégat porte un édit sévère pour réprimer le brigandage dans les provinces de Velletri et de Frosinone.

Le 30, Le Gonidec revient de Velletri et apporte la nouvelle que la 4e compagnie est à Cisterna. Il y a eu une rencontre entre les gendarmes et les brigands ; ces derniers chercheraient, dit-on, à s'embarquer. La 5e est à Frosinone ; les casciatori sont à Viterbe.

Je n'ai pu, cette année, assister à la fête du Pape. Il a loué la fidélité des gendarmes ; j'ai été bien heureux de ces éloges, ils sont bien mérités. Quatre brigands se sont présentés, hier, à Pisterzo ayant été conduits à Piperno, puis à

Frosinone, ils disent n'avoir jamais appartenu à la bande d'Andreozi.

Le 31, au moment de nous mettre à souper, vient chercher Martini ; ordre de partir avec un détachement pour San Stefano. Là, on fait *carara* d'une jolie façon ; un fils a tué sa mère, Martini part avec douze hommes et quatre gendarmes ; il est 7 heures et demie, il fait beau clair de lune.

L'Aumônier termine son année par ces trois textes : *Quis speravit in Domino et confusus est ? — Agimus tibi gratias pro universis beneficiis tuis Domine — Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris.*

1866

Il ouvre l'année 1866 par d'autres textes également édifiants et bien choisis : *Vivit Dominus meus rex quocumque fuerit Dominus meus Rex sive in morte sive in vitâ erit et servus tuus.* — *Non facio animam meam pretiosiorem quàm me dummodo consummem cursum meum.* — *Ipsa virgo virginum intercedat pro nobis ad Dominum Deum.*

1er janvier. Messe militaire. Je souhaite la bonne année. Après la Messe, nous allons chez l'archiprêtre; puis, je reçois à la maison les visites de chacun. Martini est revenu de San Stefano. Un jeune homme de 17 ans, ce n'est plus un enfant, a réellement tué sa mère; elle est morte cette nuit; c'est la mère de la Catharina, lui est le frère du cafetier qu'on a emmené avec le Prieur; c'est une belle famille ! Les brigands ont passé hier soir, vers 9 heures *alle anime Sante*. Les compagnies sont toujours : la 5e à Frosinone, la 4e à Cisterna. Dans la battue de la forêt Caserta, cette dernière n'a rien rencontré; en rentrant, on a arrêté un enfant qui portait une lettre assez compromettante; quatre individus ont été pris et mis sous bonne garde.

L'ordre vient de ne pas aller à San Stefano avant le 7, jour de l'expiration du délai fixé. L'archiprêtre se fait fort de faire présenter Andreozi, je crains bien que dans quelques jours l'archiprêtre n'aille rejoindre le Prieur. Quand la patrouille est allée à San Stefano pour l'assassinat, on a fait appeler le lieutenant de Fumel, il était hors de lui, que pour un sauf-conduit dont il s'était pourvu, il lui livrait sans s'en apercevoir, une dispense pour le Carême.

Je sais à présent pourquoi don Baltassar voulait à toute force savoir si la veille de l'arrestation, j'étais allé à Frosinone, et pourquoi on s'imagine que c'est moi qui ai fait arrêter le Prieur. C'est une histoire faite par un maladroit et mal saisie par un homme prévenu et intéressé.

La chasse aux brigands continue sans grand résultat. Le second délai qui leur a été fixé pour faire leur soumission est passé. Une trentaine seulement se sont présentés. L'archiprêtre de San Stefano qui s'était fait fort de faire rendre Andreozi, qui s'était muni d'un sauf-conduit pour l'emmener à Rome, en est pour ses offres de service. Il dit avoir envoyé cinq *pecorari* partout sur la montagne, à sa recherche, et qu'ils ne l'ont pas trouvé; ce qui lui fait conclure qu'il doit s'être éloigné de ces parages. Prenez garde, M. l'archiprêtre, vous ne semblez pas mal au courant de ce que fait Andreozi.

Le matin, 9, je me décide à aller à Pisterzo, tout le pays est au prince Gabrielli, il doit refaire l'église, ce n'est pas sans besoin. L'Evêque de Ferentino voulait lui faire un procès.

Enfin nous partons pour Prossedi, où nous arrivons avant 6 heures; la pluie a menacé un peu tout le temps. Aujourd'hui 20, le temps est bien changé : pluie, vent, tonnerre, neige sur

les montagnes. Je reçois, le soir, la nouvelle de la mort de la mère de Groboz. C'est bien triste ; mais c'est une raison de plus pour moi d'aller à San Lorenzo. Wyart vient, le soir, nous exhorter à profiter du détachement qui, demain, accompagne le lieutenant de gendarmerie. Nous convenons que c'est prudence, que l'expédition de Pisterzo a été un peu téméraire. Martini, de Kermel, Rabbé m'accompagnent. Nous partons un peu après le détachement ; le temps s'éclaircit, nous rencontrons la voiture un peu avant San Lorenzo ; on ne nous attendait pas sitôt. Nous visitons la collégiale, c'est une ancienne église du XIII^e^ siècle. On y remarque la chaire, le ciborium. On dit que le sang de san Lorenzo se liquéfie le 10 du mois d'août ; je tâcherai de venir à San Lorenzo ce jour là. Le reliquaire passe pour être du Bernin. Il y a une relique de san Thomasso, confesseur français. La légende raconte que la châsse a été trouvée par des bœufs, et portée à San Lorenzo ; les bœufs après sont morts et ont été enterrés devant la porte de l'église.

La fontaine a une belle source. Il y a quelques jours, une sentinelle a tiré la nuit sur un individu qui a été blessé ; sa blessure lui a fait lâcher le pain qu'il portait, il s'est appuyé sur une muraille ; nous avons vu le sang, et il est allé se laver à la fontaine. On a fait immédiatement l'appel à San Lorenzo, il ne manquait personne. On n'a pu trouver non plus où le pain avait été fait. Quelques heures après, on a en-

tendu deux coups de fusil dans la forêt de San Stefano. Les gendarmes pensent que les brigands auront achevé le blessé qui était venu chercher le pain ; c'est assez, dit-on, leur système.

Hier soir, les brigands ont dormi dans le Casino Blanc, qui est à la porte de San Lorenzo. Ils avaient des sentinelles, la patrouille les a vues, le brigadier n'a pas cru devoir y aller. Le brave Antonio nous conduit jusqu'à la Mola de Prossedi ; nous montons la côte à pied par la voie la plus courte, nous arrivons avant 6 heures. Je reçois une lettre de don Baltassar. Il a entendu dire au Faucon, à Rome, que lorsque j'ai couché chez son frère, les brigands y étaient couchés aussi ; il m'écrit pour me prier de démentir cette calomnie et me demander si c'est moi qui ai dit quelque chose de semblable. Je lui réponds que je n'ai pas l'habitude de ces choses-là, que je ne suis pour rien dans l'arrestation de son frère, le Prieur, à San Stefano.

Le 13 et le 14, j'avais fait des projets pour réunir ou voir séparément les compagnies ; mais le 15, à 4 heures, voilà que tout est changé. Frère Désiré, de Velletri, nous dit que la 6^e^ compagnie est partie pour Sezzé ; puis arrive un lieutenant, avec quelques gendarmes : c'est une expédition pour cette nuit. Adieu ! projets. Survient le commandant Georgi de la ligne. La compagnie de San Lorenzo est en route pour Piperno. De Vaulx se hâte de partir avec son escorte ; nous saurons quelque chose plus tard.

Le 16, lever à 3 heures, café à 3 heures 1/2.

Archives diocésaines numérisation

A 4 heures, le Frère Désiré vient avec moi jusqu'à l'embranchement de la route de Piperno. La 2e monte à Piperno, la 8e va par la plaine. Grâce à Borel qui est allé en avant, je trouverai un cheval à Piperno; il devient embarrassant dans la forêt, il faut défaire les murs; nous gardons le silence; après une demi-heure, je descends de l'*oliveto* avec Le Gonidec et du Bourg; à Fosso Nuovo, nous visitons l'église, le cloître, la fontaine, la salle du Chapitre, la chambre où est mort saint Thomas. Saint Thomas en se rendant au Concile de Lyon, fut pris de maladie à Maenza, où il avait une sœur, mariée à un seigneur du pays; il voulut se faire porter au couvent des Chartreux, et il y mourut. Au moment de sa mort, le mur s'entr'ouvrit et le soleil vint se refléter sur sa poitrine, alors qu'il expliquait le Cantique des Cantiques à son secrétaire, qui écrivait. Ce couvent est magnifique, il a été bâti par l'empereur Frédéric Barbe Rousse; le Pape Alexandre III lui imposa cette pénitence pour avoir soutenu l'anti-Pape; il fit bâtir en même temps le couvent de Casa Mari, celui de Grenoble, en France, de Sainte-Marie degli Angeli, à Rome. Ce couvent a été pris aux religieux par Napoléon Ier et les biens ont été vendus.

17. La compagnie de du Fournel va arriver, je vais au-devant; en remontant, j'apprends qu'un détachement est parti avec de Fumel et 20 hommes, vers Pisterzo. Ils vont pour s'embusquer demain. La veille de l'expédition de Fosso Nuovo, un certain Altobelli a été pris par les brigands,

dessous de Sonnino, ils l'ont emmené sur la montagne, ils ont exigé de lui deux mille écus. Le soir, est venu l'avis que domain le frère du détenu doit porter deux cents écus, et partir de Sonnino à 9 heures; *l'appuntamento* est donné à la Mola San Stefano.

18. Le détachement de Fumel a couché à Pisterzo, puis est allé s'embusquer dans les bois, sur la montagne, de manière à surveiller la route et le pont de la Mola. Ce matin, le capitaine Thomalet a vu le brigadier, qui au lieu de la Mola de San Stefano lui parle de la Mola de Prossedi. Il part avec vingt autres hommes pour la Mola de Prossedi. De Fumel qui avait l'ordre, quand il verrait une autre colonne de Zouaves, de se replier sur elle, se replia en voyant celle du capitaine; et une demi-heure après les deux hommes avec les 200 écus passaient au-dessous. Le Gonidec leur parle, ils supplient de ne rien faire, pour qu'on ne tue pas le détenu. Sans la colonne du capitaine, ces deux hommes arrivaient au-dessous de Fumel, il voyait *l'appuntamento*, tombait sur ceux qui venaient recevoir l'argent et les obligeait à les conduire aux brigands.

Don Fabiano de Pisterzo est aussi en pourparlers avec Andreozi; il prétend qu'il veut se rendre, il se dit exempt de tout crime et il demande à habiter dans une ville qu'il choisira d'accord avec le gouvernement; il ajoute que s'il se rend, tous les autres se rendront. Le jour que nous courions après lui, il était en conférence avec le chanoine, et le soir, il prenait Altobelli.

Archives diocésaines

Dans ce même temps, Jean Peters mourait à Velletri. Avant de succomber, il eut beaucoup à souffrir, d'abord d'un abcès assez grave à la main et fut obligé d'entrer à l'hôpital où la petite vérole vint s'ajouter à son mal. Son camarade de Wild le visitait souvent, et l'infirmier religieux de Saint-Jean-de-Dieu, a dit depuis, combien il était édifiant de voir ce jeune homme assister son ami comme aurait fait un prêtre ; de Wild mourut victime de sa charité, il fut atteint de la même maladie et emporté par elle ; Mgr Sacré le confessa en flamand et l'administra. Les Flamands, ses amis, l'entretenaient de choses pieuses ; pour lui, il était toujours en prières, confiant dans la miséricorde du bon Dieu et sans aucune crainte de la mort. Le 21, un prêtre de l'hôpital lui donna l'extrême-onction et l'indulgence de la bonne mort. Le moribond s'unissait avec un grand esprit de foi à ces saintes cérémonies ; il expira le 21 janvier, dans les plus édifiantes dispositions ; ses restes reposent dans un des caveaux du couvent de l'hôpital de Velletri.

Mathieu Le Quellec mourut peu après. Il était entré à l'hôpital depuis quelques jours, quand une petite vérole assez forte se déclara. C'est à peine si le malade comprenait quelques mots de français. Il y avait à Rome, un curé du diocèse de Vannes, M. Dréano, parlant breton, l'Aumônier le pria de venir à Velletri, pour confesser notre malade. Voir un prêtre breton, pouvoir se confesser, dans sa propre langue, fut un grand bonheur pour le pauvre jeune homme. M. Dréano

savait qu'il avait été très-édifié des sentiments si beaux et si délicats de son compatriote. Le Quellec vit avec reconnaissance de la présence de cet excellent prêtre, pour recevoir la sainte communion et profiter des pieuses exhortations qu'il lui adressait. Sa joie fut extrême à cette occasion, et il ne savait comment l'exprimer. Dans les premiers jours de février, la maladie suivit son cours. Pendant les fréquentes visites que lui faisait l'Aumônier, il le regardait en souriant. M. Daniel ne pouvant se faire entendre, lui faisait dire quelques mots par le moyen d'un autre breton, qui parlait français ; le malade alors, était bien content. On se disposait à le faire communier une seconde fois, M. Dréano allait revenir, quand au moment où personne ne s'y attendait, Le Quellec eut une crise qui déconcerta tout le monde et l'emporta. Il fut enterré à Sainte-Lucie, ce fut le premier enterré dans un caveau réservé aux Zouaves.

Mais revenons au brigandage, qui continuait toujours, c'était sans cesse des marches, des contre-marches, des expéditions qui mettaient toutes les compagnies en mouvement, pour saisir un ennemi qui se dérobait à la faveur des forêts, des montagnes, des sentiers détournés et de retraites qui leur étaient parfaitement connues ; ce qui était le plus désespérant, c'est qu'ils avaient partout des affidés et que quelquefois toute la population d'une petite ville, comme San Stefano, était de connivence avec eux. Si les courses dans

Archives diocésaines de Quimper et Léon

les montagnes étaient fatigantes, il y avait à cette guerre des avantages : Le premier, d'exercer les hommes, de les aguerrir, puis de réunir à certains moments, sur un même point, des détachements qui auraient été longtemps sans se rencontrer; dans ces réunions on avait mille choses à se dire, mille aventures à se raconter, chacun avait les siennes. Celle de Guérin n'est pas la moins piquante.

Guérin, en faisant des vivres, est pris par sept ou huit brigands qui le mettent en joue. Deux femmes le prennent par le bras : la femme de Cedroni et celle de Menicucio. L'une d'elles l'invite, en français, à aller manger des côtelettes avec eux; ils parlent de Ceprano... Guérin revient, de Bellevue veut aller voir. Ils étaient convaincus que les brigands allaient se rendre; ils sont bien reçus. On parle d'Andreozi; deux ou trois font partie de sa bande. Il y en avait peu, s'il y en avait parmi eux, qui eussent le visage d'un honnête homme. Ils boivent ensemble : mais enfin il est temps de se séparer. Guérin et de Bellevue s'en reviennent. Pourquoi les brigands les ont-ils laissé aller? On dit qu'ils voulaient prendre de Chazotte. De Chazotte s'était mis en route pour aller traiter et se faire remettre Pesci. Pesci a été pris en allant traiter; ils demandent pour sa rançon 10,000 écus; la rançon a été portée en argent. On dit que les brigands ont jeté l'argent à poignée, disant qu'ils voulaient tout en or. Le chanoine, pris avec Pesci, a été

envoyé après avoir payé 500 écus et avoir été étonné. De Chazotte, averti à temps, n'a pas poursuivi sa route.

Quelques jours après cette affaire de Guérin, il y eut un engagement entre la ligne et les brigands. La femme de Cedroni a été tuée; elle demandait la vie, promettant de faire des révélations, faisant valoir sa qualité de femme; les gendarmes ont été inexorables.

L'Aumônier, au milieu de toute cette agitation, s'occupe toujours de l'ensemble de son ministère; il ne néglige ni la Congrégation de la sainte Vierge, ni la Conférence de Saint-Vincent de Paul. Il réunit l'une et l'autre de temps en temps. Des recrues nombreuses arrivent : ce sont surtout des Hollandais. Son ministère ne sera pas beaucoup accru par les nouveaux arrivés.

« Le 19, je pars à 8 heures 1/4 pour Frosinone et de là dans les détachements de Veroli, Trisulti, etc., si je peux. J'arrive à Frosinone, puis je me rends en voiture à Veroli, avec Padioleau et un autre Zouave. Trente baïoques la place. Je couche chez le capitaine de Nervaux. Demain, il viendra avec moi alla Morena et jusqu'à Trisulti. Veroli est une jolie petite ville, propre, coquette. Je dis ma messe à la cathédrale. J'admire la richesse du trésor, la vraie Croix, le grand calice de la primitive église. Beaucoup de ces richesses ont été apportées de Trisulti par les Français, sous le premier Bonaparte, avec l'intention de les emporter en France. Il y a eu un procès, qui a duré longtemps, entre les moines

Archives diocésaines de Clermont et Léon

de Trisulti et le Chapitre de Veroli. Pie VII a prononcé en faveur de Veroli, avec certaines conditions. La patronne est Marie Salomé, dont ils ont le corps tout entier ; la tête est dans un buste d'argent.

Après cette excursion, l'Aumônier s'occupe d'un prédicateur pour la retraite préparatoire aux Pâques. Mgr Tizzani, l'aumônier en chef, a chargé deux ecclésiastiques d'annoncer la parole de Dieu aux Hollandais.

Le 8 mars, Madame Rosa fait dire à M. Daniel que Pie IX a bien voulu consacrer son calice et s'en servir à la sainte Messe : *Povero Daniele, bisogna farli questo piacere*. C'est un souvenir bien précieux. Pour le conserver toujours, l'abbé Daniel a fait graver sur ce calice l'inscription suivante : *Die quinta martii, Pius papa nonus primitiùs utens, pretiosius fecit.*

Le 5 mars mourut à l'hôpital de Velletri Torquatus Cavaletti. Comme le nom l'indique, c'était un Italien ; il était natif d'Osimo. Il souffrait beaucoup d'une maladie de cœur, tout son corps était enflé, il ne dormait point, il ne pouvait remuer ; c'était une très-grande souffrance pour lui toutes les fois qu'il fallait le changer de place sur son lit. Il était d'une patience admirable ; il avait une petite plainte, arrachée par la violence du mal, qui faisait pitié. Il était si jeune ! L'Aumônier lui parlait du bon Dieu, de la bonne Vierge tous les jours. Sa main tremblait beaucoup et il cherchait toujours sa médaille. Il disait à l'Aumônier qu'il était bien disposé à mou-

r, qu'il s'abandonnait tout-à-fait à la volonté
e Dieu. Et, en effet, il ne témoigna jamais au-
un regret de mourir. Il était d'une tranquillité
e conscience qui faisait plaisir. La Communion
qu'on lui porta le 4 mars, le matin, le mit dans
un repos, une soumission à la volonté de Dieu,
une sorte de béatitude qui se voyait jusque sur
son visage. Son confesseur lui demanda si rien
ne le troublait, qu'il allait peut-être bientôt paraître devant Dieu, il se recueillit et répondit : Rien. Pendant qu'on lui administrait l'Extrême-Onction, il répondait à toutes les prières, se recommandait à la sainte Vierge et disait souvent : Pardon, mon Dieu ! Mon Dieu, pardon ! Il témoignait qu'il était content d'être venu s'enrôler parmi les Zouaves et y faire le sacrifice de sa vie, qu'il serait à recommencer, il ferait absolument ce qu'il avait fait ; il mourut après plusieurs mois de cruelles souffrances et fut enterré à Sainte-Lucie.

Le 12, je pars pour Terracine ; je voyage avec un des fils Cavaletti, de Grotta Ferrata. La famille d'Antonelli, le frère du Cardinal Antonelli habite Terracine. M. d'Albiousse est dans la famille, j'y vais faire une visite.

Il y a à voir la vieille ville de Terracine, la cathédrale, la chaire, les anciens autels, le reliquaire donné par le Cardinal. Saint Pierre s'arrêta à Terracine avant d'aller à Rome, consacra le premier évêque, qui aussitôt s'en alla lui-même consacrer celui de Fondi. On dit que les grands chandeliers de la cathédrale sont sem-

blables à ceux de Venise. Du reste, il y a beaucoup de traits de ressemblance entre cette antique cathédrale et celle de Saint-Marc de Venise. La grande urne qui est à la porte a servi au martyre de plusieurs chrétiens; puis, plus tard, pour les purifications des fidèles avant d'entrer dans le temple.

Nous faisons une visite chez l'Evêque avec M. le capitaine d'Albiousse; Sa Grandeur m'offre encore une chambre dans le Palais épiscopal, à Sezzé. La garnison de Terracine est très-agréable; ces messieurs sont enchantés de s'y trouver, la caserne est très-belle, les officiers sont très-bien logés à l'hôtel Luigi Franchi. Cet hôtel, autrefois, a fait de brillantes affaires, il n'y passe plus personne. Je suis logé là comme à Venise, j'ai une chambre très-agréable, avec vue sur la mer, dont les flots battent les pieds de la maison. Voici une dépêche qui annonce pour ce soir le général de Courten. Il fait bien mauvais temps; je voulais partir demain, mais la revue imprévue du général m'empêche de passer la mienne, je resterai jusqu'après demain.

Le général arrive à midi avec le capitaine de France, le capitaine Mellara; il accepte à dîner avec ces Messieurs. M. et Mme Hefner arrivent aussi, ainsi que le capitaine Saint-Marc; le dîner est bien et très joyeux, le temps ne l'était pas autant; il achève de se gâter. C'est une grosse affaire de rentrer; il faut des lanternes, elles s'éteignent; M. Hefner perd son chapeau. En rentrant; je lui donne mes pantoufles; enfin

nous sommes près du feu, à l'Hôtel Royal. Le 14, à 2 heures, je réunis les vétérans qui parlent français, je voudrais aussi les préparer pour leurs Pâques. Le général, après avoir passé sa revue dans les casernes, continue dans les autres villes où les troupes sont détachées.

Le 15, Messe à 6 heures et demie, je fais faire les Pâques aux Français, à quelques vétérans Suisses; je dois partir à 8 heures; je me sépare de ces Messieurs; le comte Antonelli m'a envoyé sa carte avec une magnifique corbeille d'oranges et de citrons.

Je prends la voiture, j'arrive le soir à Sezzé, à deux heures; la moitié de la compagnie est absente en patrouille. La patrouille est vers Sermonetta, Carpineto. Trois bergers ont été pris, l'un envoyé à Anticoli pour recevoir de l'argent, l'autre, mis à la garde des bestiaux; le 3e retenu. Une lettre des brigands à un propriétaire était ainsi conçue : Messieurs les brigands.... *signori Briganti.* Je prépare pour la communion Pascale, demain 17. Le 17, je pars à 9 heures, dans la voiture je trouve Bernard de Quatrebarbes. Nous sommes à Velletri à 4 heures.

Wyart et Alain de Kersabiec sont nommés sous-lieutenants.

Le 20, je vais à Rome, je vois le Père Alet, qui devra nous prêcher la Retraite. L'ouverture de la Retraite se fera le 23, à midi. Je loge le Père Alet à la Poste : chambre et antichambre. Le Révérend abbé Corte, Aumônier militaire, qui vient pour les Italiens, à la Poste aussi, une

seule chambre ainsi que l'abbé Jacobs du collége belge, qui vient pour les Flamands. Ces messieurs mangeront chez moi, la vieille domestique de la Poste préparera. Mgr Sacré et le R. P. Wild sont déjà logés en ville.

La Retraite s'ouvre à l'heure indiquée, il y aura deux sermons par jour. Le dimanche des Rameaux, le Père Alet est obligé d'aller à Rome pour terminer sa Station, le soir, à Saint-Louis des Français; je le remplacerai; pour me conformer à l'indication du Père, je prêcherai sur le Salut. Je suis content, la Retraite va bien, je ne m'attendais pas à un auditoire si nombreux pour les Français. Nous ne pourrons avoir pour cette année aucun Evêque français, il n'y en a pas à Rome. Le 26, je retarde un instant la Messe pour donner au P. Alet le temps d'arriver à son aise, le train est en gare à 10 heures. Après la Messe, mon ordonnance vient me dire dans la sacristie, que le train est arrivé et qu'il n'y a point de Père. Allons bon! enfin patience, il faut se recueillir un peu, pour prier mieux le Saint-Esprit et penser à remplacer le Père; je fais chanter le Cantique, le sujet est indiqué, il faut prêcher sur l'Enfer. A 11 heures, le Père Alet arrive, il avait manqué le premier train, il est bien fâché de ce contretemps; il reprend le soir avec bon courage.

La veille, je prépare tout pour la clôture et la prestation du serment de fidélité au Pape. La Messe de communion a lieu à la cathédrale, le Chapitre a eu la complaisance d'anticiper hier soir l'office de Matines. Le Vicaire de Velletri dit

lesse. Pour la communion, deux chanoines se gnent à lui. Pendant la Messe, l'orgue joue; la Communion, on chante le *Magnificat*. A oures, réunion à la cathédrale, pour la pres- ion du serment. Le Livre de l'Evangile et le ucifix sont préparés; la troupe arrive à 2 heu- , drapeaux déployés, musique en tête; les mpagnies se rangent en carré long, ouvert du té de l'autel; le drapeau est sur les degrés du œur à la balustrade; auprès du drapeau: le co- nel, l'état-major, l'Aumônier; le Prédicateur alien en quelques mots très-bien pensés et très- ien dits, rappelle l'essence du serment. Après es paroles, l'adjudant-major commande le port armes pour le serment; c'est-à-dire, l'arme au ied gauche, la main droite levée. Déjà on a onné au drapeau et le prédicateur Italien lit entement et hautement la formule du serment en talien; la même cérémonie se répète successive- ment pour les Flamands et pour les Français. Il y a bénédiction très-solennelle du Très-Saint- Sacrement, chant du *Te Deum*; tout s'est bien passé, le Chapitre s'est prêté à tout très-obli- geamment. Après la cérémonie, je remercie MM. les Prédicateurs et les confesseurs, je de- mande pour eux un *Pater* et un *Ave* que nous récitons tous ensemble avant de nous séparer. Tous ces Messieurs s'en vont ce soir. Je reste donc seul pour conserver et nourrir tant d'heu- reux fruits. Que Dieu me soit en aide!

On sait quel indicible attrait les fêtes de Pâques ont pour l'Aumônier. « Je ne puis pas ne pas aller

Archives diocésaines de Quimper et Léon

à Rome pour la bénédiction du Saint-Père sur la place Saint-Pierre. J'assiste à la Messe, le Pape officie; on ne s'habitue pas à voir tant de monde et chaque année on croit qu'il y a plus d'étrangers que jamais. La bénédiction sur la place est on ne peut plus imposante; la voix de Pie IX est toujours magnifique. Je me demande si c'est la dernière fois que nous voyons les troupes françaises rangées sur la place à ce moment solennel; nous verrons... »

Le 15 avril, l'Aumônier recommence ses tournées pour visiter les détachements, à Alatri, à Frosinone. « Le 16, je dis la Messe *alle Scuole Pie*; il y a beaucoup de communions. La seconde compagnie est passée ici avant-hier, se rendant à Subiaco. Le brigandage redouble dans cette contrée, il y a eu une affaire considérable à Senna, la maison de l'archiprêtre a été saccagée, l'église volée, les vases sacrés enlevés avec les tuyaux d'orgue. Je pars à une heure avec une mule, un Villano m'accompagne. Je ne veux pas prendre d'escorte, c'est inutile. Dans la montagne, je vois trois hommes, plus haut; je demande au guide *chi saranno questi*? il observe, et me dit avec calme : *niente de nuovo*.

J'arrive à Sezzé à 5 heures, je dîne avec ces Messieurs, tous sont là, excepté les 25 de Bassiano; 25 partent demain avec Mousty, pour Carpineto; je suis bien arrivé. Les brigands sont plus nombreux que jamais dans ce pays. Le détachement de Bassiano avec Mousty organisait ses patrouilles, d'accord avec Pietrosanti. Cette

[illegible]ente offrait de grandes chances de succès, ce détachement est pour protéger les travaux de la montagne. Avant-hier, Mousty s'était rendu là dans la nuit; ses hommes étaient postés dans une cabane, on avait trouvé une vache tuée enfouie dans la terre; un veau pendu à un arbre; c'était évidemment là la boucherie des brigands. Huit hommes restent dans cette cabane, les autres vont en exploration.... Le matin, à 5 heures et demie, de la cabane, les huit voient les brigands rôder au nombre de dix; vers 6 heures, huit restent dans une prairie et deux s'avancent vers la cabane; il n'y a aucun gradé dans la cabane, le gendarme commande, on se précipite beaucoup trop, on tire de trop loin, les brigands sont blessés, jettent leurs manteaux, mais s'enfuient en disparaissant dans la montagne. C'est un bien beau coup manqué.

» J'étais encore au lit le 20, que déjà mes absents de la veille, à Bassiano, étaient arrivés et m'attendaient. Hier soir, à leur retour, apprenant leur mauvaise fortune, ils avaient pris leurs mesures, et ce matin ils sont partis à jeun et arrivés avant ma messe, de manière à pouvoir y faire la communion.

L'Aumônier ne pouvait arriver plus à propos à Velletri. Il y rentra pour être témoin de la mort la plus édifiante d'un jeune Zouave. Ce jeune homme, nommé Eugène Geneslay, s'était d'abord destiné aux Missions, et était entré dans la Congrégation des Pères du Saint-Esprit. « J'étais appelé, écrivait-il, à défendre par le minis-

tère apostolique la garde du sanctuaire, mais aujourd'hui je suis placé sur la brèche, pour veiller à la conservation de l'édifice. Vous donc, bien cher Père, qui avez l'insigne honneur d'être par la parole, soldat du sanctuaire, ministre de la prière, priez bien le Dieu des Armées de bénir nos armes, de soutenir notre courage et de nous conserver à tous sa grâce, son amour et la santé, et soyez assuré que nous triompherons de nos ennemis. »

Avant de partir pour Rome, il avait évité de voir ses parents; il avait voulu épargner à leur cœur et au sien les déchirements de la séparation; il chargea son frère de leur faire connaître sa détermination, avec tous les ménagements possibles. Il terminait ainsi sa lettre : « Mon cher frère, te dire comment cette idée que j'avais eue autrefois de défendre le Saint-Siége, s'est réalisée, me serait impossible, si je n'y voyais la main toute-puissante de Dieu qui m'a conduit et m'a amené à servir une si belle cause. »

La piété de Geneslay avait été un peu l'occasion de sa maladie. Dès le 27 avril il donnait à l'Aumônier des inquiétudes, et aussi voulut-il lui administrer les derniers sacrements, que le malade reçut avec la plus parfaite édification. Dans ses entretiens pieux avec l'Aumônier, il lui dit qu'il s'était depuis longtemps préparé à la mort, et que depuis le commencement de sa maladie il s'était bien attendu à ne point se relever. Il n'était occupé que du bonheur d'aller au ciel, il aurait bien voulu mourir un samedi. Il causait avec

la Sainte Vierge, comme s'il l'eût vue : Je vais aller vous voir au ciel, ô ma bonne Mère, comme vous devez être ravissante. Il demandait son crucifix. Il souffrait beaucoup, on l'encourageait à la patience. Oh! j'y pense bien. Après une nuit de douleur, il disait : Je viens d'être crucifié, j'espère bien que je ne tarderai pas à aller en paradis. J'avais rêvé cette nuit que j'étais martyr, j'étais si heureux! la Sainte Vierge était là, il paraît qu'elle en a disposé autrement.

Il apportait la plus grande délicatesse, la plus grande humilité pour recevoir les soins qu'on lui donnait, c'était toujours trop pour lui. L'Aumônier lui dit : — J'ai écrit à ces messieurs du Séminaire français que vous êtes malade. — Ah! c'est bien plus de peine que je ne le mérite. — Mais ils prieront pour vous. — Oh! alors vous avez bien fait. — Il dit à la Sœur : Je voudrais encore me confesser. Mais non, c'est inutile. — L'Aumônier, averti par la Sœur, se trouva bientôt auprès de lui. Les Sœurs qui l'assistaient étaient émerveillées de ses pieuses dispositions. Bientôt, je serai en paradis, mon Père, disait-il à son confesseur. A mon arrivée, je verrai la Sainte Vierge Marie Immaculée. Il était tellement occupé de son bonheur d'aller au ciel, et il le désirait si ardemment, qu'il se croyait obligé quelquefois de se rappeler la pensée de la volonté de Dieu et la soumission à cette sainte volonté. — Vous prierez pour nous au ciel, lui dit la Supérieure. — Et oui, certainement, ma Sœur. Et puis, regardant l'Aumônier, il ajouta : Et

aussi pour mon Père, bien sûr. Il priait de l'exhorter et de lui suggérer quelque bonne pensée. De lui-même il répétait : O mon Jésus, miséricorde ! *Jesu, fili David, miserere nobis ! Sancta Maria Immaculata*, priez pour nous... Bienheureux Joseph Labre, priez pour nous.

Il était heureux de voir le prêtre. — Mon Père, vous ne m'abandonnerez pas, n'est-ce pas? vous resterez jusqu'à la fin. — M. Daniel dut le quitter un instant. — Je vais revenir, lui dit-il. — Oh ! je l'espère bien, reprit le malade ; ne m'abandonnez pas, mon Père. — L'Aumônier était passé dans une chambre voisine pour écrire deux mots au Commandant, le prévenir de l'état grave du malade et le mettre à même de venir jouir du spectacle si consolant qu'il donnait. Le Commandant arriva, sa présence combla le malade de joie ; il lui dit : J'aurais mieux aimé aller en détachement, mon Commandant. Puis il ajouta : Si telle avait été toutefois la volonté de Dieu. Le Commandant lui présenta une image de Guérin. A la vue de cette image, son visage s'épanouit. — Oh ! je l'ai déjà bien invoqué. — L'Aumônier lui dit : Vous prierez avec Guérin pour le bataillon, pour le Commandant. — Ah ! certainement, pour le Commandant, parce qu'il a, à cause de sa place, un plus grand besoin de prières que les autres.

La Sœur lui dit : Je vais aller chercher l'image de votre saint Joseph, vous voulez bien? — Mais tout cela me retarde pour aller au ciel. — La Sœur lui apporta les images de toute la

sainte Famille. — Je les verrai au ciel. — L'image de Marie Immaculée lui procurait un ineffable contentement. M. de Woëlmont, qui vint le visiter, l'entendant parler de sa bonne Mère, lui dit : Vous avez votre mère ? — Le malade répondit : Oui, j'ai mon père, j'ai ma mère, des frères, une sœur ; mais, quand je parle de ma bonne mère, je parle de ma bonne Mère du ciel. Il paraît que le matin il avait dit : J'aurais pourtant bien aimé à voir ma mère. On fit la remarque que, dans sa maladie, il n'avait point parlé de ses parents. L'Aumônier, plusieurs fois, fut sur le point de lui en parler ; mais, respectant ce silence, il évita de le troubler par des souvenirs qui l'auraient trop ému, et puis la pensée lui vint que cette âme généreuse avait fait à Dieu, sur ce point, un sacrifice complet et absolu, sur lequel il ne fallait plus revenir. Le 29 avril, vers 3 heures de la nuit, il dit : Ah ! mon Père, je n'en puis plus !... Sainte Marie Immaculée, j'espère bien la voir la première ; le bon Dieu, je l'espère aussi, m'aura fait miséricorde... Pas la plus petite crainte, la moindre inquiétude, c'est le calme du juste ; il désirait mourir. Mon Dieu ! murmurait-il, si cette nuit était la première au ciel ! Il baisait le crucifix, le voulait toujours devant lui, et faisait écarter avec soin tout ce qui pouvait l'empêcher de le voir ; il baisait les cinq plaies l'une après l'autre avec la plus vive dévotion.

A chaque instant, a écrit M. Daniel, il me regardait, m'appelait : mon Père ! et presque tou-

jours il faisait avec moi une prière à Marie conçue sans péché. Je ne pouvais pas obtenir qu'il se contentât d'avoir dans son cœur les sentiments que je lui suggérais, toujours il voulait les exprimer par des paroles. Je ne sais combien de fois il répéta les noms sacrés de Jésus, Marie, Joseph. Je lui parlai de la Congrégation de la Sainte Vierge, à laquelle il appartenait et qu'il avait peu fréquentée, puisqu'il était tombé malade aussitôt son admission. Je lui dis que ses frères dans la Congrégation avaient prié pour lui ; il me dit : Un de mes plus grands bonheurs au bataillon, c'est d'être entré dans la Congrégation. O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous... Je lui dis de prier au ciel pour la Congrégation. Il me dit : Oh ! certainement ; oh ! oui, certainement !

Je sortis un instant, vers 6 heures 1/2, pour aller confesser quelqu'un qui m'appelait à l'église, il baissait, j'avais bien regret de le laisser, je partis aussitôt pour revenir presque immédiatement ; à mon retour, je le trouvai considérablement plus bas ; je lui suggérai les actes de foi, d'espérance et de charité, la volonté de vivre et de mourir dans l'Eglise apostolique romaine, je l'exhortai encore à la contrition ; il répéta avec peine : Jésus, Marie, Joseph ; je lui donnai l'absolution, il leva au ciel de grands yeux, je lui présentai le crucifix, il ne semblait plus le voir, et ne suivait plus les différents mouvements, sa respiration s'allongeait ; je lui fis baiser le Crucifix ; je crus qu'il était mort, il commença une nouvelle respiration, je lui approchai encore le signe de notre rédemption ; il rendit le dernier soupir les lèvres sur le Crucifix.

Il expira au milieu de ses amis, dans les bras de l'Aumônier.

Il désirait que cette nuit fût la première au ciel ; il faut être bien parfait pour y arriver sans passer par le purgatoire ; cependant, quand dans une âme se trouvent réunies au plus haut degré une pureté de conscience peu commune, la plus ardente charité, le dévouement le plus généreux, avec la grâce des sacrements et l'indulgence plénière, il y a bien lieu d'espérer une délivrance immédiate.

Le pieux jeune homme portait sur la chair une grosse corde avec des nœuds, on dut la lui ôter pendant sa maladie ; ce devait être le cordon de Saint-Thomas ; il était tertiaire de Saint-Dominique. Les autres objets de piété qu'il portait sur lui furent envoyés à ses parents.

M. Daniel ajoute : « Il arriva au bataillon tout humble et caché, mais tout dévoué, et de bonne heure j'avais distingué cette âme, et le 15 mars, sur sa demande, il était proposé au conseil et admis à l'unanimité approbaniste dans la Congrégation de Marie, sa bonne mère.

Qu'il se souvienne de ses frères comme nous voulons nous souvenir de ses exemples et des enseignements d'une si sainte mort.

L'ouverture du Mois de Marie vint peu après l'enterrement de Geneslay ; le Mois de Marie marche très-bien, c'est vraiment édifiant ; beaucoup

de bonne volonté, beaucoup d'entrain pour les chants, un jour les Français chantent leurs cantiques, un autre jour les Flamands chantent les litanies de la Sainte Vierge ; la clôture s'est faite avec la solennité ordinaire. Quelle consolation pour moi que ce Mois de Marie, quelle espérance il me donne ! Quelle protection de la Sainte Vierge il attire sur mon cher bataillon, et son pauvre Aumônier ; puissions-nous n'avoir plus occasion d'en faire un autre ensemble, ou bien puisse-t-il se faire à Lorette !

Le commencement du Mois de Mai avait été marqué par un événement très-joyeux pour Velletri. Le cardinal-évêque de Velletri, Mattei, doyen du Sacré-Collége, était venu dans sa ville épiscopale ; son entrée dans son Palais avait été triomphale ; les Zouaves sont allés en corps lui faire visite, Son Eminence les félicite de leur bonne tenue, dit que Velletri est très-content de les posséder, que le Saint-Père entend dire d'eux toute sorte de bien, tous les jours. Il y a grande fête religieuse à Velletri, en l'honneur de la Madone.

Déjà il arrive des processions de Sciociari, hommes et femmes chantent : Viva Maria... sur deux files, s'avancent les femmes, un gros paquet sur la tête, toutes portent un cadeau pour la Madone, c'est très-touchant. Tout se prépare pour la fête ; procession à 6 heures et demie, tous les paysans vont en procession avec de gros cierges, qu'ils offrent ensuite à la Madone ; les femmes également vont en bon ordre sur deux lignes, plusieurs pieds nus ; l'église est magnifiquement tendue. Le corps d'officiers, le jour de la fête, assiste à la grand'Messe ; le cardinal préside, un évêque offre le saint Sacrifice ; continuation de la fête en dehors de l'église, feu d'artifice, tombola, etc.

Le 28, le lieutenant Zacharie du Reau, son frère, un autre Zouave et quatre gendarmes s'en revenaient par la voiture de Terracine, quand un garçon qui s'était jeté dans le canal, en sortit au moment où la poste passait, fit arrêter la voiture pour raconter à ces messieurs qu'il n'y avait pas plus de cinq minutes que douze brigands venaient d'enlever toute une famille ; Zacharie du Reau descendit de voiture promptement et se mit à la poursuite des brigands avec ses hommes. On a appris par le télégraphe, qu'un monsieur d'une des premières familles de Terracine était sorti en voiture avec son fils, un garçon et le cocher, qu'ils avaient été arrêtés par des voleurs, et que ces voleurs demandaient douze mille écus de rançon. Ce fut sur les indications du garçon que le lieutenant avait résolu de les poursuivre. Le fait avait été connu à Terracine et soixante bourgeois s'étaient armés et étaient partis avec cinquante Zouaves. Comment la délivrance a-t-elle eu lieu ? on ne le savait pas encore, mais plus tard le brigadier de Sonnino avec quelques gendarmes reconduisait le monsieur et son fils à leur demeure, à Terracine. Les brigands auraient renvoyé le père d'abord, puis le fils ensuite. Du Reau est le héros de Terracine, pour son acte

de courage. Du Reau, arrivé ce soir, 30, raconte la chose à peu près comme nous venons de la dire. Seulement il semble que les brigands n'ont renvoyé le père, que quand ils se sont vus pressés par Du Reau et ses hommes. Le père est vieux, et malgré les coups de poing, il ne pouvait plus marcher assez vite, au gré des brigands.

La petite vérole avait cruellement sévi pendant le mois de mai, et on avait eu à déplorer bien des morts. Le premier qui fut atteint, dans ce mois, fut Léonard Wimmings; après quelques jours de maladie, il fut pris d'une agitation telle, qu'il fallait plusieurs hommes pour le tenir. Le 11, il avait le délire, il n'était occupé que du Pape; à l'arrivée de l'Aumônier, il lui dit : Vous êtes le Pape. Il eut heureusement des moments lucides, pendant lesquels on put lui donner les derniers sacrements; il mourut le 12, à Velletri. Hésius, son compatriote, expirait presque en même temps, dans les meilleures dispositions, à l'hôpital du Saint-Esprit. La maladie s'était aggravée à Rome, où il était venu demander un congé de convalescence. Ce fut Mgr Sacré qui l'assista. Un autre Flamand, Bernardo Hacke, ne tarda pas à les joindre; c'était un jeune homme d'une douceur angélique, d'une patience à toute épreuve; il s'éteignit et passa comme un souffle, à 11 heures et demie, le 18 mai.

Un de ses compatriotes disait que dans son pays il était l'édification de sa paroisse; tout le monde l'aimait, il communiait tous les dimanches; son intention était de se faire religieux plus tard, en quittant le bataillon

Pierre de Wild, Hollandais, était mort le 10 mai à Velletri. Petite vérole, fièvre typhoïde, pulmonie, gangrène, on eût dit que toutes les maladies se seraient entendues pour faire du pauvre garçon un véritable martyr; il souffrait avec une patience exemplaire. Il était déjà tout en décomposition. Par intervalles, on croyait qu'il allait étouffer; plusieurs fois on lui récita les prières des agonisants, plusieurs fois aussi il reçut la sainte Communion, deux fois l'Extrême-Onction, ayant eu une rechute. Il était couvert de plaies, d'abcès; la gangrène le dévorait, il était empoisonné par l'infection qu'il répandait. Il souffrait avec une patience qui surpasse tout ce que l'on pourrait dire; il ne pouvait bouger sur son lit, il fallait le panser, souvent le faire manger : jamais une plainte; ses pansements étaient à vif, pas un instant sa patience ne se démentit. Il était parfaitement résigné, il craignait toutefois que la patience ne vînt à lui échapper; il était bien préparé, il attendait la mort comme une libératrice, il avait toujours le crucifix sur son lit et devant les yeux. Il rendit son dernier soupir si doucement, que l'infirmier qui était auprès de lui ne s'en aperçut pas. *Pœnas cucurrit fortiter et sustulit viriliter, æterna dona possidet.*

Arnold van Hooft était entré à l'hôpital pour un abcès, il y prit la petite vérole; la maladie suivait son cours, quand des symptômes alar-

mants se déclarèrent ; on s'empressa de l'administrer, et le 20 mai, à 11 heures 1/2, il rendit à Dieu son âme. *Suscepit Dominus sacrificium ejus.*

Quand Corneil Massuyer, Hollandais, entra à l'hôpital, le 16 mai, il n'avait rien d'inquiétant ; mais les abcès dont il souffrait prirent bientôt un caractère des plus sérieux. Par précaution, on lui administra les sacrements. La gangrène déjà s'était mise dans le bras. Le 25, le docteur ne voyait plus d'autre espérance que de lui couper le bras, s'il désenflait un peu. Le 27, le docteur fit très-habilement l'amputation. Le malade, qui était trop faible pour être chloroformé, supporta l'opération avec beaucoup de patience et de courage ; la journée fut assez bonne. Le 28, au pansement du matin, il n'était pas plus en danger que la veille. Cependant le système nerveux semblait se prendre, le soir il était plus mal. On veilla près de lui toute la nuit. Le 29, à 4 heures du matin, l'infirmier le trouva plus mal, avertit la Sœur. A 5 heures, il mourut si tranquillement que ce fut presque imperceptible. Il avait eu précédemment l'application de l'indulgence plénière et les prières des agonisants.

L'enterrement a eu lieu le 30, à 8 heures, avec toutes les cérémonies ordinaires ; le corps, avec celui de ses camarades, a été déposé à Sainte-Lucie.

De Ruiter tomba malade à Piperno, où il était avec sa compagnie. Sa compagnie étant partie, le capitaine le recommanda bien aux Religieux

infirmiers et laissa auprès de lui un zouave, hollandais comme lui, et qui entendait un peu le français et l'italien. Comme le mal s'aggravait, un Religieux se présenta. Son compagnon lui demanda s'il n'avait pas besoin de se confesser, si quelque péché n'inquiétait point sa conscience ? Le malade répondit que non ; cependant qu'il aurait été bien content d'avoir un confesseur flamand, parce qu'on avait toujours quelque petite chose à dire, mais qu'il n'avait sur sa conscience aucun péché qui le gênât ; le prêtre lui dit par interprète qu'il allait lui donner l'absolution. Il la reçut avec beaucoup de foi et de reconnaissance. Il exprima à son camarade combien il était résigné, et lui dit que ce serait un grand bonheur pour lui de mourir, qu'il ne l'avait pas espéré sitôt. Il lui parla souvent de ses parents, il lui recommanda aussi de l'exhorter. Son ami l'assistait comme aurait fait un prêtre, il lui récita les prières des agonisants, lui ferma les yeux. Quels admirables et touchants exemples donnaient ces bons jeunes gens !

Corneil Schramm, mort à Ceprano le 2 juin, n'eut que quelques jours de maladie. Il s'était confessé en pleine possession de lui-même, il n'y avait pas huit jours, Mgr Sacré s'étant trouvé en tournée à Ceprano. Quand on le vit en danger, on fit demander un prêtre italien. M. du Ranquet et un Hollandais, ami du malade, servirent d'interprètes. M. du Ranquet traduisait l'italien en français, le Hollandais traduisait le français en langue maternelle, et les exhorta-

Archives diocésaines de Quimper et Léon

tions arrivaient ainsi jusqu'au malade. Il avouait du reste, qu'il n'avait rien sur la conscience qui l'inquiétât, s'étant confessé, il n'y avait pas huit jours encore ; il s'excita avec une grande ferveur à la contrition, fit la sainte Communion et reçut l'Extrême-Onction. Il mourut entouré de ses compatriotes et exhorté par eux jusqu'à la fin. Il fut enterré dans la cathédrale.

Théodore Buys eut l'avantage d'être assisté par un prêtre de ses compatriotes, de passage à Velletri, M. Van de Wiel, qui l'administra et lui donna tous les secours religieux. Le jeune homme mourut dans les sentiments de la plus parfaite résignation, le 11 juin.

Tout n'était pas deuil pour le bataillon : il y avait de temps en temps de brillantes et saintes fêtes. L'arrivée de Mgr de Dreux Brézé à Velletri fut une de ces fêtes. Les Zouaves avaient gardé un précieux souvenir du premier passage de Monseigneur et de ses paroles à Marino. Sa Grandeur voulut bien dire la messe militaire le 3 juin, tout avait été bien préparé ; le Chapitre s'était montré très-bienveillant et très-empressé. Monseigneur, parlant du sacrifice sanglant de la Croix et du sacrifice caché, oublié, moins apprécié, du Sauveur dans la sainte Eucharistie, sacrifice plus pénible pour le cœur de Jésus que le premier, en fit une belle application à son auditoire, « Et vous aussi, vous avez eu votre sacrifice, votre sacrifice sanglant : plusieurs d'entre vous en portent les glorieuses marques ; sacrifice glorieux qui a eu son retentissement dans le monde entier ; mais vous avez aussi votre sacrifice eucharistique, caché, oublié, peu approuvé ; sacrifice du silence, de l'inaction, de la souffrance ; sacrifice de ne pouvoir pas se sacrifier ; et vous sentez, messieurs, que celui-là est plus pénible et plus dur ; quand on a du cœur on sent cela... et Notre-Seigneur l'a senti dans la sainte Eucharistie. La plus grande marque d'amour est de donner sa vie pour l'objet aimé, et voilà pourquoi vous donnez au monde le plus grand exemple de dévouement et d'amour, en offrant volontairement votre vie. S'il y a un plus grand sacrifice, c'est celui dont nous parlons, où l'on se donne et l'on n'est pas apprécié, et où on a le regret de ne pouvoir pas se donner de la manière que l'on voudrait. Messieurs, votre sacrifice est sanglant de sa nature, mais plus souvent il ressemble au sacrifice eucharistique ; votre sacrifice aura, comme à Bolsena, ses jours où le sang se montrera ; et, j'en suis convaincu, dans un endroit ou dans un autre, peut-être pas tous, mais au moins quelques-uns, et franchement je vous le souhaite, vous donnerez votre sang. »

A Mgr de Moulins succède l'évêque de Poitiers. Par une heureuse coïncidence, avec Mgr Pie arrivent 200 hommes, venus des différents détachements ; ils seront bien aises d'entendre le grand évêque. Il adresse à son auditoire une admirable homélie.

Il commente d'abord ces paroles adressées à saint Pierre : *Ex hoc jam eris homines capiens*. Cette parole s'est vérifiée, et saint Pierre a pris

plus d'hommes qu'aucun pêcheur n'a pris de poissons... Il y a eu des tempêtes, des nuits obscures, mais quelle qu'ait été l'agitation du temps, l'obscurité des nuits, toujours Pierre a pris des hommes, et aujourd'hui vous ne faites que vérifier cette parole ; vous avez été pris par Pierre et, ce qui est miraculeux, pris en dépit de tout ce qui ordinairement prend les hommes : ils sont pris par les engins de l'orgueil, de l'intérêt, de leurs passions, et vous vous avez été pris, contre tout cela, dans les engins de votre propre dévouement, contre votre intérêt, contre votre gloire humaine, contre vos passions et c'est en cela que votre pêche est miraculeuse. Après ce mot sur l'Evangile du jour, Sa Grandeur donne un admirable commentaire de ce verset du livre des proverbes : *Qui servat ficum, comedet fructus ejus et qui custos est Domini sui gloriabitur*. Le figuier c'est Jésus-Christ ; c'est l'Eglise, c'est la foi, c'est la vertu ; la fécondité du figuier récompense les peines de celui qui le cultive. Mgr a fait de ce texte la paraphrase la plus intéressante et la plus neuve.

Nous ne suivrons point l'Aumônier dans toutes ses visites aux différents détachements, pour remplir auprès d'eux les fonctions du saint ministère ; elles le fatiguaient beaucoup, mais elles avaient l'avantage de lui donner l'occasion de satisfaire sa pieuse curiosité, d'entretenir les meilleures relations avec les jeunes gens du bataillon, et d'admirer les sites merveilleux que le pays présentait sans cesse à ses regards, de quelque côté qu'il tournât ses pas. Cette fois, il était dirigé du côté de Subiaco. Quelle intéressante excursion il allait faire ! Souvent aussi ses voyages étaient marqués par des incidents curieux, par des anecdotes, qui en rompaient la monotonie.

Il en est une que nous aurions passée sous silence, mais l'excellent abbé, qui a fait de son journal, pour la circonstance, le livre de ses confessions, raconte avec une trop aimable simplicité, la peccadille qui lui était échappée, pour que nous ne la citions pas. Il voyageait à travers la montagne, les chemins étaient très-difficiles, le temps était très-chaud, les guides étaient altérés, on le conçoit sans peine, et avaient un peu plus que de raison arrosé leurs gosiers desséchés, ce qui ne plaisait qu'assez peu à l'Aumônier. Il arriva ce qui arrive toujours en pareille occurrence ; tant plus les guides avaient bu, tant plus ils voulaient boire. Celui de l'Aumônier, plus altéré que les autres, s'approchant de lui et lui tendant la main, lui demande l'argent d'une *fotiglietta* ; l'abbé, cédant à son indignation, par un mouvement *primo primus* tout à fait irréfléchi, fit reposer sur la joue de son guide ce qu'en Italie pas plus qu'en France personne n'aime à recevoir. Le guide parut tout abasourdi, non pas du coup qui n'était rien, mais par la pensée qu'il l'avait reçu de la main de l'Aumônier. Le soufflet n'était pas donné, que l'abbé Daniel disait : O pauvre père Féret, où êtes-vous ? Vous auriez bien dit encore comme autre-

fois : ce n'est peut-être pas un acte peccamineux, mais vous avez montré là la fougue de votre caractère indompté. Le guide, qui voyait son honneur de Romain outragé, ou plutôt qui voulait escompter le soufflet, paraissait l'avoir beaucoup à cœur. Il disait : j'ai 27 ans, j'en vivrais 80, je ne l'oublierai jamais, je le dirai à mes enfants : j'ai demandé une *foglietta* à l'Aumônier, *poi m'a dato un calzotto da malattia questo*. L'abbé Daniel, qui savait qu'un petit soufflet pour son guide n'était pas un péché irrémissible, qui connaissait la cause de ses plaintes et le moyen infaillible de les faire taire, arrangea tout avec quelques paoli. Il ajoute : nous n'avons jamais été meilleurs amis ; pendant toute la route les petits soins ne m'ont pas manqué ; à la fin du voyage, il m'a demandé en grâce, de le prendre de préférence pour la prochaine campagne. *Errico Ercole !*

Ce fut au retour de cette tournée que l'Aumônier eut la douleur encore de voir mourir plusieurs Zouaves. Catry à Ceprano, son nom est inscrit au livre des morts, à la date du 4 juillet, sans autre détail ; Mollsinger mourut à Veroli, en revenant de Rome, où il était allé avec le plus grand plaisir, pour la fête du 21 juin. Sa mort fut comme celle de tous ses camarades, très-édifiante. L'Aumônier alla avec le capitaine de Lambilly chez Mgr l'Evêque, pour tâcher de tout arranger, afin de le faire enterrer dans l'église. L'Evêque se prêta à tout de très-bonne grâce, de même que le Chapitre. Mollsinger était

brave soldat, d'une propreté remarquable dans sa tenue, de beaucoup de bonne volonté, bien-aimé de ses camarades, bon chrétien, exact à fréquenter les sacrements.

Van der Linden mourut à Castro, le 14 juillet, après quelques jours de maladie ; par bonheur il s'était confessé à un prêtre flamand, il y avait fort peu de temps ; il ne parlait pas du tout le français. L'Aumônier dut le confesser par interprète. Il reçut les sacrements avec une foi et une piété qui édifièrent tous les assistants. M. Daniel lui suggéra quelques pieuses pensées avant et après la sainte Communion ; il les goûtait avec bonheur, il joignait les mains avec piété, inclinait la tête au saint nom de Jésus et devant la sainte Hostie.

Le 23, Arnold Schurman mourait dans la même ville d'une petite vérole, compliquée d'une fièvre pernicieuse. Il offrit à Dieu son sacrifice d'un cœur joyeux, soutenu par toutes les consolations que la Religion donne à ses malades. Le même jour, fut également emporté, par un accès de fièvre pernicieuse, Séraphin Van Acher, Hollandais comme les précédents ; il eut le temps de recevoir tous les sacrements. Il fut enterré, comme ses camarades, à Sainte-Lucie.

Edouard Wieme reçut, le jour même de sa mort, la Communion et l'Extrême-Onction avec pleine connaissance et avec une piété qui édifiait, non-seulement ses compagnons d'armes, mais encore le prêtre et les Sœurs. Il voulait toujours avoir le crucifix entre les mains, le bai-

Archives diocésaines de Quimper et Léon

sait avec amour, s'entretenait avec son Dieu s
la croix ; il y mettait un abandon, une onctio
qui touchait. « Mon Dieu ! je vous ai offensé
c'est vrai ; mais vous êtes si bon, si miséricor
dieux ! Mon Dieu ! vous êtes mort pour moi
voilà le moment où vous allez me racheter ! I
pressait le crucifix sur son cœur ; son visage
rospirait le bonheur et la confiance la plus en
tière, sans aucun mélange. Il expira dans ce
sentiments.

Casimir, duc de Blacas, mourut le 26 à Vel
letri. Il s'était engagé le 9 juin ; il s'était mis à
son service tout entier et le faisait régulièrement.
Il n'était pas au régiment depuis un mois, quand
il tomba malade. Assurément, ce ne furent pas
les soins qui lui manquèrent ; après avoir été
deux jours à l'hôpital, il fut soigné en chambre,
chez le duc de Chevreuse, son camarade. Dès le
principe de la maladie, il avait demandé l'Au
mônier ; l'Aumônier étant absent, il s'était con
fessé au Père Bonaventure. On avait cru pru
dent de ne pas attendre. M. le comte des Cars,
son oncle, arriva le 14 juillet. Il fit venir une
seconde Sœur. Cependant l'état du malade, quoi
que grave, laissait des espérances ; il avait une
connaissance parfaite, se montrait très-sensible
au moindre service, toujours poli et reconnais
sant de ce que l'on pouvait faire pour lui. Le doc
teur prit en consultation un de ses confrères.
Le mal était combattu avec une intelligence par
faite et une grande énergie. Mais le mal se com
pliquait et les symptômes devenaient de plus en

plus alarmants ; une maladie se fortifiait d'une
autre. On se résolut à faire venir de Rome une
célébrité médicale. Les médecins furent tous
d'accord sur la maladie, sur la manière dont elle
avait été prise, soignée. Le dimanche, le noble
et pieux jeune homme dit à la Sœur : Quand
M. l'abbé Daniel sera venu, je voudrais le voir
en particulier pour me confesser. Sur ces entre
faites, son oncle étant entré, il le prévint de ce
qu'il allait faire. Son oncle le félicita et lui dit :
Mon ami, je vais te laisser seul un instant. L'Au
mônier saisit cette occasion pour le préparer à
la sainte Communion. — Mais comment ferai-je
pour communier ? je dois boire de demi-heure
en demi-heure. L'Aumônier lui expliqua qu'il
pourrait communier sans être à jeun. — Alors,
quand sera-ce, M. l'abbé ? — Tout de suite, re
prit le confesseur, pendant que vous êtes prêt
et pour ne pas vous fatiguer. Aussitôt qu'il
aperçut la Sœur, il lui dit : Ma Sœur, je vais
communier. — C'est une grande grâce, M. Ca
simir, lui dit la Sœur. — Oui, ma Sœur. Puis,
se recueillant et joignant les mains, il priait tout
haut : Mon Dieu ! disait-il, aidez-moi à vous re
cevoir dignement dans mon cœur. Il reçut la
sainte Communion dans les sentiments d'une
grande foi... Il avait peine à avaler la sainte
Hostie, il appela l'Aumônier avec anxiété ; déjà
la Sœur le faisait boire, il était préoccupé, et il
dit à M. Daniel : Assurez-vous, M. l'abbé, qu'il
ne reste aucune parcelle. Après l'avoir tran
quillisé, M. Daniel lui suggéra successivement les

actes après la Communion. La Sœur resta à prier près de son lit, pendant qu'intérieurement il continuait son action de grâce ; il était heureux.

Cependant la maladie faisait de rapides progrès. Le 25, M. le comte des Cars vint trouver l'Aumônier et lui dire qu'il voyait la position beaucoup plus désespérée, et lui demander s'il ne fallait point la faire connaître à son neveu. « La vraie charité, c'est de faire aux siens le plus de bien qu'on peut. Ce serait mon fils, que je voudrais l'avertir, et je lui dirais moi-même : Mon fils, nous devons espérer de nous revoir au ciel, mais, pour le moment, il faut penser à nous séparer. » Il ajouta : « Je ne voudrais avoir aucun reproche à me faire ; il est venu ici pour mourir, s'il le fallait ; eh bien ! qu'il comprenne que le bon Dieu accepte son sacrifice et qu'il meurt pour l'Eglise ! » Où trouver des sentiments plus généreux et plus chrétiens ?

L'Aumônier lui confia cette délicate mission ; elle ne convenait à aucun autre mieux qu'à cet oncle si religieux. M. l'Aumônier accompagna M. le comte des Cars chez le malade. Son oncle lui demanda s'il ne serait pas bien heureux de voir le bon Dieu. Il lui répondit : Oh ! oui, mais il faudra auparavant passer par le Purgatoire. M. Daniel l'exhorta à se mettre dans l'état où il voudrait être pour paraître devant Dieu. Il lui rappela qu'il était venu à Rome pour l'Eglise ; que si le bon Dieu acceptait son sacrifice, ce serait pour lui un grand honneur et un grand mérite. Il se confessa de nouveau avec une humilité parfaite, c'était le moment où la [illegible] corde de Dieu achevait son œuvre dans son jeune serviteur. De cette heure-là, la connaissance faiblit peu à peu, la langue embarrassée articulait difficilement. L'Aumônier, un peu plus tard, crut devoir lui donner l'Extrême-Onction. Pendant qu'on allait prévenir ses amis, son confesseur chercha à l'exhorter, à lui suggérer quelques bons sentiments ; il crut distinguer qu'il récitait son acte de contrition. Le colonel, le commandant, M. de Troussures, M. de Vaulx, et beaucoup de ses amis, étaient là réunis, tous très-édifiés des dispositions du malade. M. le comte des Cars, le Commandant et l'Aumônier passèrent près de lui la nuit en prières. Ils récitèrent ensemble les litanies de la Sainte Vierge, les prières des agonisants, ces prières empreintes d'une suprême consolation et d'une suprême tristesse. Ils y ajoutèrent les litanies du saint nom de Jésus : le malade allait passer. A ces mots : *Per admirabilem ascensionem tuam,* ils crurent qu'il avait cessé de respirer. Son confesseur lui fit baiser une dernière fois le crucifix, et il expira avec un calme, une tranquillité, une douceur inexprimables.

Les assistants récitèrent le *Subvenite Angeli* et le *De Profundis.*

Les Sœurs le déposèrent sur son lit, les gens de la maison vinrent le voir, ils disaient : C'est un Saint Louis de Gonzague. La Messe fut immédiatement dite à l'intention du défunt. Son oncle et le Commandant voulurent communier à son

intention. A sept heures, l'enterrement eut lieu à Sainte-Lucie, selon la coutume. Le soir, le corps fut embaumé. On devait le transporter en France.

Le jeune Behiels, belge de nation, mourut presque le même jour. Déjà depuis bien longtemps il était malade à l'hôpital de Velletri, on avait espéré le renvoyer dans sa famille pour le guérir. En attendant, on avait cru utile de le transporter à Rome, à l'hôpital du Saint-Esprit. L'Aumônier lui a rendu ce témoignage, que difficilement on trouverait plus de patience et de résignation. La maladie de cœur dont il était atteint le faisait souffrir horriblement. Difficulté de respiration, étouffements prolongés, tout le tourmentait. Il passait les jours assis sur son lit et ne pouvait prendre un peu de sommeil que dans cette situation. Jamais de plainte; il répétait souvent : C'est la volonté de Dieu... c'est bon de faire la volonté de Dieu... je suis content puisque Dieu le veut. La foi et la patience du malade ne firent qu'augmenter à mesure que les derniers moments de l'épreuve approchaient. Il reçut tous les secours de la religion, assisté par le Père de Wild et visité par ces messieurs du Collége belge; il mourut le 28 juillet à 10 heures du soir. *Si compatimur et conglorificabimur.*

Nous avons eu plus d'une fois dans le cours de ce journal occasion de parler de la Congrégation de la Sainte-Vierge et de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

L'abbé Daniel qui ne laissait passer aucune

circonstance pour entretenir la piété et la foi dans le bataillon; qui savait que rien n'inspire l'amour du sacrifice et du dévouement comme la religion, comprenait que c'est dans la pratique des vertus chrétiennes, que les Zouaves devaient puiser leur principale force, que c'est par là qu'ils deviendraient un corps à part, un véritable corps d'élite; il établit sans bruit, presque dans le mystère, la Congrégation de la Sainte-Vierge, pour les âmes les plus avancées, là était le noyau le plus solide, le plus précieux du régiment, ceux qui devaient le mieux en conserver l'esprit et la vie. Il savait aussi l'heureux et saint emploi que les riches peuvent faire de leurs richesses, les promesses faites à ceux qui ont le cœur compatissant, combien de bénédictions ils attirent sur eux et sur leurs familles; pour les âmes charitables, généreuses, il avait institué la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, afin de les accoutumer au spectacle de la misère, de l'infirmité et de la souffrance, et de leur apprendre à secourir les pauvres et les malheureux.

De concert avec un jeune officier de grande distinction, et d'une famille illustre dans les fastes de notre histoire, Henri de Villèle, qui depuis s'est fait religieux, il résolut d'établir l'Adoration spirituelle du Très-Saint-Sacrement.

L'Adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacrement était une pensée qui avait pris naissance dans le bataillon, à son origine. Enfants d'une même famille, réunis de tant de pays différents, dans un même but, les Zouaves sentaient le be-

soin de s'associer dans la prière, de se fortifier les uns les autres, en se réunissant au centre de toute unité, au foyer de la Charité, à la source de toute force chrétienne, à Jésus-Christ, au Saint-Sacrement. Mais comment faire la visite réelle? pour des militaires, c'est difficile, souvent même impossible. On y avait pensé à Anagni, à Frascati, mais on y avait renoncé pour penser à l'adoration spirituelle. Henri de Villèle, le premier, en avait parlé au Saint-Père; le Souverain-Pontife l'avait encouragé. M. Daniel, dans une audience qu'il eut le 14 du mois d'août, obtint l'érection canonique de l'Adoration spirituelle du Très-Saint-Sacrement. Voici la supplique qu'il présenta au Saint-Père :

« Très-Saint Père,

Les Zouaves Pontificaux, pour établir entre eux une union plus intime de prières et aussi pour suppléer à l'impossibilité où ils sont souvent de pouvoir faire à l'église une adoration prolongée du Très-Saint-Sacrement, ont institué parmi eux l'Adoration spirituelle du T.-S.-Sacrement.

Néanmoins, outre la visite spirituelle, ils vont une fois par jour, pendant quelques instants, adorer le Très-Saint-Sacrement, et prier spécialement pour l'Eglise et pour le bataillon.

Les membres de cette Association, humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté, la supplient de daigner leur accorder : 1° La faveur de la bénédiction apostolique; 2° L'indulgence plénière, le jour de l'admission; 3° L'indulgence plénière, le jour de la fête du Très-Saint-Sacrement; 4° 300 jours d'indulgence, toutes les fois qu'ils réciteront cette prière : O mon bon ange, allez dire à Jésus que je l'adore dans le Très-Saint-Sacrement. »

14 août 1866.

Pie IX écrivit au-dessous :

Innuimus juxta petita servatis servandis.

Bientôt des personnes du monde, désirant de prendre part à cette union de prières pour l'Eglise, le Souverain Pontife et le bataillon; l'Aumônier demanda que les personnes pieuses, laïques ou ecclésiastiques, qui voudraient s'associer, eussent part aux mêmes priviléges; le Saint-Père répondit : *Povero capellano bisogna servirlo meglio*, et il demanda à Mgr Mercurelli secrétaire des lettres latines, de rédiger en règle un bref à perpétuité, de la concession des grâces demandées.

Les brigands sont toujours sur la scène et occupent le public, les Zouaves et leur Aumônier. Près de Brassiano, un individu a été arrêté avec sa femme et son fils. Ce sont des brigands élégants de costume et de langage. On les dit bien mis et parlant fort bien leur langue. La femme a été renvoyée avec son fils, mais avec engagement de porter six mille écus, tel jour, sous Tivoli, pour leur rançon. Désespérant de faire trouver cet argent par le fils, le père est relâché et le fils retenu en otage. On a trouvé 300 écus. Les brigands sont offensés qu'on leur porte du

papier ; ils veulent tout en bons napoléons d'or. Pendant ce temps-là, le fils, à tous égards, est bien traité ; on lui permet même de faire de l'équitation, etc. A l'heure indiquée, on entend sous Tivoli le trot d'un cheval. Un des brigands met le pistolet sous la gorge du jeune homme : si c'est le gardien avec l'argent, c'est bien ; si c'est la force armée, c'est fini. C'est le gardien. Après avoir reçu les six mille écus en napoléons d'or, qui ont coûté près de neuf mille écus, ils restituent les trois mille écus en papier. Ceci est à vous : à chacun le sien. On trouverait difficilement de plus honnêtes brigands, des voleurs plus aimables. A quelque temps de là, le jeune homme, mis en liberté, est accosté à Rome par quelqu'un élégamment mis, qui lui offre un café, ce qu'il voudra, et se fait reconnaître pour celui qui l'a pris et gardé ; il paie et se retire en disant : *Addio, è zitto*. Adieu et silence.

Un capitaine de gendarmerie allait de Castro à Ceprano. A trois milles de Ceprano, il est assailli par les brigands, qui crient : A l'officier ! Un gendarme seulement est tué. C'est peut-être le premier fait de brigands attaquant les premiers.

Les Piémontais menacent toujours. Sous prétexte de poursuivre les brigands, ils ont violé deux ou trois fois le territoire pontifical.

Pendant ses tournées, M. Daniel s'occupe de faire des recherches sur un prêtre de la communauté de Saint-Clément de Nantes, qui est mort en odeur de sainteté, en Italie, à Sainte-Marguerite, paroisse de Monte-San-Giovani. Il a recours à l'abbé de Casamari, à l'évêque du lieu, il interroge des vieillards de la localité. On constate la haute opinion de sainteté qu'on avait de cet étranger, on retrouve le lieu de sa tombe ; tous ces renseignements sont fidèlement transmis à M. l'abbé Richard, vicaire-général de l'évêque de Nantes, qui les avait demandés. L'Aumônier était sans cesse en route : à pied, à cheval, en voiture, en chemin de fer ; il fallait visiter les détachements et voir les malades.

Les morts étaient fréquentes. Jean-Baptiste Thomas survécut peu à Behiels ; il mourut le 21 août, après avoir été confessé. On ne s'attendait pas à le voir sitôt mourir ; il fut enterré à Sainte-Lucie par l'abbé Vanden Branden, pendant l'absence de M. Daniel. Deux jours après, c'était le tour d'Auguste Van Pelt, Hollandais. La gangrène s'étant déclarée dans la gorge, il lui était impossible d'avaler, par conséquent il ne put faire la sainte Communion. M. Paaps, aumônier, lui donna l'Extrême-Onction et l'indulgence plénière ; il comprenait qu'il allait mourir ; sa résignation était parfaite, son sacrifice accepté de grand cœur ; il désirait le faire.

Henri Cox mourut le 31 août, à Velletri, il était d'une grande résignation. M. l'abbé Paaps le confessa et lui donna l'extrême-onction, avec la bénédiction apostolique ; et lorsqu'il lui demandait s'il était bien résigné à la volonté de Dieu, s'il se soumettait à la mort, il répondit que c'était son plus grand désir.

Edouard Schuyster était entré à l'hôpital avec la fièvre. La gangrène se déclara bientôt dans une jambe et dans un bras. Le 2 septembre, M. Paaps, le trouvant beaucoup plus mal, le confessa, lui donna la communion, l'extrême-onction et la bénédiction apostolique. Le pauvre malade ne paraissait pas souffrir, il était toujours gai et ne se plaignait de rien. — Je suis pourtant bien jeune pour déjà mourir! Mais cette parole n'ôtait rien à sa résignation. Le mal fit d'immenses progrès dans la journée, et le soir, vers huit heures, les infirmiers le trouvant beaucoup plus mal, coururent chercher les Sœurs à l'église, elles arrivèrent, firent les prières, et il mourut sept minutes après.

Verboom, atteint d'une fièvre très violente dès son entrée à l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, reçut tous les sacrements. Dans un accès de la fièvre, trompant la vigilance des infirmiers, il se leva et se précipita par la fenêtre, il mourut quelques instants après. La mort de Henri Groenestein fut aussi triste; il était depuis quelque temps malade à l'hôpital; comme il paraissait mieux, le docteur l'avait fait sortir le matin; vers 10 heures, il fut pris d'une sorte d'attaque d'apoplexie, et à 11 heures, il mourut dans la caserne; il avait été confessé quelques jours auparavant et avait communié à la Congrégation des Flamands.

La légion d'Antibes est arrivée, tout se prépare pour la revue du 24 septembre. « Je vais à Rome, je crois que tous les officiers de Velletri y sont : le Colonel, de Troussures, le docteur, etc., etc.; le soir, il y a revue de la Légion, qui doit défiler devant le Pape. On dit beaucoup de bien des officiers, de plusieurs en particulier. La revue est à 5 heures, au Macao; je m'y rends; la troupe est en bon ordre, la Légion rangée sur deux longues files. Le Pape arrive presque aussitôt; je voudrais bien entendre ce qu'il pourra dire. Le Pape s'assied sur son trône; le colonel d'Argy se présente. Le Pape se lève et dit : « Je vous l'ai déjà dit en particulier, M. le Colonel, je vous le redis en public, je reçois la Légion avec bonté et affection. » D'Argy s'incline. Le Pape ajoute qu'il va donner à chacun une médaille, il leur dit que d'un côté était l'image de la Sainte-Vierge, c'est toujours une bonne compagnie pour les soldats, et que ce serait un bon souvenir pour leurs familles. Le Colonel répondit quelques mots, puis le Saint-Père donna la bénédiction, la troupe présentait les armes et faisait genou terre.

On fit défiler la troupe, qui défila en bon ordre; le Colonel en passant salua du sabre, et cria : Vive Pie IX! les capitaines en tête de leurs compagnies, crièrent : Vive le Saint-Père! C'était beau, Pie IX paraissait content. Le Pape alla ensuite visiter la grande caserne; sur son passage, il y eut beaucoup de cris, d'acclamations.

Au commencement d'octobre, je recommence mes tournées; je vais à Frosinone, à Alatri, je poursuis jusqu'à Collepardo; en arrivant à Alatri,

je trouve le caporal Maillard et plusieurs autres Zouaves.

Il y a quelques jours, les Zouaves avaient combiné une patrouille et une embuscade ; partis à 10 heures de Collepardo, ils étaient arrivés vers minuit à l'endroit désigné. Le lieutenant de Kermel avait disposé ses hommes autour d'un petit bois : deux ici, deux là, mais près les uns des autres. Vers deux heures après minuit arrive la patrouille du capitaine du Fournel. Les deux Zouaves, à l'angle du bois, voient près d'eux se redresser deux têtes, tournées et penchées vers la patrouille de du Fournel que l'on entend. Ils hésitent et se disent à voix basse : ce sont des brigands ; non, ce sont des guides ; quand un des inconnus, entendant quelque bruit, se retourne et voit les Zouaves à deux pas, tire un coup de revolver et d'un bond se jette dans le bois ; les Zouaves tirent dans les ténèbres et s'avancent à la poursuite. L'officier les rappelle et les réunit. Au même moment, mais de l'autre côté, un individu sortait du bois, le Zouave de faction lui croise la baïonnette sur la poitrine ; cet homme dit : *Pecoraro* ! Au même moment encore, un troisième sortait du même bois. Voyant les Zouaves à portée, il cria : *Pecoraro* ! et il s'enfuyait. Le lieutenant de crier à ses gens : Eh ! prenez-moi cet homme-là ! Il était déjà parti. Les Zouaves, en cherchant, trouvèrent le nid des brigands, le lieu où ils avaient couché, la paille, du vin, du pain, un poulet, etc., etc., trois manteaux. Deux jours après, on trouva les ca-

davres des deux gardiens de Trisulti. Les brigands ont supposé que c'était eux qui avaient renseigné et conduit les Zouaves. Ils se sont bien trompés et se sont privés, dit-on, de deux bons amis. Ils n'avaient jamais rien dit aux Zouaves, et on prétend qu'ils disaient tout aux brigands ; ils avaient, sous ce rapport, une réputation très-équivoque dans le pays. Ils ont été punis par où ils avaient péché. Qui avait porté aux brigands ces assiettes, ce baril aux armes du couvent qu'on a trouvés ? Les deux gardiens ont été fusillés, frappés de baïonnettes ou de coups de couteau.

Des Zouaves sont venus à Alatri escorter les hommes qui portaient les cadavres des deux gardiens de Trisulti, tués par les brigands.

Après une tournée occupée par beaucoup de confessions, par des voyages fatigants, par des nuits sans sommeil, l'Aumônier n'en peut mais. Il avait le malheur d'être très-sensible aux persécutions de certains petits insectes très-communs en Italie. Il en fait souvent mémoire et ne leur épargne pas les malédictions. La compagnie de ces animalcules l'incommode souverainement ; il ne peut dormir, il se lève, quitte souvent sa couche pour se dérober à leurs piqûres. Ces petits incidents ajoutaient à la variété de ses récits qui déjà par eux-mêmes ne manquaient pas d'intérêt.

Dans les deux derniers mois de l'année, il se passa peu de faits qui aient trait au but que nous nous proposons. On est toujours préoccupé à

aller ; le Pape partira-t-il ? ne partira-t-il pas ? Le champ des conjectures est ouvert, chacun fait les siennes.

Pendant ce temps-là, les Zouaves poursuivent la guerre avec les brigands. Le 6 novembre, de Limayrac avait envoyé une patrouille, il l'accompagnait en amateur ; au haut de la montagne, on entend des coups de fusils, les brigands simulent une attaque, se renversent, crient : *Madonna mia*... Limayrac avance avec ses hommes, il essuie une grêle de balles, commande aux Zouaves de se coucher, de se dérober derrière les pierres, ils reçoivent des décharges suivies, incessantes... il va voir ses hommes, leur demande s'ils voient des Zouaves, des carabiniers, etc... Non... on ne voyait aucun brigand, seulement, sur les rochers, des carabines, ils continuaient le feu ; le lieutenant passe un mur, va voir, les balles pleuvent, il compte de 30 à 40 carabines, il avait huit hommes, il ordonne de se tenir en ordre, de ménager les cartouches, de se replier sur Prossedi, où l'on devait trouver du renfort; mais ils sont enveloppés... quinze brigands ont été détachés pour faire le cercle..... il n'y a plus à les attirer vers Prossedi ; il faut se diriger vers Juliano, une montagne à pic les sépare, il faut la gravir. Ils l'entreprennent. Elle est à découvert, des décharges continuelles les suivent. Chrétien, qui a montré un sang-froid admirable, est pris d'une crampe, il ne peut plus marcher. Limayrac peut à peine se tenir lui-même, il fait quelques pas, s'assied et attend Chrétien qu'il encourage. Legrand, qui devait d'abord être réformé, a une entorse. Enfin tous ces incidents arrivent sur la montagne. Limayrac envoie en toute hâte, à Juliano et à Prossedi, chercher du renfort. Les Zouaves de Juliano ont entendu la fusillade, ils sont déjà arrivés, ils voient les quinze brigands qui ont enveloppé le sergent, ils s'avancent. Trois coups partent du *cacume*, trois suivent d'en bas, du côté des quinze ; c'était le signal de la retraite ; les brigands se repliaient sur Carpineto, il commençait à être temps ; les Zouaves rentrèrent.

L'affaire du 22 fut plus intéressante. Les carabiniers *Esteri* de San-Stefano avaient eu un engagement, le matin, avec les brigands. On entendit les coups de fusil à Prossedi ; on vint avertir ces messieurs qui déjeunaient ; ils partirent immédiatement avec ce qu'ils purent réunir d'hommes, vingt-huit. Il fallut deux heures et demie de marche forcée pour arriver au Monte-Lupino. Le feu avec les carabiniers avait cessé. Au milieu de la montagne, les Zouaves aperçurent les brigands ; le feu commença avec violence. Les Zouaves prirent leurs positions, résistèrent courageusement. Les brigands, au nombre de soixante-cinq, se battaient avec intrépidité, obéissaient à des chefs. Vingt d'entre eux se détachèrent ; les Zouaves s'aperçurent qu'ils étaient cernés : les balles leur venaient par-devant et de côté. Du Fournel comprend la gravité de la situation ; avec cinq ou six de ses braves,

il s'élance à l'assaut du petit monticule où sont arrivés les brigands ; il les attaque énergiquement. A force d'activité et d'entrain, il parvient à les repousser. Le sort de la journée est à peu près assuré ; le feu continue avec fureur. Les brigands tirent avec une précision étonnante, poussent des cris furieux à chaque décharge, insultent les Zouaves, vomissent contre eux des imprécations : *Andate al inferno col diavolo !* Ils parlent en français : Au capitaine ! tire au capitaine ! Le tromba Scudieri est blessé au cœur ; il dit à de Kermel, en mettant la main sur son cœur : Là, mon lieutenant. De Kermel répond : Non, non. Mais c'était trop vrai : il tomba au coup sur le visage. Un autre Zouave, Hollandais de nation, est blessé. Du Fournel le fait mettre avec le mort. — Mais je puis encore tirer, mon capitaine, reprend le blessé ; il tire encore trois coups ; mais, comme il perdait beaucoup de sang, il dut céder. La fusillade continuait vive de part et d'autre. On se cache derrière une pierre, un arbre, en cherchant le moment où l'ennemi se faisait voir pour ajuster et tirer. Quelquefois on avait le temps, au moment où la fumée paraissait, de se jeter à terre et de laisser ainsi passer la balle... De Couëssin avait mis son képi sur la pierre, en disant : Je parie qu'ils tirent sur mon képi. Sévilla apostrophait les brigands, levait son képi. Les Zouaves s'étaient mis eux aussi à pousser des hurrahs après chaque décharge. Enfin, après deux heures de lutte, les brigands finirent par se débander et

abandonner le terrain. Les Zouaves les poursuivirent... La place occupée par les brigands était inondée de sang ; on trouva huit capotes percées et ensanglantées, un revolver, un pot à graisse pour les balles de carabines, deux sacs de bersagliers piémontais, des nécessaires d'armes matriculés, etc., etc. Les Zouaves reprirent leur mort, le portèrent à quatre, avec mille précautions, à travers les rochers et les bois. Le blessé marchait bien et sans secours étranger. De Couëssin était arrivé avant à San Stefano pour faire préparer une charrette, du pain et du vin. Les Zouaves rentrèrent à Prossedi à 11 heures de la nuit.

Le pays est plein de cette affaire ; on ne sait comment exalter les Zouaves. La Providence est à bénir et à remercier, pour avoir soutenu leur courage, multiplié leurs forces et les avoir préservés si extraordinairement.

Ce soir, on dit que cinq cadavres de brigands ont été trouvés, que huit blessés ont été vus passer à la Palombara. Un puits doit être fouillé ; l'eau est trouble, rouge de sang ; les pierres environnantes portent les traces de corps traînés, laissant des marques de sang.

Après toutes les conversations et les récits de chacun, nous allons dîner à la locanda Marinucia.

Demain, je veux faire la grande patrouille du *cacume ;* peut-être rencontrerons-nous des brigands.

Le 25, à 4 heures 1/2, je me lève ; nous allons

partir. Le brave major du Ranquet est venu me chercher. C'est aujourd'hui dimanche ; mais bien sûr qu'il n'y aura de messe ni pour l'Aumônier ni pour les Zouaves. Nous partons en silence par la montagne ; nous prenons le sentier à droite de Prossedi. L'aube nous prend vers la forêt de Saint-Nicolas ; nous perdons le sentier, nous allons à travers les halliers ; nous arrivons sur les crêtes de la montagne avec les précautions de gens qui peuvent être surpris ou ont besoin de surprendre à chaque instant. Voilà des coups de fusil : ils partent du *cacume* ; en avant ! pressez le pas !... C'est un peu dur ; on n'entend plus rien ; le *cacume* est encore à plus d'une heure et demie.

Nous observons de toute part : des cabanes brûlent... Allons *al Monte-Acuto*, c'est le passage. Cette ville, détruite autrefois par les Papes, à cause de sa position trop favorable pour le brigandage, domine les deux vallées. Nous suivons les crêtes, évitant de nous laisser voir du côté du *cacume* que nous observons continuellement. Je vois des hommes armés entre nous et le *cacume*. Je me couche à terre, j'appelle le capitaine. C'est peut-être une patrouille. Nous avançons doucement, prudemment ; nous sommes en face de Monte-Acuto. Quelle forteresse ! Le capitaine fait déployer ses gens en tirailleurs, monter à l'assaut : nous arrivons ; les hommes se cachent dans tous les murs, dans tous les trous ; là nous attendons quelques heures si la Providence nous enverra quelque gibier... Il est une heure, rien ne vient ; nous allons partir pour la vallée du *Cacume*. Voici où la ligne a été rencontrée par les brigands. Nous continuons ; deux hommes se sauvent, cinq Zouaves courent après. Ce sont de pauvres bergers qui courent protéger leurs cabanes, pour qu'on n'y mette pas le feu. Nous arrivons à la grand'route... enfin à Prossedi, passablement fatigués.

Le 26, je pars à 11 heures pour voir les Italiens à Frosinone ; du Fournel part aussi avec sa patrouille. Nous nous séparons à regret de la huitième, de du Ranquet, et de Morin. Nous laissons aussi de Couëssin, toujours malade, cependant allant mieux.

Ma carriole ne me met guère à l'abri. Enfin j'arrive à la station de Frosinone. Voici le Commandant, voici le Docteur. Quelle merveille ! Le Docteur va voir de Couëssin ; le Commandant va à Véroli pour la fameuse affaire Watson.

Le 27, je vais à Rome, à Saint-Jean-de-Latran. On désire bien de nous voir arriver... J'apprends la mort du R. P. de Villefort. C'est un deuil général parmi les Français, à Rome. Le corps est exposé au Jesu ; il y a grande affluence à le visiter, à baiser les pieds, les mains, à faire toucher des objets de piété.

Le Saint-Père, en se promenant au Corso, a passé devant San Lorenzo in Lucina, au moment où le Padre Bicone sortait de l'église et portait le Saint-Sacrement à un malade. Le Pape aussitôt est descendu de voiture, s'est mis à genoux, puis a suivi à pied le Saint-Sacrement

jusqu'à la maison du malade, Via dei prefetti; on portait le saint Viatique à l'ex-ministre de l'ancien grand-duc de Toscane.

Ce qu'on vient de raconter de Pie IX se pratiquait partout, anciennement, chez les nations catholiques. En Espagne, à Naples, quand la voiture royale rencontrait le Saint-Sacrement que l'on portait à un malade, le roi descendait de voiture; le prêtre avec le saint Viatique prenait sa place; le roi suivait à pied jusque chez le malade, puis reconduisait à pied, jusqu'à l'église, le prêtre dans sa voiture, avec le Saint-Sacrement.

L'affaire du 22 est mise à l'ordre du jour par le Colonel :

« Zouaves, votre persévérance à accomplir avec zèle la pénible tâche de la guerre au brigandage, vient enfin d'obtenir un résultat digne d'être signalé. Jeudi dernier, 22 novembre, un combat heureux a été livré près de San Lorenzo, entre un détachement de 25 Zouaves, appartenant à la 3e, à la 6e et à la 8e compagnie, sous les ordres du capitaine du Fournel, et une forte bande d'environ 60 brigands. Attaqués par les Zouaves, les brigands se sont résolument défendus et n'ont pris la fuite qu'après deux heures d'engagement. Ils ont eu plusieurs hommes tués ou blessés.

» De notre côté, nous avons à déplorer la mort du clairon Scudieri, ancien soldat du bataillon; Scudieri est tombé en faisant bravement son devoir, comme il l'avait toujours fait. Un seul homme a été légèrement blessé : le Zouave Van de Voerde, de la 6e compagnie.

» Je félicite tous les Zouaves qui ont pris part à cette affaire, et en particulier M. le capitaine du Fournel, qui a conduit la troupe avec autant d'habileté que d'entrain, et MM. les lieutenants de Couëssin et de Kermel qui l'ont bien secondé.

» Je porte, en outre, à la connaissance du bataillon, les noms de ceux qui se sont le plus distingués dans le combat : le sergent-major du Ranquet, 8e; le sergent de Morin, 8e; le sergent de Trallebeau, le caporal Maillard de la 6e; le caporal de Retz de la 8e; les Zouaves Sévilla et Le Faluc, Bagouin, Girod et Van de Voerde de la 6e; le clairon Mateucci de la 8e. »

Après cette affaire, plusieurs brigands, au nombre de 12, se sont présentés à Castro, à San Stefano, à Valle-Corsa et ont fait leur soumission. Nous allons rentrer à Rome. Un régiment français, le 85e, est parti; c'est le commencement. Le 5 décembre, l'ordre des différents départs est arrivé pour nous. Les compagnies de Subiaco, de Terracine, qui sont les plus éloignées, vont commencer le mouvement; la concentration est à Albano.

Voilà le mouvement du bataillon, sous la protection de l'Immaculée-Conception : ce soir, nous commençons notre Triduum; l'église est pleine; il se continue avec entrain. Les compagnies passent par Albano; nous, nous ne partons que le 10 de Velletri. Nous faisons nos visites officielles au Délégat, à l'Evêque, etc.

Je fais une visite au Chapitre, qui avait témoigné le désir de me faire chanoine-honoraire de la Cathédrale. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas dormi, pendant cette nuit du 10 ; je me lève de très-bonne heure, je dis la Sainte-Messe à Saint-Martin. J'ai bien à demander pardon au bon Dieu, bien à le remercier, à le prier pour nos morts que nous laissons derrière nous. La maladie a plus tué de nos chers Zouaves que la guerre.

Vient toute une liste, qui ne contient que des noms sans aucun détail, et que pour cela nous avons rejetée à la fin du volume.

Loreto de Michele, Napolitain, mourut à Rome, le 4 octobre, à l'hôpital du Saint-Esprit; c'était un jeune homme très-édifiant, estimé dans le bataillon, il reçut tous les sacrements. M. Daniel dit, le 27 octobre, une messe à son intention. Toute la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul y assista, il en avait fait partie et prenait part à ses œuvres et à ses réunions d'une manière régulière.

Un triste accident avait enlevé le jeune Guersen, Hollandais. La compagnie arrivait à Viterbe. Le soir, en jouant et en montrant à l'un de ses camarades le maniement des armes, il reçut dans la tête une balle qui le renversa et l'étendit raide mort. Il jouissait d'une excellente réputation, il était aussi bon soldat qu'il était bon chrétien.

Pierre Scanlan, Anglais, mourut à l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, où il reçut tous les secours de la religion; le 21, l'abbé Daniel vit une

Sœur qui l'exhortait, lui demanda ce qu'il y avait, la Sœur lui dit : Il est bien résigné, mais il trouve un peu dur de mourir dans un hôpital ; l'abbé l'encouragea et lui fit comprendre qu'il importait peu où l'on meurt, pourvu que l'on meure bien; le 23, il rendit le dernier soupir. Les pages du Livre des morts sont souvent blanches ou ne contiennent que quelques mots quand il s'agit de Zouaves qui ne sont pas Français ou qui n'ont point été assistés par M. Daniel, ou qui sont morts loin de lui; il pensait probablement que les aumôniers flamands ou hollandais feraient pour leurs compatriotes ce qu'il faisait pour les siens.

Nous partons de Velletri à 7 heures 20 ; Mgr le Délégat vient nous accompagner jusqu'à Albano, le bataillon doit être tout réuni là. Je continue jusqu'à Rome. Le bataillon doit arriver à 2 heures, par la porte de Saint-Jean de Latran; nous allons au-devant. Je ne me figurais point le bataillon si nombreux. Le général de Courten, son état-major; le général Zappi, plusieurs équipages viennent à la rencontre, en dehors de la porte. On reforme les rangs à la porte, je prends les devants pour voir défiler le bataillon et être témoin des impressions de la population; le bataillon arrive presque aussitôt que nous. Le Colonel, le Commandant sont en tête. Le défilé commence, quand j'entends crier : *Ecco il Papa!* En effet, voici le Pape, voici le battistrade. Le Colonel revient quelques pas... genoux terre! Le Pape passe, il traverse les rangs devant la mu-

sique; les clairons sonnent, la musique joue. Voilà donc les Zouaves bénis par le Pape à leur entrée dans le Corso; ils suivent pendant un instant, ils vont passer devant San Lorenzo in Lucina, ils ont déjà passé le pont Saint-Ange avant nous, ils vont jusque sur la place Saint-Pierre; le Pape les bénira au retour; ils sont rangés en carré ouvert. Le général Zappi, en attendant, passe une petite revue. Le Pape arrive, tout est bien en ordre; il regarde partout... Il y a un monde immense sur la place, des voitures comme aux jours de fête. Je suis heureux qu'à son entrée dans Rome, le bataillon soit allé recevoir la bénédiction du Pape sur les marches de Saint-Pierre, auprès du tombeau des saints Apôtres. Les Zouaves rentrent dans leurs casernes.

Le régiment est formé, il y a décidément deux bataillons. La légion est arrivée, hier, 11 décembre. Il y a eu un punch offert par nos sous-officiers aux sous-officiers de la Légion; tout s'est passé très-bien. Ce soir, 12, à 8 heures, nous recevons ces messieurs de la Légion. La réunion est belle. Le colonel Allet porte un toast à la Légion; le colonel d'Argy porte plus tard un autre toast à la bonne entente avec les Zouaves. Tous nos vœux se portent sur une même vie: Vive le Saint-Père! Tout le monde reprend: Vive le Saint-Père! Nous nous retirons à 11 heures.

Le Pape est sorti, hier, 17, en voiture de gala; trois voitures, battistrade, dragons, gardes-nobles, rien n'y manquait. Il venait de rendre sa visite au roi de Bavière; et en même temps il était allé à l'église des Capucins, à Barberini, où il devait proclamer le décret de canonisation d'un saint capucin.

On dit qu'une lettre avait été jetée dans la voiture du Pape. On lui disait que trop facilement il faisait des canonisations, qu'il en répondrait devant le bon Dieu. Cette lettre était attribuée au Cardinal d'Andréa.

Le 20, il y a eu une petite affaire de quelques braillards à la place du Peuple; il a suffi de quelques gendarmes pour rétablir l'ordre. Il n'y a pas de choses que l'on ne dise, toutes plus absurdes les unes que les autres, sur les Zouaves: Tous les matins ils mangent deux enfants; il n'y a pas moyen d'avoir la paix avec eux. Le 21 devait être un grand jour; on devait tuer tous les Zouaves, empoisonner leur vin, faire sauter le fort, etc.

A midi, le 27, tous les officiers de l'armée pontificale sont reçus par le Saint-Père, à l'occasion de sa fête. Quelle quantité d'officiers! La légion est là représentée. Le Ministre fait le discours. Le Pape prend ensuite la parole:

« Je répondrai en disant deux choses: en remerciant et en donnant quelques avis; en remerciant pour l'expression de vos sentiments de fidélité et d'attachement, et en remerciant du fond du cœur, parce que je suis persuadé qu'ils sont très-sincères.

» A présent j'arrive aux avis, et il y en a deux. Parmi tous les moyens que la Révolution

pourra employer pour entrer dans Rome, peut-être ne savez-vous pas lequel elle choisira. Eh bien ! je vais vous le dire. Je l'ai lu hier, dans un de ces journaux italiens qui emploient le mensonge au superlatif et la calomnie aussi au superlatif, et qui, non contents d'injurier le souverain de Rome, viennent encore s'adresser au Vicaire de Jésus-Christ en ma personne. Ce journal disait que la Révolution entrerait dans Rome par l'armée, et cela parce que les troupes avec leurs vexations, leurs exigences, forceraient le peuple à des manifestations. Convaincu que tout cela n'est que mensonge et calomnie, il est bon que je vous le signale, afin qu'en aucune circonstance on ne leur fournisse un prétexte. Rome, comme le dit M. le Ministre, est parfaitement tranquille, et c'est une ville tout attachée au Souverain-Pontife; mais je ne dois pas me dissimuler qu'à côté du bon il y a aussi du mauvais, et que ceux du dedans donnent la main à ceux du dehors; ils pourront bien chercher à soulever quelque mouvement. Je ne dis pas pour le moment, mais plus tard; par exemple, d'ici à un mois; car, et j'arrive au second avis : Un de ces individus, venant de ce pays que l'on appelle libre, affranchi, venant ici, terre d'oppression, était entré dans ce pays pour y fomenter la Révolution, y faisait passer des lettres, des papiers. Il vient heureusement d'être découvert, arrêté et confié à la garde de qui de droit. On a trouvé sur lui une lettre de ses amis de cette terre de liberté, qui lui disait : Il n'y a rien à faire d'ici à un mois, mais on vous enverra les moyens d'agir.

Vous voyez bien qu'à une vigilance armée, il faut encore ajouter une vigilance morale, et s'il ne faut point provoquer, il ne faut pas non plus s'endormir.

C'est ainsi qu'avec l'aide de Dieu nous résisterons jusqu'à la fin, car ici, sur ce lambeau de terre qui nous reste, nous sommes les représentants et les combattants de l'ordre, de la justice et de la religion. A présent, je vous bénis, etc. »

Cet individu dont le Saint-Père nous a parlé, est un ancien maître de poste à Aquapendente, où il travaillait déjà pour la Révolution. Un de ses postillons, un jour, lui ayant volé quelques paoli, il le marqua d'un fer rouge au visage, l'accabla de coups; il fut jugé, condamné, mais promptement gracié. Naturellement il s'employa plus que jamais contre le gouvernement; il passa en Piémont; un jour qu'il voyageait en carretino, le vetturino le versa, il se releva, tua le vetturino; il fut jugé, condamné à mort, puis bientôt libéré; il revint dans l'Etat Pontifical travailler au compte de la Révolution.

Le 31, au soir, le Saint-Père, suivant l'usage, se rend au Jesu pour chanter le *Te Deum* et remercier Dieu des grâces reçues pendant le cours de l'année écoulée; le *Te Deum* chanté en chœur, répondu par tout le monde, est d'un effet enlevant. Quelle affluence ! il y a beaucoup de cardinaux. La sortie du Pape est un véritable triomphe, la foule est immense sur la place et les environs; les fenêtres sont chargées de monde il y a des manifestations de toute sorte.

1867

Pour épigraphe de l'année 1867, l'abbé Daniel a pris ces paroles : « *Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania. Astiterunt reges et principes in unum adversus Deum et adversus Christum ejus..... Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus...*

M. de Charette est nommé lieutenant-colonel.

Le régiment a deux chefs de bataillon, MM. de Lambilly et de Troussures.

Ont été nommés capitaines : MM. Le Gonidec, de Kermel, de Couessin, de Ferron et Ragni au Trésor ; lieutenants : MM. de Villèle, de Goutte-pagnon, Thalmann, de La Hoyde, de Résimond, Wyart, de Kersabiec, Belon, Lefebvre. Sous-lieutenants : MM. Du Bourg, de Fabry, Berger, de la Messelière, de Mirabal, Joubert, E. du Fournel, de Lavau, de Gastebois.

L'année s'ouvre sous de sombres auspices. Le Comité révolutionnaire fait un manifeste, dans lequel il dit qu'il faut s'abstenir du théâtre, pour ne pas s'y trouver avec les Zouaves, respirer le même air. Les officiers, difficilement trouvent à se loger; le propriétaire de la maison occupée par l'Aumônier, lui signifie avec mille précautions, qu'il devra laisser son appartement. Il cherche ailleurs, c'est une affaire décidée, personne ne veut loger l'Aumônier; il ne trouve nulle part, on a peur de se compromettre, ce serait afficher sa maison. Ce qui lui faisait dire :

si les bons nous éloignent, si les méchants nous rejettent, il faudra rester sur la rue. On ne se borna pas là, on en vint aux faits les plus criminels.

Le 16, Bernard Caze a été assassiné, vers sept heures, à quelques pas de la caserne de Saint-Calixte, il a reçu un coup de couteau ; le coup de Rossi ; c'est un coup de maître, un chirurgien n'aurait pas mieux fait. Bernard eut la force de se rendre chez le pharmacien voisin en fermant sa blessure, à peine était-il arrivé qu'il tomba mort. Une femme avait vu le coup, la police est aussitôt informée ; on désigne les assassins présumés, on les arrête, ce ne sont pas les coupables ; les gendarmes arrivent, trouvent un homme derrière une porte, le saisissent ; la femme le reconnut, et, chose bien extraordinaire, le dénonça; d'abord il nia tout, puis il promit de parler et de tout dire.

La victime fut enlevée et portée à l'hôpital de San-Gallicano. Cette mort a causé une grande indignation dans le régiment et dans tout Rome; Caze était aimé de ses camarades. Espérons que le bon Dieu lui aura fait miséricorde, en considération de la cause pour laquelle il est mort.

Le 18, il fut enterré ; la cérémonie eut lieu à San-Gallicano, bien trop petit pour la circonstance. Le Ministre des Armes, le Colonel et beaucoup d'officiers de Zouaves et des officiers d'état-major voulurent assister à ses funérailles.

Presque le même jour, mourut le cardinal de Villecourt, qui avait toujours été si aimable pour

l'Aumônier des Zouaves. M. Daniel fut sensible à cette mort, il ne manqua pas d'aller prier près du défunt et d'assister à son enterrement.

Le mois de janvier fut cruel pour les Zouaves. Rodolfo Meyens était mort le 7 janvier, à l'hôpital du Saint-Esprit, muni des sacrements de l'Eglise qu'il reçut des mains du pénitencier flamand.

Bihoret était décédé le 10 dans le même hôpital, à la suite d'une fièvre typhoïde. Il souffrait aussi beaucoup d'un abcès qui lui survint à la tête, sa patience était admirable et faisait l'édification de la Sœur. La Sœur lui demanda s'il serait bien content de mourir, il répondit que oui, qu'il espérait bien que le bon Dieu lui ferait miséricorde. Fortifié par les grâces des sacrements, il s'endormit pieusement dans le Seigneur, le 10 janvier.

Jean-Baptiste Rommes eut le même bonheur, le même jour, et dans le même hôpital du Saint-Esprit.

Dominique Cleys, Flamand, était tourmenté par une fièvre chaude qui ne lui laissait aucun instant de repos; il fallait toujours plusieurs hommes pour le tenir. Mgr Sacré lui administra les derniers sacrements; il succomba le 22 janvier au Saint-Esprit.

Frédéric Auger, Français, revenait de Viterbe, le 31 janvier. Le soir, l'Aumônier était allé faire la prière dans la caserne Serristori; il y assistait, il resta même quelque temps à causer avec lui. Dans la nuit, croyant sans doute sortir par

une porte, il se précipita du quatrième étage par une fenêtre ; il est probablement mort sur le coup ; il avait été écrasé dans sa chute, il n'était pas reconnaissable.

Les révolutionnaires font toujours quelques petites manifestations, lancent des bombes. Celui qui en a jeté une sous la fenêtre de l'Aumônier n'a pas réussi, il a été pris. Les sociétés secrètes font des proclamations contre le Carnaval, troublent le théâtre, font jeter des pierres aux danseuses. Les placards se multiplient dans le Corso : « De tous ces beaux Zouaves qui ont défilé si fièrement, hier, dans quatre jours il n'en restera pas un. » La puérilité de ces gens-là serait vraiment risible, si elle n'était odieuse et criminelle.

Le Carnaval est ouvert par le Sénat; la ligne, les autres troupes font le cordon ; les Zouaves, la Légion sont massés sur différents points; les dragons, les gendarmes à cheval sont sur la place de Venise. Les troupes, avant de prendre place, ont toutes défilé par le Corso. La première journée a été assez brillante, tout s'est passé très-bien. Le reste marche avec beaucoup d'ordre et n'est signalé par aucun incident ; le mardi-gras, 5 mars, tout est bien, sans agitation, ce qui faisait dire aux Romains : Voyez, depuis que les Français n'y sont plus, comme le Carnaval se passe tranquillement !

Après les jeux, les choses sérieuses : chaque chose a son temps. Une retraite générale est donnée aux Zouaves; c'est le Père Peteteau, de

l'Oratoire, qui prêche les Français; la clôture a lieu le 25, aux Florentins. L'Aumônier se plaint un peu; la Communion générale ne ressemble pas tout-à-fait aux Communions passées.

La retraite donnée à la Légion d'Antibes produit de bons effets. L'Aumônier part pour Viterbe, afin de donner aux Zouaves détachés dans cette ville les exercices préparatoires à la Communion pascale; il est heureux des résultats; l'évêque veut bien dire la messe de Communion. Une nouvelle est venue l'attrister : le jeune d'Exéa, qu'il affectionnait beaucoup, vient de mourir; mais ce qui console l'Aumônier, c'est qu'il est mort dans les meilleures dispositions, assisté par le P. Rubillon. Quelque temps auparavant, il avait reçu des nouvelles plus tristes encore : Dieu l'avait frappé dans ses affections les plus chères; il avait perdu son frère Gustave. C'était un nouveau deuil à ajouter aux anciens; c'étaient des blessures qui se rouvraient. « Dieu ne nous épargne pas; je lui demande de nous donner le courage de supporter toutes ces épreuves, » disait le pieux Aumônier.

Le journal ne note rien de très-intéressant ou, du moins, d'extraordinaire, pendant quelques mois. Le régiment se complète : on y compte 600 Français, 800 Hollandais et 400 Belges. L'Aumônier, comme toujours, assiste avec bonheur aux grandes fêtes religieuses de Rome, et accompagne complaisamment dans Rome ses confrères et plusieurs familles de Nantes. Il n'oublie pas les œuvres qui sont l'âme de la vie religieuse du

régiment : la Congrégation de la Sainte Vierge, la Conférence de Saint-Vincent de Paul, son Mois de Marie. Il y a, cette année, grande affluence d'évêques à Rome; il y a un concours immense du côté du Vatican : consistoires, réception de chapeaux cardinalices; c'est un mouvement continuel, incroyable : voitures, piétons, dragons, tout cela s'agite, et tout cela sans accident, avec ordre, sans cohue.

Le 25 mai, contre les menées sourdes de certains esprits mal intentionnés, qui cherchaient à mettre la désunion parmi les bons, le Colonel fait paraître l'ordre du jour suivant : « Le Régiment, par sa bonne conduite et par sa bonne tenue, inspirait à tous l'admiration et donnait au Colonel de justes sujets d'orgueil. Depuis quelques jours, des hommes malintentionnés et dont on ne saurait assez flétrir la conduite, font courir des bruits de dissolution du régiment et de reconstitution nouvelle. »

Ce bruit, causé par la méchanceté, pour mettre la désunion dans les rangs, le Colonel le déclare entièrement faux, et il a pour cela les données les plus certaines et les assurances les plus positives.

En mettant en garde le bon soldat contre toutes ces fausseté, il prévient qu'il se verrait forcé, quoique avec peine, de sévir, avec toute la rigueur des règlements, contre ceux qui continueraient à propager des bruits qui sont contre l'honneur et la discipline.

Il est toujours question des brigands, des ran-

çons exigées par eux, de vols d'animaux, de moutons enlevés ou tués par troupeau. D'un autre côté, les esprits sont mal disposés à Frascati ; des faits déplorables ont eu lieu ; ils ont servi à montrer le courage et la bravoure de quelques Zouaves.

Le 9 juin, au soir, deux hommes se battaient à coups de couteau, un gendarme va pour les séparer ; l'un d'eux désarme le gendarme, et avec son sabre, comme un furieux, menace tout le monde. Le sergent Emaldi se présente et dégaîne ; il pare tous les coups de son adversaire, mais il ne peut lui en porter, son sabre est trop court. Vient un Zouave hollandais, viennent des pékins avec des couteaux, qui pour Paul, qui pour Pierre, qui contre le Zouave. De Quélen arrive en civil, va chercher son pistolet, le montre à l'agresseur qui s'avance contre lui, en lui disant : *Anche tu con la pistola*.. De Quélen lui envoie un premier coup de revolver ; un autre civil vient par derrière et donne à de Quélen un coup de couteau dans le ventre ; de Quélen riposte par un coup de révolver, en tire un autre sur celui qui était armé du sabre : le coup rate ; il en tire un troisième qui l'atteint en pleine poitrine ; le blessé court se réfugier dans l'église, où il meurt un instant après ; l'autre blessé doit mourir aussi prochainement.

De Quélen est blessé, mais pas grièvement ; il a dû intervenir et il s'est très-bien conduit. Le lieutenant-colonel, le Commandant de Troussures, les capitaines de Nervaux, de Vaulx, de Fu-

nel, les Zouaves, de Lanascol, etc., etc., s'empressèrent de venir le voir.

Pendant qu'ils étaient en train, les gens de Frascati se sont tués en se battant entre eux ; il y a eu trois morts, dont deux frères.

La solennité de la fête de Saint-Pierre, à raison de la présence à Rome de beaucoup d'évêques, d'une affluence immense d'étrangers et de la circonstance de la canonisation d'un saint, a quelque chose de plus magnifique que les autres années.

Dès l'aube au matin, le canon annonce la fête, les portes de Saint-Pierre ouvrent à 5 heures, puis le côté Sainte-Marthe à 5 heures 1/2. Nous sommes à la porte, à 5 h. 1/2 nous prenons place dans la tribune A n° 4. On allume, la procession arrive, les suisses, les Gardes-Nobles, les prélats, les évêques, les cardinaux, le Souverain Pontife sur la *sedia*. On procède à la canonisation, on chante les Litanies, le *Veni Creator* ; le saint est proclamé, le *Te Deum* est entonné par Pie IX ; tout le peuple chante ; le canon retentit, les cloches de toute la ville sonnent, ce moment est splendide.

La Messe commence, le *Tu es Petrus* est chanté par 330 voix partagées en trois chœurs, l'un au-dessus du péristyle, l'autre dans la coupole, le troisième au chœur même. C'est enlevant, le *Portæ inferi non prævalebunt* est au-dessus de tout ce que l'on peut dire. Quelle belle protestation, quelle confiance en Dieu, quel défi jeté à la Révolution, dans les circonstances ac-

Archives diocésaines de Coutances et Léon

tuelles, *tibi dabo claves*, etc. Le Pape a une voix plus belle et plus forte que jamais. Ah ! quelle belle fête, comme on est dédommagé, comme on aime l'Eglise, comme on s'y attache ! La cérémonie tout entière a été admirable, calme, recueillie ; au milieu de toute cette foule, un incident aurait pu tout troubler.

Avec des amis et des compatriotes, M. Daniel visite le couvent de Saint-Grégoire ; l'église qui est bâtie sur la maison paternelle du saint docteur, la chambre de son repos, la salle où il servait ses pauvres et où il eut l'honneur de servir Notre-Seigneur mêlé à ses convives, la Vierge devant laquelle il priait.

Il va avec eux à Sainte-Sabine, voir la chambre de saint Dominique, la cellule où il s'entretint avec saint François d'Assises, dans l'église, le lieu où il se flagellait trois fois par nuit, la pierre qui couvrait les corps saints, et où il reposait quand le sommeil le dominait ; la pierre que le démon lui jeta du haut de la voûte... l'oranger qu'il planta, le rejeton poussé, au moment où le Père Lacordaire entreprenait la réforme de la province de France... C'est à Sainte-Sabine que le Pape Honorius III signa la bulle d'institution de l'Ordre. Sainte-Sabine était propriété de la famille d'Honorius, il en donna la moitié à saint Dominique ; plus tard les Papes cédèrent le reste de la maison et de l'église... La chambre où se retirait saint Pie V pour y prier, a été transformée en chapelle ; on montre le corridor où plusieurs fois saint Dominique vit passer la Sainte

Vierge ; qui bénissait les cellules, la chambre qu'occupa Lacordaire.

Les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul sont reçues par le Saint-Père. — Les domestiques des évêques veulent aussi faire leur petite manifestation en faveur du Souverain Pontife, ils laissent une somme équivalente à celle que coûte l'entretien d'un Zouave.

Mais un terrible fléau vint absorber tous les soins et toute l'attention de l'Aumônier. Avant de citer les victimes du choléra, reprenons la liste des Zouaves morts où nous l'avons laissée.

Tuffier qui mourut le 10 juin, à l'hôpital du Saint-Esprit, y était entré avec une sorte de congestion cérébrale, à la suite d'une chute dans le Tibre. Il se remit de cette première maladie, puis bientôt après fut pris de symptômes cholériques. Il se rétablit encore, tout en laissant quelques inquiétudes ; l'estomac n'était pas libre, la tête semblait embarrassée ; il fut confessé de nouveau, et préparé comme s'il devait mourir. Cependant les symptômes cholériques reparurent ; on demanda au malade s'il était bien tranquille ; il répondit que oui, que sa conscience était en paix. Une nouvelle congestion cérébrale se manifesta et finit par l'emporter.

Le Colonel, le lieutenant-colonel assistèrent à l'enterrement avec beaucoup de Zouaves et d'officiers. Tuffier était très-aimé et très-estimé, c'était un des membres les plus zélés de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, il ne manquait jamais les réunions, il visitait cinq ou six famil-

les. *Beatus qui intelligit super egenum et paupe-rem, in die mala liberabit eum Dominus.*

Francis Feneck était Maltais, c'était un tempérament épuisé, il était toujours languissant. Il avait été décoré par Pie IX, après Castelfidardo. Sa vie se passait à entrer à l'hôpital et à en sortir; il ne faisait plus que se traîner, il n'avait guère d'autre occupation que de prier, d'aller d'une église dans l'autre, de causer avec les religieux, il avait été exempté de tout service militaire. Il était connu dans tous les couvents. La maladie l'avait contrefait, il était tout décharné; n'ayant aucune ressource en dehors du bataillon, il était presque réduit à réclamer l'assistance de ses camarades. Il avait une patience à toute épreuve; il ne se plaignait jamais et se contentait de dire: comme le bon Dieu voudra. Peu soigneux d'une certaine tenue militaire, dont il était exempt, il s'occupait uniquement des choses de piété.

Après être sorti de l'hôpital, il y rentra le 24 et presque sans maladie, mais épuisé; il reçut tous les sacrements avec une grande joie et un vrai désir de la mort; il s'éteignit sans agonie, à l'hôpital du Saint-Esprit, le 26 juin, avec l'assistance d'un prêtre.

Victor Martin, qui mourut le lendemain, dans le même hôpital, était engagé depuis une dizaine de jours seulement. Surpris à la caserne d'une affection cholérique, il fut porté aussitôt à l'hôpital. Il demanda l'Aumônier, voulut se confesser; il avait le plus grand désir de recevoir les sa

crements; après sa confession, il voulait recevoir l'Extrême-Onction, il n'y avait pas lieu. Il avait la foi robuste du Breton, il était d'une quiétude parfaite. Le lendemain, 26, on lui porta le bon Dieu. Le 27, rien ne faisait soupçonner la fin, quand un accès de fièvre pernicieuse enleva tout espoir; il reçut l'Extrême-Onction et mourut aussitôt après. En partant, il avait échangé son chapelet avec celui de sa mère. Ce pieux souvenir ne le quitta pas pendant toute sa maladie. Il était d'une piété admirable et avait été au bataillon juste assez de temps pour lui appartenir et attirer sur lui les bénédictions du ciel. L'Aumônier, après sa mort, envoya le chapelet à sa mère, en lui disant de tenir ce précieux souvenir de son fils à l'égal d'une relique.

Joseph Bousseau entra à l'hôpital pour la fièvre; il parut assez fatigué, dès le premier jour. Le mal de gorge le faisait beaucoup souffrir; il se confessa le 16 juillet. Il n'avait, du reste, aucune appréhension de la mort; il disait à l'Aumônier qu'il n'avait jamais craint de mourir. Il lui demanda s'il ne pourrait pas être enterré dans une église; il manifesta aussi le désir de faire télégraphier en France; puis, se recueillant un instant, il dit: Non, c'est inutile. De ce moment, oubliant tout ce qui est de ce monde, il ne s'occupa plus que des choses de Dieu, avec une tranquillité d'âme digne d'envie. Son confesseur, à différentes reprises, lui demanda si rien ne l'inquiétait, s'il ne serait pas bien aise de lui dire quelque chose en particulier; toujours

il répondait que non, qu'il était prêt à mourir. Quelques symptômes de choléra se manifestèrent; le 20, le malade mourut, sans avoir rien perdu de son calme, en baisant le crucifix.

Le jeune Bousseau était très-estimé au régiment, et laissa après lui de bien sincères regrets. C'était un caractère très-énergique, invariable dans le bien, et qui ne transigeait jamais quand il s'agissait de principes.

François Gernantzen, Hollandais, mourut le 23 juillet à l'hôpital du Saint-Esprit, après avoir reçu tous les sacrements.

Raoul Terrasse, depuis quelques jours, éprouvait du malaise; l'Aumônier l'avait engagé à se soigner. Très-exact à son service, il aurait voulu continuer de le faire. Enfin il dut céder. Une attaque de choléra le fit partir pour l'hôpital. M. Daniel, qui lui portait le plus grand intérêt, s'empressa de l'aller voir. Le malade était si changé que l'abbé ne le reconnut point, et, craignant de faire quelque erreur, il lui demanda son nom; il parut surpris et répondit en donnant son nom de baptême, Raoul. Il avait été confessé à son entrée à l'hôpital; M. Daniel lui adressa seulement quelques paroles d'encouragement et le laissa un peu se reposer; il avait de l'espoir, les symptômes n'étaient pas mauvais. Il était si poli avec les Sœurs, avec l'Aumônier, qu'il se les attacha tout d'abord. Il a été soigné avec une sollicitude toute maternelle. L'aumônier de l'hôpital disait : C'est un petit ange. La Sœur disait : Cet enfant me perce le cœur et

m'édifie. Il aimait qu'on lui dit un mot du bon Dieu et de la bonne Vierge, il remerciait toujours. Il ne voulait pas s'avouer qu'il était si mal, il disait à M. Daniel : Comment me trouvez-vous? M. Daniel, qui le trouvait bien préparé et qui, du reste, n'avait pas perdu tout espoir, l'encouragea et lui dit que le jour même on prierait pour lui à la Congrégation de la Sainte Vierge, dont il faisait partie.

Toute sa pensée était pour sa mère; c'était là son seul chagrin, le sacrifice qui lui a le plus coûté : Je suis fils unique, disait-il à son confesseur, et ma mère est veuve! Que dira maman quand elle saura que je suis mort! Pour sa conscience, il était en paix. A toutes les questions qu'on lui faisait sur ce sujet, il répondait constamment que rien ne le gênait pour paraître devant Dieu. M. Daniel lui disait : Vous savez, Raoul, que je vous aime de tout mon cœur; je ne vous oublie pas un seul instant, dans mon bréviaire, dans toutes mes prières; il disait merci avec une grâce, un sentiment de consolation chrétienne qui ravissaient.

Le 24, il était plus mal; M. Daniel l'exhortait. Il s'était offert à Dieu et de lui-même il avait accepté son sacrifice. Ah! disait-il à son confesseur, dites à ma mère que je vais au ciel et que c'est à elle que je le dois, à cause des bons principes qu'elle m'a donnés, et ma mère aussi viendra au ciel... Alors il semblait tout dans le bon Dieu; il tenait dans ses mains son petit cru-

cifix d'argent et ses médailles, et il disait : Vous les enverrez à maman, n'est-ce pas ? C'est à elle que je dois d'aller au ciel.

Un instant avant sa mort, il eut un mieux qui fit dire à la Sœur : Courage ! vous allez mieux... Oh ! non, ma Sœur, lui dit-il, et puis à présent mon sacrifice est fait ; c'est mieux pour moi de mourir, il faudrait recommencer une autre fois.

Il conserva ces sentiments jusqu'à la fin, édifiant tout le monde à tel point que l'aumônier de l'hôpital répétait toujours : C'est un ange, je veux le faire mettre à part dans le cimetière.

C'est dans ces belles dispositions que le cher enfant rendit son âme à Dieu, le 24 au soir, à 5 heures 1/2, pendant qu'on l'admettait dans la Conférence de Saint-Vincent de Paul, et pendant le Triduum en l'honneur de sainte Anne, dont il avait au cou le médaillon.

Jean-Baptiste Grossin, Français, entra à l'hôpital le 25 juillet ; il était très-gravement atteint du choléra. Aussitôt que l'Aumônier fut averti, il se rendit auprès du malade. Déjà le lieutenant Joubert l'avait préparé. Admirable petite armée où les officiers apprenaient aux soldats à affronter courageusement la mort sur le lit de douleur comme sur le champ de bataille, et exhortaient et assistaient les patients, comme aurait fait l'Aumônier. Le malade souffrait beaucoup, mais bravement, disant qu'il n'avait pas peur de mourir, qu'il était en paix et qu'il faisait à Dieu de bien bon cœur le sacrifice de sa vie. Il mourut

le 26 juillet, à 2 heures du matin, après avoir reçu les sacrements et fait au lieutenant ses recommandations.

Albert de Loze, de Plaisance, mourut aussi le 26 juillet, à l'hôpital du Saint-Esprit, d'une attaque de choléra. Il y était entré avec la fièvre dès la fin de juin ; il paraissait très-concentré en lui-même, très-absorbé, triste. Les Sœurs faisaient tout pour lui être agréable. L'Aumônier du régiment lui faisait de fréquentes visites ; on le mit dans une chambre à part où il devait être mieux. L'Aumônier lui dit un jour : je crois que dans l'état d'esprit et de corps où vous êtes, une communion vous ferait grand bien ; oui, répondit-il, je le crois aussi.

Le moral était affecté et contribuait beaucou à la maladie ; le jeune Albert était toujours tr.. mélancolique et déplorait d'être malade si loin de ses parents ; il se confessa le 20 juillet, il était devenu très-faible et très-changé ; le 23, le choléra se mêla à la fièvre. M. Daniel le visitait souvent, il avait toujours tous les soins des Sœurs et des infirmiers, il reçut l'Extrême-Onction et il mourut le 26.

De Lepertière, de Nantes, entra à l'hôpital le 27, dans la soirée ; pendant que M. Daniel confessait dans les salles d'en haut, il descendit aussitôt auprès de lui, le disposa à préparer sa confession, retourna à ses autres malades et revint auprès du jeune de Lepertière qui était déjà bien fatigué ; cependant il souffrait moins, il en profita pour l'aider à faire ses affaires, comme il l'a écrit,

Archives diocésaines de Quimper et Léon

tranquillement et solidement. Il le voyait très-mal, il le prépara comme s'il devait mourir ; le 28, il le revit plusieurs fois dans la journée, lui fit renouveler ses actes de foi, de contrition, lui suggéra de faire à Dieu le sacrifice de sa vie, d'accepter avec soumission tout ce qu'il lui plairait de décider; il se confessa de nouveau. Il était d'ordinaire assoupi; sorti de son assoupissement, il se rappela que la veille il avait reçu l'Extrême-Onction. M. Daniel l'avait assisté avec un grand soin, faisait avec lui des élévations de cœur à Dieu, se recommandait à la Sainte-Vierge, lui faisait baiser ses médailles et invoquer les noms de Jésus, Marie, Joseph; il mourut le 30, dans les meilleurs sentiments. Le 3 août, il dit à son intention, une messe, à laquelle assistèrent ses amis, ceux de sa compagnie, et les membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, dont il faisait partie.

Van Malïs, Hollandais, mourut à l'hôpital du Saint-Esprit, d'une fièvre pernicieuse. Il en était sorti et y était rentré plusieurs fois. Quoique sa mort fût subite, elle ne fut point imprévue; le malade se confessa, reçut l'extrême-onction, et fut assisté par le prêtre; il décéda le 4 août.

Jean Ten Roode, Hollandais, mourut de la pierre, le 6 août, à l'hôpital du Saint-Esprit, après avoir reçu tous les sacrements.

Il est toujours grand bruit d'invasion, on doit préparer quelque grand coup ; ce soir, 22 juillet, on a retiré du Tibre une quantité considérable de bombes ; le lendemain, on continue encore, un

officier d'artillerie a été accusé, il y a un certain temps, d'avoir fait jeter dans le Tibre les munitions du fort, sous prétexte qu'étant mauvaises, il était dangereux de s'en servir.

Ce matin, 23 juillet, sont partis 30 hommes, commandés par le lieutenant de la Messelière, pour Orte. On parle toujours de quelque mouvement garibaldien vers cette frontière, et aussi du côté de Naples. Le capitaine de Kermel s'est trouvé à voyager avec Garibaldi, qui était salué partout avec de grandes acclamations.

Le 3 août, le lieutenant-colonel est arrivé de France; les gens en permission sont fort en peine à cause de tous les bruits d'invasion.

Andreozi décidément a été tué à la Palombara, avec son frère et quatre des siens. Depuis plusieurs semaines il avait fait sa soumission et marchait contre les brigands à la tête de plusieurs gendarmes. A la Palombara, il reçut une lettre qui lui disait : « L'embuscade est prête, allez, vous êtes sûr de réussir. » La lettre tomba entre les mains d'un brigadier, qui la porta immédiatement à la Délégation, où on lui dit : Faites-lui rendre les armes; s'il résiste, tuez-le. On lui dit de rendre les armes, par ordre supérieur. Il refuse, tire son revolver, se défend; les gendarmes tiennent bon, la lutte est très-vive; en fin de compte, Andreozi, son frère et quatre des siens sont tués. Quelle singulière histoire de part et d'autre !

Les bruits d'invasion, de mouvements de troupes, vont croissant. Du Reau est nommé capi-

taine, Lallemand et Berger sont nommés lieutenants; de La Tocnaye, Mouton, de Quélen, Du Ranquet et Burdo, sous-lieutenants; ces nominations sont bien accueillies. Deux compagnies partent pour Velletri, où l'on dit que les Vignaroli se sont révoltés pour délivrer un prisonnier. On dit aussi que du côté de Subiaco, le brigandage fait des siennes; d'ici à quelques jours, nous verrons bien.

Mais d'autres combats, qui devaient plus illustrer les Zouaves, les attendaient. Le choléra sévissait toujours. M. Daniel était souvent à l'hôpital.

Je trouve presque toujours M. de Saint-Priest chez les cholériques. Dieu merci, ils sont bien soignés. On parle de faire un lazaret; il ne paraît pas y avoir nécessité pour le moment. Je rentre chez moi, je retourne à l'hôpital, désormais ce sera nécessaire deux fois par jour. Ça ne va point simplifier la besogne, mais c'est la besogne du moment, le reste attendra. Le 22, je trouve à l'hôpital, le Ministre, M. de Saint-Priest, etc. Ces messieurs y viennent souvent; nous nous occupons de porter secours à ceux qui sont atteints de l'épidémie. Je vais au cimetière, me rendre compte de la manière dont sont enterrés nos morts... il y a une croix pour chacun. Mais c'est à Albano que le choléra sévit le plus cruellement. L'effroi est universel dans la population, tout le monde revient à Rome. Les Zouaves sont admirables de dévouement.

La situation d'Albano est de plus en plus grave, les malades et les morts y sont très-

nombreux. La reine-mère de Naples est morte, deux frères du roi sont malades. La population a été prise d'une terreur panique, tout ce qui a pu partir est parti. Les Zouaves, qui se sont consacrés au service des malades, se multiplient, soignent les mourants jour et nuit, portent les morts, les ensevelissent, creusent les fosses au cimetière; deux Zouaves sont morts victimes de leur dévouement. Henri Peters, Hollandais. Peters, après avoir soigné les cholériques toute la journée avec un zèle et une charité qui ne connaissaient point de bornes, travaillait le soir, la nuit, à enterrer et à porter les morts au cimetière. Il trouva un cadavre déjà en putréfaction; la charité ne calcule point, il l'ensevelit, le descendit de la maison et le transporta jusqu'au cimetière; il avait pris le virus de la contagion, au milieu des exhalaisons pestilentielles; il tomba malade, dut rentrer à la caserne et se coucher. Triste couche! sans draps, sans lit, sans paille, entre deux couvertures. Les consolations intérieures le dédommageaient de toutes ces privations extérieures. Je vois le ciel au bout de tout cela, disait-il. Il répétait sans cesse le saint nom de Jésus, il parlait du Paradis qu'il attendait; le crucifix qu'il tenait entre ses mains était pour lui une grande consolation. Il mourut dans ces sentiments de foi et de charité; ses camarades transportèrent son corps au cimetière et le mirent à part.

Jacques Van Dermeyden, Hollandais, mourut le 10 août, le même jour que son compatriote et

dans les mêmes circonstances. Après avoir travaillé comme lui tout le jour, il prit le germe de la maladie d'un corps en décomposition. Ne parlant que hollandais et n'ayant pas de confesseur hollandais à sa disposition, il se confessa à son lieutenant, qui transmettait ses accusations à son confesseur. Il ne se faisait aucune illusion sur son état, et il avait trop affronté la mort pour la craindre, il l'attendait comme une récompense.

Quand il tombe un nouveau malade à Albano, on court chercher le Zouave. Le Zouave arrive, s'en empare, le soigne pendant que les parents se tiennent éloignés, il l'assiste, le sert jusqu'à la fin. Le lieutenant-colonel me disait : et si vous voyiez avec quelle charité, quelle tendresse, c'est à se mettre à genoux.

Quelle Providence! Les Zouaves sont arrivés, de passage à Albano, le lendemain de l'apparition du terrible fléau, et auparavant les têtes exaltées avaient commencé à exciter la population : « Les Zouaves vont venir, ils vont apporter le choléra » ; et aujourd'hui ce sont les Zouaves qui les soignent et ensevelissent leurs morts. Voilà les *mercenaires* du Pape... Les fosses creusées à la hâte ne sont point assez profondes, l'odeur des corps arrive jusque dans la ville. C'est à faire craindre la peste. Le Gonfalonier est parti, est sorti même de l'Etat pontifical ; les autres membres de la Commune ont disparu.

Je crois qu'il est de mon devoir d'aller à Albano. Je ne sais pas s'il y a quelque confesseur

français, en tous cas la visite du propre pasteur ne peut que faire du bien, le danger est là pour le moment. J'irai demain matin.

On apprend ce soir, à Rome, la mort du cardinal Altieri, évêque d'Albano. Il s'était conduit héroïquement; tout le jour il administrait les malades, passait une grande partie des nuits à l'hôpital. Pris du choléra, hier, il a succombé aujourd'hui 11, à 3 heures. Le lieutenant de Résimond, quelques Zouaves, sont allés le voir avant sa mort; il a rassemblé toutes ses forces, il les a bénis en leur disant : Continuez votre œuvre de charité, je prierai pour vous; le capitaine Du Fournel l'a vu ce soir sur son lit de mort. Les Zouaves sont toujours partout et les seuls près des malades. Quand on voit un Zouave entrer dans une maison, on croit tout sauvé. Le lieutenant-colonel est allé au cimetière, il y avait là deux Zouaves travaillant et recevant les morts, il était 11 heures, il leur demande s'ils ont déjeuné, ils répondent non, parce qu'on leur apporte toujours des morts. Il les envoie déjeuner.

Le curé, les prêtres ayant charge d'âmes, ont bien fait leur devoir. Le cardinal di Pietro est là aussi qui se prête à tout. Altieri s'était rendu à Albano dès le premier danger, malgré les objections des siens, il leur répondit : Je suis évêque, je me dois à mes brebis. Que le bon Dieu, Dieu de charité, donne à son âme *partem et societatem cum sanctis et martyribus intra quorum et nos consortium non æstimator meriti sed veniæ largitor admittat.*

Le 12, je vais à Albano; à 10 heures, je trouve de Résimond et de Gatebois; Messieurs de Troussures et de Vaulx y sont aussi pour la journée, nous causons un instant avec le général Pasqua, qui est auprès du roi de Naples; nous apprenons que les malades du Palais sont mieux. La première nuit de leur arrivée, les Zouaves ont enseveli 90 morts. Les corps étaient restés dans les maisons. Des malades ont été abandonnés avant d'être morts. Le pharmacien ne sert les gens qu'à distance. Les domestiques ont abandonné leurs maîtres malades, on ne trouve que les Zouaves, chez les riches comme chez les pauvres, ils font tous les services, on les appelle dans toutes les maisons. Quand j'arrive à l'hôtel de Russie, j'en trouve deux auprès du fils de la maison qui va mourir, il meurt pendant que nous déjeunons. Le père vient supplier qu'on ne retire pas les Zouaves avant qu'on enlève le corps. Le lieutenant descend pour aller le leur dire, il les trouve à genoux, priant et pleurant comme pour un frère; je vais à la caserne, elle est bien, il n'y a pas de malades. Je vais chez le grand-vicaire, qui n'y est pas... je vais à l'hôpital, les Sœurs y sont avec les Zouaves. Les Zouaves reçoivent les malades, les frictionnent, les essuient, les couvrent, leur donnent de la glace; un tablier devant eux, ils ont l'air de n'avoir jamais fait autre chose.

Voilà un pauvre vieux que quatre Zouaves apportent sur une chaise; ils le déshabillent et le mettent au lit avec une adresse phénoménale;

je n'ai jamais vu tant d'empressement, plus de soins, tout le monde s'en mêle: officiers et soldats. Le lieutenant de Résimond est admirable, il suffit à tout, il organise, il paie de sa personne en toute occasion; aujourd'hui, il y a des malades assez nombreux. Le soir, de 4 à 6 heures, phénomène de l'atmosphère; quelles couleurs! C'est effrayant. Il y a quelque chose de lugubre.... on ne respire pas.... Je confesse toute la soirée. Demain, je vais dire la messe pour les deux Zouaves défunts. Le transport du Cardinal a présenté une scène des plus émouvantes. Le clergé avait décidé qu'on le transporterait *incognito* au cimetière, sur sa voiture; tout le peuple à cette nouvelle s'est ému. Les hommes, sur deux files, avec des torches allumées, remplissaient la ville. Une masse épaisse et confuse, que je ne distinguais pas bien dans la nuit, suivait; c'était la voiture qui portait le corps, moitié sur le siége, moitié dans la voiture. On avait dételé les chevaux; les hommes traînaient le char, les femmes en foule suivaient et chantaient des cantiques à la Sainte Vierge.. C'était un triomphe d'un lugubre, d'une dignité qui frappaient... C'est le plus bel éloge, c'est la plus belle prière qu'un peuple puisse faire pour son évêque.

Je vais me reposer à minuit; de Résimond rentre après une heure, il passe par chez moi; il a soigné un jeune homme, ses deux sœurs sont attaquées de ce soir, la mère est restée près de ses enfants. A 2 heures Franquinet entre;

il veut des remèdes que nous avons apportés de Rome.

A 6 heures 1/2, je dis la messe à la cathédrale pour les deux Zouaves. Il y a une Communion très-nombreuse. Quel touchant spectacle! Ah! à présent, ils peuvent partir de l'autel et aller près des malades, les préparer à se confesser, aider le prêtre pour l'administration de l'Extrême-Onction. Pendant les frictions, ils suspendent un instant, font baiser le crucifix. Baisez le crucifix, disent-ils aux malades, c'est votre consolation. Allons, du courage! Et ils recommencent.

Le 13, arrivent le général Zappi, M. le comte de Saint-Priest, le Ministre, M. de Charette. Ces messieurs visitent la caserne. Le Ministre adresse aux Zouaves quelques bonnes paroles de consolation et d'encouragement :

« Je vous félicite et vous encourage, au nom du Saint-Père qui vous bénit. Samedi dernier, dans mon audience, il m'a chargé de vous transmettre ses encouragements et ses bénédictions. On est heureux et fier de commander des gens comme vous ; il n'y a point de sacrifice dont vous ne soyez capables. Je dois vous dire aussi que le Saint-Père vous donnera à tous un signe de distinction, souvenir de sa gratitude et de son admiration.

Le Roi de Naples n'est pas moins admirable ; il soigne lui-même ses domestiques. Le Roi est bien, le jeune prince est plus mal, la princesse est

mieux ; le duc de la Regina est plus maigre encore que de coutume ; il est très-inquiet : un de ses enfants est malade, une femme de chambre aussi, mais ce n'est pas grave.

Tous les soirs des processions ont lieu dans la ville..; les paysans s'en vont coucher dehors... C'est surtout la nuit que le mal prend. Nous allons voir à l'œuvre le fameux docteur Koem, avec son remède... Le pauvre Résimond est si fatigué qu'il s'endort à table et tombe la tête dans son beefsteak.

Il faut que je sois à Rome demain, veille de l'Assomption; j'aurai beaucoup à confesser. Je pars avec M. de Saint-Priest.

Le 19, après ma messe, je pars pour Albano ; je ne pourrai y rester longtemps, M. Paaps, l'aumônier des Hollandais, est malade. Sa maladie me préoccupe, il y a beaucoup de malades ici. J'arrive à Albano à 11 heures ; je trouve ces messieurs bien ; il y a quelques Zouaves malades, un peu de choléra, un peu de fièvre typhoïde. Le médecin Koem se loue beaucoup de son remède, il paraît qu'il fait du bien.

La ville reprend un peu, l'aspect est meilleur, il y a moins de malades. Après déjeuner, je vais avec M. de Résimond chez le Roi. Toujours la même grâce, la même résignation à la volonté de Dieu.

Mgr Apolloni, envoyé comme délégat extraordinaire, montre de l'énergie et de la persévérance ; il y a quelques cas à son arrivée.

Ce soir, une dépêche annonce que le Ministre

Archives diocésaines de Quimper et Léon

vient demain pour donner lui-même aux décorés et aux médaillés leurs récompenses.

Il y a eu cette nuit, 20, toute une pauvre famille prise par le choléra; la grand'mère est morte près de sa fille, à l'hôpital; de l'autre côté, les enfants de la jeune femme mouraient; deux autres, restés à la maison, sont mourants. A la caserne, tous nos malades vont mieux.

J'ai fait ma visite chez Mgr Apolloni que j'ai trouvé très-bien. J'ai appris de lui que quand est venu aux Zouaves l'ordre de se retirer peu à peu du service des malades, ils se sont dédommagés en réunissant une petite somme qu'ils lui ont envoyée pour être distribuée aux plus malheureux, lui disant que ne pouvant plus soigner les malades de leurs propres mains, ils voulaient tâcher de les aider de leur porte-monnaie; ils lui ont remis 220 francs.

Une jeune femme avait le choléra; son enfant ne voulait plus prendre le lait... C'est Desclée qui, en soignant la mère, faisait boire le petit; ç'a été un grand chagrin à la mort du nourrisson.

Le Ministre arrive à 10 heures 1/2 avec le Colonel, le lieutenant-colonel, Du Fournel, un colonel de gendarmerie et un capitaine de gendarmerie. Il va distribuer les décorations; la fête est magnifique. Mgr le Délégat assiste, les gens de la ville sont présents; l'ordre du jour, qui est très-beau, est lu; le voici:

« Le désastre terrible et imprévu qui vient de fondre sur la ville d'Albano, a offert, aux militaires qui y tenaient garnison, l'occasion de

donner un éclatant témoignage de leur zèle et de leur dévouement.

» La gendarmerie, toujours prête à l'accomplissement de ses devoirs, a déployé, dans ces malheureuses circonstances, tout le zèle et l'activité désirables.

» Le détachement des Zouaves, oublieux des dangers et des fatigues, a suivi le noble exemple de son officier.

» Ces soldats vraiment chrétiens ont, de leur propre mouvement, assumé un service tout spécial de charité et d'abnégation, visitant et secourant les pauvres malades, creusant les fosses et ensevelissant les morts.

» C'est une belle page de plus à enregistrer dans l'histoire du Corps.

» Le noble cœur de Sa Sainteté, qui sait si bien apprécier de si beaux actes de courage et de charité, en a hautement exprimé sa satisfaction, et, pour en donner la preuve, elle a ordonné au soussigné de lui remettre les noms de ceux qui se sont le plus distingués. Sa Sainteté, dans l'audience d'aujourd'hui, a daigné accorder les récompenses suivantes: Au lieutenant Zénon de Résimond, la croix de chevalier de Pie IX; au sergent-major de Morin, la croix de Saint-Grégoire; aux sergents Joseph Serio, Louis Tuccimei, la croix de Saint-Sylvestre; la médaille d'or de 2e classe aux caporaux Desmiers de Chenon et Adolphe Burdo. Puis les noms des médaillés.

Signé: KANZLER. »

La Peyrade, qui avait donné ses soins les plus dévoués à la famille royale de Naples, fut décoré par le roi François II.

Après le dîner officiel qui couronne la fête, je reviens à Rome. Le 26, je retourne à Albano. A la gare de Rome, M. de la Guiche me dit que le général de Courten va aller s'établir, avec lui et M. de Maistre, à Velletri. On attend les garibaldiens. Je vais tranquillement à Albano; le choléra y continue, quoique moins fort; depuis hier il semble avoir repris. Je vois les Sœurs, je vais chez le Délégat; la famille royale est bien. Je hâte mes affaires, je veux rentrer ce soir à Rome.

M. Paaps va mieux, il avait été malade du choléra, et M. Daniel, en digne confrère, s'était préoccupé de sa maladie. Le 1er septembre, on transporte les cholériques à Saint-François de Paul pour isoler davantage la contagion. « Je vais à Saint-François, ce qui ne sera pas un petit surcroît de besogne, il faut du temps; enfin je ferai comme je pourrai; j'irai tous les jours, quelques heures de voiture feront l'affaire; les malades y seront mieux, les Sœurs y sont bien installées. »

Il y a une recrudescence à l'hôpital, plusieurs malades y prennent le choléra; en ville, ça va mieux; à Albano, l'épidémie a disparu, mais il y a un peu de typhoïdes.

Des secours abondants et variés, vin, thé, etc., sont envoyés pour nos malades.

Jules Christians, Hollandais, reproduisit à l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, les exemples d'héroïque charité que son compatriote, Henri Peters, venait de donner à Albano, et il fut, comme lui, victime de son dévouement. Il était infirmier dans la salle des cholériques, il les avait soignés tout le temps où le mal était grave, avec charité, jour et nuit.

L'Aumônier le trouvait continuellement auprès des malades. Dès qu'il arrivait, c'était Jules Christians qui se présentait à lui; il le conduisait à chaque lit, lui donnait des explications pour chacun. Il était plein de compassion et de petits soins pour les malades, il prévenait leurs désirs, il s'était beaucoup attaché à la salle des cholériques. Il fut pris le 11 août, l'Aumônier le visita aussitôt, l'encouragea, il avait été si bon pour les autres, il méritait bien quelque attention. Les Sœurs ne le quittaient point. Il mourut le 12, dans la matinée, après avoir reçu les sacrements de Pénitence et d'Extrême-Onction.

Bonnefoy, Français, rentra le soir du 15 chez lui, à 10 heures, avec le lieutenant Belon, il se plaignit d'une souffrance dans la poitrine, fit une tasse de thé, se mit sur son lit et dit un instant après : Je n'en puis plus. M. Belon partit en hâte pour aller chercher le médecin; quand il arriva, son ami était mort.

Van Oopen, Hollandais, fut pris par le choléra, dans l'exercice même de la charité, il assistait les malades à Albano. On appela aussitôt un prêtre hollandais pour le confesser; il était parfaitement résigné à la mort, il fut entouré jus-

qu'à la fin des soins les plus affectueux par ses camarades ; il reçut les sacrements de Pénitence, d'Eucharistie et d'Extrême-Onction et il mourut le 16. Sa dépouille mortelle a été portée à part au cimetière, par ses camarades, et déposée auprès des deux premières victimes qu'il devait retrouver aussi, on doit l'espérer, dans le paradis.

Auguste Auffray, Français, fut malade plusieurs mois à l'hôpital du Saint-Esprit ; survint un abcès à la main qui compliqua la maladie, il allait s'affaiblissant tous les jours ; à la fin, il fut pris d'un tremblement qui agitait tout son lit. Il était doux, poli, patient, reçut pieusement tous les sacrements, il mourut le 30 août.

Louis Quené était à l'hôpital du Saint-Esprit, depuis quelque temps ; il avait reçu la sainte communion par dévotion, et le 5 septembre, assis sur son lit, en voulant prendre quelque nourriture, il s'évanouit, on eut à peine le temps de lui donner l'Extrême-Onction.

Ernest Benezet, Français, mourut d'une fièvre pernicieuse. Déjà il était depuis longtemps malade à l'hôpital du Saint-Esprit ; il reçut les sacrements de Pénitence, d'Eucharistie et d'Extrême-Onction.

François Bertrand, du diocèse de Nantes, mourut au Lazaret, le 13 septembre, du choléra. Il avait été amené là par un mal d'yeux, il se disposa très-dévotement à mourir, il se confessa et communia plusieurs fois. Quand son confesseur l'exhorta à faire à Dieu le sacrifice de sa vie, il

lui répondit : Je n'ai qu'une crainte, c'est d'être plus content de mourir que de revenir à la santé. Sa consolation et son espérance étaient qu'il mourait au service de Dieu et de la sainte Eglise. Il souffrait horriblement, la douleur lui arrachait des cris perçants, sans diminuer sa résignation et sa confiance en Dieu. Il chargea M. Daniel, qu'il voulait toujours avoir auprès de lui, d'écrire à son frère, qu'il avait eu le bonheur de communier trois fois pendant sa maladie. M. Daniel lui dit que son frère lui avait écrit la veille, il s'informa de tout et lui demanda ce qu'il avait répondu. Voici dans quels sentiments il était avant son départ pour Rome.

Dans une lettre à l'un de ses frères, prêtre du diocèse de Nantes, il écrivait : « Je vais donc avoir le bonheur de voir, de soutenir le Saint-Père et peut-être de mourir pour lui. Mais quoi qu'il arrive, croyez que je serai toujours au poste de l'honneur, qui est celui du péril. La seule grâce que je demande à Dieu, en allant à Rome, c'est sinon de mourir pour le Saint-Père, du moins de ne pas quitter l'Italie sans avoir reçu quelque blessure pour sa défense. Quel bonheur et quel honneur pour moi, de voir ce saint Pontife, d'être béni par la main du bien-aimé Pie IX, par cette main qui bénit et les rois et les peuples. Je vais à Rome, comme les martyrs allaient à l'amphithéâtre, avec foi et espérance en Dieu.

« M. le curé a été très-content de ma détermination, et le frère François surtout en pleurait de joie.

« Mais que ferez-vous, disent quelques-uns, après votre retour ? Lorsqu'on est chrétien et que le sang breton coule dans vos veines, on ne se demande pas ce que l'on fera, mais ce qu'il faut faire. Si en partant, Guérin s'était demandé ce qu'il serait devenu à son retour, il ne serait peut-être pas parti, et il ne serait pas bienheureux. Lorsque Dieu parle, qui oserait ne pas répondre ? Je vous l'avoue franchement, aucun motif humain ne m'eût déterminé à partir, sauf l'honneur, or, humainement parlant, l'honneur l'exigerait si Dieu ne le commandait. »

Le 18 septembre, comme toujours, on célèbre au régiment l'anniversaire de Castelfidardo. On n'est peut-être pas loin de voir revenir ces temps-là. Il y a dans les esprits je ne sais quelles inquiétudes, les imaginations se donnent libre carrière, il y a dans l'air odeur de poudre. On fait courir des bruits étranges, on annonce pour le 22, le dernier jour de Rome. D'un autre côté, on annonce que Garibaldi est pris. Les sages laissent passer tous ces dires et ne s'en occupent qu'autant que de raison.

Cependant il y a partout des mouvements ; à Canino, à Aquapendente, il y a eu collision entre les gendarmes pontificaux et les garibaldiens. L'Aumônier ne sait s'il doit aller à Viterbe ou rester à Rome ; s'il se passe quelque chose de plus sérieux, il regrettera d'avoir été absent. M. Daniel est dans de grandes perplexités, au milieu de tous les récits que l'on fait. Il se décide à partir le 6 octobre, avec le Père de Wild, aumônier des Hollandais ; ils se rendent à Viterbe par Cività-Vecchia, apprennent dans cette ville du général de Courten, de MM. de Maistre, de la Guiche, de Lallemand, que Mirabal a été blessé et un Hollandais atteint mortellement. Nous nous rendons à Bagnorea, où l'on nous raconte la suite des événements.

Le 30, le lieutenant Wyart y était avec ses hommes. Il se trouvait chez l'évêque, lorsqu'on sonna le tocsin au couvent des Franciscains, et qu'on vint lui dire : les garibaldiens arrivent ! Il court avec ses hommes ; les garibaldiens le sachant, décampent, jetant leurs armes ; neuf fusils ont été retrouvés.

Le 1er octobre on avait eu la mauvaise idée, malgré les observations de M. Wyart, de retirer la garnison, et le 3 la ville était occupée par les garibaldiens qui entrèrent en criant : Vive la République ! A bas les prêtres ! Il n'y a plus d'enfer !... Ils s'étaient, en même temps, emparés du couvent des Franciscains, qui est une position superbe. Les horreurs qu'ils y ont commises sont incroyables ; ils ont pillé la sacristie, brisé les patènes et les calices, pris les corporaux pour en faire des cravates et des mouchoirs, mutilé les statues, tout renversé sur l'autel, tout souillé, fait des infamies que la plume se refuse à nommer ; ils ont ravagé le couvent.

Le 4, le capitaine Gentili, de la ligne, le lieutenant Fiffer, le sous-lieutenant Romarini, avec leur compagnie, J. Guérin, avec 20 Zouaves, viennent pour reprendre Bagnorea. La résistance est

vigoureuse ; le capitaine semblait n'y avoir pas compté. Guérin fait des prodiges de valeur et de sang-froid avec ses hommes ; il arrive jusqu'auprès des portes de la ville, par un chemin découvert, sous le feu de l'ennemi qui l'écrase de la place. Pour arriver là, il a franchi une petite barricade, sans même voir les garibaldiens derrière, et si lestement qu'eux-mêmes n'y ont rien vu ; le moment de la surprise passée, il est assailli par derrière. Guérin fait volte-face au plus tôt ; les Zouaves font feu de tous côtés, restent là, se défendent, avancent sur l'ennemi ; le capitaine fait sonner la retraite, Guérin protége la retraite, et le capitaine dit ensuite : Sans les Zouaves, je perdais là la moitié de ma compagnie.

Le 5, on reportait l'attaque devant la ville. Les positions sont admirables pour une défense ; la place était bien gardée, les hauteurs, les avant-postes. L'affaire devait être sérieuse. Les Zouaves arrivent par la gauche. A la Cervara, ils rencontrent le premier poste avancé ; la sentinelle crie : Aux armes ! ce sont les Zouaves ! et se replie ; le poste fait un feu de peloton et se retire. Le Gonidec, qui commande, s'écrie : En avant ! les Zouaves, à la baïonnette ! C'est là qu'est blessé Mirabal, qui n'en continue pas moins à se battre ; tout le reste du temps encourageant ses hommes, les enlevant et toujours en avant, faisant charger par ses voisins et tirant lui-même. C'est là aussi qu'est blessé le Hollandais Heicamp, qui est mort le 7. A la décharge de l'ennemi, les

Zouaves répondent par des coups de fusils et des cris de vive Pie IX, et se mettent à sa poursuite. A la Madonella, ils trouvent l'autre poste, fortifié du premier qui s'est replié ; ils l'attaquent et s'en rendent maîtres ; ils sont arrivés en face de Bagnorea, voient la difficulté. Le couvent est occupé, il domine le passage ; c'est comme une forteresse, il faut l'emporter. La colline vis-à-vis est couverte de garibaldiens, il faut passer sous le feu. On commande : pas gymnastique ! Les Zouaves montent la rampe ; on les crible du couvent, on les crible de la colline vis-à-vis. Ils se mettent à l'abri, contre ceux de la colline, derrière le petit parapet, et dirigent leurs coups sur ceux du couvent qui tiraient des fenêtres du clocher de l'église.

Pendant ce temps-là, la section de Guérin entourait le couvent par derrière ; il perce de la baïonnette un garibaldien qui l'ajustait ; André en blesse un autre, tous montent à la baïonnette. Les Garibaldiens lâchent pied, se retirent par les vignes, cherchent à se rallier sur la ville : on les tire au vol ; déjà, de l'autre côté, les Zouaves étaient entrés au couvent, en avaient brisé les portes ; par les fenêtres, les Garibaldiens tiraient encore de l'intérieur. Mais ils se voient pris ; quelques-uns arborent des mouchoirs blancs, d'autres tirent encore ; enfin ils se rendent, demandent la vie. On fait 60 prisonniers et on prend quantité d'armes ; de là on débusque ceux qui sont sur la colline vis-à-vis, ils fuient, on s'en empare et on la fait occuper par la ligne.

Les positions extérieures sont prises, il faut entrer dans la ville. Le feu des Zouaves continue; mais le canon à peine a tiré quelques coups que les Garibaldiens cherchent leur salut dans la fuite. Les gens du pays ouvrent les portes, appellent les troupes pontificales et crient : Vive Pie IX! La troupe se rallie et entre avec précaution dans la ville. C'était un enthousiasme indescriptible dans cette population : *Viva Pio Nono! Viva il nostro Sovrano! Viva la truppa pontificia!* On continue à poursuivre les fuyards aux extrémités de la ville.

Il n'est personne qui n'attribue à un miracle de la Sainte Vierge, ou du moins à une protection particulière, que, dans une attaque si difficile, au milieu de tant de morts et de blessés garibaldiens, deux seuls Zouaves aient été blessés... On a enregistré quarante-six morts, et tous les jours encore on en trouve dans les vignes, dans les champs, où on les enterre à mesure.

A peine arrivé à Bagnorea, je suis allé à l'hôpital, j'ai vu notre blessé, tous les blessés garibaldiens. Quelques-uns sont de pauvres gens ramassés ici et là, entraînés je ne sais comment; d'autres sont de vrais chemises rouges; il y en a qui paraissent assez bien élevés. Parmi les prisonniers est leur docteur; c'est lui qui a mis le premier appareil sur la blessure de Mirabal, ce qui ne l'empêche pas d'être un révolutionnaire de la pire espèce. Un pauvre garibaldien blessé demandait le prêtre à l'hôpital. — Mais va, va; tu crois encore au prêtre, il n'y a point d'enfer!

D'autres de ces malheureux adressent des reproches aux chefs. C'est vous qui mangez les fruits et nous qui travaillons!

Heikamp, Hollandais, fut blessé le 5 octobre, devant Bagnorea; l'action avait été vive, il fut frappé à la première attaque, à côté du lieutenant de Mirabal, la blessure était grave. Le patient put cependant être transporté dans la ville prise. L'Aumônier ayant connu l'affaire, partit de Rome en toute hâte, comme on l'a vu. Arrivé à Viterbe, on lui dit que rien ne pressait, le blessé étant mort, qu'il ferait bien d'aller d'abord à Valentano, le chemin étant sûr. Ce conseil n'allait point aux aumôniers. Le Père de Wild et M. Daniel se disent : Si la route de Valentano est assurée par une compagnie de Zouaves, les bons anges seront bien sur la route de Bagnorea pour nous protéger. Sans prendre de décision, ils poursuivent leur route jusqu'à Monte Fiascone, en disant leur Office et recommandant bien leur affaire au bon Dieu. Leur bréviaire fini, l'un et l'autre sont d'avis d'aller à Bagnorea, ils y vont et trouvent le blessé vivant. Le blessé ne savait comment remercier le ciel de cette faveur, il fut heureux de se confesser dans sa langue au Père de Wild, et de recevoir les sacrements, il se réjouissait de mourir pour l'Église; il mourut le 7 octobre. Les Aumôniers admiraient la divine Providence qui les avait appelés et amenés si à propos.

Après déjeuner, je suis allé confesser, puis est venue l'heure de partir. J'ai vu à Bagnorea,

MM. Le Gonidec, Wyart, Jacquemont, de Villèle, etc., etc. Bagnorea est la patrie de saint Bonaventure. Nous partons et à 8 heures et demie nous sommes à Monte Fiascone ; je vais chez le commandant de place, chez l'évêque de Bagnorea qui s'est retiré chez l'évêque de Monte Fiascone. Il est bien heureux de recevoir des nouvelles, bien aimable et content de la visite.

Le Père de Wild et moi nous partons à 5 heures, pour Valentano, 8 octobre. Nous devions dire nos Messes à moitié chemin, à Capo di Monte, là nous nous décidons à poursuivre jusqu'à Valentano. Une heure de plus peut être précieuse, et ç'a été une bénédiction. Quel accueil parmi ces jeunes gens, quelle joie chrétienne de me voir ! C'est bien le meilleur renfort, ça vaut une compagnie de plus ! Tout le monde veut se confesser. Je vais d'abord faire mes recommandations au bon Dieu dans la Sainte Messe, causer avec les officiers ; probablement on va se battre ce soir. On me fait tant d'instances que je reste, le Père de Wild s'en ira tout seul. Je vais me rendre à l'église...

Voilà le capitaine de la Guiche, il va commander une reconnaissance jusqu'à Ischia ; les Garibaldiens sont à Ischia et à Farnèse. Les officiers de Zouaves avant l'arrivée de la Guiche, avaient parlé de cette expédition, et y avaient renoncé, pour le moment. La Guiche venait directement pour la faire, on va la faire. Je vais à l'église, je confesse ce que je peux. Le clairon sonne le rappel et le départ. Je reste évidemment à Valentano. Je laisse partir le Père de Wild et je vais accompagner l'expédition. Il fait une pluie telle, que l'on ne peut ouvrir les yeux, un vent à tout emporter, on n'entend pas à deux pas ceux qui crient pour se faire entendre. Je confesse tout le long de la route ; je suis étouffé, ma soutane, ma douillette, sont pleines d'eau et pèsent comme du plomb. Je suis mal chaussé. Pendant une halte, j'étais à confesser un Zouave de l'arrière-garde, arrivent les premières balles, l'affaire s'engage. Vite, tous à genoux et absolution générale, je pique un galop pour rejoindre le centre, et je suis déjà loin quand j'entends : Amen. La colonne répondait à la bénédiction que je venais de donner... J'arrive à la seconde colonne... recueillez-vous, absolution générale... On me crie : ne vous montrez pas tant, M. l'Aumônier, vous êtes trop démasqué... Le feu continue, j'arrive à l'avant-garde : recueillez-vous pour l'absolution que je vais vous donner, et en route ! chacun prend ses positions ; on m'aide à passer un fossé, je suis dans la vigne, elle domine la colline vis-à-vis des postes garibaldiens ; ils nous envoient quelques décharges. J'ai beau regarder, je ne vois personne, le feu dure, je descends dans le chemin, je ne vois personne, il arrive peu de balles, ici...

Le capitaine de la Guiche observe les positions et les avant-postes ; le feu continue pendant ce temps... il a vu et observé ce qu'il voulait voir ; il y a eu quelques garibaldiens blessés, Franquinet en a atteint un ; ils ne sortent pas, on sus-

pend le feu pendant un instant. De la Guiche commande de se retirer en s'observant.

Nons rentrons à Valentano, toujours avec la pluie. Je n'ai d'autres ressources que de me coucher pour me réchauffer, et je n'ai rien pour changer, du reste... Arrivé, je trouve chez le Grand-Vicaire, qui est parti, une soutane. J'ai des bas, une flanelle, une chemise; me voilà trop heureux, on me fait du feu, je dis mon bréviaire, j'écris, on vient me chercher pour aller dîner. Mais la difficulté est que je suis sans souliers, on m'apporte les bottes du lieutenant, je complète la toilette par la mantelette ouatée de la signora et nous allons dîner. On cause beaucoup sur l'affaire d'aujourd'hui.

Il paraît que des engagements de plus en plus sérieux vont avoir lieu ; je vais rentrer à Rome pour voir les choses de là et de plus près. Je rentre. Sur la route je fais visite à de Mirabal. Quelles bonnes gens que ses propriétaires ! Je rencontre Guillemin et de Quélen, qui se dirigent du côté de Monte-Rotondo; je rentre à Rome, le 10.

Les anciens arrivent très-nombreux, les uns par mer, les autres par terre ; quinze d'entre eux ne voulant pas attendre à Marseille, de peur d'arriver trop tard, ont fait chauffer un vapeur qu'ils ont payé 700 francs, sans compter leurs places.

Les Garibaldiens avaient commencé à Aquapendente leurs exploits, en abattant les armes pontificales et en désarmant quelques gendarmes, puis s'étaient retirés. Le 30 septembre, le

lieutenant Jacquemont, avec trente-six Zouaves, avait rencontré à Canino une bande de garibaldiens d'une centaine d'hommes environ, les avait culbutés et mis en fuite.

Les Zouaves qui étaient à Bolsena apprirent que la position était désespérée, d'après ce qui s'était passé à Aquapendente; qu'il n'y avait qu'à mourir ou à l'emporter. On le traduisit aux Flamands qui répondirent par cet admirable barbarisme : *C'est nous contents pour mourir !* Vive Pie IX !

Ils se dirigèrent de Bolsena sur Aquapendente, mais Aquapendente était évacuée. Le lieutenant Burdo partit immédiatement pour Valentano. Le 4 octobre, à 5 h. le matin, il se mit en marche pour attaquer Ischia avec 30 hommes, en en laissant 10 pour garder Valentano. A 6 heures 1/2, ils tombèrent sur l'embuscade des Garibaldiens, firent feu, subissant eux-mêmes le feu de l'ennemi de gauche et de droite. Les Zouaves prennent position dans les oliviers; le feu dura une heure et demie, les Garibaldiens eurent deux morts et six blessés. A Ischia, on criait : Vive Garibaldi ! on faisait partir des mortari, on entendait des coups de fusils sur l'arrière. Burdo soupçonna que les Garibaldiens tournaient la position et se dirigeaient sur Valentano; à 9 heures 1/2, il y était rentré. A 10 heures, les Garibaldiens y arrivaient; la résistance a lieu sur tous les points. Les Garibaldiens occupaient le Borgo; après une heure 3/4, ils battaient en retraite. Baldini, leur chef, en se sauvant sur

Archives diocésaines de Quimper et Léon

son cheval, reçut trois balles au détour de la route. Une autre fut trouvé mort dans un bois, un autre dans une vigne. En s'en retournant, les Garibaldiens trouvèrent une charrette, l'arrêtèrent et y déposèrent leurs blessés.

Le 11, à minuit, arrive la nouvelle d'un engagement à Subiaco ; Desclée est blessé. Je me décide à partir pour Subiaco. A Tivoli, à 1 heure 1/2, le 12, nous rencontrons de Gouttepagnon qui nous raconte les horreurs, les profanations de toute sorte commises par les Garibaldiens, l'affaire de Monte-Libretti, et le beau fait d'armes de Vaubernier. De Vaubernier, avec quelques Zouaves et des gendarmes, faisait une reconnaissance ; il est attaqué, il résiste. Un garibaldien le met en joue. Vaubernier lui dit : Tire, canaille ! Le garibaldien tremble, tire, manque son coup. Vaubernier lui décharge sa carabine et le tue.

Arthur Guillemin partit pour Monte-Libretti le 13 octobre avec 80 hommes ; il comptait sur une autre colonne qui devait venir et faire diversion. On dit aussi qu'il allait sans défiance pour entrer dans la ville, n'y croyant pas les Garibaldiens ; son intention était de s'avancer vers Nerola qu'il voulait occuper. Il arrive devant Monte-Libretti peu avant la nuit ; l'attaque commence immédiatement, les Garibaldiens étaient plus d'un millier, la position était formidable. On crie : Qui vive ! à la porte. Zouaves pontificaux ! répondon. Guillemin n'hésite pas : Allons ! mes amis, en avant ! Vous vous êtes tous confessés ce matin. Vive Pie IX ! Il communique à tous l'ardeur qui l'anime. Aussitôt ils sont accablés d'une grêle de balles ; l'affaire s'est engagée et a duré une heure et demie. Guillemin était admirable d'entrain ; dès le commencement de l'action il fut frappé ; il reçut cinq ou six balles qui l'étendirent mort sur le champ de bataille ; il est tombé bravement, en combattant. Ses camarades enlevèrent ses décorations pour les transmettre à la famille. Le matin il avait dit au P. Vanutelli, qui faisait fonction d'aumônier à Monte-Rotondo : Je me confesserais bien, mais je n'ai rien sur la conscience. Ses compagnons d'armes se rappellent les bons exemples qu'il leur a toujours donnés. (Son corps, transporté en France, fut reçu comme en triomphe à l'église de Saint-Sulpice à Paris et à la cathédrale d'Arras.)

De Quélen fut blessé sur le champ de bataille ; on le vit tomber, se relever ; puis on l'a entendu dire : J'en ai une bonne sur la tête ! Il a reçu une autre blessure à la poitrine. Il faisait déjà nuit que les Zouaves se battaient encore ; le feu de part et d'autre diminua et cessa complétement. Le sergent-major Bach est resté sur la porte avec huit hommes, pour voir si, pendant la nuit, il ne pourrait point retrouver et reprendre les blessés et les morts ; il n'a trouvé personne, il est parti à quatre heures du matin.

Un maréchal-des-logis, qui a été chargé d'envoyer des exprès sous Monte-Libretti, pour savoir quelque chose, affirme qu'il y a eu cinquante morts au moins ; le plus que nous pouvons avoir

serait huit, resterait quarante-deux à leur compte. Guillemin et de Quélen avaient sur eux tout l'argent de la compagnie. La sacoche de Guillemin et ses décorations ont pu être prises par les Zouaves et rapportées.

Urbain de Quélen était un soldat plein d'ardeur, aussi religieux que brave ; à Monte-Libretti il fit des prodiges de valeur, il arriva avec ses hommes jusqu'à la porte. Les Garibaldiens ne cessaient de faire feu sur eux de la forteresse. Urbain tomba à la porte de la ville, fut percé plus tard de plusieurs coups de baïonnette et laissé pour mort. Le lendemain matin, 14 octobre, on s'aperçut qu'il vivait encore ; il fut transporté dans le château, où l'on eut de lui le plus grand soin. Il fut visité plusieurs fois par le prêtre qui était resté à Monte-Libretti ; les gens du pays lui portaient intérêt ; il était si sympathique ! Les Garibaldiens le traitaient comme un brave officier ; l'un d'entre eux s'était attaché à lui et ne voulait pas le quitter. On lui a donné du bouillon ; on a tué pour lui des poules. Les Garibaldiens, dès qu'ils le purent, abandonnèrent le pays ; mais les habitants continuèrent à soigner Urbain. Le 14, la garnison de Palombara, sous le commandement de M. de Vaulx, apprenant que M. de Quélen vivait encore, voulut à tout prix le reprendre. Le 15, 50 hommes et quelques gendarmes partirent pour Monte-Libretti ; mais déjà les Garibaldiens avaient fui. Ils entrèrent sans difficulté dans la ville, allèrent droit à Urbain qui respirait encore. Peut-

être eut-il assez de connaissance pour comprendre qu'il était repris par les siens ? c'est douteux. On a dit que sa première parole avait été de demander si l'on se battait encore.

Ses amis venus de Palombara, quoiqu'ils le vissent désespéré, pensèrent à l'emporter avec eux. Malgré les difficultés que cela présentait, ils l'emportèrent et il rendit le dernier soupir dans leurs bras. Dans la route ils s'arrêtèrent et déposèrent le corps chez les Capucins, au bas de la montagne. C'est là que le corps a été enseveli et que, le lendemain, la cérémonie des funérailles a été faite avec toute la solennité due à un officier si estimable et si regretté.

M. Daniel termine par ces paroles affectueuses : Cher Urbain que j'ai tant aimé, j'ai la confiance que le bon Dieu l'a placé dans un monde meilleur. Sa mauvaise santé, ses blessures de Frascati ne lui préparaient qu'une vie pénible sur cette terre. Il est mort noblement, chrétiennement, dans la grâce de Dieu, pour le Pape, pour l'Eglise ; pouvait-il mourir dans de meilleures conditions et avec de plus grandes espérances du ciel ?

Mercier tomba lui aussi à Monte Libretti. C'était bien sans contredit, un des jeunes gens les plus édifiants et les plus méritants du régiment. Modeste, exact, homme de devoir, avant tout ; il jouissait de l'estime universelle. A Monte Libretti, il a été frappé à la cuisse, auprès de la petite maison ; il souffrait énormément ; ses camarades l'attirèrent dans la maison où il était

Archives diocésaines de Quimper et Léon

plus à l'abri ; ses plaies n'étaient point pansées, il perdait tout son sang ; il y est mort.

Pierre Yong périt dans le même combat, après les actes de valeur les plus héroïques ; il s'était préparé à la mort et au combat comme à un triomphe.

Cronetz, Beogenaers, Vanravestin, Derooech, Martinaggi, Ciarla, restèrent également sur le champ de bataille de Monte Libretti. Les Garibaldiens ayant reconnu ce dernier, le percèrent de nouveaux coups et ouvrirent son corps.

Henri Otten, blessé à Monte Libretti, fut transporté à Nerola, de là à l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, où il reçut tous les soins que réclamait son état, et où il mourut le 23 octobre avec toutes les consolations de la religion.

Le 12, je pars de Tivoli pour Subiaco, à 4 h. moins 1/4. A moitié chemin, je trouve le lieutenant-colonel ; nous nous embrassons de bon cœur ; les nouvelles de Desclée sont bonnes. Avant d'arriver, nous disons le chapelet ; nous arrivons à 7 heures 1/2. De Moncuit est là, enthousiasmé du fait d'hier : Les Zouaves étaient sortis ; les Garibaldiens sont entrés à Subiaco, clairon en tête ; les gendarmes se sont retirés à la Rocca. Les Garibaldiens sont allés chez l'évêque, disant qu'ils ne voulaient point de mal aux populations, qu'il fallait empêcher qu'on n'en vînt aux mains, que si l'évêque n'accédait pas à leur demande, dans une demi-heure ils le fusilleraient. L'évêque répondit qu'il commandait aux prêtres et non aux gendarmes. A ce moment est rentré Desclée avec sa troupe, chacun a pris son parti et son côté. Un piquet de huit hommes, avec Desclée, a trouvé la bande des trente garibaldiens qui ont commencé par faire feu. Les Zouaves ont couru dessus à la baïonnette, puis on s'est pris corps à corps. Le capitaine, qui s'est attaqué à Desclée, s'est jeté entre ses jambes ; Desclée est tombé ; le garibaldien alors lui a donné un coup de poignard sur la tête pour lui fendre le crâne : la visière du képi a été percée et a protégé, le front a été légèrement percé. Desclée a donné à son adversaire un coup de revolver ; l'individu l'a percé d'un coup de couteau qui a passé de l'épaule sous l'aisselle, pendant qu'un autre de la bande lui donnait un coup de baïonnette. Desclée a tiré un second coup de revolver à son antagoniste qui est tombé mort ; mais, en tombant, il a pu encore lui donner un second coup de couteau dans la cuisse.

Pendant ce temps-là, P. Guérin se battait à la baïonnette avec un autre garibaldien et a fini par le transpercer ; cinq se sont réfugiés dans une maison, Guérin a tiré un coup de fusil et en a tué un, les autres se sont rendus prisonniers. En somme, il y a eu trois morts, dont un capitaine, et dix-sept prisonniers. Un instant avant ils disaient dans des estaminets : Ce soir nous serons dans l'enfer. Deux autres viennent d'être arrêtés, il n'y a qu'un moment. Le capitaine avait sur lui des dépêches importantes :

partout le timbre de Garibaldi et celui de Victor Emmanuel.

Le lieutenant, tout dernièrement arrêté, disait qu'on les avait trompés, qu'on leur avait dit qu'ils n'auraient pas même à se battre, qu'ils n'avaient qu'à se présenter et les populations les acclameraient, que la troupe céderait à leur arrivée... Le capitaine tué est un Milanais, ex-capitaine aux bersagliers piémontais.

Le 13. La population de Subiaco est toute favorable. Je dis la sainte Messe à la cathédrale, j'adresse quelques mots à la troupe. Desclée paraît vraiment bien; je m'arrange de manière à partir à 10 heures. Je vois, à Arsoli, de la Tocnaye, de Vaubernier et de Traversey. J'arrive le soir à Rome, et le lendemain je pars, avec de Gastebois, pour Monte Rotondo. Je rencontre le capitaine Carlhian, le lieutenant Ringard, de la Légion. Ils m'apprennent que les trains du chemin de fer sont en retard, qu'il y a encombrement de troupes garibaldiennes, que l'on dirige sur les Etats pontificaux, et qu'une multitude de soldats piémontais ont pris engagement parmi les Garibaldiens, autorisés par leur gouvernement.

Après plusieurs incidents de voyage plus ou moins intéressants, l'Aumônier arrive à Monte Rotondo, passe à Monte Libretti et se prépare à suivre l'expédition que l'on tente contre Nerola.

Le 18, je me lève de bonne heure. J'avais remis hier, en arrivant, les saintes espèces à

l'église. Je les reprends ce matin. L'affaire sera chaude aujourd'hui, je m'imagine. Quel embarras que ce départ, pour l'artillerie surtout! il faut abattre des haies, aplanir la route, enlever des rochers, etc. Sur la route, les bonnes gens questionnés répondent que les Garibaldiens sont partis de Nerola, qu'il n'y a plus personne, etc., etc. Les Zouaves se désespèrent. La colonne de Charette, avec la Légion et les carabiniers, va par la montagne ; nous, les Zouaves, l'artillerie, nous allons par la plaine. Enfin, après mille obstacles, nous arrivons à la grand'route ; la frontière la borde. Je vois l'ancien camp retranché des Garibaldiens, d'où ils passent sur le territoire pontifical. Nous arrivons au pied de Nerola. Le drapeau piémontais flotte sur la tour, les chemises rouges sont sur les remparts.... Ah! il y en a; nous y sommes. Les Zouaves s'animent, chacun prend sa position, l'artillerie va chercher sa place... Enfin, le feu est ouvert, feu de peloton parti de la tour ; les Zouaves y répondent par un cri universel de vive Pie IX! Le combat est engagé, le drapeau est en tête, les gaillards acceptent fièrement l'attaque. J'avais fait arrêter l'ambulance. Le canon est braqué : je ne comprends pas comment on ne crible pas nos audacieux artilleurs. B. de Quatrebarbes est à son poste, tout s'active ; on tire le premier coup de canon, il donne en plein dans la porte. Un *viva Pio nono* général, tout va bien. Je m'aperçois que le feu se porte plutôt de l'autre côté de la ville. Je propose de porter ailleurs l'ambulance. Les baïon-

Archives diocésaines de Quimper et Léon

nettes des Suisses dans la montagne me fo
croire aux Piémontais ; je vois vite que ce so
les nôtres. Nous nous décidons à transporter l'a
bulance, nous traversons lestement un cham
puis un autre, un verger, et je suis au pied de
colline. En me mettant le plus possible à couver
j'arrive à l'artillerie : on se bat vigoureusement
je monte plus haut, à l'abri derrière un arbre ;
suis tout. Je prie, j'adore Notre-Seigneur a
Saint-Sacrement. Le drapeau blanc paraît sur l
ville ; la ville est à nous. Le fort seul résist
encore ; le canon le bat en brèche. Le lieutenant
colonel s'avance par l'autre porte, son cheval est
tué sous lui ; il se relève en disant : Ce n'est rien.
En avant ! et on le suit. De tous les points on
ajuste les fenêtres du fort ; si quelque chemise
rouge y paraît, cent fusils braqués l'attendent ;
ils se rendent eux aussi et arborent le drapeau
blanc. Un Zouave aussitôt y porte le drapeau
pontifical à la place du drapeau tricolore qu'une
balle a jeté par terre. Mille acclamations le sa-
luent.

Je cherche partout dans la ville s'il y a des
morts, des blessés... Quelle Providence ! aucun
Zouave ; je croyais bien les premiers entrés sa-
crifiés... Je monte au château. Voici le chef.
Quelle tête ! quel regard ! quels principes ! 125
prisonniers.

Je reviens à l'ambulance. Je retrouve nos
Zouaves blessés à Monte Libretti, Delalande, Col-
linbrige.... Madame Stone est avec nos ma-
lades. Le blessé légionnaire peut faire la Com-

munion, je la lui donne. Comme je suis content
de revoir Collinbrige et les autres ! Je reviens à
l'église déposer le Saint-Sacrement. Je demande
l'archiprêtre, il est parti. Don Alessandro m'ac-
compagne. Les profanations à l'église d'en haut
et dans le cimetière ne manquent pas : des pipes
dans la bouche des saints, des moustaches à la
Victor-Emmanuel, un coup de fusil à l'image de
la Sainte Vierge, etc., etc.

Je me dispose à prendre quelque chose chez
don Alessandro ; on rappelle au camp. J'y vais :
c'est une colonne de Piémontais en reconnais-
sance, ils viennent voir. Je rentre ; on n'a pu
trouver un ognon pour me faire une soupe. Je
vais voir les blessés garibaldiens, les prison-
niers. La nuit vient ; je mange, avec du Bourg,
chez mon hôte de ce matin qui est encore notre
hôte de ce soir.

Collinbrige est plus mal, je crois qu'il va mou-
rir, je lui donne l'Extrême-Onction. Ses amis di-
sent avec quel courage, quelle ardeur à Monte
Libretti il se portait en avant ; il est tombé au-
près de la porte de la ville. Lorsque les Garibal-
diens se sont retirés, ils l'avaient emporté. Après
avoir pris Nerola d'assaut, les Zouaves l'ont
trouvé à l'ambulance avec Delalande, objet de
tous les soins de Madame Stone. Il reçut avec
bien du bonheur la visite de l'Aumônier, et re-
merciait Dieu de tout son cœur de lui avoir mé-
nagé cette consolation. Il s'était confessé à Ne-
rola ; mais il ne put communier, il vomissait à
chaque instant ; le foie avait été atteint. Je passai

une grande partie de la journée auprès de lui. Il avait une conscience des plus délicates, il était inquiet, ne sachant lequel était le plus parfait ou de faire quelques efforts pour se raccrocher à la vie, ou de se laisser aller. Je lui dis que le mieux était de se remettre doucement entre les mains de Dieu. Il répétait souvent les saints noms de Jésus, Marie, Joseph. Il bénissait le bon Dieu de m'avoir amené près de lui pour recevoir son dernier soupir, le consoler, le tranquilliser. Il disait souvent : Mon Jésus, mon cher Jésus, mon bon Jésus, je vous aime, ayez pitié de moi ! Je vous offre ma vie pour l'Eglise, pour le Papo, pour mes parents.

Dites bien à mes parents que je les aime de tout mon cœur : mon père, ma mère, mes sœurs, mon frère. Il me remit pour son frère quelques petits objets qu'il avait près de lui. Il mourait content et plein de confiance. Il aimait à s'adresser à Marie ; sa qualité de congréganiste lui donnait des droits particuliers : Ma bonne Mère, sainte Marie, priez pour nous à l'heure de notre mort. Ce furent ses dernières paroles ; il ouvrit les yeux très-grands, les fixa en haut, et il mourut sans agonie, sans qu'on s'en soit presque aperçu. Son frère arrive quelques instants après, il l'embrasse ; il se contient bien, enfin les larmes le gagnent. Je le laisse un moment seul, puis je l'emmène. Il me quitte, il va reprendre son poste, il est de garde.

Je fais tout pour organiser un peu le service de l'ambulance ; il n'y a rien, pas même d'eau.

fais faire de la tisane, de la limonade, mettre lumières pour la nuit. Je vais reposer au lieu des malades. J'enlève le corps de Collinge et je me couche sur la paillasse où il est ort. Je ne dors point ; d'un côté les puces me vorent ; de l'autre, les pauvres malades se aignent, ont besoin de quelque chose à chaque stant. Le Légionnaire qui toujours demandait boire, meurt pendant la nuit. C'est celui que avais communié hier.

Le 19, je suis debout de bonne heure. Je vais camp, il fait froid ; le jour arrive, il faut onger aux préparatifs pour le départ. Nous llons emmener les malades que nous pouvons ransporter. Les cacolets, les chariots, rien n'est prêt ; on cause, on se hâte, rien n'avance. Nous llons partir tard. Delalande peut monter à cheval. Le Légionnaire et le gendarme sont mis sur le chariot ; enfin on part, je descends et vais à pied.

Arrivé à Monte Libretti, je trouve un individu de Nerola, employé au Macinato, qui m'offre une côtelette, autrement je ne mangeais rien. Comme ce second départ est difficile ! Les artilleurs ont bu, et quelques autres aussi ; c'est une misère. Un dragon, au galop, se jette dans les épines et par terre ; il devait être tué. Enfin on part. La route est difficile pour l'artillerie, les charrettes des malades, les mulets chargés... On me renverse la charrette sur les malades ; heureusement personne n'a de mal. On laisse là la charrette, on monte les malades sur les cacolets ; ils

ne sont sûrement point à leur aise. Il faut avan-
cer, la nuit vient, je remonte à cheval. Un
nos hommes ne peut plus marcher ; je descen
de nouveau, je continue à pied ; il fait très-no
on allume des torches.

Ah ! comme Monte Rotondo est loin ! No
sommes inquiets à cause des prisonniers. No
joignons la route, il faut encore se donner bi
du mal, enfin nous arrivons. Voici madam
Kanzler, madame Stone ; nous n'entrons poi
dans Monte Rotondo ; on descend aussitôt à
station, j'entre un moment, j'attrape un pa
et un café, je cours après mon sac et je descend
à la station. Il pleut à verse, enfin nous parto
et nous arrivons à Rome à 11 heures ; beaucou
d'officiers de Zouaves sont à la gare ; je prend
vite une voiture, et fouette cocher ; je réussi
non sans peine à me faire ouvrir chez moi, j'a
un quart d'heure pour manger avant minuit, j'en
profite. Je vais me coucher dans des draps, quell
drôle de chose !

Je me lève tard, je dis la Sainte-Messe à San-
Salvatore, je fais des courses, j'écris des lettres.
Le Pape est descendu au tombeau des Saint
Apôtres et a dit la Messe *pro tempore belli*. On
dira désormais la Collecte à la Messe.

Le 20, j'apprends qu'on s'est battu hier à Far-
nèse, la dépêche dit : Lieutenant Du Fournel
grièvement blessé, Beaubeau, grièvement blessé ;
les Garibaldiens repoussés laissent après eux
vingt-sept hommes tant morts que blessés.

Au moment de l'attaque, les Zouaves délo-

rent les Garibaldiens de leur avant-poste, ils
mparèrent de la maison où ils étaient et comme
renfort de Farnèse arrivait pour cerner la
ison, les Zouaves voulurent enfoncer une porte
derrière pour sortir, elle était solide et cédait
u ; dès qu'il y eut un petit passage pour un
nl, notre courageux lieutenant sortit le pre-
ier pour se trouver en face de l'ennemi. Il fut
ssailli avant de pouvoir être secouru et percé
quatorze coups de baïonnettes, dont une attei-
nit le cœur. Les Zouaves sortirent, entourèrent
lieutenant, repoussèrent les Garibaldiens et
amenèrent leur blessé à Valentano. La vue du
lessé causa une désolation générale dans le
ays.

E. du Fournel était bien préparé. La Provi-
ence l'avait servi à souhait en lui envoyant le
ère de Gerlache peu de temps avant sa lutte
vec les Garibaldiens. Il en profita pour se con-
esser. Emmanuel voulut absolument faire une
onfession générale, le Père s'y opposait, il in-
ista avec tant de force que le Père y consentit.
l a dit depuis combien il était resté édifié de la
iété et de la foi de son pénitent.

A peine arrivé à Valentano, il fut assisté par
l'archi-prêtre. Il avait parfaite connaissance et
était d'une gaieté charmante. Cependant il ne
se faisait aucune illusion, il suivait le progrès du
mal et voyait la mort qui approchait à grands
pas ; il le disait à ses amis, il se recommandait à
Dieu avec une piété et une confiance qui excitè-
rent l'admiration de tous les assistants : Mon

Dieu, disait-il, c'est une grande grâce que vou
me faites. Quelle belle manière de mourir! i
voulut recevoir la Sainte Communion; ave
quelle dévotion, quels sentiments de charité, i
le fit! malgré ses souffrances, il avait toujour
le sourire sur les lèvres. Ce que je souffre es
bien peu de chose, dans deux heures ce sera fini,
je pense. Je n'y vois plus, avez-vous éteint l
lampe? et sur la réponse négative qu'on lui fit,
alors, ajouta-t-il, ce sont mes yeux qui se fer-
ment à la lumière de ce monde et qui vont bien-
tôt s'ouvrir à la lumière de l'éternité. Il aurai
aimé à voir son frère, officier des Zouaves
comme lui, il en fit son sacrifice, il arrivera trop
tard, se disait-il. Il demanda à ses amis, que
l'on portât son corps à Saint-Laurent, que l'on
remît son cœur à sa famille; il mourut avec tou
l'enthousiasme d'un chevalier chrétien, mourant
pour son Dieu. Mon frère sera content de moi,
disait-il, un moment avant de mourir. Ses der-
nières volontés ont été exécutées, son corps a
été déposé dans une chapelle que la famille a fai
élever à Saint-Laurent, et son cœur a été trans-
porté en France.

Sont enregistrés au Livre des morts, presque
sans détail, les noms qui suivent : Pierre Drien-
sens, au Saint-Esprit, 11 octobre; Pierre Fisch,
même jour, même lieu, mort avec le secours de
tous les sacrements et dans les sentiments d'un
parfait chrétien; il avait toujours été, au régi-
ment, un modèle et un apôtre très-ardent pour
le bien. Peu de jours avant sa mort, il avait

voulu faire une retraite et une confession géné-
rale, il en trouva le temps et la facilité, il fit
cette retraite à Sainte-Sabine.

On parle de l'intervention de la France.

Le 21 se passe sans grand événement; le 22,
rien de bien extraordinaire tout le jour à Rome.
Seulement, on annonce l'arrivée des Piémontais,
on dit qu'ils sont entrés déjà, on ferme plusieurs
portes de Rome, on a fortifié, barricadé les au-
tres. Dans la population on ne voit rien; la com-
pagnie de Zacharie du Reau, le soir, vers 4 heu-
res, est envoyée à Saint-Paul, où elle trouve le
colonel Eligi avec des gendarmes. Un instant
avant l'*Ave Maria*, je dois retourner à Barberini,
j'y vais en voiture. En revenant, je crois voir
quelque chose sur les visages des cochers de voi-
tures. Cependant sur la place, je ne remarque
rien. A la porte, je trouve le propriétaire pous-
sant des cris. On avait entendu les premiers
coups de fusils, c'était commencé. La manifesta-
tion tant demandée de Florence allait se faire,
nous allons le voir. Une détonation immense sur-
prend tout le monde. On entend encore des coups
de fusils vers il Campo Vaccino et vers Saint-Paul;
je vais au fort voir un peu... Quelle infamie! on
a fait sauter la caserne Serristori, elle a été
minée, j'y arrive vite, quel spectacle affreux! trois
immenses étages les uns sur les autres, une ruine
complète des poutres, des lits, et dessous combien
de Zouaves! Il est impossible de le savoir. Le
travail de déblaiement est déjà commencé;
Mgr de Mérode est sur les lieux. Un ou deux mal-

heureux moins engagés sont retirés. On fait silence, on entend des soupirs de tous côtés; on porte secours où on croit le plus urgent, où il paraît une tête, un bras. Il faut quelquefois une heure ou deux pour débarrasser la pauvre victime; j'ai donné une absolution générale.

A mesure qu'il paraît une tête ou une jambe, je donne une absolution particulière; jusqu'à minuit on les retire tous vivants, mais bien mutilés. On en retire un mort, on en voit deux autres morts. Chacun s'active, se presse, il est impossible qu'il n'y ait pas un peu de confusion. La nuit, ces torches au milieu des décombres, ces cris, ces morts, ces mourants, quelle scène! On entend une voix, on lui répond; il faudra trois heures pour arriver jusqu'au patient.

Cet acte glorieux des révolutionnaires était le signal. Au même moment 50 hommes forçaient l'hôpital, enlevaient les armes des infirmiers, des trois hommes du poste. En même temps, des individus déguisés en Zouaves attaquaient et blessaient des gendarmes; c'est épouvantable. Dans la nuit, comment se reconnaître? On me prévient aussitôt de cette perfidie, on m'avertit de prendre garde.

Au Capitole, un certain nombre d'individus armés étaient réunis et marchaient; les carabiniers arrivés à temps ont fait contre eux une première et une seconde décharge.

L'affaire s'engageait aussi auprès de Saint-Paul, où il y a eu des prises importantes : trois cents fusils chargés dans une maison. On a arrêté les individus qui, deux à deux, venaient pour recevoir les armes; mais, par-dessus tout, toute une correspondance en bon français, indiquant tout le plan de la Révolution, donnant des noms propres.

En somme, cette nuit nous a valu les pauvres victimes de Serristori, douze retirés blessés et portés à l'hôpital, quatre retirés morts; de plus, dans les différentes affaires, deux gendarmes blessés, deux de la ligne. Du côté de l'émeute, quelques morts, quarante prisonniers à Saint-Paul, d'autres au Capitole.

23. Je suis resté aux travaux de Serristori jusqu'au matin, un peu avant le jour. Je suis rentré un instant me reposer, me laver et me préparer à dire la sainte Messe. Je me rends aussitôt à l'hôpital, j'y dis la sainte Messe. Nos pauvres blessés font grand pitié. Mgr de Mérode est là.

On a arrêté aussi à Saint-Paul 3,000 cartouches; partout sur la route on a trouvé des couteaux et des stylets. Un individu a été arrêté sur la place Colonna, prêt à lancer une bombe; dans la nuit, on a dirigé quelques fusées vers le fort. Les soldats ne circulent plus dans la ville qu'armés de la carabine. Les corvées sont escortées.

On suspend les travaux à Serristori. Je crains bien cependant que quelques-uns ne soient laissés encore vivants; mais les murs voisins menacent, la nuit vient, ce serait s'exposer à un nouveau danger.

A 6 heures, on escorte et on transporte les ca-

nons sur les principales places où ils doivent passer la nuit.

Le soir, trois Zouaves nouvellement arrivés et qui n'ont point de gîte, viennent coucher chez moi, sur des chaises, entre autres Berger et Jaillart.

Le 24, la nuit s'est passée à Rome sans rien de notable. Dès ce matin, il y a plus d'agitation; à 9 heures 1/2, une dépêche annonce que 5,000 Français sont débarqués à Civita-Vecchia. Dans l'après-midi, on répand la nouvelle que les Garibaldiens ont pris le poste de Monte Rotondo et le chemin de fer, que les Piémontais entrent dans la ville. Je crois cela plus volontiers que le départ du Pape et que l'arrivée des Français; alors nous allons avoir une jolie nuit, car je suppose bien qu'ils se feront précéder à Rome par quelques belles histoires.

Je fais la visite de tous les postes dans la soirée; tout se prépare, je crois, pour une nuit sérieuse.

Je vois des bateaux vides qui descendent le Tibre et qui s'arrêtent dans les arches du pont. Qu'est-ce que ce peut être ?

A 6 heures moins un quart, le feu s'ouvre : *qui facit malum, odit lucem.* Ce sont vraiment des œuvres de ténèbres. Je reçois à l'instant la dépêche de M. Richard qui m'annonce M. Peigné; il arrive bien à propos.

Je me prépare à aller au fort pour la nuit; c'est plus sûr pour moi et surtout je suis plus à portée de tout. — J'attends un instant, je suis si

fatigué que je ne voudrais partir qu'à la dernière extrémité... Un autre feu de peloton, quelques coups de fusil sur les remparts me décident à partir. J'attends encore, enfin j'ai le temps, je reste jusqu'à revoir. J'envoie mon ordonnance se coucher; moi, je vais veiller, il se lèvera plus tard et je me coucherai; mais je suis si fatigué que je me couche moi-même, tâchant de ne pas dormir. Je me lève de temps en temps... ce ne sont que des patrouilles, on n'entend rien. J'appelle le garçon à 3 heures et je me couche pour dormir.

Le 25, je me lève à 7 heures; la nuit a été calme, je n'en reviens pas, c'est contraire à toutes mes prévisions. Hier, la colonne de M. de Troussures a arrêté des hommes et des armes. La demi compagnie de Brandois s'est munie de revolvers... La journée se passe tranquillement à Rome. Les prisonniers disent qu'il n'y a moyen de rien faire, que personne ne bouge à Rome, qu'ils n'avaient pas compté là-dessus... On dit qu'à Viterbe il y a quelque chose.

A 3 heures 1/2, la patrouille de Saint-Calixte est assaillie par une bombe qui blesse un Zouave. On entoure la maison, on l'observe; bientôt les Zouaves défoncent les portes, ils sont en présence d'une table chargée de bombes, d'armes, etc.; il y a là soixante ou quatre-vingts hommes qui se défendent; les Zouaves se précipitent à la baïonnette, et dans un instant il y avait quinze morts. On a eu pitié des autres qui demandaient grâce et qu'on a faits prisonniers.

Archives diocésaines de Quimper et Léon

Le 26, la nuit s'est passée avec les agitations ordinaires, rien de bien sérieux... On avait parlé des Français, — ce qui avait fait attendre les Piémontais.

Henri Foucaud des Bigotières fut tué le 26 octobre, il était dans l'acte de son service, il portait des vivres à ses camarades, lorsqu'il fut lâchement assassiné, par derrière, d'un coup de fusil qui l'étendit roide mort. Il peut à juste titre trouver sa place parmi ceux qui sont morts sur le champ de bataille.

Je vais à Barberini; en revenant on me dit qu'une colonne de mille hommes part avec le colonel Allet... Je cherche le Colonel, sans le trouver. Je vais à Saint-Calixte, où je félicite les recrues, je les encourage; je confesse pendant un bon moment. J'avais renoncé à l'expédition, ne la croyant pas grave. Quand je rentre chez moi, on me dit que le Colonel m'a cherché... Je me prépare à partir, je rejoindrai toujours...

Je trouve, à la Porte Pia, Ceccarelli le chirurgien, les ambulances, etc.. Je prends une voiture qui se trouve là et je pars... Nous rejoignons assez vite la colonne... On va à Monte Rotondo; on ne sait pas si la garnison est nôtre ou garibaldienne. Notre colonne fait mille hommes... Les bruits sur la route sont contradictoires : qui dit d'une manière, qui dit d'une autre; nous ne pouvons pas savoir qui est à Monte Rotondo. Sur la colline, quelle est cette masse d'hommes? C'est l'avant-poste des Garibaldiens, ils attendent. Déjà un premier avant-poste avait fait feu et tué

un cheval de dragons sur la route. On arrête la colonne et l'on dispose les choses. Le canon tire un premier coup... les Garibaldiens se replient... Ils reparaissent : second coup de canon; déjà les Zouaves montent la colline, gagnant la crête... Les Garibaldiens disparaissent, reparaissent encore et se replient. Nous avançons; mais il fait nuit; que faire?.. Le doute à qui est la ville ne peut plus exister... mais le nombre de nos ennemis? leurs postes?... On enlève toujours celui de la gare : c'est l'affaire d'un instant... On va y camper. On forme le camp, ce n'est pas un petit travail. Nuit sombre et très-humide : on est dans l'eau... Il y a de temps en temps des coups de fusils. On vient me dire que les garibaldiens blessés dans l'avant-poste me demandent et veulent se confesser. J'y vais, accompagné de cinq soldats. En route, il y a rencontre d'une patrouille; les nôtres crient : « Qui vive? » Ils répondent : « Italie! » et font leur décharge. Les nôtres ripostent. On ne voit rien. Nous avançons et j'arrive à la maison. Triste spectacle!... les blessés, les morts sont sur la paille. Je vois d'abord un gros gaillard barbu qui m'avait demandé. Avant tout, j'exige de lui une rétractation publique de cette faute publique, d'avoir porté les armes contre la sainte Eglise, notre Mère. Cela obtenu, je fais retirer tout le monde; je le confesse. Je passe à un autre qu'on dit mort; je l'observe de près, il vit. Je me fais comprendre, je le confesse. Un autre est mort. Un

autre encore est dit mort ; j'observe, je lui jette de l'eau, il vit, parle... c'est un Français ; j'exige rétractation, je le confesse. Un autre est mort... Les blessés demandent de l'eau. Il n'y en a plus ; nous allons tâcher d'en trouver... Je rentre au camp... La distribution des biscuits... Je reste au camp, où je confesse : c'est dans l'eau !.. Nous avons un Zouave blessé au pied ; il est dans l'ambulance. On parle de se replier vers Ponte Salara ; on prépare le départ. C'est difficile de manœuvrer ; quelle triste arrière-garde (?) ; les Suisses, les artilleurs ont bu : cette malheureuse *aquavita* (eau-de-vie) qu'on leur a distribuée leur fait du mal ! Ils n'ont point mangé ; une quantité tombent sur la route... Je donne ma voiture... Je gèle aux pieds... Enfin je remonte un instant... Le jour va paraître ; on fait halte ; nous sommes près de Ponte Salara ; notre cocher va de l'avant. Je pensais un peu que les Garibaldiens pourraient bien être au pont ; une balle siffle à nos oreilles !... qu'est-ce que c'est ?... nous avons là un poste ; la sentinelle a crié : « Qui vive ? » et le voiturier n'a rien entendu ; après les trois sommations, elle a tiré. Enfin il n'y a pas de mal ; le soldat a fait son devoir ; les bons Anges ont arrangé les choses... Nous arrêtons à Ponte-Salara. Le Colonel et toute la colonne rejoignent... Nous allons rentrer à Rome. Le colonel Allet est bien affecté... Il donne les instructions à Du Fournel pour le ministre ; il reste avec deux compagnies, attendant

les ordres supérieurs ; il croit que les Garibaldiens vont arriver peut-être aujourd'hui... Nous rentrons à Rome.

27 octobre. Ah ! si ce n'était pas dimanche, comme j'irais me coucher... Je cherche une Messe partout, j'en entends une chez le Révérend Père François-Régis ; si je ferme les yeux pour me recueillir, je m'endors... A la porte, chez moi, je trouve M. Peigné avec Carrée, ça me réveille ; je suis bien heureux de le voir, j'en ai bien besoin : c'est un secours de toute manière et pour toute hypothèse ; nous causons. Je lui prends une chambre au-dessus de la mienne ; nous serons ensemble. Je me couche jusqu'à midi. Nous dînons ensemble ; dans la soirée, nous courons pour quelques affaires qui le concernent. On annonce encore l'armée française. On croit à une nuit très-importante. Les Zouaves sont sur la place Saint-Pierre, aux escaliers du Vatican... Je vais avec M. Peigné le faire autoriser chez Mgr Tizzani. Nous avons bien de la peine à arriver. La police ne laisse plus circuler les voitures ; enfin l'Aumônier des Zouaves passe ; tout va bien chez Mgr Tizzani. Nous rentrons, j'en suis aise ; j'étais inquiet, j'aime mieux mourir sur la place Saint-Pierre.

Nous sommes à peine rentrés, que deux bombes éclatent bruyamment à deux pas du pont ; on les avait lancées contre deux Zouaves qui n'ont pas été atteints... Nous soupons pour aller à la place Saint-Pierre. Tous nos Zouaves sont

couchés sur la place. Les officiers ont des mate-
las...

Je reconnais sur la place le Roi de Naples; il
a la bonté de m'aborder; son frère est avec le
Général, à Ponte-Salara; les princesses sont au
Vatican; le roi est avec nous, attendant... Quel
spectacle de voir toutes ces nobles infortunes
réunies, attendant ensemble le sort de cette
nuit!... S'il y a une attaque, je suis persuadé que
ce ne sera que demain matin. M. Peigné est
avec moi; nous rentrons pour nous reposer. Je
dors comme un plomb jusqu'à 5 heures; j'entends
une grande détonation, je saute en place, je re-
connais que c'est le tonnerre. Ah! celui-là est
avec nous; c'est le bon Dieu...; je me remets au
lit encore et je dors.

Le 28 octobre, je vais avec M. Peigné chez le
cardinal Patrizzi, chez le cardinal Antonelli... La
journée, à l'ordinaire...

Il faut revenir ici sur l'histoire de Monte Ro-
tondo, et de son siége. Nous y avions une gar-
nison d'environ 350 hommes; deux compagnies
de la Légion Romaine, capitaines Carlhian e
Coste; une compagnie de chasseurs; deux pièces
d'artillerie avec Bernard de Quatrebarbes; ils
ont été attaqués par une colonne de sept mille
hommes, avec artillerie de campagne, ils ont fait
une résistance de 26 heures, infligeant des pertes
immenses à l'ennemi. La dernière cartouche
brûlée, ils ont dû se rendre, assurent les uns;
ils ont fait une percée à la baïonnette et se sont

retirés, disent les autres... Je les crois prison-
niers... Quelqu'un de Monte Rotondo dit aussi
que trois fois les Garibaldiens avaient été repous-
sés, puis étaient revenus en force; que la der-
nière fois, Garibaldi et ses fils étaient partis et
revenus avec les officiers piémontais... que la
garnison n'avait voulu se rendre qu'entre les
mains des officiers piémontais. Tout cela s'ex-
pliquera avec le temps, j'espère.... Je suis bien
préoccupé de cettre pauvre garnison, on la dit
emmenée prisonnière à Terni.

Le 26, au matin, le capitaine Du Rostu, parti
plus tôt que nous, était arrivé de bonne heure
jusque sous les murs de Monte Rotondo; il fut
entouré environ par 700 hommes; on lui cria :
« Vous êtes tous prisonniers, rendez-vous. »; il
répondit : « Venez nous chercher ». Ses hommes
s'étaient aventurés d'un côté où la retraite était
impossible; il resta là..., les fit passer les uns
après les autres, protégea la retraite, eut quel-
ques blessés, il les enleva et fit une retraite
splendide. Tout Rome en parle.

Ce soir, la *patrona di casa* vient me parler;
elle est bien effrayée : les mezzanini sont partis
par la peur qu'on avait que notre maison fût mi-
née; si c'était pour moi, pour un pauvre homme
si facile à tuer ailleurs, ce serait me faire beau-
coup trop d'honneur, que tant de tapage. Je l'ai
tranquillisée. Le *patrone* d'en haut voudrait que
je prisse la responsabilité *dell'affitto* de M. Pei-
gné... pour la *personna*, oui, pour la *tassa*,
non...

Le 29 octobre, M. Peigné va à Civita-Vecchia; il portera mes lettres... La nuit, nous n'avons entendu que l'éclat de quelques bombes. Il fait du vent et du froid; nos hommes sont gelés et fatigués. — Les Français doivent débarquer à Civita. On dit que la flotte piémontaise a voulu faire quelque semblant d'opposition... Comment va se poser l'armée française à Rome? Quel rôle?... Je serai le chat échaudé qui craint l'eau froide, je serai trop défiant? Mais je veux voir le bien avant d'y croire... Va-t-on nous mettre en campagne et laisser la garde de Rome à l'armée française? Ça ne me rassurerait guère...

Nous avons des nouvelles de M. Bernard de Quatrebarbes, blessé à Monte Rotondo... On comprend qu'il soit sobre de détails.

Ce soir, il fait encore grand vent et grand froid; nos Zouaves, sur la place Saint-Pierre, ne pourront être réchauffés que par l'amour de Dieu...

Toute la journée, j'ai porté du thé, du rhum...

Le Saint-Père a envoyé du vin à l'hôpital pour les blessés, recommandant qu'on en envoie aux officiers blessés qui sont soignés en chambre, chez eux. J'en porte à Desclée.

M. Peigné revient de Civita; il ramène 80 volontaires, dont plusieurs Nantais. Les Français sont débarqués à Civita-Vecchia. Il y a vu nos troupes revenant de Viterbe. Je trouve que l'on s'est beaucoup pressé à dégarnir les provinces...

Le 30 octobre, messe chez les Dames garde-malades. Je vais un instant chez le Colonel. On

se bat à Ponte Salara... Qu'est-ce que tout ça?.. Je vais y aller.. Quelle révolution à ressort, à ficelles; ça ne ressemble en rien à une révolution populaire; on sent que c'est une révolution toute diplomatique.

Je vais à Ponte Nomentano, où il y a plus de Zouaves et où on entend davantage les coups de fusils. En effet, il y a des lignes de tirailleurs; les Garibaldiens sont vis-à-vis. On se tire des coups de fusils de part et d'autre; nos troupes manquent de vivres... Un coup de canon aussi ferait bien... Je rentre à Rome pour communiquer toutes ces observations. Je vois le colonel Allèt, le lieutenant-colonel de Charette; on envoie des vivres, des munitions, le canon... Je retourne avec M. Peigné, avec le lieutenant-colonel; il fait déjà nuit... Les feux des Garibaldiens sont en face; je ne puis rester longtemps, plusieurs voudraient me parler; mais le lieutenant-colonel me presse; je me console en leur laissant M. l'abbé Peigné, que je leur présente comme un *alter ego* et mieux vaut.

Le soir, en rentrant, j'apprends qu'on est venu me chercher pour le capitaine du Fournel, grièvement blessé. Qu'est-ce que ça peut être? Je cours à l'hôpital, je le trouve très-mal. Il a été blessé dans une petite affaire, près Serristori, au moment où il remettait quatre prisonniers qu'il venait de faire... C'est déplorable! Il a toute sa connaissance; pour lui, il ne regrette point de mourir... Je reste près de lui; il souffre beaucoup et avec un courage vraiment militaire

et vraiment chrétien... On peut parler franchement avec un tel malade qui ne craint point de rendre à son Dieu vie pour vie. Adéodat du Fournel venait d'être blessé à la villa Cecchina, et traversé par une balle depuis l'épaule jusqu'aux reins, lorsque M. Daniel arriva à l'hôpital du Saint-Esprit, où l'on avait transporté le blessé. Il y eut un moment de silence qu'Adéodat rompit le premier par un sourire délicieux. Puis il dit à l'Aumônier : Ma petite sœur Marie? M. Daniel ne répondit rien, et un instant après le blessé le regarda avec un sourire d'ineffable contentement et lui dit : — Eh bien! nous y sommes. M. Daniel lui dit : — Vous l'avez tant désiré. — Ah! oui, reprit-il. — Offrez donc votre vie pour l'Eglise. Il ajouta : — Pour le Pape, pour la cause que nous servons. — Ajoutez pour votre famille, et il serra tendrement la main de l'Aumônier. Un peu plus tard, le Colonel arrive et lui dit : — Prenez courage, votre blessure n'est pas désespérée. Il répondit : — Ah! mon colonel, je n'ai pas de désespoir, au contraire. Le lieutenant-colonel arrive aussi et fait des efforts pour déguiser son émotion, mais ses larmes le trahirent. Du Fournel lui tendit la main, lui sourit et lui dit : — Ah! il ne faut pas pleurer. M. Daniel resta seul avec lui, le confessa. Il avait déjà communié la veille, il lui demanda s'il ne voulait point communier de nouveau ; il accepta avec un grand bonheur et se prépara avec un grand recueillement. Il voulut répondre à toutes les prières de l'Eglise, fit son

action de grâce seul et longtemps ; il était facile de voir qu'il jouissait de la présence de son Dieu pour qui il mourait.

Il souffrait beaucoup ; et je n'oublierai jamais, a écrit M. Daniel, cette belle figure exprimant tout à la fois un immense bonheur, joint à d'énormes souffrances : le sourire se mêlait à la douleur. Parfois son visage se contractait, il s'efforçait de sourire ; ses lèvres s'ouvraient d'une façon si aimable, et il regardait d'un regard si doux, si expressif, qu'on était touché. En voyant l'intérêt qu'on lui montrait : Ah! disait-il, c'est abominable pour un Zouave d'avoir si peu de courage! Il avait au doigt une bague de Castelfidardo ; c'était la bague d'Emmanuel, son frère. Il dit à l'Aumônier : Ça, c'est pour ma sœur Marie. Il était heureux de mourir. La vie, disait-il, est si pleine de dangers, c'est si difficile pour un jeune homme de se sauver ; un moment de faiblesse est bientôt venu ; maintenant je me sens fort ; pourquoi ne voulez-vous pas me laisser mourir? Alors qu'on le plaignait : C'est vrai, je souffre beaucoup ; mais dans quelques heures ce sera fini et je serai bien heureux. Il dit à M. Daniel : Pensez-vous que j'en aie encore pour longtemps? Ah! vous demanderez pardon à Marie ; mais, écoutez, je suis content de mourir. Il reçut l'Extrême-Onction avec foi et reconnaissance ; il regardait ses souffrances comme une juste expiation de ses péchés, comme une compensation de ce qu'il aurait voulu faire pour l'Eglise. Il recommandait beaucoup à

M. Daniel de prier pour lui et pour son frère. Il mourut le 5 novembre; il disait quelquefois : Je vais aller revoir mon frère. *Amabiles et decori in vitâ suâ, in morte quoque non sunt divisi.*

Le 31 octobre, je rentre chez moi, je me couche... M. Peigné rentre vers midi; il n'y a rien eu d'extraordinaire pendant la nuit, on s'est observé ; on dit présent Garibaldi avec un de ses fils... Je retourne voir du Fournel, dès que je suis levé; il ne va pas plus mal. M. Peigné va retourner à Ponte Nomentano. Je vais à Saint-Calixte, où je confesse toute la soirée ; je rentre tard chez moi.

Le 1er novembre, l'armée française prend possession et fournira tout le service de Rome aujourd'hui. Hier, les officiers pontificaux ont offert un punch, au Casino, aux officiers français. J'avais bien autre chose à faire, je n'ai pu y aller. A peine rentré de Saint-Calixte, je me suis couché ; on dit que ç'a été très-bien...

Aujourd'hui les chasseurs français ont déjà occupé le Ponte Nomentano..., le Ponte Molle. C'est bien indéchiffrable tout cela pour le moment. On dit que Napoléon III veut envoyer ici quarante mille hommes. Bien sûr, ce n'est pas pour garder le Pape, tout cela... L'esprit général de nos officiers est irrité contre le Piémont, qui aurait décidé l'envoi des Français. Ce serait une révélation de la Prusse qui aurait fait connaître à la France que le Piémont lui avait offert son alliance pour une guerre contre cette dernière puissance... Enfin, nous en sommes là !..

Nous allons voir ce que c'est... Napoléon veut-il régler quelque chose par ici avant le printemps ?...

On forme deux nouvelles compagnies de Zouaves. Sont nommés sous-lieutenants : MM. de la Bégassière (Raphaël), Ledieu, du Plessis, Léon Mauduit, de Lymairac, de Morin, Loymans, Dujardin.

Le 2 novembre. Aujourd'hui on met le drapeau tricolore au fort Saint-Ange; l'occupation y est mixte... Je prépare tout en prévision d'un départ prochain. Du Fournel (Adéodat), le capitaine, va presque un peu mieux. Le Pape sort ; ce soir, je reçois sa bénédiction à l'aller et au retour... A 7 heures, communication de l'ordre du départ, pour cette nuit, de tout le régiment. Un régiment de Français avec nous. C'est un général français qui commande. Nous allons sur Monte Rotondo... L'affaire s'engage... Les Garibaldiens ne se replient point devant l'armée française. Je prépare tout à la hâte pour partir. Il est bien tard quand je puis me coucher.

Le 3 novembre, à trois heures, nous sommes debout, prêts à partir; le café est pris. Il pleut, le temps est noir. Nous partons en voiture avec le voiturier Louis; nous sortons par la porte Pia. Il y a un grand déploiement de forces : les Zouaves, la Légion, l'artillerie, les Suisses, les troupes françaises. Le jour vient, la pluie disparaît... à la grande halte, le café est vite préparé... Il continue à faire froid... C'est le général Kanzler, ministre des Armes, qui commande en chef;

il est accompagné de son état-major : du duc de Caserta, du général Polès, du général de Courten, etc...

Avant Mentana, près l'hermitage, des coups de feu s'échangent. M. Peigné et moi nous descendons de voiture ; nous nous préparons à partir où besoin sera. L'état-major prend sa place sur un petit monticule... Un feu sérieux s'engage ; je m'avance, il y a déjà des blessés : Le lieutenant Jacquemont, Yves de Quatrebarbes, Pierre Audouin, Leton..., un Hollandais, qui crie : « Vive Pie IX ! », un autre que je ne reconnais point qui est bien mal, à qui je donne aussi l'Extrême-Onction. Plus loin, je trouve plusieurs garibaldiens blessés ; j'en confesse trois, d'autres m'appellent, et veulent que je les porte à l'ambulance ; pour le moment je ne le puis pas, j'ai autre chose à faire... ; j'avance ; on me crie que le Général me demande ; j'arrive, c'est le capitaine de Vaulx qui vient d'être blessé au cœur et est mort aussitôt ;... il y a là blessé, Dières-Monplaisir et quelques autres... Je m'approche d'une bande de prisonniers garibaldiens, ils veulent je ne sais quoi : ce n'est pas le moment... La continuation de cette route est bien découverte ! et bien dangereuse ; je me blottis un instant ; puis je grimpe aux hauteurs ; ce n'est pas beaucoup mieux ; le capitaine de Fumel me dit : « Monsieur l'Aumônier, vous êtes mal là !... » Je cours un peu partout, je redescends sur la route ; les balles m'étourdissent ; je gagne la petite maison de la briquerie ; il n'y a pas de blessés ; pendant que je confesse

quelqu'un, on m'appelle en hâte sur la butte ; un Zouave a reçu une balle dans la gorge !.. ; comme il saigne !.. ; je l'absous, je lui donne l'Extrême-Onction ; je le tire un peu plus bas, où j'essaie de le panser, pour arrêter le sang. Je pars de là pour entrer dans le petit chemin ; les balles pleuvent ! On nous crie : « Nous sommes tournés, sauvons-nous de là ! » Je cours avec les Zouaves ; il faut passer un fossé ; quelqu'un me dit : « Allez vite ! baissez-vous ! » ; je passe, j'entre dans cette grande avenue, c'est là le plus mauvais ; un feu complet nous enfile ; il y a là trois Zouaves blessés ou morts, entre autres le jeune Pierre Guérin, je les absous ; je me dépêche, derrière je vois les chemises rouges qui avancent et nous visent ; je comprends qu'il fait mauvais là ; je grimpe dans l'*oliveto*, j'arrive à la barrière, à la maison il y a un peu de désordre, on se rallie vite... On m'apporte Sévilla, le Péruvien, il est blessé de trois blessures, il crie : « Vive Marie ! Vive Pie IX ! battez-vous bien !.. » Gonzagues de Chivré vient me chercher pour Loirant, qui à l'instant a été blessé mortellement ; j'y vais au milieu de mille balles ; l'état-major est au milieu de cette grande avenue.. ; j'y trouve le petit Elie Chevalier, je le confesse et je lui donne l'Extrême-Onction ; j'arrive à Loirant ; Bonvallet, son ami, le réconforte ; je lui donne l'absolution, l'Extrême-Onction ; il ne regrette point de mourir ; il me dit de prévenir sa mère !.. ; je vais plus loin, à Brouère, qui est au-

dessus du fossé, j'y parviens ; il est bien mal, je lui donne les Sacrements.

On commande de se replier en bon ordre ; il est trop tard à présent pour l'attaque de la ville. Les Garibaldiens sont refoulés de toutes leurs positions, excepté de la ville ; demain, on aura la ville ; on se réunit autour de la maison, au bout de cette avenue... ; on apporte les blessés ; il y en a d'autres en haut... Madame Stone est admirable ! Les Sœurs de St-Vincent de-Paul *item*. Les garibaldiens blessés remplissent une chambre ; j'en confesse plusieurs à la première ambulance, au commencement de l'affaire, ça fait pitié.. ; quelle quantité de blessés, soldats et garibaldiens.. ; ils ont froid, ils ont soif... De Boischevalier est là, d'Alcantara aussi ; ils vont partir pour Rome avec Jacquemont.

Patrice trouve moyen de se procurer un pain ; il n'y a pas de quoi manger, pas de quoi boire, il n'y a pas d'eau.. ; je réussis cependant à me procurer un peu d'eau boueuse, dont je me fais faire du thé que j'ai eu soin de mettre dans mon sac... Voilà une alerte, plusieurs coups de fusils. Ce n'est rien ; je fais changer cependant la voiture de place, elle est mal placée... M. Peigné et moi nous passons la nuit dans la voiture ; je me lève souvent pour aller me chauffer....

Le 4 novembre, de bonne heure, les coups de fusils recommencent ; l'engagement n'est pas fort cependant ; je vais visiter nos ambulances... Ce matin le canon travaille plus que nos hommes...

Voici venir un parlementaire les yeux bandés ; il demande que les Garibaldiens se rendent et soient renvoyés les armes à la main ; on leur refuse, ils se retireront mais sans armes, et ils ont deux heures pour se décider ; pendant ce temps, les compagnies françaises, engagées depuis le matin et ne sachant rien, se rendent maîtresses du Borgo et font deux cents prisonniers, entrent dans Mentana, qui se remet à leur discrétion... Tous reviennent dans la ville se constituer prisonniers ; alors le parlementaire se présente, réclame ses droits de la capitulation qui lui a été accordée.. ; il y a hésitation : les autres se sont rendus sans condition... ; les bases du contrat ont été proposées, mais sans être acceptées ; enfin on s'en tient à la parole du Général.

De l'ambulance, et du milieu où nous sommes réunis pour manger, nous voyons nos troupes dans Monte Rotondo : tout est pris, la campagne est finie. La journée d'hier a été rude, mais le résultat en est immense ; nous avons fait hier l'ouvrage de trois jours... Vers dix heures on part pour Mentana et pour Monte Rotondo ; nous faisons encore un tour dans les ambulances, à Mentana. Je vais chez le curé, qui depuis l'arrivée des Garibaldiens n'était point sorti de chez lui... Je me fais une soupe d'ognons ; il est dans l'admiration de me voir du pain que mon ordonnance m'avait trouvé ; tous les jours précédents, les officiers garibaldiens avaient mangé chez lui, mais son pain et ses provisions. Le brave homme ne sait guère se rendre compte de son église ; j'y

vais avec lui ; la sacristie est en désordre ; le médecin y a établi son quartier ; les linges d'église lui servent pour ses pansements. Ce médecin et ceux qui l'entourent sont de francs garibaldiens.. ; il a un air de parler haut au curé, *je lui aide à parler bas*.. ; je fais prendre les cierges, je visite le tabernacle ; le Saint-Sacrement était resté dans l'église, les vases sacrés n'ont pas été pillés...

Nous avons bien du mal pour réunir nos morts ; je cherche partout le corps de Riallan, il a été déjà enlevé par les nôtres ; je cours ici et là en pantoufles, j'ai les pieds trop fatigués... Enfin nous les avons réunis tous, il est bien tard, il faut les emmener à Monte Rotondo ; il faut une réquisition de bœufs.. ; M. de la Messelière se donne bien du mal ; je vais avec lui chez le roulier, nous pressons la chose, il est déjà nuit. La tête de Riallan au milieu de tous ces morts entassés sur la charrette est admirable !.. Je pars avec M. Peigné, nous arrivons à Monte Rotondo vingt minutes après. Nous allons chez le Vicaire : Ah ! comme il nous en raconte... Il a eu chez lui, et tous les jours, tous les chefs garibaldiens à boire, manger, dormir ; ils ont ruiné le pauvre homme. Les blasphèmes étaient épouvantables ! les conversations horribles !... On nous a reçus comme les anges de Dieu. Le Vicaire a voulu que je bénisse de nouveau la maison. En 1861, j'avais baptisé un de ses petits neveux, qui aujourd'hui est un joli petit garçon, qui demandait souvent à voir *son prêtre*. Là-dedans tout le

monde m'appelle *compare*. Il a eu chez lui toute la crême des bandes, tous les officiers.

Le bon Vicaire est allé coucher je ne sais où ? M. Peigné et moi nous avons divisé son lit et dormi dans sa chambre.

5 novembre. J'avais voulu dire la Sainte Messé ; l'église étant profanée, on me prépare un autel en plein air où je puis offrir le saint Sacrifice. L'église était dans un état horrible, tout y est pillé, saccagé, le tabernacle ouvert, percé de coups de baïonnettes, les vases sacrés brisés, dérobés, les ornements déchirés, les galons enlevés, tout le linge emporté ; pour dire la Sainte Messe j'ai dû recueillir les débris d'une nappe d'autel, qui ont servi de corporal et de purificatoire.

Je n'oublierai jamais la joie de cette pauvre population, voyant préparer tout pour la Sainte Messe et allant y assister, ni la ferveur des prières faites ensuite pour le Saint-Père.

Toutes les familles, plus ou moins, ont eu à souffrir : qui pourra dire le vin bu, le linge emporté, les provisions consommées !...

Il n'y avait plus à l'église, ni les registres, ni l'huile sainte pour le baptême et pour les infirmes ; j'en ai laissé un peu pour les malades. Le Saint-Sacrement était recueilli dans un verre chez le Vicaire.

Je devais dîner encore chez le Vicaire : le digne homme n'avait rien. J'ai envoyé chercher ma ration de vivres à l'Intendance, et celle de M. Peigné ; nous avons vécu là-dessus...

Le travail au cimetière allait lentement. Il fallait une châsse pour Riallan ; il en aurait bien fallu quelques autres, mais le temps manquait ! Nous faisons faire seulement celle de Riallan ; tout cela se termine tard. Nous voulions partir ce soir pour Rome et devancer la troupe, nous ne le pourrons pas ; il faudra encore manger et coucher chez notre hôte.

Nous avons enterré tous nos morts dans deux fosses : à droite, Russel, Pascal, Guérin, Chevallier, Bernardini, de Retz ; les autres, à gauche, dans la grande fosse, en tout 19.

Il est bien à craindre que le Père Vanutelli n'ait eu à souffrir beaucoup ; on n'en a aucune nouvelle ; il a été fait prisonnier avec la garnison de Monte Rotondo. J'ai vu, dès mon arrivée, hier, M. Bernard de Quatrebarbes ; sa blessure est grave. Je l'ai revu encore aujourd'hui ; dans quelques jours, on espère pouvoir le porter à Rome.

Je reçois toutes les *mille* recommandations du Vicaire, ses demandes, etc., etc. Je vais chez le Colonel chercher notre souper, qui intéresse beaucoup le Vicaire et sa famille.

Le 6 novembre, nous allons partir pour Rome. Je dis la sainte Messe chez les Religieuses du Calvaire. La Supérieure a mieux fait que bien des curés ; elle a enlevé le Saint-Sacrement, pris le Saint-Ciboire, et l'a caché dans une crédence, en sa maison. L'église a servi de caserne. Nous partons vers 10 heures pour Mentana, comme la troupe. En passant à Mentana, nous voyons

une autre fois le bon curé qui est au lit ; il a fait chercher s'il n'y avait point encore de nos morts restés dans les champs. Je lui promets de lui envoyer un peu de linge de Rome. En continuant notre route, nous revoyons tout le champ de bataille, tous les endroits à nous particulièrement connus. La route est encore jonchée de cadavres des Garibaldiens ; j'en reconnais quelques-uns que j'avais confessés, d'autres qui ne l'avaient point voulu.

Nous rejoignons la colonne, nous la dépassons pendant qu'elle est en repos. Nous arrivons jusqu'à Sainte-Agnès, où l'on veut bien recevoir le corps de Riallan ; nous l'y faisons déposer en attendant. Nous arrivons jusqu'à une *osteria* où nous mangeons ; la troupe rejoint. Nous allons rentrer à Rome, à notre place de bataille. Tout s'organise ; les musiques de Rome sont venues au-devant. Bien avant la Porte, il y a déjà des groupes, des équipages... On crie : « Vive Pie IX ! » « Vivent les Zouaves pontificaux ! » etc. Nous entrons à la Porte Pia ; c'est un vrai triomphe : toute la ville est là... Les exclamations sont enthousiastes : « Vive Pie IX ! vivent les Zouaves ! vivent les aumôniers ! vive la Religion !.. » Depuis la Porte jusqu'à l'église Sainte-Marie-de-la-Victoire, ce n'est qu'un flot pressé de peuple et des acclamations unanimes ; mais à la Victoire c'est le comble : tous les degrés de l'église sont encombrés, ainsi que la place et la rue. On agite les mouchoirs : « Vive Pie IX ! vivent les défenseurs de l'Eglise ! » Sur notre passage : « Vi-

vent les aumôniers ! vive la Religion !.. » Heureusement, je suis avec M. Peigné.

Le défilé des troupes pontificales et françaises se termine au Quirinal. Chaque compagnie va à sa caserne ; je vais chez la bonne dame Rosa, puis je rentre chez moi. Nous soupons tranquillement, le soir, avec une soupe aux choux que Patrice avait apportés de l'Osteria...

ORDRE DU JOUR DU COLONEL ALLET.

Officiers, sous-officiers et soldats !

Vous venez de traverser deux mois de fatigues et de dangers, avec une énergie dont votre chef est fier de vous rendre témoignage.

Au premier jour de cette lutte impie, que la force révolutionnaire engageait contre le droit le plus auguste, ceux-mêmes qui vous connaissent calculaient avec angoisse les péripéties de ce combat inégal. Honneur à vous ! Vous avez dépassé les espérances de vos amis et les craintes de vos ennemis.

L'invasion garibaldienne a trouvé partout les baïonnettes des Zouaves, et si les balles ont traversé vos poitrines, nulle part elles ne vous ont fait reculer d'un pas ; tous vous avez eu votre part dans cette lutte glorieuse. Les compagnies qui sont restées à Rome, en butte aux plus atroces moyens de destruction, ont contribué à maintenir la tranquillité, comme celles qui, dans les provinces d'Acquapendente et Subiaco, ont défendu presque seules soixante lieues de frontières.

Du 22 septembre au 3 novembre, que de dates à mettre sur votre drapeau ! Le 30 septembre, le lieutenant Jacquemont rencontre, avec 36 hommes de la 3e du 1er, quatre-vingt-dix garibaldiens et les met en fuite. Le 3 octobre, le lieutenant Guérin, alors sergent-major, avec 25 Zouaves de la 4e du 1er, protége seul la retraite d'une compagnie de ligne, près de Bagnorea. Le 4 octobre, le sous-lieutenant Burdo, avec 30 hommes de la 3e du 1er, lutte, pendant 3 heures, contre une troupe supérieure, au pont d'Ischia ; le même jour, le même officier défend, avec 45 hommes, la ville de Valentano contre des forces cinq fois supérieures.

Le 5 octobre, Bagnorea est enlevée, le capitaine Le Gonidec, les lieutenants Wyart, Jacquemont et de Mirabal, conduisent à l'assaut 190 Zouaves de la 3e et de la 4e du 1er, et emportent les positions dominantes.

Le 13 octobre, les sous-lieutenants Joubert et Martin, avec un détachement de la 4e du 1er réoccupent Acquapendente.

Le même jour, à Monte Libretti, 97 Zouaves de la 5e du 2e, sous les ordres de MM. Guillemin et de Quélen, attaquent les Garibaldiens avec une vigueur telle, que l'ennemi, effrayé, évacue la ville la nuit même. Les deux officiers tombent glorieusement en tête de la troupe.

Le 12 octobre, la ville de Subiaco est surprise, le lieutenant Desclée, avec trente Zouaves, la reprend et tue de sa main le commandant ennemi.

Le 18 octobre, le lieutenant Lallemand, avec 45 Zouaves et 17 gendarmes, occupe Orte.

Le 18 octobre, le lieutenant-colonel de Charette et le commandant de Troussures enlèvent la position redoutable de Nerola. Les 1res du 2e et du 1er, et la 5e du 2e bataillon, y ont pris une part glorieuse.

Le 19, le capitaine de Couëssin avec sa compagnie, rejette les Garibaldiens dans Farnèse ; le sous-lieutenant E. du Fournel meurt percé de treize coups de baïonnettes.

Le 22, la caserne de Serristori saute, ensevelissant de nombreuses victimes; le soir même, le capitaine du Reau avec la 2e du 2e, saisit, hors de la ville, sous Saint-Paul, un vaste dépôt d'armes et un nombreux conciliabule de sectaires.

Le 24, les capitaines de Saisy, Vinay, Du Fournel, avec 80 hommes des dépôts et de la 3e du 2e, enlèvent de vive force dans la Longaretta, l'infernal laboratoire d'où sortaient la plupart des bombes qui ont effrayé Rome.

Le 24 octobre, Viterbe est attaqué par 800 chemises rouges; le lieutenant Lallemand, avec 60 Zouaves, prend une part énergique à la défense. L'ennemi est repoussé.

Le 30 octobre, les avant-postes garibaldiens sont en face de Ponte Nomentano; la 3e du 1er, la 3e et la 6e du 2e, forcent les tirailleurs ennemis à se replier jusqu'au *Casale dei Pazi* qui est occupé le lendemain. Le même jour, le capitaine adjudant-major du Fournel, tombe frappé d'une

balle dans les reins dans les rues de Rome, et meurt, comme son frère, avec cette intrépidité que nous étions habitués à admirer.

Le 3 novembre enfin, à Mentana, le régiment tout entier est réuni sous mes ordres, et j'ai pu par moi-même admirer dans son ensemble cet élan, ce courage indomptable dont chaque fraction du corps donnait, depuis un mois, tant de nobles exemples.

Tout ce qu'on pouvait attendre des cœurs les plus énergiques vous l'avez fait ! et à la dernière heure de cette lutte de 45 jours, sur le champ de bataille que vous veniez de joncher de cadavres, l'armée française, ce juge incorruptible de la valeur, s'est trouvée là pour applaudir à la vôtre et vous rendre un témoignage incontestable.

Des pertes douloureuses ont accompagné le succès, le capitaine de Vaulx et 23 de nos camarades sont morts à Mentana, nos blessés remplissent les hôpitaux. Mais leur sang a coulé pour la plus noble des causes.

De tels sacrifices sont les souvenirs les plus précieux d'un corps militaire, ils auront pour conséquence de ramener à la cause du Saint-Père, les sympathies et un respect qui assureront son avenir.

Soldats !

Tout n'est pas fini ! de grands dangers menacent encore l'Eglise; rappelez-vous que vous n'êtes pas seulement au régiment quelques milliers d'hommes réunis coude à coude; vous représentez dans le monde un principe, le principe

de la défense volontaire et désintéressée du Saint-Siége. Vous êtes le noyau autour duquel se grouperont au moment du péril, les prières, les secours, les espérances du monde catholique.

Soyons donc de vrais soldats de Dieu, vous n'avez pas seulement des devoirs, vous avez une mission; vous n'arriverez à la remplir que par l'union, par la discipline, par la conduite, par l'instruction militaire.

Un troisième bataillon vient d'être formé; vos cadres en s'étendant, vous assurent une plus large part d'action dans la lutte à venir.

Nous y marcherons ensemble au cri de: VIVE PIE IX!

Signé : ALLET.

Arthur de Vaulx fut tué sur le coup d'une balle qui le frappa au cœur, à Mentana, sur le chemin. Quand M. Daniel arriva, il était déjà mort; il n'a pas dû survivre un instant à sa blessure. M. de Fumel, qui était auprès de lui, lui dit d'élever son cœur vers Dieu, dit pour lui une prière et dut continuer sa marche. La veille au soir, M. de Vaulx s'était confessé; les dispositions admirables dans lesquelles il était, avaient édifié tous ses camarades; la préparation à la confession et son action de grâce avaient été longues. En sortant, il était vivement impressionné, et il dit à M. de Ferron: Ma conviction est que je ne reviendrai pas de l'expédition de demain, je me suis préparé en conséquence.

Le matin, dans la marche, un de ses soldats témoigne une petite impatience. M. de Vaulx lui

dit: Ah! il ne faut pas nous impatienter, peut-être nous mourrons aujourd'hui.

Son corps a été porté à Rome. Il y a eu un service, à Saint-Laurent-hors-les-Murs, pour lui et pour les du Fournel. Mgr du Cosquer a dit quelques mots sur la mort de si généreuses et de si gracieuses victimes. Le corps a été ensuite transporté en France, où il a reçu les plus grands honneurs.

Louis Loirant a été blessé à Mentana, au milieu du chemin large, au-dessous de la vigne et tout-à-fait en avant. On lui disait: Baisse-toi donc! Il répondit: Encore un coup. Il tira, se retourna, et c'est à ce moment qu'il reçut la balle dans le ventre. Averti aussitôt, M. Daniel arrive près de lui. Son ami Bonvallet était là qui lui faisait compagnie et le soutenait; il avait la figure si calme que l'Aumônier crut la blessure légère. Il le confessa cependant pour plus de sûreté, lui donna l'Extrême-Onction; il était d'une tranquillité parfaite, l'Aumônier fut obligé de le quitter pour aller à un autre. Ses camarades l'enlevèrent et le portèrent à l'ambulance, où il eut beaucoup à souffrir du froid et de la soif. M. Daniel fit ce qu'il put pour le couvrir d'un peu de foin, lui relever la tête. Il lui trouva aussi un peu d'eau bourbeuse qui lui fut très-agréable, tant le blessé était altéré! Il passa toute la nuit à l'ambulance, le lendemain il fut transporté à Rome. Il eut beaucoup à souffrir dans le voyage. Arrivé à Rome, il se confessa de nouveau et fit la sainte Communion; il se pré-

para à la mort avec toute la sérénité d'un chrétien qui se dit : *Mihi est mori lucrum.*

Joseph Riallan fut frappé à mort, à Mentana, tout près de la ville, derrière les Meules. Il était allé à confesse la veille au soir, ne sachant pas même que l'on partait le lendemain en expédition. Sur la remarque que lui en fit M. Daniel, il répondit : Ah ! bien, c'est une raison de plus pour être bien en règle. Il survécut à peine à la blessure qu'il avait reçue à la tête. Ses plus proches voisins, au moment où il fut blessé, l'entendirent prononcer les noms de Jésus, Marie. C'était un des jeunes gens les plus accomplis, les plus dévoués du régiment ; il ne s'était fait soldat que par esprit de foi. Il était aussi instruit que modeste. Après être resté longtemps ignoré, il avait su conquérir l'estime et l'affection de tous. D'une délicatesse de conscience angélique, il était exact à une confession très-fréquente ; il dut faire joyeusement à Dieu le sacrifice de sa vie. Le 4, son corps fut réuni aux autres qu'on avait recueillis. On admirait la belle figure de Riallan ; le calme était peint sur tous ses traits. Sur le char qui les transporta, sa belle tête brillait, au milieu de tous les autres, d'une beauté toute surnaturelle. Les Zouaves qui remplissaient le pieux et charitable office d'ensevelir les morts, ne se lassaient pas d'approcher Riallan ; ils disaient : Celui-là est un saint. C'était bien, en effet, un des plus vertueux du bataillon. On lui enleva ses médailles, on décousit ses galons de sergent, on coupa des mèches

de ses cheveux ; on le regardait comme un saint ; on dut lui remettre un autre scapulaire qui fut encore enlevé et que l'on remplaça de suite. Le corps fut mis dans la châsse, et de Monte-Rotondo porté à Rome et déposé à Sainte-Agnès-hors-les-Murs. Au bout du sixième jour, le corps était sans odeur et flexible comme si les membres eussent été vivants, au point qu'on voulut émettre des doutes sur la mort du jeune Zouave. Dans Rome, on se recommandait à lui, ses camarades venaient le visiter par dévotion. Son souvenir est resté au régiment comme le souvenir d'un saint, d'un protecteur de plus au ciel. Aussi sa pieuse mère se console-t-elle dans ces pensées. Elle écrivait que dans son chagrin elle ne voudrait point revoir son fils, au prix de la patience qui lui a mérité son martyre.

Pierre Guérin, sergent, fut lui aussi frappé à mort sur le champ de bataille de Mentana. M. Daniel venait de le voir dans le petit chemin creux qui conduit à la briquerie sur la grand-route, sur cette voie large qui va de l'ambulance d'en bas à Mentana, il dit à l'Aumônier quel danger il venait de courir en se battant avec quatre de ses camarades contre quinze garibaldiens, il avait toutes les lèvres noircies par la poudre, il l'aida à passer le fossé en lui disant : dépêchez-vous et cachez-vous ; un instant après il était frappé sur le chemin large. M. Daniel s'approcha et lui donna l'absolution, il crut qu'il respirait encore, il ne put lui donner l'Extrême-Onction, ils étaient trop à découvert. Il avait été

là courageux comme à Subiaco où il avait tué deux garibaldiens et fait trois prisonniers. Son corps transporté à Monte-Rotondo a été déposé dans le cimetière.

Henri Pascal, sergent, a été frappé dans le grand chemin large, tout auprès de l'endroit où un instant après fut tué Pierre Guérin. En revenant du petit chemin creux, M. Daniel s'approcha de lui, dès qu'il l'aperçut, pour le confesser ; les balles venaient en cet endroit à en être étourdi, tant elles sifflaient ; dans le doute s'il vivait, il lui donna l'Absolution et l'Extrême-Onction. Les Zouaves, tout autour, criaient de le retirer de là. En effet, en se retournant, il vit, à quinze pas, le chemin tout rempli de chemises rouges. M. l'Aumônier avait vu Pascal à la grande halte avec son ami Rouvière, il lui avait offert du pain, il était bien disposé à se battre, il lui dit qu'il était prêt à mourir. C'était un jeune homme très-pieux, très-édifiant, congréganiste fervent, très aimé de ses camarades. Sa modestie avait eu de la peine à accepter les galons de sergent, il laissa dans le régiment une mémoire vénérée. Son corps a été déposé dans le cimetière de Monte-Rotondo.

Le baron d'Herp, belge frappé mortellement à Mentana, fut transporté dans la chapelle près de la route et fut assisté par ses amis et reçut les sacrements de Pénitence et d'Extrême-Onction, il a survécu tout le lendemain, il mourut la nuit suivante ayant à ses côtés son cousin et ses camarades. Il y avait à peine quinze jours qu'il

était arrivé. Il avait absolument voulu prendre part au combat. *Gloriosum sanguinem fuderunt pro Domino, ideo coronas triumphales meruerunt.*

Elie Chevalier fut lui aussi blessé dans le grand chemin large, quelques pas en avant de Loirant. M. Daniel le trouva appuyé au fossé, dans un calme parfait; il le confessa, puis le laissa pour aller à Loirant. Après la bataille, il fut transporté à l'ambulance et déposé avec honneur dans la grande chapelle, en bas ; il fut de nouveau confessé et reçut l'Extrême-Onction. Il y avait à côté de lui, une grande fosse commune, dont la pierre était levée, il demanda à n'y être pas laissé. L'Aumônier le lui promit, l'assista pendant une partie de la nuit, il avait toute sa connaissance; il n'a jamais manifesté que la plus grande joie de mourir pour la sainte Eglise, il s'applaudissait d'être revenu à Rome, il se réjouissait de la victoire et baisait avec amour le Crucifix. On peut bien dire de lui qu'il a donné tout son sang pour la sainte cause qu'il défendait, car il est mort au bout de son sang, il y en avait des nappes autour de lui. Son corps a été transporté à Monte Rotondo où il repose avec les autres. *Quia pro ejus amore sanguinem suum fuderunt, ideo cum Christo exultant sine fine...*

Sauer était un de ceux qui étaient le plus en avant, il dépassait Loirant, il était sorti du chemin, était monté dans la vigne quand il fut blessé à la tête. M. Daniel arriva aussitôt auprès

de lui, il était couché sur le talus, on aida l'Aumônier à monter ; pour rester là il dut se coucher à plat ventre, la tête appuyée sur la terre, les balles passaient trop pressées pour qu'il fût possible de faire autrement ; il exhorta et confessa le blessé dans cette position, il lui donna l'Extrême-Onction. Le patient était bien disposé, il offrait à Dieu sa vie, en expiation de ses fautes et se confiait dans la miséricorde de Dieu. M. Daniel le trouva la nuit à l'ambulance, il le confessa de nouveau, pansa de son mieux les blessures, lui donna à boire ; il était auprès de Loirant ; il mourut dans la nuit.

Henri Romer, Hollandais, fut blessé à Mentana, auprès de la briquerie, sur le haut de la petite butte. M. Daniel arrivait au moment où il reçut la balle dans la gorge ; il put se glisser près de lui, puis, pour ne pas se relever et se mettre trop en vue, il fit tirer le blessé par les pieds, et se traînant sur le ventre, il put bander un peu la blessure qui saignait beaucoup, confessa le pauvre blessé et lui donna l'Extrême-Onction. Il ne pensait pas qu'il pût passer la nuit, il ne fut pas peu surpris quand il le rencontra à l'hôpital du Saint-Esprit. Ce fut un contentement égal des deux côtés, et du confesseur et du pénitent. Le malade supportait les premières blessures qu'il avait reçues, mais la balle était restée dans la gorge, il ne pouvait pas vivre longtemps, il reçut tous les sacrements avec une grande piété, il mourut saintement, assisté par un prêtre, le 11 novembre.

Jaffreneau a été tué à gauche de Mentana, par une balle qui avait déjà traversé un carabinier, l'Aumônier l'avait vu et confessé en chemin. Son corps était resté dans les oliviers, ayant échappé à toutes les recherches qui avaient été faites. L'ayant su, dit M. Daniel, j'ai fait plus tard toutes les démarches pour le réunir à ses frères d'armes, et le premier février, il fut transporté à Monte Rotondo, avec tous les honneurs religieux et militaires.

Antoine Watts Russel, anglais, fut tué à Mentana d'une balle à la tête, ses camarades ont conservé le souvenir des exemples de piété, de dévouement qu'il leur avait donnés. Transporté à Monte-Rotondo, son corps y a été enseveli avec ceux de ses camarades. Un instant après l'enterrement, est venu M. l'abbé Laurent réclamant le corps, il l'a fait retirer de terre, puis embaumer. Il l'a fait conduire à Rome où il a été déposé dans l'église du Séminaire anglais, visité, vénéré comme le corps d'un saint.

Auguste Guilmin, Alexandre de Retz, sergent, Jean Maës, Simon Franken, Henri Venden Denoen, Van Bambost, Van Hooren, Evrard Heymans, Ernest Haburg, Zandvliet, Prank, Erftemeyer et Melkert tombèrent aussi à Mentana.

Jean Leton est un blessé de Mentana, l'Aumônier le trouva un des premiers près d'Audouin, sur un talus, il voulait à toute force obliger M. Daniel à se retirer : Vous voyez bien qu'ils tirent sur nous, il cherchait encore à relever son

arme, mais son bras faiblissait. Par les soins de l'Aumônier il fut porté à l'ambulance et plus tard destiné à l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu où il fut très bien soigné. Il se confessa et voulut communier de nouveau, il voyait toujours dans son délire, l'Aumônier auprès de lui sur le talus, et il répétait : M. l'Aumônier, cachez-vous donc, ils tirent sur nous, et il faisait le mouvement de tirer, ou bien il voyait sa mère près de lui, il l'appelait. Le délire perdait et il reprenait toute sa connaissance, il faisait à Dieu volontiers son sacrifice ; il est mort saintement. Quelque temps après sa mort, un jeune homme alla trouver M. Daniel et lui dit : Je viens à confesse aujourd'hui parce que je l'ai promis à Leton qui m'a dit : Promets-moi de te confesser tous les huit jours.

Guillermie, autre blessé de Mentana, vint mourir à l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu. M. Daniel ne l'avait point trouvé sur le champ de bataille, le soir, au milieu de l'obscurité, il le cherchait dans une chambre basse pleine de foin où l'on avait dit que des Zouaves blessés avaient été déposés ; craignant de marcher sur quelqu'un, il s'arrêta à la porte, demandant s'il y avait quelqu'un là, plusieurs voix se firent entendre dans cette obscurité et Guillermie m'ayant reconnu me dit : C'est vous, mon petit père Daniel. Je le reconnus aussi à la voix, dit M. Daniel, et l'appelant par son nom je l'encourageai ; ne pouvant me procurer de la lumière, je ne pus lui porter aucun secours. Il y en avait quelques autres autour de lui, je les exhortai de mon mieux. Ils

auraient voulu boire, je n'avais point d'eau ; plus tard ayant pu me procurer un peu d'eau et un bout de bougie, je retournai près d'eux. Guillermie était blessé à la tête ; à l'hôpital les Frères comprenaient peu son langage qui n'était pas très français. Il mourut après avoir reçu tous les sacrements avec connaissance.

Jules Henquenet reçut une blessure grave à la cuisse, à Mentana, près des Meules, il fut porté à l'hopital du Saint-Esprit. Dès le premier jour il fut sérieusement question de lui couper la jambe comme unique moyen de salut ; mais on ne trouva jamais la jambe dans l'état voulu pour faire l'opération. Il était très bien soigné à l'hôpital, Madame la comtesse de Liminghe s'était attachée à lui donner ses soins avec la plus grande charité, elle lui parlait continuellement du bon Dieu, de la patience, de la consolation qu'il y avait à souffrir pour l'Eglise, il ne désirait la santé que pour se battre une seconde fois pour Pie IX. La visite que le Saint Père fit aux malades le combla de joie. Après cela, disait-il, on peut bien souffrir un peu, le seul ennui est d'être hors de combat. Il se plaignait de n'avoir point assez de patience.

Il dépérissait chaque jour, la fièvre augmentait. On le prépara à la pensée de sa mort prochaine. Il reçut cette communication avec surprise, il ne s'y attendait pas, il ne parlait que de guérir pour se battre encore ; il dit : je ne croyais pas que ce fût fini, mais, puisque c'est Dieu qui dispose de tout, c'est mieux pour moi,

et il se prépara à tout. Il fit quelques recommandations à Madame la comtesse de Liminghe, lui dit qu'il prierait pour elle au Ciel, pour les Zouaves. Il reçut l'Extrême Onction et mourut le 20 novembre.

Jean Mœller était parti depuis plusieurs années, il était sorti du bataillon comme officier ; à la nouvelle d'une prochaine attaque contre l'Eglise, il revint aussitôt, s'engagea comme simple soldat. Il ne faisait que d'arriver quand survint l'affaire de Mentana, il s'y comporta avec le courage d'un homme qui veut, ou mourir chrétiennement ou se signaler par une belle et remarquable conduite. Il fut blessé dans Mentana même, où ayant jeté son képi il alla le chercher. Transporté à Rome, il fut soigné Piazza Pia, chez les Frères belges, il voulut communier aussitôt son arrivée. Il était facile de voir qu'il était heureux de sa blessure. L'extraction de plusieurs parcelles d'os du bras, le faisait parfois souffrir horriblement, il supportait tout avec la patience d'un martyr. Il souriait toujours à ceux qui venaient le visiter et leur demandait de lui suggérer quelques bonnes pensées, qu'on lui fît quelque lecture pieuse ; il avait passé son chapelet à son cou, il en disait un peu. Si on lui parlait de ses souffrances, il disait : ces jours-ci sont les plus beaux jours de ma vie. Dans les derniers jours, M. Daniel lui ayant demandé de ses nouvelles, il répondit en souriant : ça s'en va petit à petit. Il reçut encore la Sainte Communion. Il tomba dans une grande faiblesse, la respiration était devenue très difficile, il baisait avec un grand bonheur le crucifix. On l'avait séparé de son camarade d'Alcantara pour les moins fatiguer l'un et l'autre, il demanda à recevoir l'Extrême-Onction en toute connaissance. Il mourut le 29 novembre.

Le 2 décembre, un service funèbre était célébré pour lui et pour d'Alcantara à Sainte-Marie-Transpontina. Le corps a été porté ensuite au collége belge.

Carlos d'Alcantara reçut une blessure grave à la cuisse, à Mentana, dès le commencement de l'action. M. Daniel qui était auprès de lui, lui donna aussitôt l'absolution, le fit transporter à l'ambulance et dès le soir conduire à Rome dans une voiture. Il était chez les Frères belges, Piazza Pia où il était parfaitement soigné. Son père était venu et ne le quittait pas. D'un autre côté, le Père Rubillon le visitait souvent. Mgr Borromeo le voyait tous les jours. Il était dans la même chambre que Mœller. Ils s'encourageaient mutuellement. Carlos souffrait beaucoup ; eh bien, disait-il, plus on souffre, plus on a de mérite ; la chapelle était à côté de son lit, il était enchanté de pouvoir entendre la sainte messe. Le dimanche surtout il la suivait avec une attention spéciale. Un dimanche il montra un peu de mécontentement de ce qu'on ne l'avait pas averti qu'une messe se disait. Il fit plusieurs fois la sainte Communion. Il remercia souvent M. Daniel des bons conseils qu'il lui avait donnés, conseils qui, disait-il, dans son inexpérience

et sa grande jeunesse, l'avaient préservé de bien des égarements. Il témoigna le désir d'être recommandé à la congrégation dont il faisait partie.

Il avait une excessive délicatesse de conscience, une confiance et une obéissance sans bornes pour son confesseur, il le consultait sur tout et se rassurait parfaitement sur sa parole. Il avait toujours été d'une très-grande exactitude à la confession et à la communion fréquente. Aussi sa mort fut douce, aucune inquiétude, une paix parfaite, aucun trouble de conscience. Je ne savais assez, dit M. Daniel, en remercier le bon Dieu. Pendant cette dernière maladie, il ne témoigna aucun regret de la vie, au contraire, il mourait heureux, mourant pour l'Eglise, c'était pour lui un bonheur qu'il n'aurait voulu changer avec aucun autre, comme il le disait simplement.

Il répétait toujours les saints noms de Jésus et de Marie, il semblait prier toujours, même dans le délire. Sa figure était radieuse et souriante, il était content de mourir dans la neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée-Conception; il mourut le 29 novembre, au soir. Le corps est au Collége Belge.

Antoine Huggen, Hollandais, blessé à Mentana, mourut avec tous les secours religieux, à l'hôpital du Saint-Esprit, le 23 novembre.

Pierre Tabardel est inscrit au 14 novembre, et Auguste de la Lande au 17, hôpital du Saint-Esprit.

Paul Doynel reçut à Mentana, près des Meu-

les, deux blessures, au bras et aux reins, dont l'une au moins, grave; il fut transporté aussitôt à Rome et conduit à l'hôpital des *Bene Fratelli*. A première vue, ses blessures ne parurent pas graves, mais bientôt elles inspirèrent de l'inquiétude. Dès son arrivée à l'hôpital, il s'était confessé et avait communié. Il fallut parler de lui couper le bras, il ne fit aucune difficulté; il disait : un bras de moins pour l'Eglise, ce ne sera pas mal. Il souffrait beaucoup, son père devait arriver, il en était inquiet. Son père arriva, l'amputation fut décidée, elle réussit très-bien, puis on le transporta dans une maison, Via due Macelli, où il eut tous les secours, l'assistance de deux Sœurs, toutes les consolations religieuses; le R. P. Doussot le visitait souvent. M. Daniel y allait aussi souvent qu'il pouvait. Il était évident que le danger était devenu très-grave et imminent; le 27, M. Daniel crut devoir lui faire recevoir la sainte Communion; le malade était un peu préoccupé de la pensée de faire la Communion sans être à jeun. Il se prépara à ce grand acte avec la foi la plus vive, reçut la Communion avec la plus grande piété; il répondit à toutes les prières, son recueillement ravissait l'Aumônier. Il craignait que ce fût communier avec trop peu de préparation.

Le 28, écrit M. Daniel, je le revis de très-bonne heure; le trouvant plus mal encore, je le préparai à recevoir l'Extrême-Onction, il me pria de bien lui rappeler les dispositions qu'il fallait apporter pour recevoir ce sacrement; il était

d'une tranquillité de conscience parfaite. Le 29, il était très-mal, je passai près de lui presque toute la journée et toute la nuit ; il ne tarda pas à perdre connaissance, la nuit se passa dans une longue agonie, dans le délire ; il était toujours à la bataille, toujours : En avant, en avant! Nous récitions les prières des agonisants, les litanies ; son père et sa sœur étaient auprès de lui ; je le quittai vers onze heures ; il rendit le dernier soupir à une heure, le 30.

Il avait souffert et avec un grand courage. Il avait toujours été des plus ardents pour se battre, il alla au combat avec l'ardeur d'un soldat dévoué et chrétien. Le bon Dieu l'avait choisi comme une de ses victimes, il l'a récompensé dignement.

Le 3 décembre, il y eut un service à Saint-André delle Fratte. Son corps repose au cimetière de Saint-Laurent : *expectans beatam spem.*

Poggi, retiré de dessous les décombres de Serristori, fut porté à l'hôpital du Saint-Esprit, où il reçut tous les sacrements des mourants, et rendit son âme doucement à Dieu le 8 novembre.

Rius de Toralba, Espagnol, blessé au pied, d'un éclat d'obus, à l'affaire de la maison de S.-Calixte, mourut pieusement le 9 nov., au Saint-Esprit. Du livre des morts revenons au journal.

Le 7 novembre, je dis la sainte Messe à San-Lorenzo, je vais chez Mme Courbalay l'intéresser à mes pauvres églises dévastées, elle me donnera du linge ; j'achète un ciboire pour les saintes huiles. Hier soir, je suis allé chez

Mgr Tizzani qui est très-content. Je lui ai laissé les débris des vases sacrés que j'avais apportés, il voulait les faire voir ; je suis allé aussi, hier soir, chez le Cardinal-Vicaire, j'y retourne aujourd'hui. Son Eminence veut bien consacrer le calice et bénir le ciboire.

Je vais à l'hôpital voir tous nos pauvres blessés, ce n'est pas beau, trois jours après la bataille ; mais quelle différence avec les blessés garibaldiens ! Comme nos Zouaves sont calmes, résignés! Un d'entre eux croyait avoir trois blessures, c'est en l'honneur de la sainte Trinité ; on lui en trouva cinq ; eh bien, dit-il, ce sera en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur.

Le 8, à 10 h. et demie, à la chapelle Sixtine, messe pour les victimes de ces jours-ci, le Pape y assiste. Le Pape fait l'absoute ; à l'*Oremus*, après ces paroles *pro animabus famulorum tuorum*, il ajoute : *nostrorum militum*, il s'arrête, les larmes le gagnent, il pleure au vu de tout le monde, le chœur répond : *amen*. Pie IX veut continuer *requiem æternam*, il lève la main pour bénir, mais la voix refuse d'articuler, il fait un geste, le chœur répond encore *amen*.

Monsieur et Mademoiselle du Fournel sont arrivés, je n'ai pas pu dire la messe à St-Laurent pour leurs chers défunts, je vais la dire aujourd'hui 10. En y allant, je raconte à Mademoiselle du Fournel tout ce que je sais de ses frères, de leurs derniers moments, surtout d'Adéodat que j'ai assisté davantage.

J'envoie à Monte-Rotondo tout ce que je puis.

Nos malades sont transportés, une partie à *fate bene fratelli*, une partie à Saint-Nicolas-de-Tolentino.

13, 17, 18. Bernard de Quatrebarbes est ici, il n'est pas bien, la blessure est très grave, ce qu'il y a de mieux à attendre est de pouvoir arriver à lui couper le bras. Nos autres malades ne vont pas très bien, on craint l'infection d'hôpital. Je suis désolé, je trouve que tous nos malades vont bien mal, on dit que plusieurs de ces balles ont dû être empoisonnées, on en a trouvé de coupées, d'autres avec des tubes en fer-blanc qui les traversaient.

Un Zouave m'a raconté, et il le racontait à ses camarades, que quand l'on battait en retraite à cause de la nuit, près des Meules, et que les Zouaves se retiraient lentement en tiraillant, un capitaine français qui était là avec sa compagnie, leur dit : Messieurs, quand on se bat comme vous vous battez, votre place est la place d'honneur, partout passez les premiers. Du reste cette impression a été générale, un vieux capitaine disait : je me suis battu en Crimée, en Afrique, j'ai vu les Turcos et les Zouaves d'Afrique, je n'ai point vu se battre mieux que les soldats du Pape.

Ils étaient également dans l'admiration des Aumôniers et ils disaient : as-tu vu les Aumôniers des soldats du Pape ! eh ! pourquoi ne nous donne-t-on pas des Aumôniers comme ça à nous ! Un d'entre eux fut blessé et il demanda le prêtre des soldats du Pape, mais à sa manière, en accompagnant sa demande de gros jurons, ce

qui montre que bien souvent les pauvres gens blasphèment sans malice et sans mauvaise intention.

La modestie de M. Daniel ne lui permettait pas de rapporter ce que disait à son sujet un combattant de Mentana : Si chacun de nous a un bon ange pour le protéger, il faut croire que M. Daniel en a eu plus de dix pour le garder aujourd'hui. Sa belle conduite, son imperturbable sang-froid, son dévouement, firent l'admiration de tous.

Bernard de Quatrebarbes est bien mal, M. Daniel le prépare à recevoir la sainte Communion. Le 22, à cinq heures et demie, il est auprès de lui, le curé apporte le saint Viatique. Le soir, à 9 heures, Zacharie du Reau va prévenir l'Aumônier que Bernard est bien plus mal ; il y court, en effet le malade baisse ; vers minuit il est grand temps de lui donner l'Extrême-Onction. M. Daniel lui administre ce sacrement ; le malade meurt pieusement, sans agonie.

On célèbre différents services pour les victimes de Serristori et les morts de Mentana.

Les Français partent de Rome, une division restera à Civita-Vecchia. Les prisonniers sont renvoyés avec ou sans serment de ne jamais porter les armes contre le Pape.

La neuvaine préparatoire à l'Immaculée-Conception est prêchée par M. Peigné et Mgr du Cosquer.

M. Peigné, après avoir donné de grands exemples de dévouement et de courage, voyant les

affaires plus calmes, part pour la France; du reste, M. Peigné n'en était pas à faire ses preuves; sa foi ardente, son zèle d'apôtre à défendre toutes les saintes causes, sont connus de tout le monde.

On se prépare à célébrer avec plus de ferveur que jamais, les fêtes de Noël. L'Aumônier confesse jusqu'à minuit, sans pouvoir trouver un instant pour dire ses Vêpres.

Comme de coutume, le 27 décembre, le ministre de la Guerre, au nom de l'armée, présente ses hommages au Souverain Pontife ! Pie IX rappelle les différences qu'il y a entre la force au service de la violence et de l'injustice, et la force au service du droit et de la vérité, différence pour le bien du pays, différence dans les bénédictions ou les malédictions des familles, dans les prières de l'Eglise, pour ou contre.

Quis confidit in Domino et confusus est! C'est par ces paroles que M. Daniel termine l'année 1867, et par celles qui suivent qu'il commence l'année 1868.

1868

Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus,—fiat manus tua Domine super nos quemadmodum speravimus in te. Incepit Dominus et ipse perficiet consolidabitque.

Rien de bien remarquable ne se passa pendant le cours de l'année 1868; nous noterons ce que nous rencontrerons d'intéressant dans le journal. M. Daniel commence l'année par quelques considérations politiques qui lui sont suggérées par l'opposition que fait la France au développement du régiment des Zouaves. Nous n'insisterons pas, nous dirons seulement que M. Daniel a jugé l'intervention et la politique de la France en Italie comme tous les bons esprits l'ont jugée et la jugent encore.

Les trois aumôniers : MM. Daniel, Bérard et Bastide, furent félicités au nom de l'Empereur, de leur zèle et de leur dévouement, pendant les derniers événements. Le général de Failly fut heureux d'avoir été choisi pour être l'interprète des éloges et de la reconnaissance du ministre de la Guerre. Puis le 14, l'Aumônier des Zouaves reçoit une médaille d'argent, par l'entremise de Mgr Tizzani, en mémoire du courage qu'il a montré pendant l'invasion du choléra à Albano.

Le roi de Naples donne plusieurs décorations à ceux des Zouaves qui dans le temps où le choléra sévissait à Albano ont rendu service aux

membres de sa famille, notamment à la reine-mère et à son frère.

Le 19, l'Aumônier des Zouaves dit les Vêpres en commun pour les Zouaves et les soldats de la Légion. Enfin le 27, une récompense qui couronne toutes les autres, est accordée à M. Daniel.

Le 27, dès le matin, de bonne heure, le domestique de Mgr Tizzani apporte une grosse lettre. Le Saint-Père a daigné m'honorer de la dignité de camérier secret de Sa Sainteté. Mgr Borromeo, majordome du Souverain Pontife, avait été chargé de me l'écrire.

Je suis resté interdit et confus de cette lettre et de cette nomination. C'est la chose du monde cependant qui pouvait m'être la plus flatteuse. Etre appelé par le Saint-Père à faire partie de sa famille, de sa maison, c'était trop reconnaître mes petits services, et ce l'était de la manière la plus agréable pour moi.

Mgr Tizzani me disait de faire aussitôt mes visites. J'avais, ce me semble, un devoir plus pressé, c'était de visiter les détachements. Si je ne les visitais pas cette semaine, quand les visiterais-je ?

M. l'Aumônier va à Mentana, à Monte Rotondo, entend les confessions, visite le champ de bataille de Mentana et revient à Rome, satisfaire aux devoirs que lui imposait sa récente nomination.

La *Correspondance de Rome* dans son dernier numéro, disait : « Sa Sainteté a daigné nommer camérier secret, M. l'abbé Daniel, Aumônier des

Zouaves, pour le récompenser de sa courageuse conduite dans les derniers événements, et de son long dévouement à la cause pontificale. »

Le général Kanzler envoya aussi à l'abbé Daniel la croix commémorative du combat de Mentana, en témoignage de la pleine satisfaction que lui avaient causée son dévouement et son zèle pour les troupes.

Le 12 février, je me rends au Vatican ; Monseigneur Pacca est toujours aussi bienveillant. On voit qu'il est fatigué de l'antichambre ; il a trop de connaissances, il est harcelé de demandes, de suppliques de toute sorte, il sera là encore cependant, lors de ma première antichambre ; je m'en réjouis.

Je remercie le Saint-Père qui s'informe immédiatement des Zouaves. Il parle de son armée, du chiffre auquel elle s'élève, des dettes de son voisin. Je reçois de nouveau la bénédiction du Saint-Père pour moi, pour ma mère, et tous les miens.

Mgr Daniel est exact à exercer les devoirs de sa nouvelle dignité et à faire le service de l'antichambre à son tour. Le mercredi des Cendres il se rend à la chapelle Sixtine, le Pape fait la bénédiction et la distribution des cendres aux Cardinaux, Archevêques, Evêques, à la Cour. Messe par le Cardinal-Pénitencier, c'est lui qui donne les cendres au Pape. Sermon latin par le Procureur-général des Théatins. Après la messe, on reconduit le Pape dans ses appartements.

Le premier vendredi de Carême, a lieu le pre-

mier sermon de la Station apostolique au Vatican, à 11 h.; j'arrive un peu en retard, je me présente, déjà le prédicateur est en chaire, le maître des cérémonies me remet à l'ordre. Ces prédications ont une grande dignité, le prédicateur est toujours un capucin. Les Cardinaux sont devant, autour de la salle, derrière eux les Evêques, la prélature ensuite. Le Pape est derrière une grille fermée de rideaux. Le prédicateur jamais ne lui adresse la parole. A l'une de ces prédications, à la fin du Carême, il arriva une bonne scène. Le prince-cardinal Bonaparte se sent indisposé, c'est moi qui me trouve à aller à son aide, je ne me serais jamais cru appelé à porter secours à un Bonaparte, enfin celui-ci est très-digne, bon, pieux, modeste, il tombe en défaillance, je le soutiens, je l'assieds et lui fais des compresses de vinaigre, il revient à lui, il peut se rendre à sa voiture et rentrer chez lui.

On conçoit que Monseigneur Daniel fût un peu surpris de l'accident et de son rôle dans la circonstance.

Le 8 mars, les Canadiens arrivent clairons en tête, drapeaux aux armes du Pape. Ils sont reçus avec une grande joie ; les Français les accueillent comme des compatriotes.

La Retraite avait eu lieu comme de coutume, des prédicateurs anglais, français et hollandais, avaient donné les exercices. Le 3 avril, Son Eminence le Cardinal Pitra en avait présidé la clôture. Après les fêtes de Pâques, Monseigneur Daniel commence ses retraites à chaque détache-

ment pour les préparer au devoir pascal, il va à Ceprano, à Ceccano, à Frosinone, à Veroli, à Velletri, à Genzano, à Albano. Au retour de ces visites, Mgr Daniel s'occupe de son Mois de Marie, le Père Ballerini en fait l'ouverture. Il commence bien, il se continue avec entrain.—Le jour de la fête de Saint Pie V, il y a bénédiction d'un drapeau envoyé par les dames espagnoles, la cérémonie a lieu dans les jardins du Vatican, Pie IX prend la parole, fait le rapprochement de cette cérémonie avec la fête de Saint Pie V. Là est aussi le drapeau offert aux Zouaves par les dames américaines ; le Pape voit là l'expression des sympathies des deux mondes, il bénit ce drapeau et le confie à son armée. — Le Père Hyacinthe prêche à St-Louis. Je ne crois pas qu'à Rome, parmi nos vieux capuchons, le Père Hyacinthe gagne une grande réputation d'exactitude de doctrine et de solidité de principe.

Monseigneur Daniel a demandé un congé de deux mois renouvelable pour France ; le Mois de Marie terminé, il partira ; le 25, il est de semaine au Vatican, il y est quand le roi de Naples présente au Pape les nouveaux époux, son frère et la fille de la reine d'Espagne. Il reçoit, le 30, la bénédiction du Pape ; en accompagnant Pie IX dans ses appartements il lui baise encore la main.

« A présent me voilà en règle de ce côté. Il me semble que j'ai déjà quitté Rome à moitié, je ne fais que rentrer chez moi et vite je cours à mon Mois de Marie, je dis quelques paroles, je fais mes adieux, mes recommandations, et à pré-

sent je me considère comme tout à fait parti. J'ai fait tout mon service, et auprès du Souverain et auprès de mon troupeau, je pars plus content.

Mgr Daniel devait être heureux après les grands événements qui venaient de s'accomplir; de revoir son pays, sa famille, ceux qui lui sont chers; quand on a vu la mort de si près, quand on a vu tant de ses amis tomber à côté de soi, c'est comme une résurrection de reparaître au milieu des siens; y aller surtout avec la gloire la plus justement acquise, avec la plus sainte auréole au front, ce devait être un grand bonheur pour lui et les siens, pour ses amis et pour tous ceux qui s'intéressaient à la cause. Il avait été prêt tant de fois à sacrifier sa vie et il l'avait exposée si souvent avec une si grande bonne volonté!

Nous ne le suivrons point dans ses pieux pèlerinages à Amiens, dans les familles de ses Zouaves; à Nantes chez les siens. Nous ne dirons rien des fêtes qu'on lui fit, des solennités auxquelles il présida, de ses pérégrinations en Bretagne, de l'accueil plein de bienveillance de Mgr Jaquemet. Ce n'est pas que tout fût joie, il y eut des jours passés dans l'inquiétude. Sa vénérable mère fut très-mal pendant son séjour à Nantes, on craignit même pour ses jours; heureusement le danger, bientôt éloigné, délivra Monseigneur du poids qui pesait sur son cœur.

L'Aumônier des Soldats du Pape devait avant tout, s'il visitait les Zouaves, une visite toute particulière à Cambon, cette vaillante paroisse

qui avait été une si riche pépinière de Zouaves. Les Cambonais avaient tenu à réaliser leur vieille devise : « Les Cambonais sont toujours les maîtres! » Ils avaient donné 28 soldats au Pape. Aucune paroisse en France ne pouvait se flatter d'en avoir envoyé autant. Il y alla, visita les familles de ses jeunes gens, leur excellent curé; il y eut fête à la cure, toute une fête à l'église, l'Aumônier y prêcha deux fois. Ces fêtes se répétèrent à La Ducherais et à Sainte-Anne.

Mais le temps était venu de retourner à son poste. En s'y rendant, Monseigneur voulut sanctifier son voyage. Comme il avait fait le pèlerinage de Sainte-Anne, pour demander le secours de la protectrice de la Bretagne, il fit, en arrivant à Marseille, celui de la Sainte-Baume, il visita le rocher, la grotte de la Pénitente. « Nous faisons l'ascension du saint Pilon; c'est là, suivant la tradition, que le Saint-Esprit élevait Marie-Madeleine dans ses extases. » Il fait ses adieux à l'abbé Henri, son frère, au départ du bateau. Le 18 septembre, jour anniversaire de Castelfidardo, il débarque à Civita-Vecchia; le soir, il arrive à Rome, et aussitôt il reprend ses fonctions ordinaires.

Le 29 septembre, Mgr Ricci lui demanda le service de semaine pour le vendredi et le samedi suivants; il accepta avec joie et en profita pour demander et obtenir toutes les grâces qu'il désirait.

Vers le 22, des rumeurs alarmantes courent dans la ville : il est bruit que l'on doit faire sau-

ter la pension des officiers. J'y vais dîner. Je re-
viens à Sainte-Thérèse, avec de Montbel et Mau-
rice du Bourg.

Le 30 septembre, je reçois l'avis pour le ser-
vice de semaine au Vatican : demain dimanche et
lundi, c'est une bonne combinaison. Je pourrai
plus facilement préparer l'audience pour la dé-
putation de la Commission des canons de Bre-
tagne et Vendée. M. Mollat, avocat, est venu de
Nantes, chargé par la Commission de présen-
ter l'Album.

Le 3 novembre, anniversaire de Mentana, dîner
à la pension : le Ministre, les généraux Zappi
et de Courten y assistent.

La présentation des canons est fixée au jeudi
19 novembre, à 3 heures 1/2. Je vois Mgr Ricci,
le matin ; je trouve chez lui le Lieutenant-Co-
lonel ; tout se combine et s'arrange. A 3 heures,
je me rends avec M. de Lambilly et M. Mollat;
je fais porter le petit autel qui doit être exposé
sous la tente, autel qui m'a été envoyé en
même temps que les ambulances ; tout est rangé
en ordre dans la cour : l'artillerie à droite et en
face au fond de la cour. A gauche les ambu-
lances, au milieu la tente de l'Aumônier et la
chapelle portative. Le Pape arrive à 3 heures 1/2
par-dessous les voûtes. M. de Charette, M. Mollat
et moi, nous nous présentons pour la lecture de
l'Adresse, et la présentation au nom de la Com-
mission de Bretagne et de Vendée. Le Pape s'ar-
rête sous les arcades, à l'entrée de la cour. On
fait lever tout le monde. M. de Charette s'avance
avec les deux membres de la Commission et lit
l'Adresse suivante :

« Très-Saint-Père, la Bretagne et la Vendée,
sœurs depuis longtemps par le dévouement et la
foi, s'unissent encore aujourd'hui pour offrir à
l'Eglise et à son auguste Chef un sincère et filial
hommage ; elles s'unissent aussi pour mettre à la
disposition de Votre Sainteté une batterie com-
plète d'artillerie rayée, destinée à donner une
nouvelle force à votre vaillante armée.

» Nos pères, il y a cent ans bientôt, soutenaient
pour la cause catholique, une lutte à jamais mé-
morable. Aux yeux de nos contemporains, leur
sacrifice put paraître un moment stérile, il n'en
fut rien cependant, et la postérité s'est levée pour
dire qu'ils succombèrent comme les premiers
chrétiens, en faisant sortir la victoire du sein
même de leur défaite. C'est dans leur résistance
héroïque que le pouvoir d'alors puisa l'intime
conviction qu'il serait plus facile de décider la
France à sacrifier ses plus chers intérêts qu'à
se laisser dépouiller de la vieille foi de ses
aïeux.

« Aujourd'hui nos frères et nos fils sont armés
pour la même cause, ils vous entourent, Très-
Saint-Père ; ils sont prêts à vous faire un rem-
part de leurs corps.

« Que vos bénédictions et vos prières rendent
aussi leur dévouement fécond et leur fasse obte-
nir la grâce de conserver au noble pays des
Francs, la foi de Rémi, de Clotilde et de saint
Louis ; cette foi dont les annales se confondent

avec sa propre histoire. Puissent la Bretagne et la Vendée avoir encore une fois l'insigne honneur de communiquer et de répandre l'étincelle sacrée après l'avoir gardée fidèlement dans leur sein. Puissent-elles continuer à jouer le glorieux rôle que notre belle France a toujours rempli, vis-à-vis du reste du monde, celui de premier soldat de Dieu, de l'Eglise et de la société.

» Prosternés humblement à vos pieds, nous sollicitons ardemment la bénédiction apostolique, et nous vous offrons l'hommage de notre filiale vénération, avec laquelle nous sommes, Très-Saint-Père, de Votre Sainteté les dévôts fils ....»

L'Album contenait les noms.

Le Saint-Père, après avoir écouté cette Adresse avec les signes du plus vif assentiment, prit la parole à peu près en ces termes :

« Je répondrai en italien, parce que c'est ici pour tout le monde que je parle et que nous sommes dans cette haute et catholique ville de Rome.

» Je reçois les hommages d'amour, de dévouement et de fidélité que vous m'exprimez, au nom de vos nationaux et je les remercie.

» Pour moi, qui suis un ministre de paix, ce pourrait n'être pas tant ma place au milieu des armes et des engins de l'artillerie, mais je suis le Ministre de Dieu, et il faut se rappeler que ce Dieu qui s'appelle le Dieu de paix est aussi le Dieu des Armées, et il faut toujours combattre contre le mal.

» Moi, le Vicaire de Jésus-Christ, je défends

partout dans le monde entier, la vérité, la justice, les droits de chacun, et voilà comment il est juste que partout dans le monde entier on me soutienne aussi dans la défense de mes droits.

» Je vous remercie, vous ici présents et tous ces jeunes gens d'élite, tous ceux que vous représentez et aussi ceux qui sont plus directement mes sujets, et qui à l'envi avec vous soutiennent la même cause, et voilà comment avec vos bras, avec le secours de ces armes et surtout avec la protection de Dieu Très-Haut, nous verrons que nos ennemis s'arrêteront devant ces murs impérissables du Vatican.

» Et cela sera si notre vie, par sa sainteté, est conforme à notre mission ; si nous sommes avec Dieu conformes à sa justice, s'il est en nous par sa grâce, alors il sera vraiment et pleinement avec nous. *Et si Deus pro nobis, quis contrà nos ?*

» Et je prie Dieu de répandre ses bénédictions sur vous, sur vos familles, sur vos intérêts, suivant vos intentions particulières... Je le prie pour vos corps, afin qu'il les conserve forts, robustes dans le travail et l'exercice de votre ministère. ., mais surtout pour vos âmes, pour qu'il les conserve dans sa grâce et qu'il vous fasse forts contre vos ennemis, qu'il vous garde dans sa paix en ce monde ; mais surtout en l'autre, où il n'y aura plus de guerre, plus besoin de ces armes, mais où nous vivrons dans la paix de Dieu.

» Donc, j'appelle sur vous la bénédiction de Dieu aussi large, aussi abondante que vous pouvez le désirer. *Et benedictio Omnipotentis*, etc. »

Le Saint-Père ensuite a visité tout avec le plus vif intérêt, l'artillerie, surtout les ambulances; on fait en sa présence les manœuvres... Sa Sainteté est entrée ensuite sous la tente de l'Aumônier. Je lui ai montré en détail l'autel portatif envoyé par le Comité de Paris.

Le Pape s'est retiré des jardins du Vatican vers 4 h. 1/2. M. Mollat part demain; tout a bien réussi.

Je vais dire la messe chez les Sœurs garde-malades. Ce matin, 24, a eu lieu l'exécution de deux coupables du crime de Serristori. L'exécution a fait dans Rome une vive impression. Le Saint-Sacrement était exposé aussi ce matin aux Agonisants; il y avait des messes à tous les autels et sans interruption, surtout par les Capucins. Voilà un gouvernement qui, en faisant justice et en punissant les coupables pour le bien de la société, pense en même temps au salut de leurs âmes. Pendant ce temps-là l'exécution allait se faire, les troupes étaient réunies sur la place, les condamnés entendaient la messe dans une église voisine. Ils étaient dans les meilleurs sentiments. Un surtout, Joseph Monti, marié et père de famille, exprimait une vive contrition de ce que tant de pauvres malheureux, qu'il avait engloutis sous les décombres, étaient morts sans le secours des sacrements, tandis qu'ils lui étaient prodigués. Il a exprimé le désir de voir M. de Charette qui commandait les troupes réunies; il lui a demandé pardon et à tout le corps des Zouaves, il lui a demandé de l'embrasser, il lui a recommandé sa femme et ses enfants.

Charette a répondu: J'y avais déjà pensé. Puis le patient a voulu se rendre à l'échafaud, les pieds nus, en signe de pénitence et d'expiation. Arrivé à l'échafaud, il a demandé encore pardon à Dieu et aux hommes, a reçu une dernière exhortation du prêtre qui l'assistait, puis l'absolution, et un instant après la justice était faite sur la terre.

Le second, jeune homme de 23 ans, Tognetti, était aussi bien disposé, mais avait plus de peine à se résigner à mourir. Au dernier moment, il a demandé grâce et miséricorde; mais il y a un temps où la miséricorde serait une faiblesse et une sorte d'injustice. Sa peine était trop méritée. Que son exemple reste comme une leçon et un préservatif, pour tous ces jeunes gens qui s'embarquent dans les sectes, sans savoir jusqu'où ils seront conduits.

Au dernier moment, Monti fit remettre au Pape une lettre, dans laquelle il faisait valoir en sa faveur sa jeunesse, le malheur qu'il avait eu un jour de croire à trois ou quatre inconnus qui l'avaient affilié aux sectes; il rétractait tout, demandait pardon, recommandait son âme aux prières du Saint-Père, demandant que cette lettre fût rendue publique, pour servir d'exemple aux jeunes gens.

Le mois de décembre n'offre rien à écrire à Mgr Daniel, si ce n'est la Neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée-Conception, qui se passe très-bien pour le régiment, aussi bien que les fêtes de Noël.

1869

Deus perficiet ipse consolidabitque.

Ces paroles de Mgr Daniel rendaient sa pensée, il avait pleine confiance en l'avenir ; on croyait qu'un jour ou l'autre, mais un jour qui ne serait pas éloigné, le triomphe arriverait ; cette persuasion était intime dans beaucoup de cœurs croyants.

Les premiers mois se passèrent sans incident ; il y eut dans le régiment le mouvement ordinaire des bataillons et des compagnies pour aller en détachements dans différentes petites villes. Mgr Daniel dut se rendre à Monte-Fiascone pour quelques jours, il en profita pour voir les amis qu'il avait dans toutes les compagnies ; on peut dire qu'il en comptait autant que d'officiers. Puis il revint à Rome.

Il faisait exactement sa semaine d'antichambre au palais, ce qui lui procurait d'agréables distractions, le mettant en rapport fréquemment avec les plus hauts personnages. Ce fut souvent pour lui l'occasion et le commencement de relations suivies.

Le Carême était commencé, il fallait s'occuper de la retraite pour les Pâques. Le Père Doussot et le Père Bonenfant, jésuite, sont les prédicateurs choisis par Mgr Tizzani. Les Canadiens, à raison de la présence de leur évêque à Rome, font leur retraite à part. La clôture fut présidée

par le Cardinal Pitra. La grande retraite finie, Monseigneur commença sa tournée pastorale pour faire faire leurs retraites aux compagnies détachées dans les divers cantonnements, retraites partielles données à chacun de ces détachements ; la clôture se fait d'ordinaire avec beaucoup de pompe ; les Chapitres se prêtent à toutes ces fêtes de Zouaves, les évêques aiment à les présider. Les solennités de cette année sont un peu contrariées par le mauvais temps.

Au mois d'avril, le 11, grande fête à Rome, on va célébrer le cinquantième anniversaire de la première Messe de Pie IX. Il y avait déjà eu un prélude ; le 4, le Pape s'étant rendu à la Minerve en voiture de gala, les acclamations les plus enthousiastes l'avaient accueilli, la voiture avait été couverte de fleurs.

L'offrande des dons faits au Saint-Père à cette occasion, fut on ne peut plus touchante. Ce ne sont plus seulement les villes, les députations, ce sont des particuliers, des paysans, qui portent leurs offrandes ; la cour du Vatican en est pleine.

Le 11, anniversaire de la première Messe du Pape. Je suis de service cette semaine, au Vatican, je suis très-heureux, il faut dire sa messe de bien bonne heure, il y a foule dans les sacristies, et puis le *frullone* sera à la porte avant sept heures. Les voitures, dès avant 5 heures, sont prises ; les rues sont pleines, jamais on n'a tant vu de monde dans Rome, beaucoup de gens des provinces ; les étrangers si nombreux dispa-

raissent dans cette foule. Au Vatican, toute la cour est réunie, le Sénat, etc. Quelques minutes avant huit heures, le Pape descend à Saint-Pierre, pour sa Messe. Quelle multitude! il y a bien plus de monde qu'au Centenaire; on n'avait jamais vu Saint-Pierre plein, on le voit aujourd'hui.

Tous les cardinaux en manteletta et mozetta assistent à la Messe, tout le Chapitre de Saint-Pierre assiste le Pape; le vieux cardinal-doyen a voulu venir, il pleure tout le temps. Les chantres ordinaires exécutent un Motet, au commencement de la Messe et à la Communion.

Le Pape donne la Communion à quelques personnes. Le nombre doit en être restreint, nécessairement. Le Pape, après avoir distribué toutes les hosties, en demande cinquante autres.. Voilà quelques personnes de plus admises. Après la Messe, le Pape entonne le *Te Deum*. Toute cette foule reprend et continue alternativement avec le chœur.

Après la cérémonie, le Pape va à la sacristie pour prendre quelque chose, tout est préparé pour quatre ou cinq cents personnes. Le Pape est seul. Il y a une salle pour les dames, les messieurs admis, une salle pour la Cour, une salle, etc., etc. C'est fait grandement et aimablement. Il est déjà tard, le Pape remonte dans ses appartements. Nous partons, pour revenir à 3 heures et demie.

Grande audience à 4 heures; Mgr Pacca est tout occupé de cette audience, il y a plus de trois

mille personnes. Le Pape s'y rend par tous les escaliers, par Saint-Pierre, par l'escalier particulier de la Cène, il est salué par mille cris de : Vive Pie IX! *Viva Pio Nono!* La place Saint-Pierre, couverte de monde, répond par ses cris enthousiastes. Les différentes députations s'approchent. L'Autriche présente un million trois cent mille francs. Mais la foule déborde, les présentations se multiplient, et il y a bien du mal à retenir le flot qui se presse; le Pape fait terminer le baisement des pieds, il se lève, on fait faire silence, il parle :

« L'Eglise a toujours eu ses persécutions, elle en a de nos jours; elle a aussi ses consolations et ses défenseurs, elle a ses fidèles et ses dévoués, il faut prier pour ses ennemis avoués, pour ses ennemis cachés, afin qu'ils vomissent le venin qui est dans leur cœur, et qu'ils dissimulent dans une infâme hypocrisie. » Il donne sa bénédiction à tous les parents, à leurs familles, à leurs diocèses, pour le corps, pour l'âme, le temps présent, le moment de la mort, et il veut qu'à cette heure le souvenir de sa bénédiction soit un adoucissement pour l'éternité, où nous devrons être réunis.... *Benedictio.*

Mille acclamations saluent la fin du discours.

Un tyrolien qui s'approche, attire l'attention, on lui dit de ne pas avancer, il reste calme, il n'entend rien; il baise le pied, la main, avec un respect qui remplit d'émotion, puis du doigt légèrement, il touche la main du Pape et se retire.

Archives diocésaines de Quimper et Léon

Le Pape va au grand balcon, toute la foule l'attend sur la place... quelles acclamations ! Pie IX donne sa bénédiction, les musiques jouent, il reste peu de temps, le froid pourrait le gagner, il donne sa bénédiction une seconde fois, c'est un *viva* perpétuel. A sa sortie, le Pape est presque enlevé, il y a tout à faire pour le préserver, l'enthousiasme de la multitude est à son comble. Il s'en va par Saint-Pierre, la foule est immense sur son passage, dans les escaliers, dans les salles, enfin on rentre dans les appartements. Quelle journée ! Pie IX ne paraît pas fatigué ; nous nous retirons après 6 heures. Le soir, feu d'artifice, illumination d'une partie de la ville.

Le 12 c'est l'anniversaire du retour de Gaëte, le Pape va à 10 h. à Tatagiovani pour assister à la messe, les rues sont encombrées sur son passage, il ne peut y avoir beaucoup de monde dans l'église, elle est toute petite. Grande revue à la villa Borghèse à 1 h.

Le soir, le Pape va à Sainte-Agnès, la foule est énorme sur son passage, il rentre tard, la ville est tout illuminée, les places, les monuments, les maisons, les musiques militaires sont partout sur les places, le Pape parcourt la ville et ne rentre qu'une heure et demie après l'Ave Maria. Sur la place St-Pierre, la foule est amoncelée, la voiture ne peut plus avancer, c'est une ovation continuelle.

Le 13, je vais pour l'antichambre au palais. Après les audiences ordinaires, le Pape donne l'audience générale aux dames qui offrent le

tableau de Mentana. Je vais un instant avant l'audience dans la salle pour tâcher d'y mettre de l'ordre. Je prévois que ce sera difficile.

Le Pape arrive, on essaie vainement d'obtenir un peu d'ordre, toutes ces dames se pressent et toutes se plaignent de ce désordre. Madame la duchesse de Montmorency, née de Maistre, lit l'Adresse, le Pape se lève et y répond. Pour le baisement des pieds, la confusion est à son comble, toutes se précipitent, se prennent dans leurs cèrcles, s'accrochent, je voudrais faire garder un peu de dignité, j'y renonce.

Le même empressement a lieu le 14, à l'audience collective de la jeunesse catholique d'Italie, de très-belles Adresses sont lues, le Pape y répond et excite l'enthousiasme et les plus chaleureuses acclamations : quoique... chacun veuille que le Saint-Père s'en aille se reposer, chacun veut cependant le voir, baiser sa main, toucher sa soutane, c'est un grand travail de le préserver.

Les gardes-nobles ont bien à faire. Je reste toujours auprès du Pape, je n'en suis pas séparé un instant, il appuie sa main sur mon bras ; de l'autre bras j'écarte la foule autant que je peux. Le Pape voit bien que la porte n'est pas très loin, *basta che arriviamo li*, puis il voit bien que quelques-uns courent devant lui, *basta che non vadino avanti*. Enfin nous arrivons à la porte ; après, plus d'embarras. Arrivé dans l'antichambre, Sa Sainteté nous envoie avec la députation voir les objets qu'elle présente à l'exposition ;

ils sont magnifiques. Nous y étions depuis quelques instants avec Mgr Pacca et Mgr Ricci, quand *ecco il santo Padre*. Pie IX recommence à nous montrer tout, donne des explications ; enfin Sa Sainteté se retire.

Le 10 mai, on apprend la perte de l'*Abbattucci*, près de la Corse, dans une rencontre avec un navire norwégien. On sait qu'il portait le consul pontifical de Marseille, sa femme, un adjudant de la ligne, plusieurs légionnaires, plusieurs Zouaves. La dépêche porte : 49 hommes perdus, le capitaine sauvé. Le 12, à la fin du Salut qui termine le Mois de Marie, voici cinq échappés au naufrage qui se présentent, ils accourent afin de prier pour leurs frères et remercier la Sainte Vierge. Je me fais renseigner de tout à la hâte. Je les introduis dans l'église et j'annonce à tout le monde quelle est la réalité de ce triste accident qui tient dans l'inquiétude le public et tant de familles. Il y a à pleurer, il y a à remercier. Sur quinze qui étaient destinés aux Zouaves, dix ont péri, nous prierons pour eux, cinq sont ici présents échappés comme par miracle, nous chanterons ensemble le cantique d'actions de grâce le *Magnificat*. Ce cantique a été chanté avec un grand enthousiasme. A la sortie, chacun veut voir les naufragés, leur faire raconter leur triste aventure. Dufeu est resté le dernier à bord, s'est sauvé sur une bouée. Sistac, Collet et un autre breton se sont sauvés. La mort de Durelle a été pleine de résignation. Le consul et sa femme sont morts ainsi qu'une jeune personne de Marseille qui leur était confiée. Tous sont morts avec un grand calme après deux heures de lutte et d'espérance. Je fais célébrer un service solennel pour les victimes de l'*Abbattucci*. La Légion assiste en grand, le Colonel, le corps d'officiers, se présentent après la cérémonie à la sacristie.

18. Mouvements dans les régiments, des changements dans les résidences des bataillons et des compagnies. Son Altesse don Alfonso, frère de don Carlos, fait les étapes à pied, non sans souffrir et sans se blesser quelque peu.

L'Aumônier accompagne la troupe à Subiaco. A son retour, il fait la clôture du Mois de Marie, il espère que les prédications du Père Bonenfant et les grâces obtenues par l'entremise de la Sainte Vierge, produiront d'heureux résultats.

Il y a sous terre quelque machination révolutionnaire, un individu est arrêté ayant mission de faire déserter et de susciter des sectaires, de les payer, il avait soixante-cinq mille francs argent turc. On ne regarde pas comme impossible le retour des troupes françaises pour septembre.

21 juin. Départ de l'Aumônier pour la visite des détachements, afin d'accomplir les œuvres de son saint ministère.

Les mois de juillet, d'août et de septembre passent inaperçus, sans laisser de traces. Les mêmes fêtes, les mêmes anniversaires se présentent, c'est toujours le même cercle que l'on parcourt.

Au mois d'octobre, on sait que l'époque du

Concile approche, on se préoccupe des logements, en prévision de l'avenir.

Le 18 novembre, un Zouave est attaqué par deux hommes et blessé de cinq coups de couteau, Via dei Serpenti.

Je commence les exercices préparatoires à la fête de l'Immaculée-Conception; réunion à 4 heures et demie, présidée, le premier jour, par Mgr de Dreux-Brézé; le second par l'évêque de Limoges; le troisième par l'archevêque de Rennes; le quatrième par Mgr Mermillod. Ces exercices me remplissent de joie, ils sont suivis avec le plus grand empressement, malgré un temps afireux qui permet à peine de sortir.

Le jour de la fête de l'Immaculée-Conception, ouverture du Concile. Le canon tonne au fort Saint-Ange, toutes les cloches sonnent dans toute la ville, il pleut à torrent, je ne puis trouver de voiture, j'arrive à temps; le placement des évêques dans la salle est difficile; le Pape arrive. *Veni Creator*; pendant le défilé, le Saint-Père se retire à la chapelle Pauline; je vois la procession qui est on ne peut plus touchante. Le Pape descend à Saint-Pierre, quelle affluence! Le Saint-Sacrement est exposé, le Pape fait les prières devant l'autel. Quel spectacle solennel que l'entrée des évêques dans la salle du Concile. La Messe est chantée par le Cardinal-Vicaire. Après la Messe, le sermon de l'évêque Capucin, l'indulgence plénière, l'obédience des Evêques, les Litanies des Saints, la bénédiction du Concile. L'Evangile est chanté, puis vient l'homélie du Pape, le décret d'ouverture du Concile. La prochaine session solennelle est fixée au jour de l'Epiphanie avec le *placet* des Evêques.

Le Pape sort le premier et, après, les Evêques.

Je voudrais préparer pour le Jubilé, j'ai mille peines à trouver une église; enfin, j'enlève à la pointe de la baïonnette la Chiesa Nuova.

Le 20, à 4 heures et demie, première instruction, par Mgr Mermillod; il parle admirablement, l'assistance est très-considérable. Mgr de Tulle commence ce soir; quelle éloquence à part! il intéresse au suprême degré; Mgr de Tulle achève l'œuvre commencée; je suis très-heureux du résultat de ces prédications.

Le Saint-Père officie le jour de Noël. Après la Messe, le Pape reçoit les hommages du Sacré Collége; le Cardinal-Vicaire rappelle les bergers se réunissant autour de l'Enfant de la Crèche, le Suprême législateur; il voit aujourd'hui tous les pasteurs des peuples catholiques, réunis autour du législateur suprême, le Vicaire de Jésus-Christ.

Le Pape répond avec autorité et une humilité admirable. Quoique petit, faible, etc..., il tient la place de Jésus-Christ, et est chargé en son nom de donner des lois.

Les fêtes ordinaires marquent la fin et le commencement de l'année.

Archives diocésaines de Quimper et Léon

1870

Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis.

Mgr Daniel note en passant, les succès oratoires de nos Evêques à Rome, pendant le Concile. Il ne faut pas demander dans les questions qui s'agitaient au Concile, pour quel parti inclinait l'Aumônier des Zouaves; il était romain, par conséquent infaillibiliste très-prononcé; c'est-à-dire qu'il n'approuvait pas les mouvements trop empressés et l'attitude trop tranchée de certains évêques opposants. Il était alors beaucoup question de l'Evêché de Nantes, plusieurs noms étaient mis en avant; on sait tout ce qui s'est fait dans ce temps-là. Nous ne reviendrons pas sur le passé; nous dirons, pour être fidèle à la vérité, que Mgr Daniel appuya et soutint la candidature de M. le curé de Saint-Nicolas, et qu'il lui resta attaché, affectionné jusqu'à la fin.

Le jour de la Purification, le Pape fait l'office. Les cardinaux, les patriarches, vont recevoir le cierge des mains du Souverain Pontife; les Evêques le reçoivent à leur place, d'un maître de cérémonies. Je vais le recevoir du Pape, me trouvant de service ce jour-là; la procession est magnifique. Le duc de Parme a reçu le cierge des mains du Pape, après les cardinaux.

Le dernier jour du Carnaval est très-animé, il n'y a pas le plus petit trouble; le peuple romain aime mieux s'amuser que faire des révolutions.

Les retraites préparatoires aux Pâques se donnent à l'ordinaire, à Rome, avec plus de solennité; dans les cantonnements elles sont suivies avec la même fidélité et la même piété. L'Aumônier ne s'épargne ni pour les prédications ni pour les confessions; malgré sa chétive santé et quelques indispositions sérieuses, il marche comme si rien n'était, il se dépense sans compter. Il faut savoir souffrir pour ses brebis. Il est malade pendant la Retraite, l'empressement qu'on met à venir le voir, le dédommage un peu des ennuis et des douleurs que lui cause la maladie. Tout se passe très-bien et avec beaucoup d'ordre; le jour de la clôture, trois Evêques disent la Messe à Saint-Jean-des-Florentins, en même temps aux trois autels du fond, et donnent la sainte Communion. Ce sont : Mgr l'archevêque d'Utrecht, Mgr de Langalerie et un Evêque belge.

Je suis bien privé de ne pouvoir jouir de cette consolation. Depuis longtemps je souffrais de la poitrine : c'est devenu chronique. Il y a inflammation invétérée; je suis mieux.

La question n'est pas vidée à fond. Elle ne le sera qu'à sa mort.

Sa maladie lui révèle l'attachement de ses amis.

Il prépare tout pour le Mois de Marie. Mgr l'Evêque du Mans, l'abbé Pelletier, chanoine d'Orléans, Mgr de Belley, Mgr de Charbonel, le P. Roy, Provincial des Dominicains, y prêchent successivement.

Ce soir, 16 mai, la compagnie de M. de

Couëssin reçoit l'ordre de partir pour Montalto. Il y a vraiment quelque mouvement garibaldien; pour le moment ce n'est rien... J'apprends (21 mai) la nomination officielle de M. Fournier au siége de Nantes. Cette nomination trouve à Rome, parmi les évêques, beaucoup de sympathies.

Le 16 juin, l'Aumônier assiste à la fête *del Corpus;* elle revêt, cette année, une nouvelle splendeur de la présence de tous les évêques, patriarches, primats, archevêques et cardinaux du monde catholique, et de la présence, surtout et avant tout, du Pontife lui-même.

Le 21, anniversaire du couronnement de Pie IX. Il commence sa 25e année plus vigoureux que jamais; tout Rome en est ému, tous prient et désirent de le voir surpasser les années de Pierre. C'est un pressentiment qu'il y arrivera et au-delà.

Le Pape, dans son discours au Saçré-Collége, dans sa réponse aux compliments qu'il lui avait adressés, range les évêques en plusieurs catégories: dans la première les vigilants qui voient la vérité et la défendent; dans la seconde ceux qui entendent les cris de la sentinelle, voient la vérité, font un pas vers elle, mais en même temps entendent les cris du siècle, et sont trop sensibles aux réclamations du monde.

Il a terminé en souhaitant aux premiers la persévérance, aux seconds moins de condescendance.

Ce soir, toutes les musiques sur la place Colonna: elles doivent paraître et jouer à la retraite toutes ensemble.

Le 27, consistoire; M. Fournier y a été préconisé; il a envoyé une très-belle et très-bonne lettre au Pape. Un télégramme est parti pour Mgr Fournier, à 11 heures 1/4.

La discussion sur l'infaillibilité se termine aujourd'hui, 4 juillet. Tous les évêques inscrits pour parler pour ou contre, renoncent à la parole. On trouve la question suffisamment éclairée, tout le monde paraît content. M. de Couëssin parie que trois mois après la définition de l'infaillibilité, les troupes françaises seront retirées de Rome; je soutiens qu'il n'en sera rien; un dîner est l'enjeu. Sont témoins : MM. Rabbé des Ordons, de Mirabal, de Gastebois, le Docteur.

Le 18, je me rends à la session publique du Concile pour la définition de l'infaillibilité. Je suis à Saint-Pierre à 8 heures 1/2, dans l'antichambre. Je vois bien que Mgr de Mérode ne descendra pas. Le Pape entre au Concile à 9 heures; déjà la messe est dite; viennent les litanies des saints, les bénédictions par le Pape, la lecture des définitions, la demande du vote, l'appel nominal; il est répondu par les mots *placet* ou *abest*. La veille, les opposants ont envoyé une Adresse très-sensée dans laquelle ils disaient qu'étant toujours dans les mêmes sentiments, par rapport à la doctrine qu'ils avaient combattue tant que la discussion était permise, ils ne croyaient pas convenable de venir dire en présence du Pape *non placet*, que par respect ils

s'abstiendraient donc et seraient absents, mais qu'aussitôt la chose définie, ils se rangeraient et se soumettraient à tout.

Les votes étaient donc tous *placet* ou *abest*, 533 *placet*, une centaine d'*abest* qu'il ne faut pas tous attribuer à l'opposition, puisque là sont compris les malades, les absents réguliers, etc. Un évêque napolitain a voté *non placet* et un autre, américain, je crois.

Les votes ont tous été portés au trône du Saint Père qui alors a prononcé, défini, promulgué la définition. A ce moment, un mouvement s'est produit dans les Evêques, puis dans tout le peuple qui bientôt a éclaté en applaudissements, en cris, en signes d'une joie que le respect pour l'église ne pouvait plus contenir. Quand le silence a été rétabli, le Saint Père a pris la parole pour dire que l'autorité de Pierre n'était pas pour opprimer, mais pour aider, diriger, puis a exprimé le vœu de voir revenir à lui, au Vicaire de Jésus-Christ, tous ceux qui avaient pu lui être opposés.

Après ces paroles, il a entonné le *Te Deum* qui a été continué avec un enthousiasme impossible à décrire. Tout cela au milieu de la foudre et des éclairs, un orage épouvantable grondait sur la ville.

Nous sommes sortis à midi et demi, j'ai accompagné le Saint-Père jusqu'à ses appartements.

19. Les hostilités sont commencées entre la France et la Prusse, voilà bien plus matière aux préoccupations des gouvernements que la question de l'infaillibilité.

22. On rappelle tous les permissionnaires, on refuse toutes les permissions.

L'Aumônier reprend la visite des détachements. A son retour il apprend que les Français vont partir. La province de Viterbe sera occupée par le 1er et le 4e bataillon des Zouaves, c'est la zône commandée par le lieutenant-colonel de Charette. Civita Vecchia sera occupée par les dépôts et quatre compagnies de chasseurs, le tout sous les ordres du commandant d'Albiousse.

La Prusse manifeste que si le Piémont franchit les frontières pontificales, elle le considérera comme un *casus belli*, c'est très-intéressant.

2 août. Je suis tout occupé des demandes d'indult pour Mgr Fournier. Mgr de Subiaco m'aide beaucoup en cela.

Nous nous préparons toujours à occuper les postes laissés par les Français. Quoi qu'il en soit, ils ne partent pas encore. L'ambassadeur de la Prusse, en quittant Rome et Florence, serait allé à Caprera, aurait vu Garibaldi, et, pendant ce temps-là, son remplaçant à Rome avait fait venir de Naples le chef du parti et s'abouchait avec lui. La protection de la Prusse assurée au Pape est une dérision.

Ce soir, le lieutenant-colonel part pour Viterbe avec de Couëssin, de Fumel, de Lambilly, etc., etc., ils vont rejoindre les compagnies qui sont parties. Joubert part pour Mentana, de Gouttepagnon pour Tivoli.

Ce matin, Mauduit, du Reau, de Saint-Marc,

de Villèle et cinq autres officiers sont arrivés par le paquebot.

Les nouvelles de la guerre sont déplorables, la France a éprouvé un vrai désastre; à Rome, les légionnaires désertent, les sentinelles la nuit sont attaquées, des hommes déguisés en prêtres ont été surpris, rôdant la nuit, autour du Fort et du Vatican; l'un deux n'ayant point répondu au qui vive de la sentinelle a été blessé.

Le 16, les nouvelles prennent une grande importance, les troupes piémontaises reviennent à la frontière, nous croyons à une invasion, le moment est bien choisi, tout est contre nous, mais Dieu suffit. *Si Deus pro nobis quis contrà nos.*

Tous les anciens officiers sont de retour, les frères de M. de Charette sont arrivés. Le lieutenant-colonel télégraphie que les Piémontais sont sur les frontières.

On parle de la démission de Victor-Emmanuel, qui est dans l'impossibilité de tenir les promesses qu'il a faites à Napoléon, de lui envoyer 100,000 hommes, à la Prusse de garder la neutralité. En retour, à la première grande victoire des Français, il devait faire entrer ses troupes dans Rome. Après toutes ces trahisons, étonnons-nous des malheurs qui sont tombés sur nous.

Plusieurs Zouaves, voyant la France engagée dans une guerre terrible, voudraient retourner dans leur pays, pour combattre, on essaie de les retenir. Le curé d'Ars disait que parmi tous les

soldats de la France, ceux qui la servaient le plus efficacement étaient les soldats de Rome veillant à la défense de l'Eglise.

Les défaites de l'armée française s'accentuent dans un sens de plus en plus mauvais.

Le 10 septembre, les Piémontais nous environnent. Tout le monde sait qu'un parlementaire est arrivé à Rome; il a audience du Pape. Aujourd'hui il vient proposer au Pape l'occupation piémontaise; il sort de chez le Pape à 11 heures; on dit que Pie IX lui a fait un discours si imposant, que le pauvre Ponza-San-Martino ne savait plus où trouver les portes pour sortir. Cet après-midi, tout est à la guerre, on fortifie, on barricade les portes, on place les canons, on va travailler aux fortifications toute la nuit.

Pendant ce temps-là, le Pape va à Termini, inaugurer l'*aqua Marca Pia*; ce calme du Pape est admirable et rassure tout le monde.

Ce soir, on apprend que les Piémontais sont entrés à Orte. On dit que les Dragons se sont présentés devant Monte-Fiascone; les Zouaves ont fait une sortie et les ont repoussés.

Le 12, à 8 heures, M. de Charette était encore à Viterbe, il télégraphie qu'il est sans nouvelles de Kervyn. De Résimond paraît bien compromis, il est attaqué par 1,000 hommes, dans Civita-Castellana. Madame Stone arrive chez moi déconcertée, elle annonce que Charette est coupé. Je n'en crois rien jusqu'à présent; selon moi, il est en retraite. A 7 heures, M. de Charette a

opéré sa jonction avec M. de Saisy ; ils battent en retraite, je les regarde comme sauvés.

On raconte qu'au moment où les dragons piémontais sont entrés sur le territoire pontifical, leur officier leur a fait un *speech :* Je prends possession de ce sol qui n'aurait jamais dû voir que des Italiens, etc. A ce moment son cheval s'est cabré, emporté, a jeté à terre le cavalier qui aurait pu avoir la tête brisée.

Le Pape fait un Triduum à la Sainte Vierge, à Saint-Pierre. Il paraît que ce soir il y avait foule comme pour Pâques, sans que la chose eût été annoncée ; que sera-ce donc demain, quand on le saura davantage ! Y a-t-il au monde un souverain qui s'entende mieux à préparer la guerre ?

On attend, cette nuit, quelque attaque sur le fort. Tout est prêt pour y répondre.

Nous passons la journée dans les plus vives angoisses, au sujet de la colonne Charette. Tout Rome n'est occupé que de Charette ; c'est vraiment bien consolant. Nous passons par toutes les phases de crainte et d'espérance ; il faut se résigner à se coucher, sans avoir de nouvelles.

Je vais à l'appel à la caserne Saint-Augustin ; c'est providentiel : cette compagnie va sortir cette nuit, à 2 heures ; elle va à Ponte Molle en observation. Je confesse, puis je vais à la place savoir des nouvelles, s'il y en a.

Le 13, je vais avec Lallemand, à la place, chercher des nouvelles. Au moment où nous arrivons chez le commandant Bianchi, un dragon

tout essoufflé annonce que les Piémontais sont aux portes ; les avant-postes sont engagés. Je monte en voiture, me voilà à la porte du Peuple, tout est en mouvement ; je confesse quelques-uns. Je pousse jusqu'à Ponte-Molle pour voir la compagnie de Gastebois qui est en avant ; je la rencontre à moitié chemin, à Papa-Giulio ; les dragons ont signalé l'ennemi, il y a eu quelques coups de fusils échangés. Je reviens à la Porte.

Enfin, voilà des nouvelles de Charette : à 5 heures 1/2 il était à Civita ; il télégraphie qu'il part à 9 heures 1/2, et qu'il arrivera à Rome à 1 heure. Dieu veuille qu'on ne le coupe pas. Je retourne à la compagnie de Gastebois annoncer cette bonne nouvelle, on l'accueille avec enthousiasme. On entend la fusillade à Monte-Mario. Je rentre à la porte du Peuple ; de là je passe à l'hôpital, où heureusement j'accepte à déjeuner ; de là à la porte Angelica, puis au Vatican, où on attend avec anxiété des nouvelles fraîches de Charette. Je vais à la porte Portese attendre Charette, les carabiniers gardent la porte ; rien. Je reviens à la place, puis un instant chez moi, puis je retourne à la porte Portese, où je trouve Charette avec sa colonne. Enfin, Dieu soit béni ! Madame Kanzler me ramène dans sa voiture ; je vais visiter les casernes du Jesu, de l'Appollinaire, de la Sapience, pour voir si l'on a besoin de mon ministère ; je retourne au Vatican, je reviens à la place, je rentre un peu chez moi.

Je sors vers huit heures, le soir, pour aller aux nouvelles, aux appréciations de la nuit.

Il est constaté que de Résimond a été attaqué par 15,000 hommes et 36 pièces de canon.

Les fortifications de Rome continuent. Dans l'affaire d'hier, à Monte-Mario, le capitaine de Fabry commandait; le sergent Shea, Anglais, a été blessé avec quatre hommes; deux ont des blessures graves. Il y a cinq ou six Italiens, Piémontais, blessés, deux tués, un officier fait prisonnier, Cœcrotti; il est parent de M. de Maistre, le fils de ce député catholique de Florence, qui, seul à la Chambre, a osé élever la voix en faveur du Pape.

Le 15, je vais à la porte Pia, à la villa Ludovisi, à l'Académie de France, à la porte du Peuple, etc. Dans la matinée, vient un nouveau parlementaire, Cassialupi. Le Ministre lui répond que nous ne sommes pas allés les chercher, qu'on se défendra jusqu'à la fin. Il s'en retourne.

On dit Civita-Vecchia attaquée; le chemin de fer est coupé, le fil télégraphique rompu. Le commandant de place et M. d'Albiousse ont juste à temps envoyé une dépêche pour signaler l'attaque; depuis on n'a plus aucune nouvelle.

Je vais le soir à la porte Angelica; part un coup de fusil maladroit; toute la population fuit, voire même mon vetturino. J'y gagne quarante baïoques. Je rentre en m'arrêtant au fort. On attend une manifestation au Corso, et on l'attend

encore : les Romains ne font point de manifestation. Je rentre me coucher tranquille.

Le 16, je vais à Barberini; je fais la visite de la porte du Peuple. J'y rencontre Madame Stone, elle vient avec moi. On attend le bombardement. Je pousse jusqu'à Ponte-Molle voir la compagnie de Desclée, Mauduit; Madame Stone voudrait aller jusqu'au premier poste italien savoir des nouvelles de Shea; elle arbore son brassard de la convention de Genève; je lui facilite le moyen de trouver un voiturier. Je ne peux pas l'accompagner, elle est plus sûre seule.

A l'avant-poste elle est arrêtée, elle demande à aller au quartier général; on lui dit qu'elle peut y aller, mais qu'elle ne pourra pas rentrer à Rome. Elle parle au colonel qui commande là; c'est Chuchi, canaille parfaite, qui a fait sauter Serristori. Elle est reçue très-poliment. Après quelques instants il dit : A qui ai-je l'honneur de parler? serait-ce à Madame Stone? Elle répond : Oui. Il lui donna sa carte et lui dit : Je suis le cousin de Cairoli le garibaldien, du jeune Jean Cairoli, que vous avez soigné en 67; il lui donna tous les renseignements : Shea a été blessé légèrement de coups de sabre, a été envoyé à Bologne; il va télégraphier, le recommander, etc., les deux autres blessés sont bien, le tromba est mort.

Madame Stone revient chez moi à 1 heure et me raconte tout cela.

Ce soir, la promenade du Pape dans Rome ranime la confiance.

Qu'attendent-ils ? Pourquoi ne commencent-ils pas le siége ? Ils attendent la fin de Civita-Vecchia, la colonne de renfort. Les lâches ! 60,000 hommes pour attaquer une ville défendue par cinq mille hommes ! C'est une infamie ! A part tout autre sentiment, où est l'honneur militaire ?

Encore un parlementaire ! Le général aide-de-camp d'honneur du prince Humbert ! C'est du dernier ridicule. Celui-ci dit plus de bêtises à lui tout seul, que tous les autres ensemble.

Ce matin, 17, on signale l'arrivée d'une autre colonne, du côté de Ponte Mammolo. La compagnie qui y était s'est repliée. J'y vais immédiatement, je confesse une grande partie des hommes ; je rentre à midi, tout est calme.

Kanzler a répondu au parlementaire d'hier que la chute de Civita-Vecchia ne modifiait pas essentiellement nos idées, que la résistance était organisée en dehors. Il répond aux paroles d'humanité du parlementaire, que ce n'est pas lui qui a engagé cette guerre sacrilége, qu'il fait appel aux mêmes sentiments d'humanité, pour décider les agresseurs à se désister de leur injuste agression, que l'Italie assume une grande responsabilité aux yeux de Dieu et de l'histoire.

Tout porte à croire que le siége en règle va commencer demain, jour anniversaire de Castelfidardo ; l'Aumônier trouve là un motif de confiance, augmenté encore par l'oraison du XV^e^ dimanche après la Pentecôte, oraison que l'on dit ce soir au bréviaire.

Le 18, à 4 heures et demie, mon ordonnance

vient me dire que tout est tranquille, alors il aurait mieux fait de me laisser tranquille moi aussi. A 8 heures, je vais au Casino, on a tiré quelques coups de canon au Macao ; je vais aller voir. A la bonne heure, voilà un anniversaire de Castelfidardo célébré au bruit des coups de canon. Ils sont rangés autour, depuis la porte Saint-Jean jusque vers la porte Pia ; on les aperçoit très-bien à l'œil. M. de Falaiseau cherche à lancer quelques grenades aux Piémontais.

C'est aujourd'hui dimanche, fête des Sept-Douleurs de la Sainte-Vierge, beaucoup ne pourront pas aller à la Messe ; ceux qui sont sur la place Colonna ont la petite église, ils en profitent ; les fidèles sont très-édifiés du grand nombre des communions des Zouaves.

La chose la plus triste, est la déplorable manière dont Civita s'est rendue, pas même un coup de fusil n'a été tiré. M. d'Albiousse a protesté contre cette iniquité. On a fait intervenir les consuls réunis ; les consuls n'avaient rien à voir dans cette affaire. Enfin d'Albiousse a refusé de signer la capitulation. Quelle responsabilité d'honneur et de conscience pour le commandant de place, Serra ! On dit que les civils s'étaient armés. Le général Bixio a été très-dur.

On dit que Paris a capitulé, qu'il y a république rouge. Quelle triste chose d'être ainsi sans nouvelles et sans pouvoir en donner !

Le 19, on tire le canon dès le matin, je l'entends pendant ma messe, ce qui me donne naturellement quelque distraction ; je vais à Sainte-

Marie-Majeure, à Termini, au Macao, à Porta-Pia, à Porta-Salara; je ne vois pas la situation bien avancée. Je reviens par la villa Ludovisi, par la villa Medicis, vers la porte Saint-Paul, on tire des coups de fusils.

A 5 heures, le Pape est allé à la Scala Santa; le lieutenant-colonel, G. de Villèle, du Ranquet, Harscouet, se sont trouvés avec Sa Sainteté. Arrivé au haut, Pie IX a fait sa prière à haute voix: « Nous pécheurs, nous vous prions ; moi pécheur, je vous prie; je vous offre ce précieux sang de Jésus-Christ répandu sur ce saint escalier pour le bien de votre sainte Eglise catholique. Défendez Rome, cette Rome, contre l'invasion de ses ennemis. » Tout le monde était ému aux larmes.

Le 20, à 5 heures 1/4, l'ordonnance entre chez moi, et dit : j'entends des coups de fusils. Je reconnais aussitôt que l'attaque effectivement s'engage ; je me hâte de m'habiller et je pars à pied pour Saint-Jean, d'où je trouve que vient le bruit. C'est une grêle d'éclats de bombes devant la façade de l'église. J'aperçois le lieutenant-colonel, M. du Ranquet, je vais droit à eux, ils me font signe de suivre une autre direction ; au moment même où je dévie, passe une grenade sur la première ligne que je suivais. J'arrive aux arbres, je cours à la petite maison, je confesse quelques Zouaves, puis je donne l'absolution générale à toute la compagnie. Après être resté là quelques moments, je passe où je vois l'état-major, Zappi, de Maistre, Charette.... J'ai envie

un instant d'aller à Sainte-Croix-de-Jérusalem, où est de Bellevue avec G. de Villèle, puis je rebrousse chemin. Je crois cela moins utile que de me rapprocher du centre. J'arrive à Sainte-Marie-Majeure, puis de là, à l'ambulance établie chez les Dames Réparatrices.

Le canon gronde, c'est un roulement de tonnerre. Tout est attaqué, depuis Saint-Jean de Latran, Termini, Macao, Porta Pia, Villa Ludovisi, Villa Médicis, Pincio. Je trouve à Sant' Isidoro le docteur Vincenti, puis ces dames bien occupées. Il n'y a point encore de blessés apportés, je vais aux murailles ; à la Villa Médicis il y a des blessés, un Canadien, Sauvestre, on les porte à Sant'Isodoro. Je retourne aux remparts, Niel est blessé, je passe derrière les buis, je fais chercher, porter les blessés à Sant'Isodoro, Brondois, des dragons ; quel feu nourri et soutenu ! A 10 h. le feu cesse, ça me glace le cœur, aurait-on capitulé ? je pense que ce n'est qu'un parlementaire qu'on va envoyer. Les Zouaves sont désespérés ; ordre de faire cesser le feu ; je suis convaincu qu'on aurait pu longtemps continuer la défense.

Les Italiens avaient envoyé un parlementaire, on avait cessé le feu. Ils entrent pendant ce temps, on leur fait observer qu'ils doivent attendre le retour du parlementaire, ils disent qu'ils ont ordre d'entrer. De là la confusion, c'est là tout ce qui explique comment des compagnies sont coupées à Termini, à Macao, etc., etc. On ne sait

ce que tout cela veut dire. A 2 h., le reste des troupes entre.

Je cours au Vatican, je vois Mgr Pacca, Mgr Ricci, etc., j'expose la situation telle que je la comprenais. Mgr Casali me dit que ce n'est pas le Pape qui a fait suspendre le feu. Kanzler a écrit que les brèches étaient faites, grandissaient, que la défense de la place devenait impossible; le Pape aurait dit alors : Les instructions de l'autorité militaire sont pour moi l'expression des ordres de la Providence ; que l'on capitule. J'ai l'âme navrée au Vatican. En revenant, je suis arrêté partout par la canaille déjà en mouvement, je ne puis passer que grâce à mon brassard d'ambulance.

La situation de la ville est telle, qu'à mon arrivée au Vatican, tout le côté du pont St-Ange vers la ville est occupé par la foule et quelques Bersagliers ; de l'autre côté du pont, les Zouaves, au milieu le Colonel qui reçoit avec calme les huées dont la multitude nous accable quand je m'arrête pour lui parler. Le désordre est partout, je trouve au Corso, les bandes qui le parcouraient bannières en tête, en hurlant ; une bande s'arrête à la voiture, brandissant des cannes. J'arrive jusqu'au couvent où tout le monde était bien inquiet. Quelle triste soirée, quelle triste nuit! je couche à Sant'Isidoro.

Dès le matin, on a fait l'amputation à Niel ; avec quelle résignation il l'a soufferte ! On l'a chloroformisé, je l'avais fait communier avant.

Le docteur a fait l'opération avec une rare habileté, les autres aussi ne sont pas mal, plus tard on a amené le sergent Crombez, il paraît bien mal.

Le 21, je dis la messe de communauté à 6 h., quelle tristesse profonde ! *Deus, Deus quare me dereliquisti.* Il y a communion générale des Dames Réparatrices. Après la messe, je porte la sainte Communion au lieutenant Brondois, puis je fais le tour de la salle et des lits pour bénir les malades. Nous apprenons que nos Zouaves sont réunis sur la place Saint-Pierre, qu'ils vont partir à midi. Gaston a écrit à sa tante de tâcher de venir. Nous allons y aller ensemble. La Mère supérieure vient. Nous passons chez moi d'abord, pour prendre de l'argent, puis chez Gaston, pour ses effets ; ces dames veillent à ce qu'il ne manque rien, tout est bien caché sous les châles, le chapeau à tournure. Nous arrivons au pont, non sans avoir fait bien des détours ; là, c'est une autre affaire, une immense populace ameutée nous arrête, on monte sur la voiture par tous les les côtés, on crie : fouillez, cherchez dans les habits, les paquets. C'est l'affaire d'un instant, les paquets sont vus, tirés, passés de mains en mains, on crie, on hurle, les dames se maintiennent très bien ; tout s'arrange, le chapeau reste ferme à sa place, on crie : allez, allez, ils peuvent passer. Mais la foule est trop compacte, les uns crient : *avanti*, les autres : *a dietro*, enfin nous reculons. Mais j'en ai assez d'une scène de ce genre, je ne veux pas qu'elle se renouvelle à un autre pont, j'entreprends de passer. Un

Archives diocésaines de Quimper et Léon

homme jaune s'institue notre protecteur, il se donne le rôle de nous aider, il paraît le plus grand coquin de la bande, il a dévalisé, sa main est faite, il nous protège, il monte sur le marche-pied, crie de laisser passer, qu'il a visité ; nous arrivons ainsi sur le milieu du pont, il descend, salue, madame de Villèle le remercie. Nous voilà encore à moitié chez nous de l'autre côté du pont.

A l'hôpital c'est à peine si l'on me reçoit, heureusement je trouve madame la Supérieure, madame de Puget est là, madame Kanzler, ces dames sont dans les plus vives inquiétudes. Je trouve M. du Ranquet, quel bonheur! Nous allons avec lui sur la place St-Pierre. Ah! quel spectacle ! Les débris de cette belle petite armée sous les murs du Vatican, je vois beaucoup de nos jeunes gens, Rabbé des Ordons, François, Charette, Joubert. J'ai l'âme brisée, Ah quelle fin ! quelle séparation ! Le Père Doussot les accompagne, je crois en conscience devoir rester pour les derniers, les blessés, les mourants et les Dames Réparatrices. Je remets l'argent à Paul de la Bégassière. Que je suis triste ! il faut quitter cette scène de désolation. Nous nous en allons à Saint-Pierre, je ne l'ai jamais vu si lugubre, c'est le tombeau, c'est la mort ; il y a encore un ou deux soldats errants qui font leur visite à Saint-Pierre. Nous allons un peu au Vatican, Mgr del Bisogno nous reçoit, le Pape repose un instant. Je vais dans l'antichambre voir Mgr Pacca, il est bien triste, je fais mes

offres de service. Monseigneur veut voir ces dames, il faut nous hâter, je crains le retour. Le départ des troupes pontificales va être le signal de l'entrée des autres.

Ces dames prennent toutes les précautions pour cacher tout, détruire les lettres, elles ont peur d'être fouillées au retour. Comme nous descendons les dernières marches, des officiers remontent, crient qu'il n'y a pas prudence à ces dames à sortir, qu'il faut attendre, je cède un instant à ce sentiment, je remonte quelques marches, mais il n'y a pas à rester ; plus tard ce sera pis encore, allons il faut partir, allons dépêchons-nous. Nous sortons du Vatican, passons par le pont de fil de fer. Vers le palais Farnèse, la route est interceptée par un immense défilé de troupes qui n'en finit plus. Nous avons su plus tard qu'elles revenaient de l'enterrement d'un chef de bataillon tué sous les remparts.

Enfin nous arrivons, nous voici rentrés, c'est une rude campagne ; ces dames ont été de vrais Zouaves, imperturbables et très dignes. Je suis heureux que la responsabilité de cette sortie me soit enlevée. Je rentre chez moi.

Au couvent, on prend toutes les précautions, recommandations de tous les ambassadeurs, Belge, Français et Anglais ; les pauvres malades sont bien soignés.

Dans la ville, on cherche des Zouaves cachés, restés, on les massacre, la foule est ameutée, M. Franquinet sans M. Deshorties était mis en pièces. M. Hennessy se donne bien du mal pour être

utile, agréable à ses amis. J'ai prié madame Blot de venir me trouver pour faire passer de l'argent à Joseph Maujouan. J'ai su des nouvelles de la compagnie de M. de Couëssin, les hommes qui la composent sont à Macao, ils vont partir aujourd'hui, M. de Couëssin a été indignement traité aussi bien que de Mirabal. On laisse nos gens sans les faire manger, sans les laisser se procurer des vivres; du reste, la plupart n'ont rien, ils n'ont pu rentrer chez eux. De Giry est mort à Porta Pia, son corps, grâce à madame Stone, a été apporté ce matin aux Capucins, je suis allé le reconnaître.

On vote ce soir au Colysée pour la formation du gouvernement provisoire, quelle effervescence ! Ce sont tous des gens du dehors, gens remués et mis en avant. Les soldats piémontais eux-mêmes, disaient: Ah ! ils crient Vive, aujourd'hui, ce qu'ils ne crieront pas demain.

On n'a point de nouvelles de la Hoyde, on craint qu'il n'ait été assassiné ; je n'ai aucune nouvelle de Desclée, de Mauduit. Dieu ! que c'est triste ! ah ! que c'est triste !

Point de nouvelles non plus de M. Hefner. On dit qu'ils ont pris, cet après-midi, un jeune homme pour un Zouave, vers la fontaine Trévi, et qu'ils l'ont massacré, ce n'était point un Zouave. Ce sont des scènes horribles par la ville, de vraies bacchanales, des scènes hideuses, des filles dansent avec des Bersagliers avec des hurlements à faire frémir. Tout le monde est aux trois couleurs, cocardes, etc.

A la nuit, arrivent les cinq Bersagliers du poste demandés pour la garde de la maison, c'est bien. Un instant après 25 autres, puis bientôt après, 25. Ah ! c'est trop, il y a eu plusieurs ordres, tout était préparé pour cinq et non pour 50. Il y a eu au couvent un moment de jolie petite confusion, enfin tout s'arrange, on descend les paillasses de la communauté, 25 de ces Bersagliers s'en vont, 25 restent avec les 5 premiers.

Le Pape est toujours au Vatican avec la garde noble, la garde suisse, quelques palatins, quatre dragons. Quelle situation ! Nous en sommes au second acte de la brochure de la Guéronnière, *le Vatican et son jardin*

Le 23, je sors le matin après ma messe, je vais chez M. de Caris; la ville est tranquille.

M. de Saint Priest a fait ensevelir aux Capucins le corps de ce cher de Giry ; comme il faut dire : Que la volonté de Dieu soit faite ! Il est enseveli dans le caveau de la chapelle des morts.

Le 24, nous commençons à nous calmer un peu. Trois jours de ces horribles orgies c'est bien trop. La rage à chercher, à poursuivre les Zouaves, s'est un peu ralentie ; les cris sont moins grands.

Je voulais aller au Vatican ce matin, il faut y renoncer. Au lieu de sortir, je vais m'asseoir au guichet et passer quelques heures au confessionnal. Je suis heureux de rendre ce service ; le soir, je fais aussi la visite de tous les malades, je les prépare pour faire demain la sainte Communion.

Dimanche 25, tous nos malades communient. Je passe par le Séminaire français prendre l'abbé Louis pour aller à l'hôpital du Saint-Esprit. Je vois tous nos pauvres blessés : Burel, Courtil, la Serre, etc., etc. Les Sœurs font bien pitié ; il faut de la charité pour remplir le ministère qu'elles remplissent. Après la visite de l'hôpital, je vais à Saint-Pierre. Grand Dieu, que c'est poignant ! Il y a des visiteurs, livres à la main, des soldats qui regardent. Je veux aussi aller au Vatican. Je vois le Saint-Père ; j'ai bien de la peine à contenir mon cœur. Pie IX me dit : *Caro Capellano, adesso...* Je lui baise la main, le pied ; je dis à Sa Sainteté que tous les Zouaves sont encore à Civita-Vecchia, qu'ils vont partir dans la nuit, que je vais aller les voir ; je demande la bénédiction pour tous, ce qui m'est accordé de grand cœur. Je demande la bénédiction pour les Dames Réparatrices, pour les malades.

Je prépare tout pour aller à Civita avec l'abbé Louis ; je vais porter de l'argent. Je pars à 3 heures 1/2. D'Albiousse, qui a obtenu de venir à Rome pour 24 heures, rentre avec nous. A notre arrivée à Civita, on nous dit que les Zouaves sont partis, il y a une demi-heure. Grâces à Dieu, il n'en est rien. Nous nous faisons conduire au port, nous prenons une barque pour arriver à bord. Tous les Zouaves sont à bord de l'*Ilissus ;* il commence à faire nuit. Ah ! quelle arrivée ! Me voici donc encore une fois au milieu de tous les brillants uniformes d'officiers de Zouaves ! Quelle joie ! Je me contiens très-bien ;

je les vois tous et chacun, je leur serre la main, je les embrasse. Je remets à M. du Ranquet l'argent que je lui portais, quelques lettres. On me crie de descendre, le vent est trop fort, les bateliers prétendent qu'ils ne peuvent plus tenir la mer. Je me hâte, je voudrais voir tout le monde, chacun me tire, me porte ; Zacharie du Reau me remet ma part du drapeau. Ces messieurs l'ont emporté, se le sont divisé, et, dans le partage, on a pensé à l'Aumônier absent et on a gardé ma part ; j'en suis heureux et reconnaissant.

Mais il faut partir, les mariniers crient, du reste il faut bien se séparer. Quel déchirement de cœur ! Je descends dans la barque, la mer est forte pendant que je m'éloigne. On crie du bord : Au revoir ! à bientôt à Rome ! Quand ils m'ont vu, ils s'étaient imaginé que je venais pour partir avec eux ; il est pénible de se séparer. Ils craignent tant ce qui peut m'arriver, et puis la séparation est cruelle en pareille circonstance. Ils vont partir ; au moins ils sont tous ensemble, ils se sont revus, ils vont s'entretenir ensemble pendant vingt-quatre heures, ils se sépareront, se serreront la main ; c'est une immense consolation dans notre malheur. Que le bon Dieu soit avec eux, les garde, les accompagne, les réunisse ! Pour moi, ma vie est brisée avec celle de cette magnifique petite armée ; je ne me relèverai point de ce coup. Il faudra avoir pitié de moi et ne point me demander désormais les fonctions d'une vie publique.

Je rentre au milieu des horreurs de Rome ; ce

n'est plus la Rome d'autrefois, ça fait mal. Hier encore, la population s'est ruée sur une maison où elle prétendait qu'il y avait un cadavre de Zouave, elle le voulait.

Au milieu de tout cela, il y a un spectacle consolant que donnent les personnes qui nous sont sympathiques et qui ne cessent de nous assister. L'Ambassade française s'est très-bien montrée. M. Lefèbre de Behaine, M. Hennessy, M. Picoul, M. Deshorties, Madame Stone, continuent à nous rendre les plus grands services. Madame Blot se prête à tout, va à la Poste chercher mes lettres, etc. Des dames anglaises sont aussi pleines de courage et de dévouement.

Rome a été attaquée par 65,000 hommes, elle était défendue par 6,000 hommes. Les Piémontais accusent un millier d'hommes hors de combat, parmi lesquels trente officiers. Pour nous, autant que nous pouvons le savoir exactement, il doit y avoir une dizaine de morts et 53 blessés. Les blessures des Piémontais sont surtout des blessures de carabine ; les nôtres sont plutôt des blessures d'éclats d'obus, de grenades.

Le 26, nous sommes obligés de nous présenter à la place ; tous les jours il paraît quelque nouvel édit ; nous nous tirons comme nous pouvons. La situation ne manque pas de difficultés ; jusqu'à présent les bons anges nous ont tirés d'affaire. Trois des Religieuses ont été envoyées en France, peu à peu il sera prudent d'en diminuer le nombre dans le couvent. Nous sommes ici sur un qui-vive continuel, il faudra bien encore faire

partir quelques Religieuses. Dans quelque temps la situation ne sera plus tenable, il faut tout prévoir et tout assurer.

27. Nous nous en irons si nous le pouvons, le Docteur et moi, quand nous aurons assuré tous les autres, les malades, les blessés et les Religieuses.

J'ai cru un instant qu'on m'aurait fermé l'entrée de l'hôpital. — Ah ! les hommes ! quel revirement ! Les pauvres Sœurs, comme je les plains ! Burel fait grand'pitié, il va mourir, c'est à désirer. Quel saint jeune homme ! *Beati qui in Domino moriuntur.* Je passe chez les Sœurs garde-malades, je leur donne mes conseils dans leur situation.

Tous les jours sortent des édits de persécution ou de confiscation. Les livres protestants se vendent partout ; on affiche et on colporte des gravures obscènes, des caricatures immondes.

Nous voulons avoir les affaires de la pension ; déjà un officier d'artillerie s'en est emparé. Nous allons faire une plainte contre lui : le service de table est une propriété particulière.

J'hésite toujours à préparer mes malles ; cependant Rome n'est plus dans Rome, tout me fait mal. Je laisse courir le temps, chaque jour apporte avec lui sa peine et sa grâce. Nous sommes encore bien heureux à Saint-Isidore ; nous y vivons en famille.

Le 29 meurt Burel, ce saint jeune homme à qui le bon Dieu a accordé le mérite des grandes souffrances. J'apprends avec bonheur qu'on laisse les Zouaves servir ensemble.

Le plébiscite se prépare ; on sait dans quelles conditions il s'accomplit ; pour le moment, il n'y a rien à craindre du parti officiel, il faut se garder seulement du poignard.

Le 30, je vais chez M. de Troussures qui est à la Minerve. Le Pape est travaillé par deux courants contraires. Il y a, je crois, à peu près unanimité pour le départ ; Antonelli est le roc qui retient. La liberté du Pape à Rome me semble impossible.

1er octobre. J'ai communication de la lettre du Saint-Père au général Kanzler, pour la cessation du feu :

« Monsieur le général,

» Au moment où l'on va consommer un grand sacrilége et la plus énorme injustice, au moment où les troupes d'un roi catholique assiégent la capitale de l'univers catholique, j'éprouve d'abord le besoin de vous remercier, vous, Monsieur le général et toute notre armée, de la généreuse conduite tenue jusqu'à ce jour, de l'affection montrée au Saint-Siége, et de la résolution déployée pour la défense de cette Métropole.

» Que ces paroles soient un document solennel qui atteste la discipline, la loyauté, la valeur des troupes au service du Saint-Siége.

» Quant à la durée de la défense, j'ai le devoir d'ordonner qu'elle consiste uniquement en une protestation propre à constater la violence et à nous permettre d'ouvrir des pourparlers pour la reddition, aussitôt que la brèche sera ouverte, qu'elle n'aille pas au-delà.

» Dans ce moment où l'Europe entière déplore que de nombreuses victimes soient tombées dans une guerre entre deux grandes nations, qu'il ne soit pas dit jamais que le Vicaire de J.-C., injustement attaqué, ait consenti à une grande effusion de sang. Notre cause est celle de Dieu, et nous remettons en ses mains toute notre défense.

» Je vous bénis, Monsieur le général, ainsi que toute notre armée.

» Au Vatican, 19 septembre 1870.

» PIE IX. »

ORDRE DU JOUR DU GÉNÉRAL KANZLER.

« Officiers, sous-officiers et soldats, voici le moment fatal arrivé dans lequel nous devons nous séparer et abandonner forcément le service de Sa Sainteté que, plus qu'aucune autre chose, nous avons à cœur. Rome est perdue ; mais, grâce à votre valeur, à votre fidélité, à votre admirable union, elle est perdue honorablement. Quelqu'un, sans doute, se plaindra que la défense n'ait pas été plus longue, mais une lettre de Sa Sainteté explique tout.

» Ce témoignage de l'auguste Pontife sera une consolation pour tous, et la plus belle récompense que nous puissions obtenir dans les circonstances actuelles.

» Je vais enfin vous faire connaître, que par force majeure, Sa Sainteté a daigné vous dégager de tous vos serments.

» Adieu, compagnons d'armes, souvenez-vous de votre Chef, lequel conservera une ineffaçable et haute mémoire de vous tous.

» *Le pro ministre*, KANZLER. »

Aujourd'hui, 2 octobre, vote pour le plébiscite. On dit qu'il y a dans Rome plus de 30,000 Mazziniens et Garibaldiens, tout cela est arrivé par chemin de fer et gratis. Obligé de sortir, je me rencontre avec deux bandes interminables, marchant à la suite de plusieurs drapeaux; des tournures, des mines impossibles, ça ne ressemble en rien au peuple Romain.

Le Colonel du génie nous donne aujourd'hui gain de cause pour notre matériel de la pension, nous l'aurons mercredi, il a demandé si on voulait lui vendre; le docteur Vincenti a répondu qu'il nous serait pénible de vendre une vaisselle, du linge aux armes pontificales, que nous en disposerions en faveur des blessés.

Déjà il est question de la confiscation des biens ecclésiastiques. Que va devenir la charité, les œuvres si multipliées à Rome, quand il n'y aura que les dots pour les jeunes filles! La seule Annunziata en donnait pour 150,000 fr. par an. C'est une belle somme enlevée; aussi quelqu'un disait que les Révolutionnaires étaient venus à Rome, bien moins pour la Capitale que pour le capital.

Le 3, je sors de bonne heure, je vois les dames américaines et anglaises si dévouées pour nous. Je reçois un billet de libre permanence, de la place de Rome. Je me présente avec l'abbé

Louis pour toucher notre solde, j'avoue que ça me coûtait plus que ne valait l'argent, mais je tenais à ne pas laisser cet argent et à me présenter; nous sommes renvoyés à un autre jour, c'est amusant!

Je vais ce matin, 5, au Vatican; depuis huit jours que je n'y suis pas allé, je n'y tiens plus. Pie IX sort vers 11 heures pour aller au jardin, je l'accompagne, il me dit : *Daniele siamo nelle fosse dei Leoni...* Je réponds : *Beatissimo Padre pur troppo... figlio mio si.*

Je ne voudrais pas être indiscret, je me retire; en passant dans les galeries, je rencontre le colonel Sonnenberg; le caporal la Serre est mort, Duché également.

Des officiers piémontais se sont présentés chez M. Le Gonidec, 5,000 francs ont été volés! Où en sommes nous! voilà ce qui arrive chaque jour et qui peut arriver à tous.

8. Les voleurs de M. Le Gonidec sont arrivés chez les patrons de Case à 5 heures, ont tout bouleversé, tout ouvert, défait même les fauteuils pour voir s'il n'y avait rien de caché, ils ont pris environ 5,000 fr., ils ont donné un reçu à la patronne et mis les scellés sur les portes.

Le Pape a refusé les clefs du Quirinal, disant que, quand on vole, on peut bien briser les portes, qu'il ne pouvait donner les clefs à personne. On a signifié au cardinal Clarelli de quitter le palais de la Consulta, à Sonnenberg de vider les lieux. Antonelli lui a dit d'attendre et de ne céder qu'à la force; quatre prêtres ont été assassinés.

J'ai enfin le courage de commencer un peu mes malles ; je ne sais qu'emporter, que laisser.

10. Enfin nous paraissons décidés à partir dimanche, 16, avec les malades ; que le bon Dieu nous aide.

11. Le corps des Zouaves se reconstitue, Charette s'est entendu avec le gouvernement provisoire, il a obtenu à peu près ce qu'il demandait.

12. La veille du siége, le Pape a fait un décret par lequel il reconnait le fait de la Salette. Une encyclique est prête pour proroger le Concile.

14. Le docteur Vincenti vient me trouver, nous allons ensemble au Vatican, je vois le général Kanzler. Le Pape sort vers 11 h. 1/2, que je suis triste de le voir pour prendre congé ! Ce ne sera pas la dernière fois, bien sûr, mais c'est bien triste de le quitter en pareille circonstance. Il a la bonté de nous parler des blessés de Saint-Isidore, des Zouaves, de leur formation à Angers ; je prends sa bénédiction pour tous, je baise le pied, la main.

Je fais ma demande pour la continuation de mon ministère, avec les pouvoirs pour l'exercer partout. Il me serait souvent difficile de les demander dans les différents diocèses, par lesquels on peut passer. Je le ferai quand je le pourrai, mais je prie le Saint-Père de m'autoriser partout, quand il me sera difficile de me présenter devant les ordinaires. Le Saint-Père comprend ma requête, et m'accorde tout de suite ma demande ; je suis très content, je continuerai encore d'exercer en son nom.

Le départ, fixé d'abord au 16, est renvoyé au 20. Les difficultés ne manquent pas, mais le courage et la persévérance triomphent de tout.

Le 19, je vais voir Mgr de Mérode, il me donne la petite boîte de Woëlmont. Je vois au Vatican Kanzler, madame Kanzler, elle me prie de me charger de son domestique pour le rapatrier.

Les deux fils de Ziegler viennent avec nous, je me décide, d'après le Docteur, à ne point emmener de Sœurs de Bon-Secours, tous les hommes qui nous sont joints nous aideront suffisamment. Je prépare tous mes malades pour demain matin.

20. Je dis la sainte Messe à 7 h., tout se prépare pour le départ. Ces dames sont toujours bien bonnes ; M. Deshorties, M. Hennessy viennent nous trouver, ils sont vraiment d'une complaisance à toute épreuve. Départ de la maison à 9 h. 1/2 avec tous les petits bagages, le moins que j'ai pu et malgré tout il y en a encore pas mal. On fait ouvrir le portail pour faire entrer les voitures jusque dans la gare. Je vais prendre les billets, celui qui les donne est peu disposé, il me renvoie au chef de gare pour qu'il signe mes billets d'ambassade. Je prie M. de Beaumont d'y aller. Pendant ce temps-là, je prends le mien. Un individu mal mis me demande mon passeport, je lui dis que cela ne le regarde pas, que je le montrerai, s'il le faut, à qui de droit ; il me laisse, puis revient à la charge avec un soldat qui s'en mêle, je leur dis que je ferai tout ce qu'il faudra, qu'ils me laissent prendre mes billets. Ça s'échauffe, ils crient, tout le monde regarde,

je reste tranquille. Le soldat s'emporte, il voudrait pousser, je lui montre que ça ne me convient point. Alors ses paroles suppléent ses voies de fait ; je vais trouver le chef de police, ils me conduisent tous les deux comme un rebelle. Le chef de police voit mes passeports, il ne dit rien ; c'est tout simplement la canaille qui commande et le principe gouvernemental n'ose pas s'y opposer et l'autorise tacitement. Pendant tout cela, j'avais envoyé chercher M. Deshorties qui arriva à la hâte, tout était fini déjà. L'individu disparaît, il va le faire chercher et poursuivre, il va savoir de quel droit il demande aux voyageurs leurs passeports.

M. de Resie a mis à notre disposition un grand wagon-breack, nous y sommes très-bien ; M. Deshorties, M. Hennessy nous accompagnent et plusieurs autres personnes. Beaucoup de vauriens, dont plusieurs employés du chemin de fer, auraient bien voulu nous faire une scène, ils sont tenus en respect, rien n'éclate, ils en sont pour leurs frais de mauvaises dispositions. Il faut bien du temps pour installer nos malades, c'est fini, nous remercions ces messieurs, nous leur disons adieu et nous voilà partis pour Civita-Vecchia. Tout est préparé pour qu'on vienne au devant de nous du Consulat et de l'*Orénoque*, nous arrivons sans trop de fatigue.

Le Chancelier est là avec un officier de l'*Orénoque*, et des marins, nous trouvons tout le monde très complaisant. Je fais prendre et descendre Crombez et Niel, on les met en voiture,

nous arrivons au port, une barque de l'*Orénoque* avec douze rameurs nous attend, prend nos bagages, tous nos hommes. Le Chancelier se charge de nos passe-ports et des billets de place. Le lieutenant de l'*Orénoque* nous accompagne, tout se passe très bien et va au delà de mes espérances. Les marins montent les blessés à bord ; je les récompense. Après un instant de repos sur le pont, je les fais descendre tous les deux. Le capitaine est très aimable, il met à notre disposition la chambre des dames où il n'y a personne.

Les malades sont très bien, la mer est assez bonne. Le personnel du bateau est complaisant. La mer grossit, la nuit devient mauvaise au cap Corse. Le matin 21, est affreux, grand vent, grosse mer, je ne sais comment nos malades y résistent, ils ont une grande énergie. Il y a peu de secours à leur procurer, ils le comprennent, ils ne demandent rien. Dans la journée, vers 4 heures, la mer baisse ; il faut se résigner à ne point arriver ce soir, ni cette nuit, mais seulement demain. Le soir, la mer est moins mauvaise ; mes pauvres blessés souffrent, ils dorment un peu cependant.

22. Je me lève d'assez bonne heure, la mer est toujours grosse, le vent debout, mais il y a moins de mouvement sur le bateau, nous n'arrivons qu'à 11 heures 1/2..... tous les petits bagages sont portés à la Douane. Je demande au capitaine d'épargner le trajet en barque aux blessés; après les formalités de douane, je vien-

drai les prendre. Le capitaine accorde tout, il a été toute la traversée d'une amabilité et d'une complaisance parfaites. Je reviens avec des voitures près du bateau. Des marins me descendent mes gens à bras, les voilà en voiture et en route pour l'hôtel du Chemin de fer. Les voilà couchés, pansés, ce qui leur fait grand bien, ils reposent. Je me mets à mes comptes, à mes correspondances.

Je reçois les Sœurs, M. Guéraud, M. Rolland et M. Fournier, etc.; je vais me reposer.

Le 23, Mgr Daniel quitte Marseille qu'il voit avec tristesse en train de débaptiser ses rues, d'effacer les plus beaux noms de son histoire : Belzunce, saint Ferréol. Il trouve la gare envahie par les mobiles qui crient, qui chantent, par 80 garibaldiens qui viennent augmenter le trouble et la révolution dans notre pauvre pays; tout cela lui fait dire que la défense n'est pas sérieuse chez nous ; la confusion dont il est témoin l'attriste. Il s'occupe de son blessé, il trouve des hommes obligeants qui le portent de la voiture à la gare. A la gare, les employés sont d'une complaisance extrême : on l'installe seul, avec M. Niel, dans un wagon de première. Trois fois, de Marseille à Moulins, il faut changer de wagon; les deux premières fois, il a le secours de deux anciens gendarmes pontificaux qui suivent la même route et qui prodiguent au blessé les soins les plus empressés, le transportent d'un wagon dans l'autre.

A Roanne, Mgr Daniel trouve d'autres âmes

charitables qui sont prêtes à leur rendre les mêmes services. Un médecin de l'administration visite le malade avec le plus grand intérêt, il obtient qu'ils ne changent pas de wagon; ils arrivent à Moulins à 4 heures. Mgr Daniel avait télégraphié à Mgr l'Evêque de Moulins. M. l'abbé Gibert vient avec la voiture de Sa Grandeur. On emporte notre blessé, toute la population s'y intéresse vivement. Quelques voyous apportent une curiosité malveillante, ouvrent les portières. Niel leur dit en leur montrant sa jambe de bois : Est-ce que vous n'avez jamais vu de jambe coupée? Eh bien, regardez! Les voyous se retirent honteux et confus. M. Gibert est d'une bonté touchante. Mgr de Dreux-Brezé nous attendait; il fait prendre pour le malade les soins les plus empressés et les plus affectueux; il le fait installer dans la chambre la plus commode de l'Evêché. Sa Grandeur fait venir son médecin pour visiter et panser la blessure. Elle veut absolument que nous restions un jour de plus au palais épiscopal. Mgr Daniel reçoit une lettre de Charette, datée du Mans. L'Aumônier des Zouaves est confondu de tant de bontés et d'attention. Après deux jours passés à Moulins, Mgr Daniel part le 27 à 7 heures; mais dès 5 heures 1/2, il fallait être debout pour prendre toutes les dispositions. On donne aux voyageurs un coupé-lit, on leur fait payer quatre places. A Vierzon, tout le monde s'arrête; ici plus de train de voyageurs : encombrement de bagages militaires. Que devenir? Impossible de partir.

Cependant je vois quelque jour, il faut s'expédier hardiment, je laisse mon blessé dans la voiture ; un peu plus le convoi partait sans moi, je rejoins à un kilomètre où l'on forme le train et nous partons grâce à Dieu. Nous sommes encore en route. Ah ! quelle expédition ! A trois kilomètres de Tours, le train s'arrête et ne va pas plus loin; nous voici frais, il est nuit. Je remue ciel et terre, le Chef de gare me dit, que dès qu'il pourra, il enverra une locomotive à Tours avec une voiture; après une demi-heure, on vient nous dire que nous pouvons partir; que Dieu soit béni! nous sommes mal installés, sans bancs, mais on fait mettre un fauteuil pour le blessé ; quoi qu'il en soit, nous sommes bien heureux d'arriver à Tours. Quelle peine pour trouver une voiture, un hôtel ! les trains ne vont plus au Mans, je vais essayer de louer une voiture, je me recommande à tous les saints, je me couche très inquiet, tout s'arrangera. Les bons anges ne nous ont jamais manqué.

28. Je vais dire ma messe à la cathédrale, demander à Dieu lumière et force. Au sortir, je trouve le capitaine Joly, quel bonheur ! C'est le bon ange ! Il me dit que M. de Fabry est ici, je vais le voir, tout s'éclaircit, nous allons partir à 11 heures, il faut passer par Angers et on remonte au Mans. Nous déjeunons avec M. de Fabry. Pendant le déjeuner arrive M. Lafon, les dames ses sœurs, etc., etc. Pendant que nous étions dans la misère et dans la peine hier, l'abondance nous était préparée, on nous avait

ati ant
de .
Il l. ut va
bien, n plus
claire qu nous par-
tons, Joly
Une heureuse our moi, je vais me trouver avec mon cher Regiment reconstitué en France, nous arrivons au Mans à 7 heures 1/2. Je fais installer Niel chez le Colonel, dans la chambre de M. de Ferron, dont je connais la complaisance et que je mets à contribution. Cela fait, j'ai hâte d'arriver au milieu de nos officiers. A 8 heures le soir, je me trouve avec eux tous réunis au Cercle. Dieu ! quelle rencontre ! quel bonheur de se revoir, que de choses à se dire, à demander, à raconter, à écouter et à apprendre ! Je vais à l'hôtel avec le Colonel et M. d'Albiousse, je vois tout le monde.

Après ces premières entrevues et ces premières conversations, Mgr Daniel s'occupe de mettre dans l'aumônerie le plus grand ordre, il fait, et il fera tout pour y arriver. Après avoir pris possession, avoir assisté à la messe militaire, prêché et donné la bénédiction au nom du Souverain Pontife, vu les Pères jésuites, qui sont très aimables pour lui et pour les Zouaves, après avoir fait une visite à Monseigneur l'Evêque, il part pour Nantes avec M. Niel. Il a écrit à Mgr Fournier, à 11 heures 1/2 ils sont en gare de Nantes. « M. Hillereau est avec un autre secrétaire, au nom de Monseigneur qui nous

attend. On ne peut être plus aimable. Nous arrivons à l'Evêché quelques minutes seulement avant minuit. Monseigneur avait voulu nous attendre, je suis bien heureux, bien reconnaissant. Tout se fait à la hâte. Voici le malade couché. »

Le 31, je dis la messe de bonne heure, je vois Monseigneur un instant après, je prends avec Sa Grandeur tous mes arrangements pour ces jours-ci ; j'accepte bien volontiers sa très-aimable hospitalité. Je fais quelques courses obligées, je vais dans ma famille, j'arrive à 10 h.; ah! Dieu quelle arrivée! le pauvre Marcellin est très mal, c'est la bonne Lise qui est chargée de me recevoir et de tout me dire. Ah! mon Dieu! ayez pitié de nous! Je vois mon pauvre frère et je le trouve bien mal. Quel bonheur pour moi de le trouver dans des dispositions chrétiennes si parfaites! ma mère est assez bien. Ah! quelle pauvre maison! nous sommes bien dans la peine. Je reste un peu auprès de mon cher Marcellin, je vois avec grand plaisir combien il est content d'Henri qui l'assiste de toute façon.

Le premier novembre, je dis ma messe de bonne heure, Monseigneur fait l'homélie, il parle éloquemment sur les Béatitudes, l'office est bien beau. L'Evêque reçoit tous les officiants à dîner, ces messieurs sont pour moi d'une amabilité indicible, le dîner est aussi gai que les tristes circonstances le permettent. Monseigneur est pour moi d'une bienveillance dont je suis touché. A la fin du dîner Monseigneur, fait faire silence, il

salue Mgr de Macedo, M. de Cornulier, M. Dubois, son clergé, puis il me salue comme chanoine de Nantes, c'est accueilli avec la plus vive satisfaction. Je remercie de mon mieux ; après dîner, je reçois les félicitations de chacun ; nous montons chez M. Niel. Je pars à 7 h. 1/2 pour le Mans où j'arrive à 11 h. 1/2; M. du Ranquet est à la gare, je vais coucher à Sainte-Croix.

Le 3, jour anniversaire de Mentana, M. Eug. Peigné dit la messe et adresse de très bonnes paroles à son auditoire. Je me crois repris de ma fluxion de poitrine. Je quitte Sainte-Croix où j'étais comblé de toute sorte d'attentions, je viens dans une maison qui est beaucoup plus centrale, dans une excellente famille. On parle du départ des Zouaves et aussi d'armistice, le recrutement marche très bien malgré les sourdes hostilités qui travaillent contre le régiment. Il est très fort question du départ de deux bataillons.

9. Cette nuit sont partis nos deux premiers bataillons avec le Colonel de Charette et M. de Troussures, etc., le Père de Gerlache les accompagne ; tous estiment comme une faveur et un honneur de partir. Les Zouaves font voir à tous les yeux que la religion inspire le plus pur patriotisme et que c'est dans la religion que le soldat chrétien va puiser les sentiments de générosité, de sacrifice et d'abnégation qui font les héros et les braves. La bonne tenue de nos hommes au départ, dans la route, fait l'admiration des plus anciens officiers de l'armée.

12. Les enrôlements continuent toujours, le gouvernement nous accorde de nous organiser une artillerie, c'est incroyable ; nous nous formons peu à peu. M. Peigné s'est occupé des habillements avec Vélasque, les ambulances s'établissent, les dames s'occupent de fournir tout le matériel nécessaire.

Le 16, nos bataillons sont entre Châteaudun et Bonneval, ils sont aux premières lignes, en face des Prussiens ; nous attendons un de ces jours un grand engagement.

17. Le capitaine Wyart, qui revient du Nord où il a fait des enrôlements pour le régiment, part afin de rejoindre Charette, il emmène une voiture et des chevaux.

20. J'ai reçu hier le mandement de Monseigneur, prescrivant des prières pour l'Eglise et pour la France, je le ferai lire ce matin à la messe militaire, j'ai fait inviter Monseigneur à présider les vêpres et à prêcher nos Zouaves, il accepte très gracieusement et fait plaisir à tout notre monde.

Le 21, fête de la Présentation, toutes les messes de huit heures sont dites pour l'Eglise, pour la France, pour les armées ; l'ordre du départ de 600 hommes est donné pour ce soir à 5 heures. Le Père Doussot doit accompagner et aussi M. l'abbé Legal, parce que le Père de Gerlache est revenu hier avec une foulure. Mlle Laroche-Billou arrive ce matin avec des effets pour l'ambulance, elle passe la journée à séparer ce que nous voulons envoyer et ce que nous voulons

garder pour le moment. A 4 heures, M. de Couëssin vient dire que le Général donne contre-ordre pour le départ de ce soir, juste au moment où M. d'Albiousse m'expliquait les difficultés qu'il avait eues avec le Général. Le Général prétendait avoir les Zouaves sous ses ordres, en sa qualité de commandant le 21e corps d'armée ; d'Albiousse a répondu que nous sommes du 17e, mais indifférents à combattre avec les uns ou les autres, pourvu que ce soit dans l'ordre. Nous pouvons croire un moment, que ce contre-ordre vient de là. Mais il n'est pas difficile de voir qu'il y a quelque chose de plus sérieux là dessous ; une demi-heure après, M. de Couëssin arrive demandant à me parler en particulier, on attend que les Prussiens attaquent Nogent-le-Rotrou demain, on y envoie les Zouaves, on attend que Charette opère sa retraite de ce côté ; il s'agit d'affaires graves. Je ne pense plus à envoyer, je suspends tout, on enverra au moment s'il y a lieu. Le départ se prépare, j'en suis bien occupé. Je sors à la brune, pour voir le départ des compagnies, qui s'effectue en ordre parfait. Je fais donner au Père Doussot, pour instruction, de faire son possible pour rejoindre le corps de Charette, l'affaire est lancée.

22. La journée se présente assez grave, les Prussiens ont pris Nogent, nos gens partis hier, n'ont pu arriver qu'à la Ferté-Bernard. Je suis bien inquiet de ces deux colonnes divisées, le commandant d'Albiousse a engagé Mlle Laroche à rester. Je vais avec elle, d'abord à la Visitation

où elle sera reçue, puis à Sainte-Croix pour l'ambulance, j'y vois une belle salle, il ne faut pas oublier qu'il faudra chercher à isoler les blessés, nous allons au Séminaire dans le même but. Nous passons chez Monseigneur l'Évêque, je cause avec lui de la situation, elle n'est pas belle.

Le 23, on apprend que Nogent s'est rendu, on ne s'est battu qu'en avant, à la Fourche. Le bataillon des vieux garçons du Mans a été fidèle à sa parole, il avait assuré qu'il ne se battrait point, il a lâché au premier coup de fusil; pour ce qui est de Nogent, même le Maire et le Préfet ont fait évacuer la place par la troupe, le soir à 10 heures et le lendemain matin les Prussiens y entraient. C'est pendant ce temps là que les Zouaves arrivaient; avertis à deux kilomètres de Nogent, que la ville s'était rendue, ils se sont retirés à Bellesme. Le général Jaurès est revenu au Mans, il fait ses compliments à M. d'Albiousse, sur le bataillon.

Ce soir, les fermiers de la campagne de M. de la Pommeraie arrivent avec les vaches, l'âne et le porc, tout fuit devant l'arrivée des Prussiens; ces gens sont de Connerré, ils disent que les Prussiens y sont ce soir, qu'ils coucheront au château. Je ne sais pas qui dormira demain, je vais me coucher de bonne heure. Quoique la maison soit située dans le jardin, on entend du bruit toute la nuit, sifflements du chemin de fer, clairons, tambours, mouvements de troupes; on entend aussi quelques coups de feu, quelques maladroits qui

tirent; il n'est point probable qu'aucun éclaireur arrive jusqu'à portée du Mans cette nuit.

Le 24, la colonne de Couëssin est rentrée, je suis toujours bien ennuyé de n'avoir point de nouvelles de la colonne Charette, combien je regrette que les deux colonnes ne soient pas réunies; le Colonel était encore hier à Châteaudun. Il paraît que la colonne de M. de Couëssin a servi beaucoup, et j'en suis heureux, à protéger et à mettre en ordre la retraite des mobiles. Ceux qui ont bien donné et qui ont bien soutenu l'attaque, ce sont les soldats de marine, ils se sont montrés très courageux et très disciplinés. La colonne de Couëssin a dû déployer une grande énergie, ses hommes ont marché trois jours sans repos, sans manger; on dit que deux, au retour, sont tombés sur la route, ils auront été faits prisonniers, mais j'espère encore qu'ils rejoindront. Il y a au Mans un grand mouvement de troupes de toutes armes. Toute la nuit il est arrivé de l'artillerie, mais si on ne sait pas mieux se défendre, c'est autant d'amené pour les Prussiens. Toute notre espérance est en Dieu; on voit dans toute la défense, de la générosité personnelle, mais un grand gâchis. Les soldats sont éreintés d'avancer, d'aller et de venir, il y a autant d'écloppés que de valides; à 2 h., ordre de partir. On ne va pas loin, le Génie reconnaît que les hommes sont morts de fatigue. Il est question de faire évacuer nos malades vers Laval ou Angers.

Le 25, nouvelles contradictoires, les Prussiens

se retirent, ils avancent, ils sont sur la route de Paris. Un grand mouvement de troupes se fait, l'artillerie se dirige vers la route de Paris; à 1 h. le mouvement de troupes, de cavalerie, continue vers le même point; si d'ici quelques heures il n'y a rien, ce ne sera pas pour aujourd'hui, mais chacun aura pris ses positions. On donne l'ordre aux Zouaves qui sont rentrés ce matin du poste où ils avaient passé la nuit, de partir pour le camp de Pontlieue, le commandant d'Albiousse explique pour eux l'impossibilité de marcher. Le général Jaurès donne l'ordre de les faire rester dans les casernes, ils devront partir demain matin pour St-Calais, si les ordres ne changent pas; les Prussiens viennent, dit-on, de ce côté.

La résistance s'est bien organisée hier; si les troupes tiennent, il y a ici moyen d'arrêter les Prussiens; tout se régularise, c'est plus sérieux, c'est moins triste qu'hier, au moins on a le temps de prendre des dispositions. Je suis bien tenté de partir demain avec les Zouaves, s'ils partent pour Saint-Hilaire. Qui sait si le bon Dieu ne nous ménage pas par là de nous réunir à Charette et de nous aider mutuellement.

Le Père Doussot va partir avec M. de la Grange pour le rejoindre.

26. La journée se passe dans une apparente tranquillité; l'Intendance fait partir le plus possible de nos malades, elle prend l'initiative de cette mesure. Le commandant d'Albiousse travaille pour faire évacuer le dépôt sur Poitiers.

Les bataillons sont en présence de l'ennemi, le dépôt pour se former a besoin d'être tranquille. M. de Falaiseau a obtenu de s'attacher au bataillon des Zouaves, il n'a que trois hommes qui sachent un peu la manœuvre, les autres n'ont jamais vu de canon; il n'emmène que deux pièces.

Je voudrais un peu prévoir comment il serait possible de sauver le reste du matériel de l'ambulance, linge, vins, etc., etc. Quelle situation! Que le bon Dieu soit avec nous!

27. Nos Zouaves sont prêts à partir à la première parole, ils sont reposés, ils peuvent à présent se remettre en campagne. Je crois que les Prussiens ont beaucoup fait marcher leur affaire hier; ils se préparent, s'avancent avec une gravité, un ordre remarquables. A midi, les Zouaves partent commandés par M. de Couëssin, ils vont sur la route de Saint-Calais; j'ai donné à M. Chauvin, le cheval gris, la tapissière et quelques effets d'ambulance.

28. Un combat a eu lieu, avant-hier, à Brou, soutenu par les Zouaves, appuyé des marins; les Prussiens ont été repoussés et ont été poursuivis, on leur a pris deux canons, aucun mort de notre côté, mais quelques blessés, entre autres le sergent de Saisy, à qui un obus a emporté la jambe, on l'a amputé au dessus du genou. Le Père ministre de Sainte-Croix a reçu ordre de tenir prêts vingt lits, pour les blessés des Zouaves, qui doivent être envoyés cette nuit.

29. Nos Zouaves blessés ne paraissent pas dirigés sur le Mans, nous sommes sans nouvelles

précises ; Charette et le premier bataillon étaient déjà sur le versant de la colline, ils se sont précipités en bas et n'ont pas même été vus, mais le second bataillon, encore sur la tête du monticule, a subi tout le feu de l'artillerie, c'est là que nous avons eu le plus de blessés. Le général de Sonis, qui commande, a passé une revue des Zouaves, et après leur avoir fait de très beaux compliments, s'est retiré en levant son chapeau et en criant : vive Pie IX ! Les Zouaves ont répondu : vive Pie IX ! vive la France ! vive le Général !

30. Enfin voici le docteur Vincenti. Ce soir est venu l'ordre d'évacuer le dépôt sur Poitiers.

1er décembre. J'ai vu, hier, M. de la Pommeraie, je l'ai remercié de son hospitalité, il a été très poli, je donne la bonne main aux domestiques, je pars à 8 heures 1/2, à pied, impossible de trouver une voiture. Il fait grand froid, je suis dans le même wagon avec M. d'Albiousse, le docteur, Guérin, de Fabry, du Ranquet, de la Noue et de Pouy ; le voyage serait bien ennuyeux, si la compagnie n'était pas si agréable, nous sommes à minuit à Poitiers, je pars aussitôt avec le docteur et de Pouy ; à l'hôtel de France, le garçon appelle la femme de chambre et annonce des voyageurs ; nous entendons l'exclamation qu'elle fait pour nous souhaiter la bienvenue : Que le diable les emporte ! Le diable ne nous emporte point ; nous montons bien vite près du feu au second étage, il n'y a que quatre lits, nous restons là, d'Albiousse, Vincenti, de

Pouy et moi. Nous nous couchons. On parle d'un nouveau succès.

3. Je fais ma visite à Monseigneur l'Evêque, je vois la caserne et je constate que tout s'arrange bien pour l'installation de notre infirmerie.

Le 4, la messe militaire produit le meilleur effet sur la population. La journée apporte de bien mauvaises nouvelles. Le général de Sonis est blessé et prisonnier, nous devons avoir bien du mal, les Zouaves étaient autour de lui, il s'en était fait comme un corps d'honneur et de défense ; j'appréhende les plus tristes choses.

Le 5, je vais à la réunion du Comité des Zouaves ; sur la route je suis abordé par un Zouave qui arrive d'Orléans, les nouvelles qu'il donne sont désastreuses et navrantes. La charge de Loigny est un fait d'armes à jamais mémorable, c'est vrai, mais que la gloire de cette journée nous a coûté cher ! Verthamon est tombé des premiers et son sang a couvert la noble et sainte bannière qu'il portait si courageusement. Le général de Sonis a eu la jambe brisée, les commandants de Troussures et de Moncuit et le capitaine de Ferron ont été renversés en même temps. La charge a continué, le comte Fernand de Bouillé, qui avait relevé le précieux drapeau, a été frappé mortellement ; son fils Jacques de Bouillé, après l'avoir pris des mains de son père, est tombé presque à ses côtés. Le colonel de Charette, dont le cheval a été percé de coups, a conduit à pied ses braves jusqu'au village de Loigny où il a été blessé, mis hors de

combat, et avec lui M. de Cazenove, gendre de M. de Bouillé, Ferdinand de Charette, du Reau, de Gastebois, etc.; pourquoi faut-il que la ligne n'ait pas suivi les Zouaves ! Le drapeau du Sacré Cœur a été sauvé.

6. Nous allons à notre réunion du Comité, elle est bien triste, il faut bien du courage pour travailler à organiser quelque chose, quand tout paraît dans une telle désorganisation. Toutes les pertes sont sensibles, mais Charette est trop personnellement l'homme du Corps, pour qu'on puisse se le figurer sans lui. Le capitaine du Reau est légèrement blessé. J'ai vu de Traversay, il paraît donner à espérer que Charette ne serait pas prisonnier.

Ce soir, une dépêche communiquée à M. d'Albiousse, lui annonce le retour des bataillons qui viennent se refaire. Je vais dire la prière dans la caserne le soir.

Le 7, je suis bien occupé par les confessions pour l'Immaculée-Conception.

Le jour de l'Immaculée-Conception les communions sont très-nombreuses à Saint-Porcher, le public en est bien édifié; Monseigneur fait l'homélie à Notre-Dame, je ne manque pas cette occasion d'entendre un homme si remarquable, il est à la hauteur de lui-même sur le texte :

Unus ædificans et unus destruens quid eis proderit labor? Unus benedicens et unus maledicens cujus vocem exaudierit Dominus?

Il fait l'exposé le plus juste et le plus frappant de la situation présente.

Je vais déjeuner avec tous nos officiers. Le 1er et le 2e bataillon sont rentrés hier soir; je suis bien heureux et bien triste, heureux de les voir et bien triste de ne les voir pas tous; nous avons bien à causer, à entendre raconter, il reste un grand doute, une grande incertitude sur le grand nombre de ceux qui ont disparu : blessés, tués ou prisonniers.

Ce soir, quelques bruits circulent au sujet de M. de Charette, il serait blessé mais non prisonnier. Ces bruits sont accueillis avec toute l'avidité du désir de les voir se réaliser. Tout se confirme trop pour M. de Troussures; quel ami j'ai à regretter pour moi! quel homme pour le bataillon! quelle perte!

Le 10, le sergent Chotard, arrivé du théâtre de la guerre, affirme que le lendemain de la bataille, il a vu à Loigny le lieutenant-colonel blessé, appuyé sur deux piquets de tente, il a pu se transporter au cimetière; par ses soins le corps de Troussures avait été recueilli et déposé là où il allait être enterré avec de Gastebois, un lieutenant que Chotard n'a pu reconnaître et le sergent de Vogué. Il y a dans tout cela une grande consolation mêlée à une grande peine.

Le 11, l'Aumônier fait le voyage de Nantes; le docteur Herr, chargé des ambulances pendant la campagne, ne veut plus des ambulances dans les conditions précédentes. Il croit très préférable de n'avoir que des infirmiers militaires, les infirmiers ecclésiastiques dans les ambulances de marche ne lui paraissent pas pratiques. Il voyage

avec Madame de Bouillé mère, avec Madame de Bouillé Jacques; M. de Bouillé père est à Orléans, il a été trouvé râlant dans une église, seul; un général se rendant au clocher pour observer les mouvements de l'ennemi, l'a entendu et trouvé; il a été recueilli chez M. du Roscouet où il est très bien soigné; on n'a pas de nouvelles de Jacques; on pense que M. de Cazenove est avec Charette. Partout sur la route on ne trouve que des gens en peine qui cherchent des blessés, des malades; partout on parle de Charette, tout le monde s'en informe. A Nantes, Mgr Daniel voit sa famille, Monseigneur l'Evêque, M. Eug. Peigné; il part pour Poitiers avec son ancien collègue de Mentana; en arrivant à Poitiers, M. de Harscouet lui donne des nouvelles précises sur le Colonel, il y a bien à espérer. Ils causent d'affaires d'habillement avec M. d'Albiousse, et de recrutement; pendant ce temps-là, entre M. de Vesins avec son fils, que l'on avait dit certainement mort. Il ne faut jamais se hâter de donner de pareilles nouvelles. Son arrivée ici est un miracle, ce sera de même pour bien d'autres.

Le 17, le commandant d'Albiousse est tout occupé de la formation des premiers bataillons; la nomination des sous-officiers n'est pas difficile, plusieurs voudraient des nominations d'officiers. M. d'Albiousse veut attendre M. de Charette. Le général de Courten a passé la revue. Il était arrivé avec l'intention de faire partir les Zouaves, il a trouvé de l'opposition; finalement, M. d'Albiousse donne des ordres pour le départ, malgré toutes les observations qu'il a pu faire. La ville est attristée de ce départ. Le pauvre drapeau est promené partout, il n'est pas gardé avec une certaine dignité militaire; le Père Doussot l'a fait arranger dans une communauté religieuse, il est maintenant aux mains de Madame X.., il ne faut pas le laisser tomber en quenouille. Je vois ce soir bien tard M. Le Gonidec qui me donne une lettre pour Mgr l'Evêque de Nantes, concernant les ecclésiastiques de son diocèse attachés à nos ambulances. Il partira avec une voiture d'ambulance, des remèdes, des infirmiers, etc., etc. Il regrette que d'Albiousse se soit tant opposé à faire des officiers, il l'a combattu vivement sur ce sujet. D'Albiousse en propose cinq. Le général d'hier se donne le relief d'être venu juste pour reconstituer le corps, avec mission d'agréer, de confirmer les nominations d'officiers.

Le 19, nous sommes toujours dans une grande épreuve; nécessairement il doit paraître un peu de découragement et d'hésitation dans les esprits; j'espère cependant que, Dieu aidant, tout ira bien, chacun voudra fournir sa dose de bonne volonté.

M. d'Albiousse va faire quelques nominations d'officiers; il propose aujourd'hui au régiment l'ordre du jour suivant :

« Officiers, sous-officiers, soldats,

» Appelé, pendant l'absence du colonel de Charette, au commandement de la Légion, j'éprouve

le besoin de me rapprocher de vous pour ne pas être écrasé sous le poids de l'honneur qui m'est fait et de la responsabilité qui m'incombe. La crise que traverse la Légion est terrible ; mais quelque désastreuse que soit la situation qui nous est faite par l'éloignement de notre illustre chef et la perte de tant de nos braves camarades tombés sur les collines de Patay, nous ne pouvons pas, nous ne devons pas nous décourager.

» La guerre que nous subissons est une guerre d'expiation, et Dieu a déjà choisi parmi nous les victimes les plus nobles et les plus pures. Elevons donc nos cœurs à la hauteur de la mission qui nous est confiée, et soyons prêts à tous les sacrifices. Retrempons notre courage dans nos convictions religieuses et plaçons notre espoir dans la divine Sagesse, dont les secrets sont impénétrables, mais qui nous font une loi de l'espérance.

» C'est par un acte de foi que la France est née sur le champ de bataille de Tolbiac, c'est par un acte de foi qu'elle sera sauvée, et tant qu'il y aura dans notre pays un crucifix et une épée, nous avons le droit d'espérer.

» Quoi qu'il arrive, avec l'aide de Dieu et pour la Patrie, restons ici ce que nous étions à Rome: les dignes fils de la fille aînée de l'Eglise.

» *Le Commandant de la Légion de l'Ouest,*

» D'ALBIOUSSE. »

Les compagnies s'organisent, la formation est activée, tout se remet en marche.

20. Ce matin, Mme du Reau a des nouvelles de Zacharie, il a été transporté à Chartres. Mme de Villebois reçoit des nouvelles de son mari plus inquiétantes, elle voudrait essayer de passer pour le rejoindre, il est à Janville avec M. de Cazenove et de la Celle.

Le 21, la petite vérole paraît se mettre dans le régiment; que le bon Dieu éloigne cette nouvelle épreuve! Tous les Zouaves sont casernés, au Collége, chez les Jésuites ; ils ne cessent de changer de caserne.

24. Nos Zouaves se préparent religieusement pour la fête, je confesse chez moi jusqu'à minuit.

Le 25, quelle joie! Une lettre de Charette qui annonce son retour!

Nous avons bien des petites véroles, nous avons perdu un de nos hommes. Il nous est arrivé beaucoup de bons jeunes gens Marseillais.

Je tâche d'installer une salle de lecture, au Collége.

Le 27, cette date nous rappelle comme souvenir bien cher, la fête du Saint-Père, qui chaque année aussi, nous réunissait à ses pieds. M. du Ranquet a émis l'excellente pensée, approuvée de tous, d'envoyer au Pape l'expression de nos sentiments; dans cette circonstance, l'Adresse suivante a été envoyée, signée de tous les officiers présents :

« Très Saint-Père,

» La fête de saint Jean, apôtre, nous fournissait chaque année l'occasion de déposer,

de vive voix, aux pieds de Votre Sainteté, l'hommage de notre vénération et de notre dévouement. Le colonel Allet, notre digne chef, était alors notre fidèle interprète et nous avions le bonheur de nous trouver tous réunis dans un même sentiment de respect et d'affection. Aujourd'hui, séparés violemment de votre personne sacrée, c'est de loin que nous vous envoyons l'expression de toute notre piété filiale, que rien ne pourra altérer. Nous ressentons vivement les douleurs de la captivité à laquelle V. S. est réduite, au détriment des plus chers intérêts de toute la Catholicité. Une récente douleur nous attriste encore, plusieurs de nos frères d'armes sont tombés sur le champ de bataille, et le vaillant colonel de Charette, blessé le 2 décembre, n'a pas encore pu nous rejoindre. Que Dieu le rende à son Régiment, à son pays et à l'Eglise, et que les Zouaves, armés aujourd'hui pour la défense de leur pays, puissent bientôt recevoir à Rome, la bénédiction que nous vous demandons du fond de nos cœurs humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté. »

28. Nous recueillons toujours quelques nouvelles de nos blessés, de nos disparus de Patay.

Aux morts de Patay, il faut ajouter : Hipp. de la Brosse, frère d'Auguste de la Brosse, tué à Cercottes; Le Lièvre de la Touche, Vetch, Cerclé, Larroque, Perraud, Paul et Charles de Mauduit, de Vogué, Benj. Lemaître, Bourgoin, J.-B. Lemaître, Besnard, Charrier, Chas-Lacryniole, Caignard, du Bourg, David, de Barry, de

Bellevue, Ferd. de Ferron, Defois, de La Grange, Halgand, Garnier, Goibaud, Legras, Malé, Monnier, Meyron, Prévot, Eude, Augereau, Quéré, Souvette, Serio, Souffrant, Vagner, Le Boedec, Léger, Fouchard, de Suze, Brecin, Lombard, Joffre, etc., etc.

Sont grièvement blessés : de Villebois, de Boischevalier, de Pontourny, Houdet, Thébaut, Pecuchet, etc., etc.

29. Nous recevons de Rome, du Saint-Père, les consolations, les paroles les plus touchantes et les plus affectueuses.

LETTRE DE M. X. A MADAME ***.

« Notre saint et vénéré Pontife attendait avec anxiété les détails qu'il m'avait demandé de lui transmettre par votre entremise, à mesure que vous les recevriez; il s'est profondément ému en les lisant, a parlé de notre brave de Charette et de ses héroïques compagnons, dans les termes de la plus vive admiration, de la reconnaissance la plus profonde, de l'affection la plus tendre, la plus touchante, répétant plusieurs fois : Je ne crois pas que l'on puisse rencontrer nulle part autant d'abnégation et de générosité, de grandeur d'âme, de dévouement, de foi, d'héroïsme chrétien. » Puis, il ajoutait en s'adressant à moi : « Ecrivez de suite, aujourd'hui même, à..... Qu'elle fasse savoir, le plus tôt possible à Charette et à tous ses héroïques enfants (*figlii*), que mes vœux, mes prières, mes souvenirs les accompagnent sans cesse et partout, que je les aime et les

admire ; que comme ils étaient et sont avec moi, je suis de cœur et d'esprit avec eux toujours, demandant au Dieu de la Miséricorde de les protéger, de les sauver, eux et la pauvre France, de les bénir aussi largement que je le fais aujourd'hui, moi-même, en son nom et avec toute l'effusion de mon cœur. »

Le Commandant lut cette lettre le soir, à dîner, à tous les officiers réunis.

Le 30, je distribue le plus que je puis de flanelles, chemises, etc., destinées à nos hommes.

Le 31, je rencontre, chez Mgr Pie, le docteur La Barte qui fait le récit de son voyage près de M. de Sonis. Ce que je crois plus facilement, c'est ce qu'il raconte du triste état, du manque de tout où se trouvent nos malades et nos blessés ; nous allons aviser s'il n'y a pas moyen de leur envoyer quelque chose.

Le 1er bataillon est caserné au Mans, à Sainte-Croix ; le 3e bataillon dans les fermes, à six kilomètres, et comme campé à Sargé.

Voilà l'année terminée !

Ah ! mon Dieu ! quelle année ! *Ne irascaris, Domine, et ne vindictam sumas de peccatis nostris. Jerusalem, Jerusalem, revertere ad Dominum Deum tuum.* Puissions-nous, ô mon Dieu ! après avoir semé dans les larmes, moissonner dans la joie, au cours de cette nouvelle année que vous nous donnez. *Non avertas faciem Christi tui.*

1871

Deus meus ! Deus meus ! ut quid dereliquisti me ?

1er janvier. L'Aumônier ne fait point de visites ; il souhaite la bonne année à la messe militaire, sous les impressions de tristesse qui les enveloppent tous, il termine en disant : Puissions nous terminer cette année à Rome, à moins que le bon Dieu ne veuille que nous la terminions en paradis.

Le 5, le journal de Poitiers annonce qu'on a vu M. de Charette au Mans, malheureusement il n'en est rien ; mais à 9 heures, le même jour, le Commandant m'envoie communication d'une dépêche, signée : Charette, datée de Bourges ; il annonce son arrivée à Poitiers pour les premiers jours de la semaine. O mon Dieu, merci ! Quelle joie pour nous tous ! Je le voudrais arrivé !

Le 6, M. d'Albiousse laisse aller au devant de M. de Charette M. Le Gonidec et M. de Harscouet, son officier d'ordonnance.

9. Ce matin, M. de la Messelière m'apprend que M. de Charette est arrivé dans la nuit, hier soir, vers minuit. On avait été averti par dépêche une demi-heure à l'avance. M. d'Albiousse ne me l'avait point communiquée, voulant me laisser reposer. On avait prévenu immédiatement Mgr l'Evêque de Poitiers qui s'était proposé de le recevoir en son palais, et qui a envoyé à la gare pour l'attendre.

Ce matin, je porte avec de la Messelière et du Ranquet, l'oriflamme chez les Dames de la Visitation ; il a été accepté de faire mettre dans le cœur les reliques de sainte Anne (*ex ossibus*), de Saint Vincent Ferrier (*ex ossibus*), envoyés par Mgr l'évêque de Vannes ; ce soin revenait naturellement à la Visitation. Ces dames reçoivent l'oriflamme avec le plus grand respect, elles me proposent d'ajouter aux reliques indiquées, celles de Saint François de Sales (*ex cineribus*), de la Bienheureuse Marguerite Marie Alacoque, je ne puis refuser ces offres. Ces reliques seront jointes aux premières, dans un petit sachet en soie fixé vers la pointe du cœur. Mademoiselle de la Messelière, religieuse visitandine, a le soin du sachet. La communauté se dispose avec joie à accomplir ce travail.

9. En sortant de la Visitation, je cours chez Monseigneur près du cher Colonel, je vois Monseigneur un instant, je ne veux pas tarder d'arriver à Charette ; Monseigneur a la bonté de m'accompagner, M. du Ranquet est avec moi. Quelle joie c'est pour moi ! nous nous tendons les bras et il me dit : Je disais, il ne viendra donc pas, il ne viendra donc pas ; il reçoit avec la même effusion le bon M. du Ranquet. Je demande bien vite des nouvelles de plusieurs, de Ferron, etc.

Il nous dit quelque chose de son affaire particulière, comment il est tombé, comment il a été relevé, porté à l'ambulance, puis comment il est sorti pendant que la maison brûlait, comment de

là il a été transporté, soigné, comment quatre fois il a cherché à passer, comment enfin aidé par des amis et *Deo adjuvante* il a enfin réussi, comment à Bonneval il est tombé dans un poste prussien et l'a échappé belle, puis, les bons anges le conduisant, il est arrivé où il voulait arriver.

A 11 h., les officiers en corps vont voir le Colonel qui les reçoit avec bonheur, il parle longuement de l'oriflamme, de son origine, elle était destinée à Trochu, il l'a reçue des mains du saint de Tours, de M. Dupont. Il va à la caserne, nos hommes voulaient absolument le voir, il dit quelques mots très-fermes et très-bons, puis il va chez le général, le préfet, etc.

A 6 h. 1/2, je dîne chez Monseigneur avec plusieurs officiers, le général, le colonel d'artillerie, etc., Monseigneur a retardé son dîner des Rois jusqu'à l'arrivée de Charette.

Le 10, cette nuit le Colonel part pour Bordeaux avec MM. du Ranquet, de Harscouet.

Le 11, nous apprenons le bombardement de Paris, acte impie et barbare qui inspire à M. le comte de Chambord une éloquente protestation.

Le 13, le Colonel arrive de Bordeaux, il a réussi à obtenir sous ses ordres directs la réunion de tout le régiment. Il a été reçu parfaitement, Gambetta exprimait le regret de n'avoir pu prévenir sa visite et aller le voir à Poitiers. Tout le temps il l'a appelé général aussi bien que les autres membres du gouvernement. Le Colonel a fait quelques propositions pour la décoration, trois ont été approuvées, pas davantage ; pour

des médailles enfin, tous ceux qui ont été portés à l'ordre du jour de la Légion. Le bataillon va partir demain pour rejoindre les autres qui sont en avant. A 2 h., arrivent des nouvelles de nos bataillons ; le 1er bataillon encore écharpé, de Bellevue mort, du Bourg, Belon, morts, et d'autres, presque tous les sous-officiers, les hommes presque tous disparus. O mon Dieu ! mon Dieu ! Les Prussiens tenaient des positions formidables, ils écrasaient l'armée, l'artillerie allait être prise, le général Gougeard se présente : Allons, messieurs, pour Dieu et pour la patrie ! il n'y a que vous pour sauver l'armée ; et les Zouaves se précipitent en avant ; une heure et demie ils soutiennent le feu. Pendant ce temps, toute l'armée est mise en sûreté et l'artillerie sauvée. C'est glorieux, mais à quel prix ! Nous sommes profondément tristes ; les détails du combat d'Yvré au plateau d'Auvours, à mesure qu'ils arrivent sont plus terribles.

Au lieu du Mans, où nous ne pouvons plus arriver directement, nous allons aller à Rennes. Nous devons rester là pour nous reconstituer et aller plus loin ; nous passerons par Nantes.

Le 14, nous partons. Je vais à la Gare où tout le monde est réuni ; il y a affluence de curieux, tous veulent voir Charette. Il arrive, tout le monde se précipite, il entre, on se bouscule, on crie : Vive le Colonel ! Il fait taire les cris, tout le monde le suit, c'est une marche triomphale. Enfin, nous partons à 3 heures 1/2. Nous voici en route, le Colonel, Harscouet, de la Messelière et moi. Nous faisons une halte de 3 heures

à Niort ; enfin nous arriverons quand il plaira à Dieu. Je profite de ce retard pour écrire ces lignes de mon journal.

Nous arrivons et nous déjeunons, le 15, à La Possonnière, à 9 heures 1/2. Nous arrivons à Nantes vers 1 heure. Il y a foule à la Gare, et un grand accueil est fait aux Zouaves. Le Cercle du Château a offert un déjeuner à tous les officiers ; tous les Zouaves sont aussi servis dans une immense salle. Je suis arrêté à chaque instant par quantité de gens pour mille renseignements. Nous partons de Nantes au milieu des acclamations, nous n'arriverons à Rennes que pendant la nuit. Sur les instances du Colonel, je me décide à descendre à Redon ; mais le lendemain, 16, il n'y a plus de train pour les voyageurs. Je fais en sorte de tout arranger pour partir avec les trains militaires. Je pars à midi ; je rencontre à la Gare le lieutenant Le Bailly, blessé au bras, le lieutenant de Pascal, qui revient de Tours sans avoir rien vu de nos hommes, le sergent de la Noue qui arrive de Poitiers et retourne en Bretagne, auprès de sa mère dont il a de mauvaises nouvelles. M. Millon est venu à la Gare plusieurs fois, il a recommandé à mon ordonnance de me conduire chez lui. Ce cher M. Millon me reçoit avec toute son affection.

18. Nous espérons voir nos bataillons réunis aujourd'hui ou demain. Le capitaine du Plessis est parti pour Laval, avec ordre du Colonel de les réunir et de les rappeler. Nos hommes sont casernés tous au Séminaire, pas trop mal pour la

circonstance. J'ai recommencé la prière du soir, avec la bénédiction : c'est un usage à garder.

Ce soir, nous recevons communication du *Moniteur* avec la promotion du Colonel au grade de général de brigade ; ce sera sans doute pour le plus grand bien.

19. Nous avons très-peu de nouvelles du 1er et du 3e bataillon. Les corps de Bellevue, Belon et Maurice du Bourg ont été portés à Sainte-Croix du Mans.

L'exercice des Zouaves se poursuit avec activité ; nous paraissons nous acclimater un peu plus à Rennes.

20. Service à 9 heures pour tous nos morts, messe basse ; l'absoute est chantée par des séminaristes. Voici le Père Ollivier, nous passons quelques heures ensemble. On dit que le Père Doussot est à Poitiers. Les Zouaves prennent une bonne pose à Rennes ; je crains que nous ne restions trop en dehors du dépôt.

21. Je vois le Général un instant. Il me dit que peut-être il partira ce soir pour Laval ; il voudrait voir Chanzy, il a à s'expliquer sur ce qui a occasionné la dépêche qu'il a reçue ce matin, relativement au rappel du Corps à Nantes. Une heure après, j'apprends que le général est parti pour Laval ; il a reçu une nouvelle dépêche qui y rappelle tout le Corps. Ce n'est pas possible, il y va lui-même pour s'expliquer, il espère obtenir le retour du bataillon, et alors il verrait ce qu'il aurait à faire.

Le Général est revenu dans la nuit, il a

une activité dévorante, il n'a point obtenu le retour de ses bataillons. Décidément les généraux qui les tiennent ne veulent pas les laisser aller, c'est flatteur, mais ce n'est pas agréable. On a parlé de donner le commandement de l'Ouest à Cathelineau. On a également proposé *sotto voce* à Charette, le commandement de l'Ouest. Voudrait-on le partager entre l'un et l'autre.

23. Le Père Doussot est revenu, il a été fait prisonnier avec le docteur Finot, l'un et l'autre ont été relâchés.

25. On forme la brigade du Général, on passe sous son commandement sept bataillons de mobilisés, tout cela va s'organiser, il paraît plus certain ce soir, que nos bataillons vont venir nous rejoindre à Rennes.

Le 3e bataillon est arrivé, je suis heureux de revoir tous ces messieurs, fatigués pour la plupart de leur rude campagne. Ils regrettent tous le 21e corps, où ils avaient les meilleures relations. Le Général Jaurès était très bon, leur réserve était bien organisée. Jaurès les a regrettés beaucoup, il les a accompagnés au départ et leur a lu l'ordre du jour suivant :

« Officiers, sous-officiers, soldats,

» Un ordre du ministre de la guerre, enlève au 21e corps, le bataillon des Volontaires de l'Ouest. En me séparant de vous avec le plus grand regret, je vous adresse mes remerciements, pour le courage, la discipline et le dé-

vouement, dont vous avez toujours fait preuve.

» Dans nos combats, comme dans nos marches, je n'ai jamais eu que des éloges à vous adresser, et vous étiez pour le 21e corps, un exemple aussi bien qu'une force.

» Vous porterez ailleurs les nobles qualités qui ont élevé si haut votre réputation, mais vous conserverez toujours, je l'espère, un souvenir d'affection et de confraternité d'armes, pour le Chef qui vous a commandés et pour les soldats avec lesquels vous avez combattu.

» Dieu vous garde et vous donne le succès.

» Le Général en chef du 21e corps,

» JAURÈS. »

Ce soir, le 1er bataillon arrive : Comme il est digne ! Le petit nombre de ceux qui reviennent impressionne.

30. La nouvelle d'un armistice pour 21 jours, nous parvient ce matin. C'est pour faire des élections, envoyer des représentants, afin de juger de la paix et de la guerre et à quelles conditions !

31. On propose à M. de Charette une candidature dans le Morbihan, il ne croit pas devoir accepter.

1, 2, 3 février, grand mouvement à propos des élections, lutte entre le gouvernement de Paris et celui de Bordeaux.

6. Une compagnie du dépôt arrive de Poitiers, M. d'Albiousse devait venir, il viendra plus tard.

Vincenti ne revient pas encore. Le dépôt devient bien petit.

10. Le P. Ollivier arrive. Je tâche de combiner ce qu'il y aurait de mieux à faire pour le partage du travail entre les aumôniers : attribuer à chacun un bataillon serait peut-être la meilleure combinaison.

11. Ce soir à 11 heures, M. du Ranquet m'envoie chercher pour son cousin de Pervenchère, qui est beaucoup plus mal, il est mort à mon arrivée ; je l'avais vu, il y a quelques heures, c'est la mort d'un chrétien.

13. Il y a eu hier quatre enterrements de Zouaves à Notre-Dame.

14. Je prends avec le Général les dispositions pour une organisation un peu plus pieuse du service de l'Aumônerie.

Je règle aussi, d'accord avec le Général, la solde pour MM. les Aumôniers, jusqu'à présent ils en ont fait l'abandon.

15. Je prévois le cas où tous les bataillons et tous les Aumôniers partiraient, je demande à Mgr de Rennes un prêtre pour le laisser chargé de nos dépôts et de l'infirmerie, je propose le Père Albert des Carmes qui s'est offert à moi il y a déjà quelque temps, tout est accepté par les intéressés, Monseigneur agrée ma demande. Demain, service pour du Bourg et de Vaubernier, à Laval. Le Général, beaucoup d'officiers, des soldats vont au service ; le général de Coulon y assiste avec un autre général ; l'assistance est nombreuse. Après la messe, la conduite au cimetière ; nous

y allons tous. Je reviens chez Madame du Bourg. Pauvre Madame du Bourg ! je la plains bien et je l'admire.

19. Le lieutenant de Montmorin, mort hier de la petite vérole, est enterré ce matin à l'heure de la messe militaire avec tous les honneurs dus à son rang et à son grade.

21. Le 2e bataillon reçoit l'ordre de partir pour Mayenne, il faut que toutes les positions soient occupées pour le 24.

23. Tout paraît à la guerre, c'est un grand revirement, le 2e bataillon part pour Mayenne et va rejoindre le 1er ; il va par le chemin de fer.

25. Nous allons bientôt tous partir de Rennes, ordre de porter le quartier général à Fougères ; ce ne paraît pas devoir être pour bien longtemps. Le Général part pour Mayenne, il va rejoindre les bataillons.

26. Le Général donne les ordres pour que l'on parte à midi. La physionomie de la ville est à la guerre, mais je n'y crois guère.

27. Toutes les choses sont différentes d'hier. Au sortir de l'église, après ma messe, des dépêches officielles annoncent que tout est à la paix. Je ne pars pas pour Fougères. Aujourd'hui le 1er mars, je rejoins.

2 Mars. Les conditions de la paix sont écrasantes. C'est une question d'un grand intérêt et bien compliquée que la question de notre avenir. Le gouvernement nous gardera-t-il ? voudrons-nous rester et à quelles conditions ? Il faut que nous gardions notre physionomie, corps auxiliaire, recrutement privé et volontaire, avancement dans le corps, liberté de retourner à Rome *nel caso*, enfin nous pouvons traduire la chose par un seul mot, en disant que c'est un corps prêté à la France.

4. Le Général est chargé du désarmement de tous les mobilisés de Bretagne et de l'Orne, nous allons au moins rester quinze jours à Fougères ; il reçoit ce matin une communication : tous les corps francs sont licenciés, excepté les Zouaves. Où allons-nous aller ?

7. Il y a bien à travailler dans les compagnies, les hommes ont besoin qu'on les aide ; la liberté de laisser partir chez eux les jeunes gens, amène un moment difficile pour les bataillons, j'espère que le bon Dieu nous aidera.

8. On annonce dans les compagnies que ceux qui veulent rentrer et qui y ont droit sont appelés à se présenter ; on procède avec ordre par bataillon et par compagnie, dans chaque bataillon.

Le 15, je vais à Nantes pour l'enterrement de M. de Bouillé, il a lieu à Saint-Clément ; le général de Charette y assiste, il y a beaucoup de monde.

L'Assemblée ira à Versailles ; il est question d'avoir les Zouaves à Rambouillet, ils seraient portés à 2,000, 2,500. Le Général voit des impossibilités à ce qu'ils soient à Rambouillet.

19. Je suis installé au chœur de la Cathédrale comme chanoine honoraire ; après l'installation

au Chapitre je dis un petit mot de remerciement à Mgr Fournier et à Messieurs du Chapitre. Monseigneur y répond de la manière la plus gracieuse et la plus flatteuse pour moi, il relève tous les motifs de cette distinction dont il a voulu m'honorer, rappelle mon père le Pape, les Zouaves, c'est on ne peut plus aimable.

L'émeute triomphante à Paris déclare l'Assemblée nationale dissoute.

20. En entrant à Rennes j'apprends que le premier bataillon est arrivé et que les autres vont suivre. M. de Charette a heureusement quitté Paris.

26. Ouverture de la retraite prêchée par l'abbé Pergeline. Il y a à la retraite bien plus de monde que je n'espérais, l'abbé Pergeline est très-goûté, il est très-attachant; je n'ai vraiment qu'à remercier Dieu; la pensée vient là de consacrer le régiment au Sacré-Cœur, j'en parle au Général, à l'abbé Pergeline. Nous dînons le 29 chez l'Archevêque; le 30, messe de communion, l'Archevêque parle le soir. Le Général et les officiers vont remercier l'Archevêque et le Prédicateur.

1er avril. Le général Ducrot vient à Rennes avec le commandement de toutes les forces de l'Ouest.

Le 8. Les otages sont massacrés, l'Archevêque et les autres. Il y a un grand travail à Rennes contre les Zouaves; le 10 est le jour de l'assemblée de Vezins, on dit que les émeutiers voudront

en profiter pour remuer, je n'en crois rien; en tous les cas, les mesures sont prises.

11. La soirée d'hier a été très tranquille.

Le 12, a lieu l'enterrement du général Péchot il arrivait de Prusse, il a été tué par les émeutiers à Neuilly, il y a eu une belle assistance, c'est une démonstration.

L'Aumônier va à l'enterrement de Belon, tué sur le plateau d'Auvours. M. le duc de Fitz-James fait un discours sur la tombe, au cimetière du Lion d'Angers, où se trouvait réuni tout ce qu'il y avait de plus distingué et de mieux posé dans les environs.

De retour à Rennes le 19, il apprend que des histoires désagréables continuent contre les Zouaves, on voudrait les lasser, les faire partir; le général de Charette a eu avant-hier, un ennui du même genre. La Commune elle aussi voit des Zouaves un peu partout, on a pris contre eux une barricade, un drapeau, leurs balles sont explosibles; c'est incroyable de bêtise et d'impudence. Les insulteurs du Général sont punis comme ils le méritaient. L'Aumônier va à Guingamp le 12, au service de Paul de la Bégassière.

27. Il y a eu quelque mouvement séditieux au Mans, ordre était venu du général Leflô, d'y envoyer des Zouaves, le 1er bataillon avait reçu l'ordre de s'y rendre; sept heures après, un contre-ordre l'avait retenu.

Avec le 1er mai, commencent les exercices du Mois de Marie, ils se font aux Carmes, l'église

est bien ornée, bien éclairée. L'Aumônier espère que cette année, comme les précédentes, le Mois de Marie sera très suivi et portera ses fruits.

La fête de saint Athanase s'est toujours célébrée au bataillon, au régiment. Après le rapport, tous les officiers sont réunis pour souhaiter la fête au Général. Le Général parle très bien, en félicitant les officiers de la belle tenue du régiment pendant les jours difficiles qui viennent de passer, en demandant aux officiers de plus en plus l'esprit de corps. S'ils ont cet esprit, facilement il se communiquera à tout le régiment. De là, il passe dans la salle où les sous-officiers l'attendent et à qui il parle très bien aussi.

La Congrégation de la sainte Vierge, d'après l'inspiration du Zouave Chaboissier, se consacrera au Cœur Sacré de Jésus, tous les noms seront inscrits et envoyés à Paray-le-Monial et seront déposés dans le tombeau de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Cette pensée prend de l'extension et grandit chaque jour. On voudrait non seulement la consécration de la Congrégation au Sacré-Cœur, mais la consécration de tout le régiment; la première se fait le 12, la seconde viendra.

16. Les corps-francs sont licenciés, on voudrait conserver les Zouaves, le fera-t-on ? Au Ministère de la guerre, à l'Assemblée nationale on le voudrait.

Le 20, le Général reçoit la lettre suivante :

A M. le Général Athanase, Baron de Charette, L.-Colonel aux Zouaves pontificaux,

à MM. les officiers, les sous-officiers et soldats des Volontaires de l'Ouest :

« Zouaves pontificaux,

» Nous ne pouvons voir sans un cruel déchirement de cœur, les maux qui affligent la terre de saint Louis, notre mère-patrie. Nous avons suivi les péripéties glorieuses mais terribles que vous avez traversées. Notre cœur a saigné plus d'une fois au récit de ces grandes batailles, la douleur nous a accablés, à la vue des immenses infortunes qui frappaient notre pays, et nous avons vu qu'un lien de plus nous attachait à la France, le glorieux drapeau qui nous avait unis à Rome.

» Aussi, chers frères d'armes, malgré notre douleur profonde, nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment de fierté bien légitime, l'orgueil du drapeau. Soldats de Pie IX, vous n'avez pas dégénéré; au service de l'Eglise, vous aviez puisé ce courage qui ne connaît que la victoire ou la mort, il vous appartenait d'offrir à votre patrie, le spectacle d'un dévouement plus grand que ses malheurs. Comme toujours, un contre dix, un contre vingt, vous avez affronté l'ennemi. Vos frères de Castelfidardo ont succombé, comme eux vous avez succombé la face à l'ennemi, l'honneur sauf; comme eux, vous aurez des

vengeurs, pour vous luit encore le soleil de Mentana.

» Que de fois, noble Charette, nous avons tremblé pour votre précieuse existence ; que de fois nous avons éprouvé le regret de ne pouvoir mettre nos poitrines, avec celles de vos braves, pour protéger votre vie et donner la nôtre sous vos yeux, pour vous et pour la cause.

» Et vous tous, nobles Officiers, vaillants Zouaves pontificaux, vos frères d'armes du Canada vous pressent sur leurs cœurs, fiers de votre gloire, fiers de vos défaites qui valent des victoires, fiers de se dire les amis, les frères des vaincus d'Arthenay, de Patay et d'Yvré-l'Evêque. Nous n'oublierons pas vos morts, nous avons prié et fait prier pour eux. Nos pleurs auraient séché à la vue de leur héroïsme, si nous avions pu oublier les nobles familles de ces héros ; nous compatissons, nous pleurons avec elles. Mais, parents éplorés, une grande pensée de consolation doit alléger le poids de votre affliction ; vous aviez fait le sacrifice de vos fils pour la bonne cause de Rome, la bonne cause de la France les a enlevés, Dieu et la Patrie vous tiendront compte de votre résignation et de votre héroïque dévouement. »

Bureau de l'Union ALLET, pour tous les Zouaves Canadiens.

Montréal, 15 mars 1871.

Les signatures.

Le Général a répondu à cette magnifique Adresse par la lettre suivante :

« Messieurs,

« Après les calamités sans exemple qui sont venues s'abattre sur notre malheureuse patrie, au milieu de nos douleurs et de nos blessures encore saignantes, nous avons été heureux de recevoir le témoignage de votre fraternelle sympathie.

« Dieu a châtié la France parce qu'elle avait renoncé à ses traditions séculaires, et ses désastres ont commencé le jour où elle a oublié qu'elle était la fille aînée de l'Eglise, mais il a permis que les quelques soldats qui étaient restés jusqu'au bout fidèles à sa cause, versassent leur sang pour la grande cause de la patrie envahie, qu'ils portassent haut et ferme le drapeau de la petite armée pontificale ; si nous avons fait quelque bien c'est que nous étions, de cœur et d'âme, restés Zouaves pontificaux.

« C'est avec ce cœur, c'est avec cette âme, que nous vous envoyons avec nos remerciements ce cri de notre suprême espérance, ce cri qui lorsque nous aurons payé notre dette à la France, doit nous trouver tous réunis dans un même sentiment de respect et d'amour à Rome ; vive Pie IX ! »

Le moment de la consécration au Sacré-Cœur était venu, plus le licenciement du Corps approchait, plus il fallait se hâter ; les officiers supérieurs présents, à l'unanimité furent d'avis de faire cette consécration et de la faire le plus tôt

possible, on choisit le dimanche 28 mai, jour de la Pentecôte. Etaient présents : le lieutenant-colonel d'Albiousse, les commandants de Moncuit, de Fumel, Le Gonidec et Mgr Daniel; étaient absents en permission légale : MM. du Teilleul, Lallemand et de Couëssin. Le dispositif est réglé. L'Aumônier lira l'acte de consécration, envoyé par le général de Sonis; le général de Charette consacrera lui-même le régiment au Sacré-Cœur.

27. Le Général réunit au rapport tous les officiers, avec les sergents-majors et les autres qui d'ordinaire sont au rapport. Il annonce en ces termes les résolutions prises la veille :

« Après les prières publiques ordonnées par l'Assemblée, il me semble tout naturel de mettre à exécution un projet qui me tient tant à cœur, et dont beaucoup d'entre vous, messieurs, m'ont souvent parlé.

« Je ne sais ce qu'il adviendra de nous ; les desseins de Dieu sont impénétrables. Mais je trouve qu'il faut enregistrer un acte de plus dans les annales du régiment, déjà remplies d'actions de tout genre, souvent tristes pour nous, toujours glorieuses. Nous sommes en face de tels malheurs que l'esprit et le cœur se révoltent et hésitent à se rendre à l'évidence. La Révolution, qui devrait à tout jamais disparaître, n'a pas encore dit son dernier mot. Le régiment, qui en est l'adversaire naturel, est en butte à toutes les attaques. Que risquons nous d'affirmer notre foi? Si la France doit être sauvée, c'est par la religion, c'est par la prière, qui couronneront du succès ses efforts persévérants et généreux.

» Je crois donc que le temps est venu de mettre mon désir le plus cher, le plus ardent à exécution.

» Demain, il n'y aura pas de messe en armes. Mais une messe aura lieu au Séminaire, dans la chapelle, et j'aurai le bonheur de consacrer moi-même le régiment au Sacré-Cœur. Le Sacré-Cœur est notre drapeau, teint du sang de nos pauvres camarades morts sur les champs de bataille, et qui ont illustré le régiment en France.

» L'Aumônier lira la Consécration que le général de Sonis nous a fait l'honneur de nous envoyer, composée par lui.

» Cette consécration, bien qu'elle se fasse au nom du régiment, n'est obligatoire pour personne ; mais je n'ai pas besoin de vous dire combien je serai heureux et fier de vous voir demain tous autour de moi.

» Je compte sur vous, messieurs.

» La messe à 8 h. »

Jamais appel ne fut mieux compris, ne fut mieux accueilli.

Maigré la suppression des chaises et des bancs, l'édifice n'a pu contenir tous nos camarades accourus pour se donner au Sacré-Cœur.

Le Général, avec les chefs de bataillon, en grande tenue, a pris place au bas de l'autel. Les stalles des séminaristes ont été occupées par nos officiers. Le reste de la chapelle a reçu les sous-officiers et soldats, mais si compacts, qu'ils ont dû rester debout, même à l'Elévation.

Au *Domine, non sum dignus*, l'Aumônier du régiment, Mgr Daniel, et le Général, se tenant debout au bas des degrés de l'autel; à côté d'eux un sous-lieutenant portant le drapeau de la

Légion, sur lequel est brodé le Cœur de Jésus, couronné d'épines et entouré de la légende: *Cœur de Jésus, sauvez la France!* les officiers aussi debout à leur place, Mgr Daniel, en quelques mots vivement sentis et textuellement recueillis, a fait connaître le but de la cérémonie :

« Messieurs, le Régiment a vu s'élever, dans le cours accidenté de sa vie, des jours d'une suprême gravité et d'une solennité à nulle autre pareille. Je ne crois pas qu'il se soit vu dans une circonstance plus grave et plus solennelle que celle qui nous rassemble.

« Vous voulez aujourd'hui, dans une grande démarche, tous ensemble, votre général et vos officiers à votre tête, à vos côtés, vous jeter dans le Cœur de Jésus, implorer son secours, lui consacrer vos armes, votre vie, votre mort.

» J'admire, messieurs, comment Dieu, selon ses révélations à la bienheureuse Marguerite-Marie, voulant sauver la France par le Sacré-Cœur, voulant qu'elle lui soit consacrée tout entière, vous appelle les premiers, afin que vous deveniez entre ses mains, ensuite, l'instrument du salut qu'il nous prépare.

» Où allons-nous, messieurs ? nous ne le savons pas. Quelles sont les destinées de cette Légion toute providentielle dans sa formation, dans sa conservation ? Nous l'ignorons encore. Mais ce que nous savons, c'est que toute sa force est à Dieu et lui vient de Dieu. Ce n'est pas sans un dessein bien providentiel encore que vous arrivez à cette solennelle démarche, et elle me remplit d'espérance.

» Nous répondons les premiers à ce cri poussé par un de nos frères (M. de Cazenove, député, ancien Zouave), qui a retenti aux oreilles de toute la France, et qui l'a réjouie. Il appelle à la prière, et nous répondons à ce cri d'une suprême détresse, nous disons : *Cœur de Jésus, notre espérance est en vous, soyez notre refuge, sauvez la France!*

» Le Cœur de Jésus, messieurs, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il nous réunit. La manifestation d'aujourd'hui n'est pas l'expression de sentiments nouveaux dans le régiment. Votre Consécration est faite. Vous l'avez faite à Patay ; vous l'avez signée de votre sang. Cœur de Jésus, vous l'avez entendue ce jour-là. Nous la confirmons à cette heure.

» Le général de Sonis, celui qui vous a conduits à la bataille, celui qui a voulu un Zouave pour porter le drapeau du Sacré-Cœur; celui qui vous a dit : *Faites voir ce que peuvent des soldats chrétiens, en avant!... Voici le moment ou jamais d'arborer votre étendard*, le général de Sonis a voulu vous conduire lui-même au Sacré-Cœur de Jésus. Avec vous à la bataille, il a voulu s'associer à votre Consécration et en formuler lui-même les paroles.

» Qu'elles deviennent messieurs, la formule de notre Consécration. Nous n'y changerons rien. Ces paroles, pour nous, sont sacramentelles.

» Glorieux drapeau, je vous salue! Vous avez vu mourir nos frères ; vous êtes empourpré de leur sang ; entendez nos serments, vous nous les rappellerez toujours. »

Consécration donnée par le général de Sonis.

« O Jésus ! vrai Fils de Dieu, notre roi et notre frère, rassemblés tous ici au pied de vos autels, nous venons nous donner pleinement à vous et nous consacrer à votre divin Cœur.

» Vous le savez, Seigneur, nos bras se sont armés pour la défense de la plus sainte des causes, de la

vôtre, Seigneur, puisque nous sommes les soldats de votre Vicaire.

» Vous avez permis que nous fussions associés aux douleurs de Pie IX, et qu'après avoir partagé ses humiliations, nous fussions violemment séparés de notre Père.

» Mais, Seigneur, après avoir été chassés de cette terre romaine où nous montions la garde au tombeau des saints Apôtres, vous nous prépariez d'autres devoirs, et vous permettiez que les soldats du Pape devinssent les soldats de la France.

» Nous avons paru sur les champs de bataille, armés pour le combat. Votre Cœur adorable, représenté sur notre drapeau, abritait nos bataillons.

» Seigneur, la terre de France a bu notre sang, et vous savez si nous avons bien fait à la patrie le sacrifice de notre vie.

» Beaucoup de nos frères sont morts; vous les avez rappelés à vous parce qu'ils étaient mûrs pour le ciel.

» Mais nous, nous restons, et nous ignorons le sort que vous nous réservez.

» Faites, mon Dieu que la vie que vous nous avez laissée soit tout entière consacrée à votre service.

» Nous portons tous sur nos poitrines l'image de votre sacré Cœur; faites que nos cœurs en soient l'image encore plus vraie; rendez-nous dignes du titre de soldats chrétiens.

» Faites que nous soyons soumis à nos chefs, charitables pour le prochain, sévères pour nous-mêmes, dévoués à nos devoirs et prêts à tous les sacrifices.

» Faites que nous soyons purs de corps et d'âme, qu'ardents dans le combat, nous devenions tendres et compatissants pour les blessés.

» O Jésus, dans les dangers et dans les souffrances, c'est de votre divin Cœur que nous attendons notre

plus puissant secours. Il sera notre refuge, lorsque tous les appuis humains nous manqueront, et notre dernier soupir sera notre dernier acte d'espérance dans la miséricorde infinie.

» Et vous, ô divine Marie, que nous avons choisie pour notre mère, à vous aussi nous avons rendu témoignage.

» Nos champs de bataille ont vu le long cortége des mères, des épouses et des sœurs en deuil; et lorsque de pieuses mains remuaient la terre qui recouvre la mort, on savait reconnaître les nôtres à votre scapulaire.

» Soyez donc notre protectrice, et obtenez-nous la grâce de nous tenir chrétiennement unis à vous dans le Sacré-Cœur de Jésus, durant la vie et à la mort, pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il. »

Dans une courte et chaleureuse prosopopée, Mgr Daniel a relevé cette admirable Consécration, où la foi si profonde du chrétien s'unit avec tant de simplicité et de franchise à la bravoure militaire :

« Noble général, nous voulons vous suivre partout, et nous sommes fiers de vous sentir près de nous aujourd'hui.

» Mais, en nous resserrant dans les liens intimes de notre famille, nous avons ici celui qui est au milieu de nous l'expression de sa foi et de son courage, et qui a toujours été l'âme du Régiment. »

S'adressant au général de Charette :

« Mon général, c'est vous qui marchez à notre tête. Si ces sentiments du général de Sonis sont les vôtres, si vous avez la confiance qu'ils expriment ceux de votre régiment, Notre-Seigneur au Saint-Sacrement

Archives diocésaines de Quimper et Léon

exposé sur l'autel m'y autorise, je vous donne la parole pour les exprimer.

Ici, le Général, regardant et montrant le drapeau du Sacré-Cœur teint du sang de ses défenseurs, et portant l'image du Sacré-Cœur avec la légende sus-indiquée, et au revers l'invocation : *Saint Martin, priez pour nous*, le Général a dit d'une voix posée, claire et fortement accentuée :

« A l'ombre de ce drapeau, teint du sang de nos plus nobles et nos plus chères victimes, moi, baron général de Charette, qui ai l'insigne honneur de vous commander, je consacre la Légion des Volontaires de l'Ouest, les Zouaves pontificaux, au Sacré-Cœur de Jésus ; et avec ma foi de soldat, je dis de toute mon âme, et vous demande de le dire tous avec moi : *Cœur de Jésus, sauvez la France !!!* »

Cette consécration avait été précédée du *Veni Creator*. Elle s'est terminée par le chant du *Magnificat*.

Inutile de protester de l'effet moral produit par cette chevaleresque cérémonie. C'était remonter aux jours de saint Bernard et de Godefroy de Bouillon.

CŒUR DE JÉSUS, SAUVEZ LA FRANCE !

Tout était consommé. A Paris, les massacres, les incendies avaient fait reculer d'horreur les hommes les moins sensibles ; la reine de la civilisation avait vu reproduire dans son sein des scènes de cannibales inconnues des peuples sauvages ; mais la force était restée, avec la victoire, aux défenseurs de l'ordre et de la religion.

1er juin. Le général Le Flô qui était rempli d'estime et d'admiration pour le général de Charette et son régiment, venait d'être remplacé ; le général de Cissey, qui avait exercé un commandement à Rennes, où il avait été entouré de la plus haute considération, était nommé ministre de la guerre ; ses sympathies nous étaient acquises. Cependant l'avenir de la Légion ne paraissait pas plus assuré.

Le mois de juin pour l'Aumônier fut marqué par des événements divers, heureux et malheureux ; la neuvaine au Sacré-Cœur le remplit de consolation, il bénit avec une grande joie les mariages de plusieurs officiers des Zouaves qu'il regardait comme ses enfants ; des événements douloureux, des deuils de famille vinrent ensuite le frapper dans ses plus chères affections, il perdit son frère Marcellin ; la santé de son excellente mère donnait des inquiétudes.

Au commencement du mois, quatre compagnies du premier bataillon étaient parties pour Laval, le Père Doussot les avait accompagnées. Après bien des hésitations, des essais, des tentatives pour trouver au Régiment une existence convenable, on va prendre un parti décisif.

Le 16 juillet, fête du Mont-Carmel, messe à 11 h. 1/2 à Saint Georges, sac au dos. Le Père de Gerlache prend la parole après la messe, le Général est là, tout le Régiment, les officiers en tête, l'état-major en avant. On parle de licenciement.

Le 18, une lettre est envoyée du Ministère de la guerre au Général. Le président du pouvoir exécutif, avant de prendre une décision sur le Corps, désire voir le Général ; il est demandé pour jeudi, 8 h. 1/2 le matin. On attend. M. de Charette répond qu'il se dispose à partir.

Le Général réunit ses officiers, l'entente est parfaite.

Ce matin, 29 juillet, arrive chez le Général l'ordre du jour du Ministre de la Guerre M. de Cissey, pour le licenciement du Corps. L'ordre du jour est on ne peut plus flatteur. J'espère que le bon Dieu qui a ses desseins sur le Corps, le conduit particulièrement en cette affaire. De nouveaux bruits relatifs à la conservation du Corps se répandent ; mais ce n'est pas sérieux.

Le 7 août, sont nommés officier de la Légion d'honneur, le général de Charette ; chevaliers, MM. Wyart, Le Gonidec, de Fumel, du Plessis, de la Tocnaye, puis plusieurs décorations de la médaille sont accordées.

Enfin l'ordre du licenciement est arrivé, la date est laissée au Général. Le licenciement prend pour les Zouaves les proportions d'un grand événement ; quoiqu'on s'y attende, un fait de cette importance ne se produit pas sans avoir un long retentissement dans le cœur de ceux qu'il touche. Les Zouaves sont persuadés que le Corps reparaîtra.

9. Les feuilles de congé vont s'établir, les premiers pourront partir dès le 11, les autres le 14, tout doit être fini pour le 15.

10. Ce soir, le 2e bataillon invite tous les officiers du Régiment à la Pré Vallée. Je m'y rends avec Derely et Rabbé des Ordons. Les chants de Rome, la Saltarella, reçoivent les honneurs.

Dimanche 13, c'est le jour des adieux, chacun voudrait venu le moment du départ, et chacun le redoute.

Ce matin 14, réveil à 3 h.; chacun se dispose au départ, réunion à la gare à 5 h. Les officiers s'y trouvent, le Général lui-même y est ; tout se passe dans le meilleur ordre possible, il y a une tenue très-digne, tout se ressent de la tristesse d'une séparation. Dans la journée, on voit bien des Zouaves encore dans la ville, tous les officiers, les sergents-majors, les fourriers et plusieurs autres.

Le Général a désiré nous voir tous réunis encore pour la messe à 8 h. 1/2 ; il y a beaucoup de monde, beaucoup d'officiers et de sous-officiers qui ne partent que demain.

L'Aumônier part pour les Eaux-Bonnes afin d'y faire une saison ; il y trouve des amis, le temps se passe agréablement et utilement pour sa santé. Il fait, sa saison achevée, son pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, voit M. Peyramal qui l'intéresse beaucoup, il se rend dans la famille de Maurice Saulnier à Moulins. Il a l'occasion de voir Monseigneur l'Evêque, l'abbé Gibert, et ici et là d'anciens Zouaves. Il rentre à Rennes dans les derniers jours de septembre, il assiste au mariage de Zacharie du Reau, le bénit ; puis, au service du père de M. de Couëssin. Le 10 octo-

bre il retourne à Rennes, appelé par le Général.

Le 14, nous nous réunissons chez le Général à midi et demi. Sont présents : MM. du Ranquet, du Reau, Louis de Charette, P. de Gerlache, de l'Angle, du Grandlaunay, Blount, Brandois, Guérin, de Kermoal, Niel, l'Aumônier.

Mgr Daniel loue à Nantes un petit appartement rue Haute-du-Château. On lui en présente un bien plus convenable, mais c'est une minute trop tard, *l'avrà voluto cosi, il signore sia benedetto.*

L'appartement est toujours occupé par les bonnes femmes qu'on a bien de la peine à pousser dehors ; je m'installe peu à peu, je me suis gagé un ministre de l'intérieur, quel magnifique ennui que de tels embarras ! Pauvre Aumônier ! faut-il donc finir par là !

Enfin, je couche dans mon petit nid, ce n'est pas gai, les souvenirs m'écrasent ; voilà donc où vient se cacher une vie si agitée. Mon Dieu, vous êtes là et vous m'êtes tout... J'ai cependant désiré la solitude et le repos avant de mourir ! Je vais tâcher de les utiliser, à repasser mes œuvres d'abord devant Dieu. J'ai beaucoup fait, ai-je beaucoup mérité ! N'ai-je point à réparer et à expier :

Ignorantias meas ne memineris, Domine. Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit.

Si Dieu me donne des loisirs, j'ai aussi à repasser mes œuvres devant les hommes.

Mon Dieu, faites de moi ce que vous voudrez ;

que mes loisirs, ma solitude, mon repos, soient à vous ; comme j'ai la consolation que mon activité, ma jeunesse, mon âge mûr, ont été à vous.

Il fait le voyage à Lucerne, voit Mgr le comte de Chambord, qui lui fait le plus charmant accueil, il quitte Lucerne enchanté de son voyage. Maurice Saulnier, qui l'avait accompagné, le ramène par Moulins à Saulcet ; il se rend de là à Loigny.

Le 2 décembre, ah ! quelle grande journée ! quels grands souvenirs ! Nous allons à Loigny de bonne heure. Il arrive un grand concours d'amis dévoués, sympathiques. La population le paraît peu, elle est animée de tout autres sentiments. C'est pour elle une fête, elle n'y voit guère qu'une question d'intérêt. Je vois une grande quantité d'anciens Zouaves. L'excellent M. des Coudrées, M. de Meurville, etc. ; il y a une grande manifestation de notre religion, qui vient prier pour ses morts, glorifier les héros et les saints.

Cette journée est triste, mais belle. L'office à 11 heures, est célébré par Mgr l'évêque de Chartres ; l'église est beaucoup trop petite. On a donné des cartes pour y entrer, plus de 600 personnes, venues pour la cérémonie, restent à la porte. Il y a bon ordre dans l'église, le clergé est nombreux, les autorités ont place réservée, une grande tribune supplée à l'insuffisance de l'église. Avant l'absoute, Mgr de Poitiers monte en chaire, sur ce texte : Vous êtes morts, non comme meurent les lâches, etc. ; il expose d'abord la cause de nos désastres inqualifiables,

l'abandon par la France de sa mission providentielle, la garde de Rome ; l'illustre orateur expose que, dans ces jours de honte et de tristesse, Loigny a été une journée glorieuse, où l'honneur français, le courage militaire qui distingue cette grande nation, l'esprit chrétien, ont été portés à leur plus haute expression, il n'oublie rien, il n'oublie personne ; ce discours me fait une vive impression.

L'absoute vient ensuite, puis on reconduit les Evêques au presbytère. Au sortir de l'église la foule est immense. Cette présence d'étrangers si nombreux est on ne peut plus imposante, on sent qu'il y a là un grand sentiment, le sentiment religieux qui plane sur toute cette assistance, et jette sur cette journée et sur ces souvenirs, une grande majesté et une grande consolation.

Après l'office, je vais un instant au petit bois. C'est à l'angle qu'a été achevé ce pauvre de Troussures ; pauvre ami, je cherche partout votre souvenir et mon cœur en est plein... Je vais un instant à la maison où est mort mon cher Lucien. Oh ! cher ami, qui êtes parti d'ici pour aller au Ciel, voyez près de moi, votre mère, votre frère, voyez, nos cœurs sont unis dans la même pensée, soyez heureux de nous voir près de ce lit où vous avez tant et si chrétiennement souffert, priez pour nous, priez pour tout notre cher Régiment, les Zouaves pontificaux.

Nous partons pour arriver à Arthenay, le cœur est plein, est-ce de tristesse ? est-ce de bonheur ?

Il y a de l'un et de l'autre un mélange indéfinissable, on se sent plus grand, on se sent plus consolé ; le corps est un peu brisé de tant d'impressions, le cœur est plus relevé, plus consolé, plus encouragé.

Mgr Daniel revient à Nantes par Paris, le Mans, Rennes. Il continue à Nantes ce qui était commencé, établi à Rome, l'Adoration spirituelle du Saint-Sacrement, il y ajouta pour les Zouaves l'Adoration nocturne une nuit par mois. Il dit à ces messieurs : au régiment les soldats montent la garde à la porte du colonel, rien de plus convenable que nous montions la garde une fois par mois auprès de Notre Seigneur, abandonné au sacrement de nos autels. La proposition est accueillie avec le plus grand plaisir. C'était l'occasion de se voir chez l'Aumônier, de s'entretenir ensemble. On se réunissait, le soir. Les Zouaves venaient souvent de loin pour l'Adoration nocturne, le Général autant qu'il le pouvait n'y manquait jamais.

L'Adoration se faisait et continue de se faire, une fois chaque mois par les Zouaves, à l'Immaculée-Conception, où cette pieuse institution est établie. Les Zouaves, depuis comme avant la mort de Mgr Daniel, sont fidèles à ce pieux rendez-vous auquel se rattache le souvenir du cher Aumônier. Le matin à 4 h. on dit la sainte messe, les confrères y communient.

L'Aumônier était heureux de prendre sa part à cette œuvre d'expiation et de prière, il faisait son heure d'Adoration de 10 à 11 h. après avoir

exposé le Saint-Sacrement, au milieu de tous ses confrères. Chacun faisait ensuite l'Adoration à son tour. Il faisait une autre heure de 3 à 4 h.; à 4 h. il disait sa messe.

Il invita, la veille de Noël, plusieurs Zouaves à venir passer la soirée chez lui, c'était un des bons vieux souvenirs de Rome.

Cette année est donc finie, avec elle je devrais aussi finir ce journal, son œuvre paraissant finie; mais je continue parce que j'ai la confiance que de même qu'une nouvelle année continue les œuvres de l'année précédente, j'ai la confiance qu'un nouveau régiment, qui sera la continuation de son devancier, reprendra et continuera ce qui a été commencé.

La vie du Régiment n'est pas terminée, nous avons passé par bien d'autres épreuves, il faut donc avoir le courage de faire face à celle-là et poursuivre notre mission.

C'est à cette date et à cet endroit, que se rapporte le passage du journal de Mgr Daniel, que nous avons cité comme épigraphe, en commençant.

Quelle terrible année, mon Dieu! elle se replie comme un long linceul de mort, sur tant de noms aimés! Elle a laissé confirmer le sacrilége attentat de Rome! Elle a vu les sacrifices, l'héroïsme de notre cher petit Régiment, elle en a vu la dispersion.

Depuis onze ans, voilà la première fois que ce jour me trouve séparé de mes Zouaves.

1872

Et flevimus cùm recordaremur Sion. — Domine non secundum peccata nostra facias nobis neque vindictam sumas de peccatis nostris.

1er janvier. J'ai besoin d'exciter en moi le sentiment de courage et de persévérance, que j'ai cherché à entretenir chez les autres, même pour continuer une œuvre qui pourrait sembler terminée, mais nous sommes trop habitués à avoir confiance en la Providence, pour nous laisser aller à un sentiment de doute et d'hésitation.

Nous sommes dans le moment des ténèbres, de la disparition de l'étoile à Jérusalem, prenons ce temps pour consulter et pour prier, et avec la foi en Dieu, continuons notre œuvre; l'étoile qui de nouveau apparut aux Mages joyeux, se lèvera aussi pour nous, elle nous conduira au salut, au Sauveur, peut-être nous aurons le bonheur de le voir. O année, je te salue, si tu nous donnes de le voir. Au moins, mon Dieu, donnez-moi de faire mon devoir jusqu'à la fin.

Je désire le succès, mais il n'est pas essentiel que je le voie. Ce qui est essentiel, c'est que je fasse mon devoir. *Adjuva, Domine, infirmitatem meam.*

Notre tâche en suivant l'Aumônier des Zouaves, est bien diminuée par le licenciement du Régiment; nous n'aurons dans le journal que très-peu de faits à recueillir.

Le 3, il y a une réunion chez le Général, à la Contrie. L'Aumônier n'en a point été prévenu, le Général qui s'était réservé de l'avertir, a complétement oublié de le faire. La réunion était nombreuse, il y avait des représentants de plusieurs provinces : Lallemand du Nord ; du Ranquet d'Auvergne, de Couëssin, de Kermoal, du Plessis de Bretagne, du Reau d'Anjou, de la Messelière, de Traversay du Poitou.

On dit que la police se préoccupe des Zouaves. Bonne police ! Elle ne voit rien de plus alarmant à surveiller pour le quart-d'heure !

On adopte l'idée d'une médaille commémorative de la campagne, rappelant le souvenir des Zouaves Pontificaux et des Volontaires de l'Ouest.

L'Aumônier va, le 5, à la Contrie. En quittant le Général, la plupart de ces Messieurs, à leur passage à Nantes, vont saluer l'Aumônier. Il reçoit aussi, à l'occasion du premier de l'an, des lettres, des cartes de visite, de ses jeunes gens, à peu près de tous les points de la France. Il en est heureux : ce sont les anciens usages du Régiment conservés. Sa maison devient naturellement un centre où les Zouaves peuvent se réunir comme en famille. L'Adoration nocturne de chaque mois est une des très-bonnes et très-utiles occasions qu'on choisit pour se voir.

Le 6 avril, l'Aumônier des Zouaves écrivait à ses amis : Je vous ai toujours dit que notre terrain est uniquement religieux, aujourd'hui plus que jamais. On arrivera à n'avoir plus en France que deux drapeaux dans nos discordes

civiles, celui de la religion et celui de l'impiété, la politique viendra nous trouver et dans ce moment nous serons prêts.

Mgr Daniel occupait pieusement ses loisirs, à donner des retraites, à prêcher des carêmes et à faire des pèlerinages ; presque tous les ans il faisait celui de Paray-le-Monial, soit en allant à Rome, soit en en revenant ; s'il se rendait à Moulins, chez les bons amis qu'il avait dans ce pays, il se rencontrait avec le pèlerinage des Zouaves ; autant qu'il le pouvait, il assistait à leurs fêtes. Il accompagna aussi les Zouaves à Ste-Anne d'Auray, la solennité fut grande, Mgr Fournier parla et enleva tous les suffrages ; plusieurs Evêques assistaient ; le général de Sonis, voulant se mettre sous la protection de la patronne de la Bretagne, était venu réclamer avec les Zouaves, les bénédictions de notre bonne Mère sainte Anne.

1873

Domine, salva nos, perimus.

Mgr Daniel ouvre cette année par ce texte malheureusement d'une application trop vraie aux circonstances présentes.

Il aime encore aux premières pages de son journal, à redire des Zouaves ce qu'il avait déjà dit : c'est ma patrie, c'est ma famille. Ce qui ne l'empêchait pas d'aimer les siens de tout son cœur et de

leur être profondément dévoué ; la douleur qu'il éprouva à la mort de son excellente mère, le 21 février, le fit bien voir ; la mort de son plus jeune frère, si prompte qu'elle suivit celle de Mme Daniel à peine de quinze jours, devait ajouter à son deuil, et puis il avait de si bons parents ; c'est ce que Léon aimait à répéter pendant sa courte maladie; en repassant ses souvenirs il disait avec reconnaissance : quel bon père, quelle bonne mère, nous avons eus !

C'est un coup de la Providence, ajoutait Mgr Daniel, que Léon soit mort après ma mère; s'il était mort avant elle, son cœur de mère n'eût pu supporter un aussi grand chagrin. L'Aumônier des Zouaves trouvait dans sa foi et dans la mort si chrétienne des siens, les motifs les plus solides et les plus doux d'espérance et de consolation.

Le 20 juin, le pèlerinage de Paray-le-Monial se distingue des autres par une affluence plus grande que d'ordinaire, le général de Sonis et le général de Charette sont présents; Mgr de Ségur dit la messe, le *Credo* est chanté par les voix d'hommes, avec un entrain, une foi admirables; le drapeau du Sacré-Cœur, qui est sorti du couvent de Paray-le-Monial, resta tout le temps exposé sur le tombeau de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Les Zouaves tous ensemble, sous la conduite du Général, font visite à l'église. Le drapeau en deuil de la Lorraine et de l'Alsace, figurait à la procession.

Chaque année ramenait des anniversaires chers

au cœur des Zouaves et qu'ils célébraient pieusement : Castelfidardo, Mentana, Loigny; ces jours là l'Aumônier ne manquait pas de dire la messe à l'intention de ses chers défunts.

Les jours de l'Aumônier, sans être remplis de grands événements, se trouvent occupés de mille soins utiles qui se succèdent les uns aux autres et qui ne laissent vide presque aucun de ses instants. Les plus actifs sont souvent les premiers à s'accuser, à se dire : nous sommes des serviteurs inutiles, *servi inutiles*. Voilà pourquoi il ne faut pas s'étonner de ces paroles par lesquelles il termine son année :

Mon Dieu ! encore une année passée ! J'aurais pu l'employer toute à mon avancement spirituel, vous m'en avez donné plus de facilité. Quel temps précieux perdu ! Ferai-je mieux dans le temps qui m'est réservé ? Vous qui savez tout, ô mon Dieu ! vous savez que je le désire.

1874

A mesure que l'aurore de ce jour qui n'a point de nuit approche, les nuages qui obscurcissent la vérité se dissipent, on la contemple dans une clarté plus sereine et plus calme; plus aussi Mgr Daniel sentait se lever sur sa tête le jour de l'éternité, plus il semblait voir les choses à la pure et sainte lumière du ciel. L'œuvre de sa sancti-

fication lui apparait plus nécessaire que jamais ; il en voit l'accomplissement dans l'imitation du modèle que le Sauveur nous a donné, dans les exemples qu'il nous a laissés ; aussi, sa volonté, il la remet au bon Dieu tout entière, sans partage : *Ecce venio ut faciam Deus voluntatem tuam.* Ma volonté persévérante et renouvelée au commencement de cette année, c'est l'imitation de J.-C., surtout dans la noblesse de ses intentions, son humilité et son abnégation de lui-même. *Trahe me, post te curremus in odorem unguentorum tuorum.*

Dès le commencement de janvier, il est encore question pour lui d'aller à Rome, il en a le plus grand désir. L'année précédente, ses impressions étaient différentes ; le sentiment de la peine qu'il aurait eue de voir Rome et le Pape sous la domination de l'étranger, l'emportait. Cette année, les choses se présentent sous un aspect tout différent. Voir Pierre dans les fers, se prosterner à ses pieds, faire un acte d'obéissance et d'amour à Pie IX dans ses épreuves, domine tout autre sentiment ; son cœur le pousse, l'entraîne vers ce voyage. Mais que d'autres considérations à faire ! Le danger personnel pour lui n'est rien. La pensée du péril qui pourrait envelopper le Pape et ceux qui l'entourent, ne pourrait être pour lui qu'un encouragement de plus. « Ma place est où doit être le danger ; mais le danger, se dit-il, ne serait-il pas plutôt en France ? Pendant ce temps-là, aurai-je le temps de revenir ? Je l'espère. »

Mgr Daniel part le 26 février pour Rome ; en s'y rendant, il voit ses amis, des lieux aimés, et arrive à Rome le 9 mars.

Il se rend au Vatican le 11, voit Mgr Pacca et Mgr Ricci.

« Enfin je me hasarde vers les appartements du Pape, qui veut bien me recevoir aussitôt : « Ah ! voilà notre bon Daniel une autre fois sorti de la fosse aux lions. Ah ! celui-là a toujours fait du bien, s'est donné tout entier à nos pauvres Zouaves. »

Je suis trop ému pour parler, je baise le pied, la main, puis j'ai l'honneur d'accompagner le Saint-Père dans ses audiences et dans sa promenade.

Le 14, il retourne pour offrir à Pie IX un magnifique calice, le denier de Saint-Pierre du diocèse et des dons particuliers. L'offrande modeste d'une simple domestique toucha le Saint-Père qui remit aussitôt pour elle à Mgr Daniel une médaille d'argent.

15. J'ai rappelé tous nos Zouaves et demandé la bénédiction pour eux, j'ai exprimé tous nos regrets de l'avoir quitté, et notre dévouement prêt à tous les sacrifices. Le Saint-Père m'a parlé de nos morts et a donné la bénédiction pour nous tous.

Mgr Daniel est péniblement affecté en parcourant les différents quartiers de Rome, en visitant les monuments religieux, en comparant la Rome d'Aujourd'hui avec la Rome d'Autrefois. *Lugent viæ Jerusalem*, les routes qui conduisent à Rome comme celles de l'ancienne Jérusalem, pleurent,

elles sont désertes et ne voient plus passer la foule empressée des pèlerins qui se rendaient aux saintes solennités ; Saint-Pierre est devenu une vaste solitude, les grandes cérémonies qu'animait la présence du Pontife Suprême, ne déploient plus leurs magnificences, les voûtes saintes ne retentissent plus des hymnes et des chants sacrés; St-Pierre solitaire est devenu un désert; le Colysée n'a plus cette sainte tristesse des temps passés quand la piété des fidèles le faisait retentir de ses prières et de ses chants. Les Piémontais révolutionnaires ont tout profané. On a enlevé les croix des cimetières, le respect de la mort ne peut plus rien protéger contre la rapacité et l'impiété. Le monument de Mentana a été défiguré par d'ignobles inscriptions.

Dans une nouvelle audience, Mgr Daniel entretient encore le Souverain Pontife des Zouaves. Pie IX met des reliques de la vraie Croix dans un reliquaire de cristal de roche que Sa Sainteté veut bien envoyer au général de Charette, et que l'Aumônier est chargé d'emporter pour l'église de Loigny ; Pie IX en le remettant dit : C'est pour Charette.. Mgr Daniel, avant de se retirer, demande la continuation de ses pouvoirs pour les Zouaves, le S. Père lui donne les pouvoirs les plus étendus, ce qui faisait dire à Mgr Daniel : je suis l'Aumônier universel des Zouaves. Il quitta Rome le 19 avril, il est à Nantes le 27. Il fait le voyage de Paray, bénit les mariages de ses amis, assiste de temps en temps à ces fêtes de famille ; il avait dans ces fêtes sa place marquée ; il aimait ses jeunes gens de tout son cœur. Il alla ensuite porter au Général, de la part de Pie IX, avec les gracieuses paroles qui les accompagnaient, les reliques et le beau reliquaire destiné à l'église du Sacré-Cœur de Loigny.

Ces voyages entrepris, les uns pour donner la santé au corps, tous pour délasser, reposer l'âme, n'avaient pas tous pleinement atteint le but.

Au mois de décembre, Mgr Daniel écrivait : « Je suis fatigué, je tâche de mettre tout en règle, le spirituel et le temporel, ce pourrait bien être le commencement de ma dissolution terrestre. Je me prépare par une petite retraite de trois jours, à une revue générale de mes fautes. Régler ses comptes avec le bon Dieu, c'est le principal.

L'année se termine dans cette épreuve ; je ne saurais assez remercier Dieu de sa miséricorde, il me comble de ses grâces et cette maladie est pour moi la source de beaucoup de bénédictions. Sa volonté en toute chose est notre sanctification. Je voudrais ne rien perdre de ses intentions de miséricorde à mon égard.

1875

Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus. — Intret in conspectu tuo gemitus compeditorum. »

Mgr Daniel commence l'année par cette exclamation que lui arrachent les misères du temps, et par

Archives diocésaines de Quimper et Léon

un cri qu'il pousse vers le ciel pour qu'il vienne à notre secours : « Comme les années se succèdent et se prolongent dans la persévérance de nos souffrances religieuses et politiques !

1er janvier. La meilleure visite pour moi est celle de cette épreuve que m'a ménagée la miséricorde de Dieu. Je n'ai jamais été si sûr de faire la volonté de Dieu, et je suis si content de la faire ! Jusqu'ici, j'ai fait comme j'ai cru devoir faire ; à présent je fais comme il veut. J'ai toujours eu la responsabilité de mes actions et décisions, à présent je n'ai qu'à laisser faire. Je n'ai jamais guère goûté une paix si profonde et une si grande tranquillité. *Benedictus Deus in omnibus donis.* Pour des hommes qui ont toujours été dans l'actif, le passif est bon. Mon Dieu ! que cette année soit pour moi tout ce que vous voudrez ; j'accepte tout d'avance, en conformant ma volonté à votre sainte volonté ; faites que je sois prêt à tout. Le bon Général ne veut pas que l'Aumônier meure avant d'autres luttes. Enfin, il est sûr que c'est bien aussi de ce côté-là que le sacrifice est un peu plus dur ; mais je suis bien disposé à le faire au bon Dieu, au cher Régiment, à l'œuvre qu'il représente, et ne pouvant plus le servir par ma vie, je le servirai par ma mort. »

La pensée intime de Mgr Daniel, de beaucoup de Zouaves et d'une multitude d'autres personnes, était qu'ils assisteraient au triomphe de l'Eglise, dans la personne de son Chef bien-aimé, Pie IX. D'un autre côté, il y avait une

doctrine qui lui était infiniment chère, celle de l'expiation. A son sens, il n'y avait pas d'autre moyen d'obtenir le triomphe désiré, et son cœur généreux n'eût pas hésité à faire le sacrifice de sa vie dans ce but.

Dans le courant de janvier, il reçoit des lettres des divers points de la France. Ces lettres, a-t-il écrit dans son journal, témoignent de l'intérêt que l'on veut bien porter à ma chétive personne ; on fait des prières ; mon Dieu ! entendez-les pour le bien de l'âme de votre pauvre serviteur ; on veut l'Aumônier au triomphe ; mon Dieu ! faites qu'il serve au triomphe dans sa vie ou dans sa mort, en santé ou dans l'épreuve de la maladie, dans l'action ou dans le repos et l'impuissance de l'infirmité, comme vous voudrez, et faites-moi bien la grâce de sanctifier ces différents états et de les accepter pour votre sainte volonté. Je suis comme saint Joseph en Egypte, il y resta, il attendit jusqu'à ce qu'on l'en fît sortir. Quand il plaira au bon Dieu de m'appeler, je me lèverai. »

La mort de Mgr Bastide lui fit faire cette triste réflexion : Voilà mes amis qui s'en vont : Mgr Bastide, Mgr de Mérode, Mgr du Cosquer, Mgr Voëlmont, disparus ! En vérité, depuis que je suis en train de mourir, combien de mes amis ont trouvé le temps de le faire ! La mort de Madame Rosa, si dévouée au Pape, la mère des Zouaves, qui avait rendu tant de services à Mgr Daniel, l'afflige ; il lui donne en passant un pieux souvenir.

Il est toujours malade, il n'a pu se rendre au pèlerinage de Paray ; le matin du jour, il dit la messe aux Zouaves qui n'ont pu y aller ; il fait ses stations du Jubilé, et, à la fin du mois de juillet, il va en villégiature à la Ville-au-Blanc. Là, près d'un vénérable ecclésiastique qui, dans sa verte vieillesse, conserve avec les grâces de l'esprit les grâces mille fois plus aimables d'un excellent cœur, il goûte en paix les douceurs du repos et de la solitude, et reçoit en même temps les soins que réclame sa santé. « Je m'y rends aujourd'hui ; à la grâce de Dieu ! je ne croyais plus sortir de Nantes, que pour le voyage de l'Eternité. En rentrant en ville, il remercie des jours de silence et de recueillement, que Dieu lui a accordés. Au retour il s'occupe de gagner l'indulgence du Jubilé, il s'y prépare par trois jours de retraite. La réunion mensuelle des Zouaves, à l'Adoration nocturne, lui procure l'occasion de saintes distractions, aussi utiles au bien-être de son âme, qu'à la santé de son corps ; il termine son année, en rendant grâces au bon Dieu et en lui demandant pardon : « Mon Dieu, soyez béni pour toutes les grâces de cette année, pardon pour toutes les offenses, omissions, négligences, connues et inconnues. »

1876

1er janvier. Mon Dieu, ce jour donne toujours des regrets pour le passé si mal employé, des désirs meilleurs pour l'avenir. Ce jour, plus que tous les autres, me rejette dans les souvenirs du Régiment, par les cartes et les lettres qui m'arrivent ; que Dieu exauce les vœux que je fais pour chacun ! Nous commençons bien l'année, nous avons terminé la précédente et commencé la nouvelle par notre nuit d'Adoration, nous y étions nombreux. Cette œuvre est bien bonne et nous est particulièrement précieuse.

La mort de La Peyrade, qui le frappa comme un coup de foudre, lui causa un grand chagrin ; c'est une perte considérable. La Peyrade, par son énergie, son dévouement, l'ardeur de ses convictions, par la loyauté, la franchise de son caractère et aussi par sa bravoure, était un jeune homme peu ordinaire. L'Aumônier se consolait, en pensant que ce cher défunt avait communié, il n'y avait pas quinze jours, à la dernière nuit d'Adoration.

La santé de Mgr Daniel était un peu moins mal, il trouva le moyen de s'occuper des Espagnols, dont il admirait la foi ardente, le courage et la persévérance ; il vint en aide aux réfugiés généreusement et fit entrer quatre jeunes gens au Grand-Séminaire, pour y continuer leurs études théologiques, que la guerre avait interrompues.

Il salue en passant le mois de juin : Salut, ô mois béni du Sacré-Cœur ! Vous êtes, ô Cœur de mon Jésus, notre refuge, notre espérance. *Dolce cuor del mio Jesu, fa che io t'ami, sempre piu.* Faites que je vous aime de plus en plus.

Le séjour à la campagne lui avait fait du bien; le 1er juillet, il retourne à la Ville-au-Blanc. « Faites, écrit-il, ô mon Dieu, que cette solitude développe en moi l'esprit de recueillement intérieur. »

Il apprit là deux nouvelles, l'une qui affligea son cœur, l'autre qui le consola : La mort de Padioleau, qui était un vieux de Castelfidardo; nature à part, âpre au devoir, toute composée de foi vive et de dévouement, inflexible sur l'article de la discipline et des convictions. Mgr Daniel regretta beaucoup Padioleau. La nouvelle qui le consola, fut celle de l'ordination du capitaine Mauduit, ordonné prêtre à Amiens, le 23 septembre. Quel saint prêtre il fera ! O mon Dieu, pardonnez-moi mes iniquités et voyez les vertus de ce cher fils, et par les mérites du fils, ayez pitié des misères du père.

La saison passée à la campagne, il forme des projets de voyages : Je rêve quelques pensées d'aller passer l'hiver à Rome, d'y rester peut-être. Ce n'est point un projet, je ne me permets point d'en faire, dans l'état de santé où je suis. C'est une idée, presque un désir, que je soumets à Dieu et je lui demande qu'il me conduise encore selon sa sainte volonté. On meurt si bien à

Rome ! *Sia fatta la volunta de Dio !* Il fait un petit *Triduum*, pour connaître la volonté de Dieu. Le médecin encourage le voyage.

Le Général vient le voir le 8 novembre, alors qu'il était dans tout le mouvement du départ. Il quitte Nantes le 9, s'arrête à Moulins, pour y voir l'excellente famille Saulnier et ses bons amis du Régiment et pour rendre ses hommages à Mgr de Dreux-Brézé, toujours si admirable pour les Zouaves. A Lyon, on lui apprend la mort de Lallemand. Le bon Dieu nous éprouve de toute façon, il nous taille, il nous coupe; c'est, je l'espère, qu'il veut se servir de nous comme une pierre importante dans la restauration de l'édifice social, pour la gloire de son Eglise. Lallemand a rempli une belle vie, utile, glorieuse, mieux vaut la finir que de la traîner dans le dépérissement de ses facultés.

Il poursuit sa route par Marseille, Nice et Gênes, avec un charmant compagnon de voyage, M. le vicomte X... Il arrive à Rome le 28 novembre. Il voit Mgr Ricci, les prélats de la Cour; il fait visite à Son Eminence le Cardinal Chigi, qui est très-aimable pour lui dans son palais et au Vatican.

Mgr Daniel est reçu avec bienveillance par Pie IX. Il va de temps en temps au Vatican; après les audiences, il assiste à la conversation du Pape avec la Cour.

Le 27 décembre, il se trouve, à midi, à la réunion qui a lieu dans la salle du Consistoire pour fêter Pie IX. Le général Kanzler lit son Adresse,

Archives diocésaines de Quimper et Léon

au nom de l'armée pontificale. Le Pape se lève; remercie l'armée de son dévouement et la félicite de sa persévérance; c'est ainsi qu'il faut faire pour être heureux dans sa conscience : *Nemo mittens manum ad aratrum et respiciens retro, aptus est ad regnum Dei.* Il cite des exemples; il faut faire comme saint Jean : *Sequere me*, suivre, ne pas s'occuper des autres et marcher, faire son devoir.

Bientôt l'année sera finie : sur le seuil de la nouvelle il s'arrête pour adresser à Dieu des actions de grâces et une prière : Mon Dieu ! voici donc encore une année passée, je vous remercie de m'avoir conservé pour ma sanctification. Pardon de mon peu de correspondance à votre grâce, faites en moi le miracle que je sois plus fidèle. C'est une grande grâce, une grande faveur que de finir cette année à Rome et d'y commencer la prochaine. Faites, ô mon Dieu ! que ma vie soit à vous tout entière, sans distinction de jours et d'années. Je veux que tout soit pour votre gloire et pour mon salut.

1877

Domine exercituum usquequo tu non misereberis Jerusalem et urbium Juda, quibus iratus es, iste enim septimus est annus : Jusques à quand, Seigneur, Dieu des armées, n'aurez-vous point pitié de Jérusalem et des villes de Juda,

contre lesquelles vous êtes irrité? Cette année est déjà la septième année.

Au commencement de la nouvelle année, Mgr Daniel va demander la bénédiction du Saint-Père pour lui, pour les siens, pour son cher régiment. Après les audiences et la conversation dans les loges, « Pie IX, en nous congédiant, nous souhaite une bonne année, avec les grâces de confort dont nous devrons avoir besoin; il la souhaite bonne tout entière pour ceux qui la verront tout entière. »

Les audiences publiques auxquelles ses fonctions lui permettaient d'assister, raffermissaient sa foi et ses espérances, la parole de Pie IX produisait toujours cet heureux résultat sur son camérier secret.

Le 5 février, il eut une audience qui le combla de joie. « Quand on m'annonça, Pie IX me dit : Ah ! venez, mon cher fils, venez. Je fais les trois génuflexions d'usage et je suis aux genoux du Saint-Père, il me donne sa main à baiser, il me fait relever et aussitôt me parle des Zouaves. Je lui dis que dans la personne du pauvre Aumônier, ils sont tous aux pieds de Sa Sainteté pour demander sa bénédiction et se recommander à ses prières; il me parle de Nantes, de son évêque et de plusieurs autres choses importantes et je me retire très heureux. »

Quelque temps après, il a le bonheur d'assister à sa première messe le brave capitaine Wyart, un de ses enfants qui s'est fait trappiste et a pris le nom de Père Sébastien; en même

temps un autre de ses enfants, M. Bouquet d
Chaux, était ordonné sous-diacre à Moulins.

Les pèlerinages n'avaient jamais été plus no
breux, on vient non seulement de toutes les c
trées de l'Europe, mais de tous les pays d
monde, des deux Amériques, de l'Asie. Ces pè
rinages font sensation ; à Rome, les hommes
la Révolution s'en effraient et, comme disait
Saint-Père, *timucrunt ubi non erat timor.*

Mgr Daniel s'était occupé de l'audience du p
lerinage de Nantes et s'était chargé de trouv
à Monseigneur l'Evèque des appartements.

L'excellent Aumônier s'occupait aussi de
présentation de ses Zouaves.

Le 27 mai, fut offert au Pape le don des Zou
ves français, une statue en argent : un Zouav
bien campé porte noblement le drapeau du Sacré
Cœur.

C'est le général Kanzler qui présente les Zou
ves réunis dans la salle, ils sont une vingtai
ceux des différents pays se sont joints aux Fran
çais pour avoir le bonheur de voir Pie IX un
fois de plus. Le colonel d'Albiousse lit l'Adresse

« Très-Saint-Père,

» J'ai l'honneur de déposer aux pieds de Votr
Sainteté, ce témoignage de filiale affection e
d'absolu dévouement de vos Zouaves françai
devenus soldats du Sacré-Cœur, quand ils ont d
cesser momentanément d'être les soldats d
Pape.

» En me confiant la mission que j'ai l'insig

honneur de remplir aujourd'hui, M. de Charette a ajouté : « Dites bien à Sa Sainteté Pie IX, notre bien-aimé Pontife et roi, qu'avec l'aide de Dieu, nous continuerons à obéir au mot d'ordre par excellence : « Parole du Pape, consigne de Dieu », et que nous resterons fidèles à la devise gravée sur nos médailles de Mentana et de Castelfidardo : *Fide et virtute pro Petri sede.* »

Le Pape a accueilli l'hommage avec une attention particulière, et a répondu : « Je vous remercie des sentiments que vous exprimez et je vous bénis, et je prierai le bon Dieu pour vous et, quand le moment sera venu, il vous donnera la force pour continuer la grande bataille qui nous accable dans ce moment-ci. *Benedictio*, etc. »

Ce jour est un jour de bonheur pour les Zouaves présents à Rome, et leurs frères du monde entier leur sont unis. Mgr Daniel continue :

« Je fais une réunion chez moi de tous les Zouaves maintenant à Rome, personne n'y manque, la réunion est aussi nombreuse que possible. J'annonce que le lendemain une messe sera dite pour nos morts, et aussi pour l'avenir du Régiment ; tous sont à la messe à 7 h. 1/2.

Le 29, j'indique que tous les lundis pendant mon séjour à Rome, je recevrai les Zouaves. Que ces jours soient des jours de bénédiction. »

Jamais audiences plus nombreuses. Le Pape suffit à tout et répond admirablement à toutes les Adresses avec un à-propos remarquable ; il conseille à l'Amérique de se garder des défauts

de la jeunesse, de l'entraînement des plaisirs et des affaires, et, comme Etat républicain, de se défier de l'esprit d'indépendance, d'obéir aux lois de J.-C., son fondateur, de l'Eglise son Epouse, et du Vicaire de Notre-Seigneur sur la terre. Il raconte qu'il avait conseillé l'établissement d'un Ordre contemplatif aux Etats-Unis, pour prêcher continuellement le recueillement dans ce pays de dissipation, d'agitation perpétuelles.

Le 1er juin, le pèlerinage de Nantes est présenté. Monseigneur lit une très-belle Adresse, bien accueillie par le Souverain-Pontife.

Monseigneur, les jours suivants, se dépense et ne s'épargne pas; après d'incessantes prédications et des stations aux basiliques, il éprouve des refroidissements, un catarrhe qu'on ne prit peut-être pas assez au sérieux, dès le début. Un médecin distingué, qui était du pèlerinage, lui prodigua ses soins les plus dévoués et les plus affectueux.

Le 6, un médecin italien fut aussi appelé auprès du vénérable malade et lui donna toute son attention, le visitant plusieurs fois, le jour et la nuit. Le 7, Mgr Daniel écrit dans son journal: J'ai des inquiétudes sur l'état de Mgr l'Evêque; je trouve que ça se présente mal. Le 9, on lit: « L'état de notre cher Evêque s'aggrave beaucoup. Ce soir, à 9 heures, j'allais voir Sa Grandeur, lorsque je trouve le garçon qui venait me chercher. Je vois Monseigneur bien mal. Demain matin, vers 9 h., il recevra le bon Dieu. Le 9, de

bonne heure, on vient me chercher; j'y vais aussitôt, avant ma messe. Mgr reçoit la sainte Communion; il avait connaissance par intervalle. Au moment de la Communion, le P. Vanutelli lui adressant la parole, lui dit: Monseigneur, croyez-vous que c'est ici le Corps de J.-C.? Monseigneur répondit: Je le crois et je donnerais ma vie.... Le Cardinal de Falloux qui survint, lui donna l'Extrême-Onction. Je rentre chez moi à 10 heures; le mal fait des progrès; le curé juge Monseigneur très malade. Colonna accourt avant midi m'annoncer sa mort; ç'a été vraiment foudroyant. Quel coup terrible! et dans quelles circonstances! à 400 lieues de Nantes. Il y a à présent bien des démarches à faire pour l'enterrement, le transport. M. Morel est en route; mais où le prendre pour l'arrêter? On télégraphie à Nantes et à Notre-Dame-de-la-Garde, où les pèlerins vont se réunir. Il fait une chaleur à tuer tout le monde; c'est un siroco affreux depuis trois jours, avec menace de pluie sans pluie, c'est un temps à *terremoto*. Je vais le soir à la maison mortuaire; on est occupé à prendre le masque, tout se prépare pour les cérémonies funèbres, on embaume le corps, on sépare le cœur. »

Mgr Daniel retarde son départ; il avait eu son audience de congé du Saint-Père et reçu pour lui, les siens et ses chers Zouaves les plus abondantes bénédictions; il avait fait ses adieux à la Cour, mais il faut bien s'incliner devant cette triste et impérieuse circonstance, qui est venue

si inopinément apporter la douleur dans toutes les âmes. Mgr Daniel, malgré sa chétive santé, tâche de rendre tous les services qu'il peut à M. l'abbé Pothier, que cette catastrophe écrase et que l'excès de la douleur met tout hors de lui.

On transporte, le 11 au soir, le corps à Saint-Louis; l'Evêque de Constantine assistait avec le coadjuteur d'Orléans. La messe de sépulture a lieu à Saint-Louis-des-Français le 12, la messe est chantée, sept Evêques étaient présents.

Mgr Daniel était dévoué corps et âme à Monseigneur Fournier, il lui avait rendu tous les services qu'il avait pu dans les circonstances les plus difficiles; il eut le malheur de n'être pas compris par Sa Grandeur, dans les derniers jours de sa vie; Monseigneur l'Evêque avait toujours été très aimable pour l'Aumônier des Zouaves, son ancien paroissien. J'avais beaucoup conseillé ce voyage à l'Evêque, écrit-il dans son journal, je ne le regrette pas. Ce qui est intéressant pour un évêque, c'est de faire le bien de son diocèse, c'est de le chercher. Or, je regardais et je crois encore que ce voyage intéressait considérablement le bien du diocèse et l'Evêque lui-même; l'Evêque est mort, je le regrette grandement, mais je ne regrette pas d'avoir conseillé le voyage.

Obéissant à la loi que nous nous sommes imposée, nous ne suivrons point Mgr Daniel dans ses pérégrinations, quelque intéressantes qu'elles soient. Il part de Rome le 12, des amis fidèles, d'anciens Zouaves, de Menteyer, Quintili, l'accompagnent jusqu'à la Gare; il est toujours avec M. Aloys de Becdelièvre, qui est pour lui d'une amabilité charmante. Il visite de nouveau Ancône, Lorette, la Santa Casa, de laquelle on a bien de la peine à l'arracher, il voit à vol d'oiseau, Sinigaglia, Imola, Rimini; à Bologne, une noble hospitalité est donnée à nos voyageurs, dans une des grandes familles de la cité, ils y restent une quinzaine de jours, qu'ils emploient à faire de pieux pèlerinages, à visiter les antiquités, les châteaux des différentes localités, habités par leurs nobles hôtes; le 29, ils sont à Turin. Le sentiment rappelle toujours l'Aumônier des Zouaves à Paray; le 1er juillet, jour de dimanche, il dit la sainte messe à l'autel de l'apparition. Il voit ses amis à Moulins; le 6, il est à Nantes à 1 h. 40. Il est reçu par sa famille et le soir il va à l'Adoration nocturne, ce rendez-vous des cœurs dévoués, où il a l'occasion de voir tous les Zouaves réunis. Les petits pèlerinages à Savenay, à Vallet, à Bouguenais, chez ses amis, partagent son temps.

La mort d'Angélique-Rose, sa vieille bonne, le rappelle à la ville, il rentre aussitôt, il veut être présent à son enterrement; il est de tradition chrétienne que les domestiques font partie de la famille; il regrette vivement sa respectable et vieille servante.

Il assiste au sacre de Mgr Laborde, son ancien condisciple, il est des premiers à lui offrir ses félicitations; il est aussi présent à l'entrée, à la prise de possession solennelle de

Mgr Le Coq, le nouvel évêque de Nantes ; il s'empresse de lui présenter ses hommages.

Les projets de son frère Henri qui songe à entrer dans la vie religieuse, bouleversent tous ses plans, toutes ses pensées, il a bien du courage, mais on lui demande là, écrit-il, un grand sacrifice. Enfin il est prêt à tout.

Après un examen sérieux, il décide tout à fait le voyage de Rome, *Deus comitetur nobiscum.* Je confie tous mes embarras aux bons anges, et sans plus de retard, je vais me mettre en route.

Mgr Daniel part le 19 octobre de Nantes. Suivant son itinéraire ordinaire, il fait une pause à Paray, visite des familles de Moulins, et le 30 octobre il est à Rome à 8 heures 1/2. Des amis l'attendaient à la gare. Le 5, il va au Vatican, Mgr Macchi le présente, le Souverain Pontife est toujours gracieux pour lui comme à l'ordinaire.

Les nouvelles de France inquiètent l'Aumônier des Zouaves : si j'étais à partir, je ne partirais pas. Je veux bien me considérer à Rome, comme un délégué pour la prière sur la montagne, et je tâche de n'y pas manquer. Mais si des dangers nouveaux pour l'Eglise de France survenaient, j'aimerais mieux être l'homme de l'action et partager le danger.

Le 20 novembre, il eut une audience particulière du Saint-Père ; Pie IX lui parla beaucoup de Nantes, du dernier évêque, du Régiment. L'Aumônier dit à Sa Sainteté que les Zouaves étaient toujours prêts, toujours entre ses mains.

Oui, dit Pie IX, je vais bénir tous nos bons Zouaves selon toutes vos intentions.

Le Pape est toujours fatigué, il reçoit au lit, il y a eu vraiment quelques jours d'inquiétude, on espère qu'il pourra se lever demain, 30 novembre, quelques heures. Le docteur Ceccarelli, pour se tranquilliser, a fait demander Vanzetti, célébrité de l'Ecole de médecine de Padoue ; Vanzetti est parti dans l'étonnement et l'admiration de la constitution et de la force du Saint-Père, de la fraîcheur et de la vigueur de son esprit.

La santé de Pie IX est loin d'être rassurante.

Mgr Daniel est toujours inquiet de ce qui se passe en France, des voix qui ont autorité le tranquillisent néanmoins, il disait : S'il arrivait quelque chose, je regretterais bien d'être ici à me réchauffer au soleil d'Italie, tandis que les autres seraient exposés en France au feu de la bataille.

Le 31 décembre, le Pape présida le Consistoire, l'archevêque de Rennes vint y recevoir le chapeau de Cardinal.

O mon Dieu ! encore une année dans le domaine de l'éternité. Etre obligé de s'humilier et de demander pardon, ce sera donc de même toute la vie. Arrivé au moment de la mort, je vois bien qu'il faudra encore en faire autant, qu'il n'y aura qu'à se jeter dans le sein de la miséricorde divine.

Mon Dieu, faites-le, pour moi je ne le pourrais pas, vous le pouvez, faites que ce que j'ai à vivre soit pour vous.

1878

Levavi oculos in montes undè veniet auxilium mihi.

Mgr Daniel lève les yeux au Ciel, d'où il attend tout secours, en commençant la nouvelle année. L'avenir ne lui paraît pas beau : comme l'horizon est sombre du côté de la France, où tout va comme il le dit, à capitombolo ! La mort de Victor Emmanuel lui fait faire bien des réflexions : Victor Emmanuel meurt le 9 janvier, jour anniversaire de la mort de Napoléon, comme étaient morts, le jour anniversaire de l'ouverture des portes du Quirinal, le général qui commandait et le serrurier qui avait forcé la serrure. Et dire que je me trouve là, moi, aumônier des Zouaves, pour assister aux funérailles de Victor Emmanuel, après avoir vu la violation sacrilège des murs de Rome et l'entrée à Porta Pia.

Enfin tout le mouvement de fête, de triomphe, de proclamation du nouveau roi, qui a suivi les funérailles, commence à s'éteindre et en attendant, nous autres, nous faisons la fête de la Chaire de saint Pierre et nous répétons : *Portæ inferi non prævalebunt.* Les portes de l'enfer ne prévaudront pas. Et pourtant on peut briser les portes du Quirinal, faire sauter les serrures, mais pour entrer en paradis, il faut saint Pierre avec ses clefs.

Le 1er et le 2 février, le Pape paraît bien mieux,

il reçoit en audience, il reçoit la Cour à l'ordinaire. Les enfants de l'ambassadeur français, baron Baude, qui ont fait leur première communion à Mater Admirabilis, lui sont présentés.

Le 3, le Souverain Pontife a renouvelé sa protestation contre l'envahisseur de ses Etats, elle a été envoyée à tous les ambassadeurs et communiquée aux Nonces.

Le 6, le temps continue à être très-beau, le soleil est éblouissant, j'en jouis dans ma chambre toute la matinée et l'après-midi, je sors jusqu'à cinq heures ; c'est un hiver bien sec.

7 février. Je me dispose à aller au Vatican, lorsqu'on vient me dire que le Saint-Père est très-mal, qu'il a même fallu lui donner l'Extrême-Onction ce matin, sur sa demande. Je cours au Vatican avec l'espérance qu'il y a une grande exagération. En arrivant, la triste nouvelle m'est confirmée. Hier soir, le Pape avait une légère fièvre, mais ce n'était rien. Il a reçu la Cour à l'ordinaire, le soir. Dans la nuit, il a été mal. Ceccarelli avait quitté le Pape à 11 heures ; puis à 1 heure de la nuit où le mal a commencé, il retourna. A 3 heures, le Pape a pris quelque chose, il paraissait revenir à l'état ordinaire. A 4 heures, le Pape dit à Ceccarelli : « Mais, vous ne vous couchez donc pas cette nuit ?.... » A 4 heures 1/4, le mal s'accentue dans toute sa gravité ; paralysie des poumons, reflux des humeurs à la poitrine ; les plaies des jambes sont fermées, l'expectoration est impossible ; le Pape comprend toute l'étendue du mal,

il dit : « *Sono finito* ! » « C'est fini » Ceccarelli fit appeler Mgr Sacrista ; quand il entra, le Pape lui dit : « Soyez le bienvenu Monseigneur ! vous arrivez bien ! » il fit fermer les portes et il se confessa ; à 8 heures, il demande et reçoit le Saint-Viatique ; il y a seulement quelques personnes présentes, il prend la Sainte Hostie des mains de Mgr Sacrista et se communie lui-même, puis sur l'avis de Ceccarelli, l'Extrême-Onction à 9 heures ; on aurait pu attendre, mais Pie IX avait dit tant de fois qu'il voulait tous les Sacrements en pleine connaissance, que le médecin crut entrer dans ce désir. A midi, le mal était devenu très-grave. Déjà les Cardinaux étaient accourus. J'arrivai avant deux heures, les nouvelles étaient désespérantes ; la chambre du Pape était petite, le médecin recommandait qu'il y eût peu de monde à la fois, les Cardinaux en sortaient les larmes aux yeux ; la figure du Pape est altérée, on commence à envisager un malheur.

Plusieurs fois dans la journée, le Pape répète : « Avec la grâce de Dieu ! »

A 2 heures, il eut une faiblesse. Le Cardinal-Vicaire dit les prières des agonisants ; à ces mots : « *Proficiscere anima christiana*, » le Pape reprit : « *Si, si, proficiscere.* » Ceccarelli dit au Cardinal que ce n'était pas encore le moment du *proficiscere*. Dans le cours des prières, le Pape disait : « Non, plus sur cette terre ! » et il le répétait.

Le Pape reconnaît tout le monde, il tient dans

sa main un petit crucifix ; il donne avec ce petit crucifix la bénédiction à ceux qui entrent ; il suit toutes les prières, répond autant que possible. C'est le Cardinal Pénitencier qui les récite. Le cardinal Martinelli fait de temps en temps les *fervorini*, les élévations de cœur, les oraisons jaculatoires, en un mot l'assistance du mourant ; et le Pape dit souvent : « Avec la grâce de Dieu ! » On dit les litanies de la sainte Vierge ; il répond jusque vers le milieu ; ça devient de plus en plus difficile ; il ne répond plus. Le cardinal Monaco lui demande encore la Bénédiction pour le Sacré-Collége, pour Rome, pour l'Eglise : le Pape lève la main avec son petit crucifix, et la main retombe. Vers 3 heures, au milieu des jaculatoires, le Pape dit bien distinctement : *In donum Domini ibimus.* » Il exprime un peu plus tard le regret de ne pouvoir parler, de ne pouvoir exprimer ce qu'il pensait. A 3 heures 1/2, la connaissance disparaît peu à peu, le râle et la suffocation commencent ; ce sont les humeurs qui remplissent les poumons, la respiration est difficile, l'expectoration impossible ; c'est le commencement de l'agonie, on prévoit la mort ; on pense que ça pourra se prolonger jusqu'à l'*Ave Maria*. On fait prendre au Saint-Père quelques cueillerées d'eau de Lourdes.

J'ai besoin de rentrer chez moi ; j'y vais un instant, pour être plus libre de rester là ensuite.

Dans Rome le bruit de l'agonie s'est répandu. Par ordre du Cardinal Vicaire, le S.-Sacrement est exposé dans toutes les églises ; les fidèles accou-

rent à la prière. Le télégraphe est envahi par des gens qui déjà annoncent la mort. Je rentre au Vatican vers 4 heures. A la porte, on ne laisse plus entrer que les gens très-connus; il y a plusieurs messieurs dans les antichambres, camériers secrets, prélats, évêques; l'agonie continue; la respiration est de plus en plus embarrassée; le Pape ne paraît pas avoir connaissance. On poursuit les prières, et dans la chambre du Pape et dans la salle à côté; toutes les poitrines sont oppressées. A chaque instant on attend le très-triste dénouement. Si quelqu'un sort de la chambre du Pape, tous les regards l'interrogent. Tout le monde est à genoux, on récite le chapelet. La nuit se fait, on vient d'allumer les lampes. Pendant la troisième dizaine, quelqu'un paraît sur la porte du Pape. L'Evêque qui préside arrête le chapelet, commence le *De Profundis*; le Pape est mort juste à l'*Ave Maria*, à 5 heures 3/4. — *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*. C'est un sanglot général; il y a là des hommes de tout âge, les larmes sont dans tous les yeux; les prières se continuent dans les pleurs les plus abondants et les plus amers. Quand on se relève, quelques personnes, de celles qui étaient dans la salle à côté de la chambre du Saint-Père, demandent à entrer pour lui baiser la main encore: ce n'est pas possible. D'abord, il y a trop de monde, la chambre est petite, les Cardinaux y sont toujours, il va y avoir de premières précautions à prendre. Le Cardinal Camerlingue a pris aussitôt

possession, c'est lui qui commande. On se présente à lui pour lui demander s'il a des ordres à donner. Il dit: « Que l'on sorte du Palais. » Puis il fait donner des ordres très-sévères pour que personne n'entre plus au Vatican, ni ce soir, ni demain. Tout le monde sort.

Comme je ne voudrais pas être exposé à ne pouvoir rentrer demain avec cet ordre général, j'accepte l'offre du Général et de Madame Kanzler de rester avec eux; il peut arriver bien des choses; c'est le premier moment, on ne sait ce qui arrivera; je suis dedans, je reste; et puis j'ai besoin d'être avec des gens qui pensent et parlent comme moi, qui ne parlent que de cela. Je ne pourrais pas m'éloigner; je passe le reste de la soirée au Vatican.

Bien tard, le général Kanzler monte dans l'antichambre. Déjà on a transporté le Saint-Père sur son lit ordinaire où il est mort, dans la chambre de l'angle, antichambre secrète. On continue à l'arranger sur son lit de parade; personne ne peut le voir pour ce soir, ça se comprend. Ah! quelle journée! Nous nous couchons brisés de fatigues, d'émotions.

8. Ah! quelle nuit! le Saint-Père est mort juste au-dessus de la chambre que j'occupe. J'entends marcher, aller et venir très-tard. Le matin, à 8 heures, je dis la Sainte Messe dans la chapelle de Mgr Vanutelli, substitut du Secrétaire d'Etat. Oh! mon Dieu! recevez ce sacrifice de votre divin Fils pour votre serviteur, et appliquez-les-lui dans toute l'étendue de vos misé-

ricordes. Aussitôt après ma messe, l'action de grâces. Le Général me dit de prendre vite quelque chose, que ce serait le meilleur moment pour monter à l'antichambre et baiser la main du Saint-Père. Avec quel respect particulier on aborde aujourd'hui ces salles vénérables du Vatican et on approche de l'appartement où reposent seulement les restes mortels de ce Saint de la terre que les Anges ont emporté hier juste à l'*Ave Maria*, pour aller saluer la Reine du ciel.

Nous attendons un instant dans la salle précédente ; il y a deux Cardinaux près du Pape, et l'on n'entre que deux ou trois personnes à la fois ; vient le moment d'entrer : le Pape est beau sur son lit comme un saint transfiguré ; la figure est calme et douce, les souffrances de l'agonie ont disparu ; il est encore dans les draps où il est mort, sa calotte blanche sur la tête, deux cierges à la tête et deux aux pieds ; je baise le pied, cette main qui tant de fois s'est levée pour nous bénir et pour prier ; que cette dernière bénédiction se répande sur tout ce que j'aime et qu'elle m'accompagne, il le disait encore lui-même il y a quelques jours, au moment de la mort et jusque dans l'Eternité.

Je fais ma prière et je me retire en faisant mes génuflexions ; il y a recommandation de ne rester qu'un instant.

Je descends dans les galeries avec le général Kanzler et M. Vialet. Les Cardinaux, ce matin, ont fait la constatation de la mort. Le Camerlingue, d'une manière officielle, prend possession,

il gouverne, il donne des ordres aux gardes-suisses, qui font désormais le planton à sa porte. A neuf heures, tous les Cardinaux arrivent des galeries ; nous les voyons arriver successivement. Il y a une grande Conférence qui va durer jusque vers trois ou quatre heures. La salle du Consistoire est préparée pour cela : grande table au milieu, papier, plumes, encre pour chaque Cardinal, petite table à part.

Il y a bien des dispositions à prendre, peut-être à préparer l'élection du futur Pape, sans doute à fixer les funérailles de Pie IX ; les Cardinaux sont très préoccupés.

Jusqu'à présent, il n'y a aucune opposition ni difficulté violente ; du reste, ce n'est pas dans l'esprit du temps, mais il faut tout prévoir. Le Gouvernement veut faire tout le mal possible à l'Eglise ; mais, d'un autre côté, il veut montrer que dans l'état de choses, l'Eglise est libre, et que l'on peut, pour l'avenir, s'accommoder de ce qui est. Les Cardinaux vont profiter de ces dispositions et marcher au milieu de ces deux courants différents et y faire manœuvrer leurs barques. Que l'Esprit-Saint soit avec eux !

Je déjeune chez les Kanzler ; je ne vois plus de difficulté pour entrer au Vatican ; j'ai besoin d'aller chez moi, j'y vais ; je retourne le soir au Vatican, il n'y a rien de bien extraordinaire. Je ne vois pas la nécessité de rester à y coucher : je rentre chez moi. Il n'y a rien encore de décidé pour la cérémonie de la sépulture du Pape l'embaumement du corps se fait ce soir.

9. Dès ce matin le corps embaumé a été exposé au Vatican. Le Pape est habillé, soutane blanche, rochet, étole, souliers rouges ; l'anneau au doigt. Le Patriciat Romain, quelques personnes de distinction, les habitués de la Cour, sont admis à baiser le pied. Vers 2 heures la foule grossit, l'entrée est absolument interdite ; on prend les dispositions pour ce soir ; le corps à l'*Ave-Maria*, sera transporté à Saint-Pierre, à la chapelle du S.-Sacrement, la grille sera fermée, de sorte que demain matin, il se trouvera exposé à la vénération des fidèles. L'église est fermée à 3 heures, pour qu'il n'y ait personne ce soir ; la cérémonie se fera tout à fait privativement. Les Cardinaux, la Cour, quelques gardes-nobles, quelques rares admis, feront le cortége. Ce soir, le corps est consigné au Chapitre de Saint-Pierre, ceux du Palais n'y peuvent plus rien. Le Saint-Père restera exposé au moins trois jours, peut-être six ; tous les jours messe de *Requiem* très solennelle ; les trois derniers jours, elles se feront à la chapelle Sixtine, avec assistance des Cardinaux.

10. Dès le matin, il y a déjà beaucoup de monde à Saint-Pierre. Vers 10 et 11 heures, le concours est immense, il y a sur les visages une tristesse profonde ; cette foule ne ressemble en rien à ce que nous avons vu il y a un mois.

L'affluence est si grande, que je ne puis plus penser à approcher. Mon âme est triste d'une tristesse profonde. Je sens de plus en plus que Pie IX nous manque ; il n'est plus pour nous

déjà il a quitté le Vatican, le corps est confié au Chapitre de Saint-Pierre, abandonné à la piété et à la curiosité de la foule, je ne puis pas affronter ces flots ; je ne sais pas si je pourrai revoir encore ce visage vénéré et si cher. Pie IX était si aimé que peut-être nous matérialisions trop notre amour de l'Eglise en sa personne. Mon cœur est brisé, je sens bien cela, mais je sens aussi que, dégagé de ces impressions, j'aime l'Eglise pour Elle-même. Que Dieu accepte ce sacrifice de nos cœurs, et qu'il accepte notre acte de foi et d'amour, libre de toute sensibilité personnelle et humaine ! Il y a bien à prier pour l'Eglise, elle est dans une grande passe.

La première séance des Cardinaux a été très-orageuse. Les partis, du premier coup, se sont bien accentués, autant que l'on peut savoir ; on parle de trois courants bien distincts : Qui veut, Mgr Manning en tête, que l'on fasse le Conclave hors de Rome, libre de toute pression, que l'on renouvelle la protestation, etc., etc. ; qui veut faire le Pape à Rome, qu'il sorte dans Rome, qu'il fasse les fonctions, etc. ; qui veut qu'on fasse le Pape à Rome, qu'il reste au Vatican comme Pie IX. Il est question du cardinal Pecci.

Ce n'est pas le Conclave évidemment, il n'est pas ouvert, c'est la préparation.

Il faut multiplier les prières, la situation est bien grave et bien difficile.

Je sors un instant en dehors des portes avec le Père Sébastien. Nous sommes en communion de pensées.

11. Ce matin, à 5 heures, la place Saint-Pierre est encombrée et l'église n'ouvre qu'à 7 heures ; le passage au pont Saint-Ange, est déjà difficile. Le Pape était très-aimé ; les Romains qui ne l'ont plus vu depuis sept ans, veulent s'en rapprocher, les *Italiens* qui ne l'ont jamais vu, veulent le voir ; les uns par dévotion, les autres par curiosité, ça fait un empressement impossible à décrire, et aussi une foule impossible à affronter pour moi. Je crois que je ne verrai plus la figure de Pie IX. Mon Dieu ! donnez-moi de la voir transfigurée dans le Ciel ! Je pense que ce sera un de nos protecteurs...

Je n'y résiste pas, il me semble que j'ai encore quelque grâce à demander à Pie IX, une bénédiction à recevoir. Je pars avec l'intention de ne pas essayer, si c'est trop difficile. La foule est immense. Je me laisse mettre dans le flot..; je ne pourrai plus en sortir, je me laisse entraîner, il faut une demi-heure de *presse* et j'arrive. Je suis heureux de Le voir encore. C'est une prière et un dernier adieu à sa dépouille mortelle. J'entends les gens qui passent et qui disent : « Comme il est beau ! »

Je vais de là baiser le pied de saint Pierre, réciter mon *Credo*, mon acte de Foi à la Confession. Le cœur est triste, il faut que l'esprit chrétien le ranime ; ce qui est triste aussi, c'est de penser à l'avenir, quelles difficultés vont surgir !

Je vais au Vatican, je ne trouve que des gens qui emportent, ça a l'air d'un incendie..; c'est décidé, le Conclave va se tenir au Vatican,

déjà les maçons travaillent, on mure tout, on va laisser seulement le passage pour les personnes qui resteront au Vatican en dehors du Conclave. Les Kanzler sont en déménagement ; hier soir, on est venu les prévenir qu'il fallait partir : leur appartement sert pour les Cardinaux du Conclave ; heureusement Spagna, le commandeur des Sacrés-Palais, leur a offert une chambre chez lui ; je vois que ça les console. C'était dur de partir de même.

Le cardinal Manning prend une importance parmi les Cardinaux ; il sera certainement un grand chef de parti. Qui sait si Dieu ne le réserve pas pour Pape, peut-être pour la conversion de l'Angleterre ? Mais il accentue bien ses principes de non-transaction ! bien des cardinaux en auront peur. Enfin, c'est l'Esprit-Saint qui agit. *Di Pietro* serait un chef de parti dans le sens contraire.

Le corps du Pape va continuer à être exposé jusqu'au 13 au soir.

Le 12, la foule est toujours immense à Saint-Pierre ; je ne puis plus m'y exposer. Le peuple romain manifeste bien hautement son respect et son amour pour Pie IX.

Le journal « *Il Popolo Romano* » fait un abominable article sur ce magnifique *Proficiscere* (paroles de Pie IX agonisant). Il dit que Pie IX voulait parler de son âme qui allait partir ; mais que c'était bien l'Eglise qui allait rendre l'âme et qui mourait... Mon Dieu ! nous avons foi en votre parole, et les blasphèmes de l'impiété

augmentent notre confiance et notre amour.

13. Ce soir doit avoir lieu la cérémonie de la sépulture. C'est notre dernier devoir à rendre au Souverain. Après la sépulture cessent nos fonctions de camérier; je veux donc faire tous mes efforts pour y assister. Je me rends au Vatican à 5 heures. Heureusement que je suis bien connu de tous les suisses, car il y a une défense sévère de laisser entrer qui que ce soit, et je vois refuser tout le monde à la porte.

La réunion pour les camériers, soit ecclésiastiques, soit de cape et d'épée, est à la Salle Ducale, entre la Sixtine et la Pauline. Nous attendons là jusqu'à 6 heures 1/2. Alors commence le défilé des Cardinaux, grave, solennel. Je salue le cardinal de Bordeaux, ce qui me permet de me mettre à sa suite; j'entre aussitôt dans la chapelle du Saint-Sacrement, où le Pape est toujours exposé, resplendissant, mître en tête, habillé comme pour dire la Messe. Les Cardinaux et leur suite baisent les pieds; le bon Dieu permet que je suive le Cardinal pour me donner cette consolation. Avec quel bonheur et avec quel respect je m'en approche encore; c'est une prière que je fais, c'est une bénédiction que je reçois, c'est une protestation nouvelle de notre soumission complète: dépendance absolue, dévouement à toute épreuve. Il était 7 heures, tous les Cardinaux assistaient; la Cour..., quelques rares personnes privilégiées contrastaient avec l'immensité de la basilique. Des torches allumées de distance en distance il-

luminaient seules et semblaient encore se prolonger comme dans l'infini. Le corps de Pie IX était porté comme dans les jours où il entrait processionnellement à Saint-Pierre, sur les épaules des Gardes-nobles, aidés de quelques clercs. Ce sont les membres de la Confrérie du Saint-Sacrement qui ont le privilége d'escorter le corps du Saint-Père, de le descendre du lit d'honneur où il est exposé, dans la chapelle du Saint-Sacrement, de l'accompagner jusqu'au moment où le cercueil repose dans le dépôt.

Nous faisions la haie près du cortége, et nous suivions doucement et respectueusement, les yeux toujours fixés sur ces traits si chers dont on ne pouvait se détacher. On le porta depuis la chapelle du Très-Saint-Sacrement jusqu'à la Confession. Quand il passa devant saint Pierre, je me dis: Voilà les deux Pierre, les deux anneaux de cette grande chaîne des Pontifes de l'Eglise de Dieu. Elle est arrivée intacte jusqu'à nos jours, Elle passera encore cet orage!... De là le cortége vient jusqu'à la chapelle des Chanoines, où le Corps entra et fut déposé pour la cérémonie. Il était resplendissant de piété et de beauté; et lorsque je le vis entrer dans le chœur, ça me fit l'effet comme de son entrée dans le Paradis, où tant de Saints qu'il a canonisés, la Sainte Vierge qu'il a tant honorée, Notre-Seigneur dont il a été le digne Vicaire, Dieu le Père et le Saint-Esprit dont il a été un fidèle Serviteur, durent lui faire un accueil triomphant. Pour lui, la lutte est finie; il a soutenu

les bons combats, il ne lui reste que la couronne de justice. La pensée de mes plus chères affections ne me quittait pas un instant; continuellement mes jaculatoires demandaient encore à Pie IX une bénédiction. Pendant qu'au chœur on lisait le long rapport des œuvres principales de Pie IX, avant d'en déposer la copie dans le cercueil, je vais dans cette demi-obscurité baiser le pied de saint Pierre, m'agenouiller à la Confession, réciter mon *Credo* et mon acte de foi.

Oh! comme l'homme grandit dans toutes ces pensées!.. Mais le moment de la dernière séparation arrivait. On transporte le Corps du chœur, au lieu du dépôt, au milieu des prières et des larmes de toute l'assistance. Quand je vis élever le cercueil qui allait disparaître dans l'épaisseur de la muraille, je me jetai à genoux, et comme les disciples d'Elie, lorsque les Anges l'emportaient dans la nuée, je m'écriai dans mon cœur: « Mon Père! mon Père!.... *Santo Padre! la Be-* » *nedizione...* » Je m'inclinai profondément, agenouillé, et je lui demandai d'être toujours un bon prêtre de la sainte Eglise, dévoué, fidèle. La pensée de tous les miens, du Général, du Régiment, était là qui me remplissait le cœur. Je pris la bénédiction pour nous tous; je renouvelai la protestation de notre dévouement; je lui dis que, sans l'aimer peut-être autant tout d'abord, nous serions aussi fidèles, aussi dévoués à son Successeur, et que nous continuerions à être tout à la sainte Eglise. M. Aloys de Becdelièvre

m'avait demandé un souvenir particulier en cette circonstance, le bon Dieu m'en envoie la pensée. J'entendais dans mon cœur des paroles pleines de douceur, de consolation, d'espérance.

Rome est triste pour moi. Ma consolation sera d'aller plus souvent encore à Saint-Pierre, et de faire une prière près de ce simple monument où reposent des restes si vénérés et qui portent simplement cette inscription : *Pius IX, P. M.*

Il était 9 heures quand la cérémonie a fini.

15. Un certain nombre de Zouaves, entre autres MM. du Teilleul, d'Andigné, Dugast, Schmoderer, de la Houssaye, l'abbé Lasnier, assistent, à Saint-Louis-des-Français, au service funèbre pour le Saint-Père.

Le général Kanzler les présente au cardinal Pecci, Camerlingue de la Sainte Eglise. Le Cardinal les remercie de leur visite, leur dit qu'il a toujours été plein d'admiration pour cette jeunesse dévouée, il regrette de n'avoir pas le temps de les entretenir plus longtemps, il est persuadé que si on leur fait un appel, on les trouvera toujours prêts à répondre.

18. Les Cardinaux entrent en Conclave, tout est muré, sauf une porte à quatre serrures qui peut s'ouvrir pour un cardinal en retard, ou pour un ambassadeur qui s'est annoncé et qui alors peut être reçu; mais toujours en présence de deux personnes. Si un cardinal reçoit une lettre, elle est lue en présence de témoins également. Tout ce qui entre dans le Conclave est observé et visité.

Le 19, après la messe du Saint-Esprit en Conclave, il y a un premier vote, la cheminée fume à 1 h. 1/4, c'est signe que le scrutin n'a point amené de résultat.

Le Saint-Sacrement est exposé à Saint-Pierre, la foule est immense à prier, c'est émouvant au suprême degré. Quels intérêts plus grands en effet furent jamais en cause! La foule, à 5 heures, se dirige sur la place pour voir le *sfumato*. Le cardinal Moreno est arrivé en retard.

Le 20, le matin, on me dit qu'on avait vu le *sfumato*. Ne pensant pas que nous dussions avoir un Pape dans la matinée. je m'étais dirigé vers la maison des Dames Réparatrices. J'étais là, quand on vint me dire que le Cardinal Pecci était élu Pape et qu'il avait pris le nom de Léon XIII. Toutes les cloches sonnent à toute volée, toute la ville est en fête; je me rends à Saint-Pierre, la foule est énorme, les files de voitures s'avancent au pas, c'est un concours de tout Rome.

Le bruit s'est répandu que le nouveau Pape ne donnera pas sa bénédiction à l'extérieur, mais à l'intérieur, alors l'église se remplit. Pendant ce temps-là, j'étais aux pieds de saint Pierre, je le priais, je le remerciais, je renouvelais mon acte de foi à l'assistance de Dieu sur son Eglise, à sa perpétuité. Le nouveau Pape a paru au balcon à 4 h. 1/2. Toute cette immense multitude l'a acclamé et salué de mille cris de joie et d'espérance; puis le silence s'est fait, et le Pape d'une bonne et belle voix, a chanté et donné sa bénédiction *urbi et orbi*, à la ville et à l'univers.

Mgr Daniel écrivait de Léon XIII les lignes suivantes: « Nous avons un Pape et quel Pape! De caractère tout différent, Léon XIII est juste l'homme qu'il fallait pour succéder à Pie IX; d'une prudence consommée, il est d'une fermeté que rien ne déconcerte, quand il a pris une résolution. Travailleur infatigable, le Pape est grand théologien, latiniste distingué, évêque administrateur, diplomate habile, pieux, mortifié, de vie austère; le fond de son caractère est surtout une grande prudence: pondération des affaires, sûreté, précision de jugement et alors une ligne de conduite sans hésitation. Grand, maigre, de manières distinguées, Léon XIII gagne tous les étrangers qui lui sont présentés. »

Je remercie Dieu de tout mon cœur, de cette preuve évidente de son assistance spéciale sur son Eglise, dans une élection si prompte et si parfaite.

Le 21, je vais le soir au Vatican où je rencontre le cardinal Borromeo, qui nous explique les bulletins de vote: le cardinal Pecci a eu 44 voix, c'est trois voix de plus que la majorité nécessaire, il n'y a donc pas eu cette acclamation dont on a parlé hier.

Le 22, on vient me dire que les Zouaves seront reçus à 11 h. 1/4, je cours au rendez-vous, il y a bien quelques petites difficultés; Dugast et d'Andigné sont déjà montés, enfin les autres entrent et sont placés dans la loge avec une quarantaine de pèlerins. Le Pape entre à 1 h.,

tous les Zouaves sont groupés. A l'arrivée du Souverain Pontife, le capitaine Berger dit : Très-Saint Père, nous sommes des Zouaves ; le Pape accueille avec bienveillance et s'avance vers le centre. Très-Saint Père, repris-je alors : c'est une petite députation des Zouaves pontificaux, qui veulent renouveler aux pieds de Votre Sainteté, l'hommage de leur fidélité et de leur dévouement. J'allais parler de Charette, quand le Pape prend la parole et dit : J'ai toujours aimé et estimé votre dévouement, et s'il y a besoin d'y faire appel une autre fois, nous savons que vous serez là, n'est-ce pas? Les Zouaves répondirent : à la vie, à la mort. Le Pape salue d'une manière gracieuse, puis chacun put lui baiser la main, faire bénir les objets de piété qu'il avait apportés et recevoir sa bénédiction.

Le 26, Mgr Daniel va en toute hâte demander la bénédiction du Saint-Père pour M. Houdet, ce parfait chrétien si dévoué au Saint-Siége et à toutes les saintes causes, cet ami, ce père des Zouaves.

Le 27, M. Aubineau, porteur de l'Adresse du général de Charette au Souverain Pontife, est admis en audience : Très-Saint Père, j'arrive de Paris pour déposer à vos pieds, l'hommage du général de Charette et du Régiment tout entier, etc., puis il remit l'Adresse. Le Pape lui dit : Je remercie le général de Charette, je lui envoie ma bénédiction en particulier pour lui et pour le Régiment. Après avoir parlé à chaque visiteur, ayant passé devant M. Aubineau, il s'est

arrêté et lui a répété ce qu'il lui avait déjà dit, en insistant.

Le couronnement du Pape a eu lieu dans la salle ducale, transformée en chapelle. Léon XIII a fait son entrée, porté sur la *sedia*, dans la chapelle Sixtine, précédé des Cardinaux ; la messe a été dite pour le Pape, puis est venue la cérémonie du couronnement. On chante une oraison, pour prier Dieu d'orner l'élu de toutes les vertus, comme on va orner sa tête de cette couronne de gloire ; à ce moment, le second des Cardinaux-Diacres enlève la mître et le premier des Cardinaux-Diacres lui remet la tiare. Alors le Pape a donné la bénédiction solennelle ; presque tous nos Zouaves ont pu entrer.

Le 15 mars, l'Aumônier des Zouaves reçoit un billet du Majordome avec confirmation, par Léon XIII, de son titre de Camérier Secret.

Le 18, à midi, je me trouve au Palais, avec quelques uns de ces Messieurs de la haute aristocratie romaine, confirmés comme Camériers de cape et d'épée, qui venaient *ringraziare* et aussi avec deux ou trois autres Camériers Secrets ecclésiastiques. Nous sommes présentés un par un, au moment où le Pape sort de ses appartements. J'ai honte de moi-même, l'impression n'est plus la même que quand c'était Pie IX, on le conçoit facilement et cependant c'est toujours le Vicaire de J.-C. Mgr Macchi met tout l'ordre possible, il distingue les deux salles des Camériers Secrets et des Camériers d'Honneur.

Le 19 mars, l'indult du Carême pour les

Zouaves est obtenu. On le fait connaître au général de Charette.

On apprend le 27 au soir une très-triste nouvelle. Le colonel Allet, si dévoué à Pie IX, est mort, le fidèle serviteur n'a pas tardé à suivre son maître. Cette perte sera vivement sentie par le Régiment et tous ceux qui ont connu le colonel Allet.

Le 5 avril, le général de Charette est à Rome, je suis bien heureux de le voir. Madame de Charette y est aussi ; je me réjouis de pouvoir la saluer enfin. Elle me montre son bracelet du Régiment : c'est bon signe, c'est que son cœur est là.

Ce soir même, le Général est reçu par le Pape. Il expose ses idées, ses principes ; il demande la bénédiction pour lui et le Régiment. Le Général sort très-content de sa réception. Le Pape bénit l'ordre d'idées dans lequel il vit et le drapeau *anche la bandiera*. Le lendemain, enchérissement sur la veille ; puis Léon XIII félicite Madame de Charette qu'il connaissait ; le cardinal Pecci fréquentait les salons de Madame Polck.

Le Général voit à Rome, chez l'Aumônier, les Zouaves Tuccimei, Vyart, de Pascal, Brondois, Heffner.

Le 4 avril, je suis présenté par Mgr Macchi. Le Pape, en me reconnaissant, dit : Oui, c'est l'Aumônier des Zouaves. Puis il me rappela gracieusement que nous avons voyagé ensemble de Rome à Civita-Vecchia. Le 30, à mon audience de congé, je demande au Saint-Père de me continuer mes pouvoirs pour confesser les Zouaves partout où je les rencontrerai, il me l'accorde volontiers. Je demande sa bénédiction pour moi, pour les miens, pour le Régiment et le Général.

1er mai. Que le mois de Marie nous apporte avec les fleurs, les fruits de la grâce de Dieu ! Je vais à la Scala Santa tous les vendredis ; je suis obligé de monter par les escaliers de côté, tant la foule est grande à l'escalier du milieu.

Le jour de l'Invention de la Sainte Croix, Mgr Daniel va à la Scala Santa ; il y récite la belle prière, toute de circonstance, que récitent les visiteurs. Puis il dispose tout pour le départ. Il fait ses adieux, il quitte Rome avec le plus grand regret ; on dirait un pressentiment qu'il s'en va pour ne plus revenir. Le 6, il part à 10 heures 50. A Florence, il rencontre Franquinet, ancien Zouave. Il passe par Bologne, où la plus noble et la plus bienveillante hospitalité lui est toujours offerte. Le 1er juin il est à Turin, à Fourvières le 3, le 7 à Saulcet, et à Nantes le 13. Il rend grâces à Dieu de son voyage et de son heureux retour. Il est reçu par les Zouaves et sa famille. Il est malade en arrivant ; il en attribue la cause au mauvais temps, aux brouillards de Nantes ; il n'avait peut-être pas tort ; mais, comme tous les malades, il accusait le climat, s'en prenait un peu à mille causes extérieures qui n'étaient pas tout-à-fait coupables ; le mal était surtout à l'intérieur. Le jour de Saint-Pierre, il a la consolation de voir deux des Espagnols auxquels il s'intéressait, ordonnés sous-diacres. Le 5 juillet, il

remercie Dieu qui lui permet d'aller à l'Adoration nocturne. Le 9, il va à Jans, à la réunion de cours; il s'engage à faire la prochaine chez lui. Il ne peut s'empêcher de remarquer que c'est bien confiant de s'engager pour un an, quand on n'a qu'un souffle de vie. Il paraît bien désespéré dans toutes les notes qu'il écrit : Ma pauvre humanité est bien à bout; j'ai force vésicatoires, avec tout le gracieux cortége qui les suit. Je suis d'une faiblesse à ne pas tenir debout. Il se plaint du temps : des giboulées comme au mois de mars, des bourrasques sans fin. La belle fête de l'Assomption se passe sans qu'il puisse dire la messe, il le regrette bien vivement : Vierge Sainte, priez pour moi. Il croit que son état, au lieu de s'améliorer, va toujours en déclinant. Le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, il peut offrir le Saint Sacrifice. On parle, dit-il, de mon départ pour l'Italie, je suis trop faible, je suis toujours dans un état très-misérable et je sens que je m'affaisse, il faut se préparer à passer l'hiver ici.

Le 12 octobre, une lettre du général de Charette annonce un appel de l'évêque de Sion, pour l'érection d'un monument funèbre au colonel Allet. Mgr Daniel écrit dans son journal : Nous allons nous occuper de la souscription.

Le 27 octobre, nous entrons en hiver, bénis soient les frimas et les neiges, puisque Dieu les envoie; mais par goût, j'aime mieux la lumière et le soleil. Il ne se fait aucune illusion sur son état : « Je suis toujours très misérable, ce n'est

une vie qu'autant qu'on tâche de la sanctifier, de l'utiliser, de la relever par la générosité des sentiments, la pureté d'intention, l'esprit intérieur, Mon Dieu, faites que je le fasse. »

Son frère, l'abbé Henri, fait sa profession religieuse à Caen, le 21 novembre, il revient avec sa famille et passe quelques jours à Nantes, il le voit bien fatigué. « Je suis bien fatigué, je ne tiens plus, je succombe évidemment, je ne sais comment je résiste, la faiblesse me tue. » (30 novembre).

Décembre ce sera la fin; je ne dis plus la messe, ma vie est un phénomène, j'ai bien de la peine à passer ces derniers jours. (15 décembre).

Le jour de la fête de Noël, il dit au bon Dieu : « Mon Dieu, suppléez à mes insuffisances. »

31. Voilà la fin de l'année, c'est une merveille pour moi. Pardon, mon Dieu, de tous mes péchés passés ! Dans votre miséricorde, vous voulez mon salut à tout prix; vous me condamnez à la solitude, à la croix. Je vous aime et veux vous aimer, tout accepter pour vous, me sanctifier en vous, vous glorifier en tout,

C'est dans ces pieux sentiments que Mgr Daniel continua jusqu'à son dernier soupir. Ses anciens amis s'abstenaient de le voir pour ne point le faire causer et par suite le fatiguer. Il était d'une faiblesse extrême ; comme il l'a dit, il n'avait qu'un souffle. Pour le dédommager de la longue privation que la maladie lui avait imposée de ne point dire la sainte messe, des confrères, avec la

permission de Mgr l'Evêque, offrirent le saint Sacrifice dans sa petite chapelle, et lui donnèrent l'occasion de pouvoir communier sans bruit, sans solennité. Cette faveur fut partagée par un autre ecclésiastique, son voisin et son ami. Deux malades, deux saints prêtres, habitaient la même maison, l'un au premier, l'autre au second étage. Le prêtre qui disait la messe, après avoir donné la Communion à l'un, la portait à l'autre, c'était un touchant et bien édifiant spectacle de voir ces deux malades si résignés, demander dans leurs souffrances des nouvelles l'un de l'autre avec le plus grand intérêt. Tous deux allaient mourir, on ne savait trop lequel mourrait le premier. Tous deux après avoir rendu d'éminents services dans des situations bien différentes, et dans un milieu tout opposé, M. l'abbé de Lepertière, comme supérieur-général de la communauté des Sœurs de St-Gildas; Mgr Daniel, comme Aumônier des Zouaves pontificaux; le premier, occupé de religieuses, vivant dans la vie paisible et silencieuse du couvent; le second, de soldats accoutumés à la vie agitée et tumultueuse des camps; tous deux unis par l'amitié et la fidélité aux mêmes principes; tous deux ayant noblement et saintement rempli la mission que la Providence leur avait donnée.

Cependant les forces de l'excellent Aumônier diminuaient tous les jours, la fin approchait à grands pas, de rares amis, le Général et les membres de la famille, étaient seuls admis. Un espagnol, ancien Zouave, qui résidait chez lui, l'assistait avec un dévouement filial. Le Chapitre crut qu'il ne fallait pas tarder plus longtemps à lui porter solennellement le Saint Viatique. Mgr Daniel reçut les derniers sacrements avec la foi et la piété qui le caractérisaient. Lui qui aimait tant la Sainte Vierge, qui se plaisait tant à propager son culte, mourut le jour de l'une de ses fêtes, le 2 février, de grand matin.

L'estime et l'affection qu'avaient pour lui le Général et les officiers se manifestèrent à sa mort. On vint de tous les points de la France à son enterrement. Les Zouaves, le Général en tête, tinrent à donner cette dernière marque d'estime et d'affection à leur vaillant Aumônier; l'affluence des fidèles et d'un monde choisi fut considérable, on voulut rendre hommage à sa fidélité et à son dévouement à la Sainte Eglise et au Saint-Père. Mgr l'Evêque assista à l'office et fit l'absoute, le doyen du Chapitre chanta la messe et fit la conduite au cimetière.

Le général de Charette, qui estimait infiniment Mgr Daniel et qui avait pour lui la plus sincère affection, rendit dans la circulaire suivante, un complet hommage à son ami et sut parfaitement apprécier ses qualités et tout le bien qu'il avait fait au Régiment :

La Contrie, ce 4 février 1879.

« Dieu vient de rappeler à lui, après de longues souffrances, Mgr Daniel, l'Aumônier du Régiment. Venu en 1860, pendant la réorganisation du Bataillon avec les débris de Castelfidardo, il comprit tout

de suite son rôle d'Aumônier, et il ne s'en est jamais départi.

» Lorsqu'il vint à Nantes m'annoncer son départ, je cherchai à le dissuader et je ne lui cachai pas les difficultés de la position. Il se contenta de sourire et me dit : « Je compte beaucoup sur l'aide de Dieu. »

» Je le retrouvai trois mois après à Anagni, au moment d'une de ces crises qui ont failli compromettre l'existence du Régiment.

» Il fit preuve d'un grand tact. Il ne sortait jamais des strictes limites de son ministère ; c'était avant tout et uniquement l'homme de Dieu. Il a eu ce rare mérite, et c'est le plus bel éloge qu'on ait pu faire de lui. Il avait par excellence, une vertu connue de ses intimes, le sentiment et l'amour de l'expiation dans la Communion des Saints. Quelque temps avant sa mort, Il me disait : « Je ne puis rien faire pour le Régiment maintenant ; c'est un de mes plus grands sacrifices. » Et, se reprenant, il ajoutait : « Il ne faut pas murmurer..... Je remercie Dieu qui me permet d'offrir mes souffrances pour le Régiment et pour tel et tel de mes amis. »

» Il a assisté à tous les combats, mais il a fait mieux, car il a constamment combattu pour le bien ; et, jusqu'au dernier moment, il a consacré ce qui lui restait de forces.

» Hélas ! que d'amis disparus ! Et c'est en ce moment surtout que l'on sent plus vivement le vide fait dans nos rangs. Souvenez-vous des paroles que me disait souvent notre cher Aumônier : « C'est la Communion des Saints qui a toujours sauvé le Régiment, et il faut que, dans la balance divine, ce soit le bien qui l'emporte. » C'est ce qui me fait espérer que lui et tous les autres intercéderont pour nous,

afin que nous achevions avec honneur, la mission que Dieu nous a confiée et qui est loin d'être terminée.

» Je vous prie de faire dire une messe pour le repos de son âme, le 9 de ce mois. »

Pour faire comprendre combien grande fut jugée la perte que l'on venait de faire et le retentissement qu'elle devait avoir, citons cette correspondance de Rome, d'un journal de Marseille :

« Une autre perte vivement sentie à Rome et en France, est celle de Monseigneur Jules Daniel, premier Aumônier des Zouaves pontificaux, mort à Nantes, sa patrie, et dont le service funèbre avait lieu le 4, à Saint-Nicolas-des-Lorrains, en présence du général Kanzler et d'un grand nombre d'officiers et soldats de l'armée pontificale. Entré au Régiment en décembre 1860, Mgr Daniel ne s'en est plus séparé depuis, ni en Italie, ni en France, malgré les infirmités qui l'accablaient déjà. Depuis le licenciement du Corps en 1871, il partageait sa vie et ses affections entre Nantes sa patrie et le berceau de tant de Zouaves, et sa bien-aimée Rome, où son modeste appartement de la *Via della Croce* était comme le quartier général des Zouaves. Sa mort a été digne de sa vie ; Chef spirituel des Zouaves pontificaux, il a eu le bonheur de voir jusqu'au dernier moment à son chevet, le Chef militaire, le baron Athanase de Charette, le soldat légendaire de Patay. Ces deux grandes âmes étaient faites pour se comprendre. »

L'Evêque de Moulins, Mgr de Dreux-Brézé,

écrivait à un Zouave : Votre lettre, Monsieur, m'est arrivée à temps pour que j'aie pu m'associer à vos douloureux sentiments et à vos regrets si héroïquement mérités, en offrant le Saint-Sacrifice à l'heure même où vous rendrez les derniers devoirs à votre fidèle Aumônier. Sa patience et son courage pendant les longues souffrances dont son dévouement avait été la cause ont été le couronnement d'une vie toute de sacrifice, et je me sentais plus porté à lui demander des prières qu'à prier pour lui. »

Les Evêques qui ont connu Mgr Daniel, ont su l'apprécier. Les Zouaves ont fait une perte immense dans la personne de Mgr Daniel, c'était le centre religieux du Régiment; il lui manquera longtemps. Personne plus que lui n'a contribué à lui donner sa véritable physionomie, l'esprit chrétien qui l'a distingué, c'a été l'effort de tous ses jours. Expier, pour nous réconcilier avec le Ciel irrité contre nous et pour incliner le cœur de Dieu à la miséricorde et au pardon, était la grande maxime que l'Aumônier ne cessait de prêcher et de s'appliquer à lui-même tous les jours. Quand un Zouave de ses pénitents était dangereusement malade, il s'imposait une mortification pour le salut de son âme; quand la retraite était donnée au Bataillon, pour en assurer le succès, il se condamnait à quelque privation. Il portait sur lui d'habitude un cilice et de temps à autre une chaîne de fer, dont les aspérités lui faisaient éprouver parfois de très-vives douleurs. Un jour à Frascati, au moment où il

faisait un effort pour prendre dans le Tabernacle le Saint Ciboire, qui était assez éloigné, il ressentit par le mouvement qu'il fit, une souffrance si aiguë, qu'instinctivement il trahit par la contraction de son visage son émotion. Un officier de ses plus intimes amis, lui dit après la messe : qu'aviez-vous donc pour faire une si laide grimace quand vous avez ouvert la porte du Tabernacle; malgré la sainteté du lieu, je n'ai pu m'empêcher de rire. Pour moi, reprit-il, je n'avais point envie de rire, c'est une pointe de la ceinture que je porte, qui m'était entrée dans les chairs, voilà ce que c'est que d'être trop petit!

Il était intimement persuadé, que c'était par là qu'ils seraient forts, qu'ils seraient grands, car si comme un philosophe l'a dit avec raison, le catholicisme est la plus grande école de respect qui soit au monde, il est vrai aussi que le catholicisme bien compris, est la plus grande école de dévouement et de sacrifice.

Les Associations qu'il fonda n'avaient pas d'autre but. A Frascati, il forma cette Association qui fut ignorée de tant de chefs et de soldats. C'était une réunion d'une vingtaine au commencement, d'un peu plus à la fin, de jeunes gens d'élite animés du meilleur esprit et prêts à tous les sacrifices. Ils réunissaient leurs prières pour demander l'intercession de la Sainte Vierge, la bénédiction de Dieu sur le Régiment.

De cette Association sont sortis tant de prêtres, de religieux et de missionnaires. Que de noms nous aurions à citer, et tout dernièrement

le zélé et éloquent archevêque d'Alger, ne présidait-il pas une cérémonie qui nous rappelle l'esprit du Régiment? Il s'agissait des Missions du centre de l'Afrique, et de généreux militaires qui s'adjoignent aux Missionnaires pour les protéger et qui venaient faire bénir leurs armes et leurs personnes avant de commencer leur périlleuse entreprise. Eh bien! là les Zouaves étaient amplement représentés. Le Père Ganachaud est un ancien Zouave du diocèse de Nantes. Des Zouaves Belges et Hollandais, dont un officier, se font les défenseurs des Missionnaires, ils ont été armés chevaliers par Mgr de la Vigerie; et la sainte Bannière, bénite par l'Archevêque, a été donnée par un Zouave, M. Henri de Maquillé. Le vaillant capitaine Joubert vient de nous quitter pour aller rejoindre ses compagnons d'armes, pour protéger les Missionnaires africains dans leur sainte et difficile mission.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit des heureux résultats que produisit partout, à Anagni, à Marino, à Frascati et à Velletri, la Conférence de Saint-Vincent de Paul, de l'Adoration spirituelle du Saint-Sacrement, aussi bien que de l'Adoration nocturne que le pieux Aumônier y ajouta à Nantes.

Chose étonnante! nous disait un officier supérieur, c'est que dans toutes les crises par lesquelles le Régiment a passé, il a toujours jugé la situation avec un coup d'œil extraordinaire et toujours sûr. Et puis, ce qui était la perfection de son emploi, il restait invariablement sur son

terrain, sans jamais sortir de ses attributions. C'est lui qui, le premier, eut l'idée de créer un hôpital spécial pour le Régiment; il traita cette question avec une habileté et une délicatesse admirables. Il a su éviter un écueil contre lequel beaucoup dans sa situation vont sombrer: le défaut de mesure. Il attirait à lui, allait au-devant, tout en gardant la ligne que lui traçaient son devoir et les convenances. Pendant quelque temps il fut un peu seul; mais il sut assez intéresser tous les officiers, pour que beaucoup s'empressassent à l'assister dans son ministère, à soigner les malades, et même à ensevelir les morts. Nous avons entendu dire qu'il aurait pu avoir de plus nombreux rapports avec les simples soldats. Nous répondrons que l'Aumônier avait une santé chétive, qu'il ne pouvait être partout, qu'avec les officiers il faisait le bien en gros; qu'il était toujours auprès des malades, sans distinction, toujours prêt à écrire aux parents, dans les circonstances difficiles.

Il sut toujours conserver sa position, lorsque chaque nationalité avait son aumônier. Il resta Français tout en devenant Romain. Il l'était devenu, je dirais presque avec passion; il l'était dans son langage, dans son costume ecclésiastique, dans ses habitudes: il avait chez lui une Madone, devant laquelle il allumait religieusement ses lampes; il n'y avait pas jusqu'à la prononciation du latin qu'il n'eût conservée en chantant, comme on le fait à Rome.

Il était charitable, donnant avec générosité

du peu qu'il avait, le partageant avec ceux qui avaient moins. Que n'a-t-il pas fait pour les Espagnols !

Après tout ce que nous avons vu, après les grands exemples de sacrifice et de dévouement, tous les sentiments de la plus pure vertu que nous avons racontés, en nous rappelant les morts saintes et héroïques que nous avons enregistrées, on ne peut s'empêcher d'être de l'avis de l'Aumônier des Zouaves. Nous devons dire avec lui qu'une belle page de l'histoire de l'Eglise eût manqué, s'il n'eût pas écrit son journal, parce que rarement on rencontre de plus magnifiques sacrifices, de plus beaux actes de vertu, des actes plus capables de faire bénir et glorifier Dieu. *Ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.* Quel sujet d'espérance, quelle confiance ne doit pas nous inspirer la pensée de ces pieuses victimes !

S'il fallait, pour expier nos fautes, des hosties d'agréable odeur, pouvait-on en présenter de plus pures, de mieux choisies, offertes plus généreusement ? Est-ce que du haut du ciel, ces âmes magnanimes, ces valeureux jeunes gens ne continuent pas de prier pour le triomphe de la sainte Eglise, pour la France, pour leurs parents, pour tout ce qu'ils ont aimé sur la terre ; de demander grâce au nom de la grande Victime, J.-C. Notre-Seigneur ? Oui, le pardon nous viendra par eux, et ils nous obtiendront de voir luire sur notre malheureux pays des jours plus heureux.

En achevant ce travail, nous nous sommes demandé : La mission des Zouaves est-elle finie ? Et nous nous sommes dit : Non, leur mission n'est pas finie ; Dieu n'a pas dit son dernier mot. La brillante épopée commencée à Castelfidardo, continuée à Mentana, à Patay, à Yvré-l'Evêque aura son dénouement, il faut l'espérer. La Religion et la Patrie pourront encore réclamer leur secours et les appeler au triomphe, après les avoir appelés à la peine.

Cependant Dieu n'accorde pas toujours en même temps à ses élus et la gloire du ciel et la gloire de la terre, ou, s'il les accorde toutes les deux à la fois, la seconde diminue un peu la grandeur de la première. Finissons par ces belles et fortifiantes paroles de l'éloquent Evêque d'Angers, dans son admirable Oraison funèbre de La Moricière :

« Depuis les martyrs des premiers âges jusqu'à nous, que de causes en apparence vaincues et pour lesquelles le jour de la victoire ne devait pas tarder à reluire ! Où chercher le point de départ de leurs succès ? Dans le dévouement de ceux qui avaient lutté pour elles jusqu'au dernier instant et contre l'espérance même.

» Il y a dans le sacrifice, quelqu'infructueux qu'il paraisse sur le moment, une vertu qui lui survit, qui passe d'une âme à l'autre, qui fait germer à l'heure marquée de nouveaux sacrifices ; et quand après les victoires passagères de la force, arrive le jour où le droit et la justice reprennent leur empire, la postérité, plus équi-

table que les contemporains, salue de son admiration et de sa reconnaissance, l'héroïsme de ceux qui avaient préparé par leur défaite les triomphes de l'avenir. »

Et puis, quand on est vaincu en combattant pour le droit, le vaincu dans le temps se console, parce qu'il est assuré d'être le vainqueur dans l'éternité, et sa gloire n'est point comme celle de l'impie dont il est dit : *Gloria ejus, stercus et vermis*, elle resplendit à jamais d'un incomparable et éternel éclat.

EXTRAIT DU LIVRE DES MORTS DE Mgr DANIEL

De 1861 jusqu'au mois de Septembre 1870.

Van Acker, Séraphin, de Hollande, mort à Velletri, le 23 juillet 1866.

D'Alcantara, Charles, sergent, de Gand (Belgique), blessé à Mentana le 3 novembre 1867, mort à Rome le 29 idem.

Alem, Jean, mort à Tivoli en 1867.

Auffray, Auguste, de France, mort à Rome le 30 août 1867.

Auger, Frédéric, de France, mort à Rome le 1er fév. 1867.

Aupiais, Jules-Olivier-Marie, de Nantes (Loire-Inf.), mort à Marino le 24 août 1862.

Austry, Paul, mort à Rome le 1er avril 1868.

Allain, Louis, mort à Rome le 13 avril 1868.

Bakker, Henry, d'Aar (Hollande), Montelibretti 13 oct. 1867, mort le 10 nov. 1867.

Baslé, mort à Marino le 8 août 1862.

Behiels, de Belgique, mort à Rome le 28 juillet 1866.

De Belleroche, Alphonse, de Lacenas (Rhône), mort Rome le 2 avril 1868.

Bénézet, Ernest, de Toulouse (France), mort à Rome le 6 septembre 1867.

Beogenaers (?), mort à Montelibretti le 13 octobre 1867.

Bertrand, François, de la Loire-Inférieure, mort à Rome le 13 septembre 1867.

Betti, Louis, mort à Rome le 18 novembre 1867.

Bevini, Louis, d'Italie, mort à Marino le 1er janvier 1862.

Bretin, de Nantes, mort en 1866.

Bihoret, de France, mort à Rome le 10 janvier 1867.

De Blacas, Casimir, de Vérignon, Aups (France), mort à Velletri le 26 juillet 1866.

De Bligny, de France, mort à Marino le 26 août 1862.

Bokker, Jacques, mort à Rome le 27 janvier 1868.

Bonnefoy, S.-Lieutenant, chef de la Musique, de France, mort à Rome le 15 août 1867.

Boongs, Joseph, de Prusse, mort à Rome le 18 août 1867.

Bloek, de Belgique, mort à Frascati le 9 juillet 1865.

Van Booz, Arnault, de Hollande, mort à Rome le 6 août 1867.

Bossillon, François, de Suisse, mort à Rome le 11 août 1867.

Bousseaud, Joseph, sergent, de France, mort à Rome le 21 juillet 1867.

Bracke, Léon, blessé à Mentana le 3 novembre 1867, mort à Rome le 3 mars 1868.

Broenen, Hubert, de Hollande, mort à Rome le 28 août 1867.

Breton, de Bretagne, mort à Anagni le 7 août 1861.

Brison, Pierre, Belge, mort à Rome en 1867.

Brouwer, Pierre, Hollande, mort à Velletri le 12 oct. 1866.

Buys, Théodore, mort à Velletri le 11 juin 1866.

Beauménil, Joseph, mort à Rome le 9 avril 1868.

Broerken, Ermann, mort à Rome le 17 avril 1868.

Bon, Jean, mort à Rome le 20 avril 1868.

Burel, André, de Marseille, mort à Rome en septem. 1870.

Caeneghem.

Callewaert, Pierre, Hollande, mort à Rome le 10 juil. 1867.

Van Crombrudge, Charles, de Belgique, mort à Frascati le 25 septembre 1864.

Carrey, Louis, caporal, d'Arbois (Jura), mort à Serristori-Rome le 22 octobre 1867.

Charrier, Alexis-Hilaire, caporal, de Chavagnes (Vendée), mort à Rome en 1867.

CATRY, mort à Ceprano le 4 juillet 1866.

CAVALETTI, Torquatus, Italie, mort à Velletri le 5 mars 1866.

CAZE, Bernard, de France, mort à Rome le 16 janvier 1867.

CERASANI, Joseph, de Rome, mort à Serristori-Rome le 22 octobre 1867.

CAMPTOISEAU, mort à Marino le 4 août 1862.

CIARLA, Dominique, Bénévent (États-Pontificaux), mort à Montelibretti, le 13 octobre 1867.

CHEVALIER, Elie, de Montbert (Loire-Inf.), mort à Mentana le 3 novembre 1867.

CHETT, Joseph, mort à Rome le 9 février 1868.

CHOTARD, François, de Saint-Mars-du-Désert (Loire-Infér.), mort à Sezzé le 16 décembre 1865.

CHRISTIANS, Jules, Hollande, mort à Rome le 12 août 1867.

CHIUSAROLI, Fortuné, de Rome, mort à Serristori-Rome le 22 oct. 1867.

CARLETTI, Carmine, d'Olevano (Etats-Pontificaux), mort à Serristori-Rome le 22 octobre 1867.

CLAUDE, Emile, de Nancy (France), blessé à Serristori-Rome le 22 octobre 1867, mort le 25 octobre 1867.

CLAUSS, mort à Palestrina le 27 juillet 1865.

CLEYS, Dominique, de Flandre (Belgique), mort à Rome le 22 janvier 1867.

COLLINGDRIGGE, Alfred, caporal, d'Oxford (Angleterre), mort à Nérola le 18 octobre 1867.

CORNET, Frédéric, de Namur (Belgique), mort à Serristori-Rome le 22 octobre 1867,

CORTEN, Louis, de Belgique, mort à Rome le 9 août 1867.

COX, Henri, de Hollande, mort à Velletri le 31 août 1866.

CRÉPIN, François, de Blain (Loire-Inf.) mort à Rome le 29 janvier 1868.

CRONE, Jean, d'Amsterdam (Hollande), mort à Montelibretti le 13 octobre 1867.

DALIBERT, Jean, de Campbon (Loire-Inf), mort à Frascati le 12 août 1863.

VAN DAMME, caporal, de Belgique, mort à Frascati le 17 déc. 1865.

DECOLE, Pierre, mort à Frascati le 30 mars 1864.

DELALANDE, Auguste, caporal, Chapelle-d-Marais (Loire-Inf.), blessé à Montelibretti le 13 octobre 1867, mort à Rome le 19 novembre 1867.

WAN-LAN-DENHO, blessé à Mentana le 3 nov. 1867, mort à Rome le 25 décembre 1867.

DEPRISE, Ernest, de Nantes (Loire-Inf.), mort à Frascati le 4 juillet 1865.

VAN DERLÉE, Jean, de Hollande, mort à Rome le 15 juillet 1867.

VAN DERMEYDEN, Jacques, de Hollande, mort à Albano le 10 août 1867.

DEROUTH, Mars, mort à Rome le 2 janvier 1868.

DESBORDES, Alexis, caporal, de l'Ile-Oléron (France), mort à Serristori-Rome le 22 octobre 1867.

DE DIETFURT, Frédéric, de Colmar (Ht-Rhin), mort à Serristori-Rome le 22 octobre 1867.

DONNERS, Edouard, de Belgique, mort à Rome le 21 juillet 1867.

DORNAERTS, Léopold, de Hollande, mort à Frascati le 16 novembre 1863.

DORMIÈRES, de Bordeaux (France), mort à Rome le 20 juin 1867.

DESIDERI, César, de Rome, mort à Serristori-Rome le 22 octobre 1867.

DOYNEL, Paul, sergent, de Torchamps (Orne, France), blessé à Mentana le 3 nov. 1867, mort à Rome le 28 nov. 1867.

DRIENSENS, Pierre, mort à Rome le 11 octobre 1867.

DUFOURNEL, Emmanuel, S.-Lieutenant, de Poligny (Jura, Fr.), blessé à Farnèse le 19 oct. 1867, mort le 20 oct. 1867.

DUFOURNEL, Adéodat, capitaine adjud.-major, d'Arc-le-Gray (France), blessé à Villa Cecchina le 30 oct. 1867, mort à Rome le 5 nov. 1867.

DUREL, caporal, de France, mort le 9 mai 1869, sur *l'Abbatucci*.

VAN DUYNHOVEN, Jean, de Hollande, mort à Tivoli, le 18 juillet 1867.

DE HAAN, Frédéric, mort à Rome le 8 avril 1868.

DUCHER, Emile, de France, mort à Rome, septembre 1870.

DE ROECK, Edouard, de Beveren (Belgique), mort à Montelibretti le 13 oct. 1867.

DE COESTERS, Léopold, d'Adinkerk (Belgiq.), mort à Montelibretti le 13 oct. 1867.

DEVORSCEK, Jean, caporal, de Bologne (Etats-Pontificaux), mort à Serristori-Rome, le 22 octobre 1867. (Son père tué à Mentana).

De Ronghe, sergent, de Belgique, mort à Rome.

Empain, mort à Rome le 6 sept. 1867.

Erftemeyer, Gérard, d'Amsterdam (Hollande), mort à Mentana, le 3 nov. 1867.

Evfn, Joseph, sergent, de Bretagne, mort à Velletri le 19 déc..1865.

De l'Estourbeillon, Louis, du Croisic (Loire-Inférieure), mort à Rome, Porta-Pia, le 28 sept. 1870.

D'Erp, Walcrand, de Diest (Belgique), blessé le 3 nov. à Mentana et mort le 5 nov.

D'Exéa, sergent, de France, mort à Rome 1867.

Fartel.

Feneck, François, de Malte, mort à Rome le 26 juin 1867.

Filon, Louis, mort à Rome le 15 nov. 1867.

Fisch, Pierre, mort à Rome le 11 oct. 1867.

Flamini, Louis, de Rome, mort à Serristori-Rome, le 22 oct. 1867.

Fleskens, Jean, de Hollande, mort à Rome le 5 août 1867.

Franken, Simon, de Bronryp (Hollande), mort à Mentana le 3 novembre 1867.

De Freun, Pierre, mort à Rome le 27 nov. 1867.

Friederick, Alphonse, mort à Rome le 24 janvier 1868.

De Foucault des Bigothières, Henry, de Château-Gontier, mort à Rome-Transtevere le 25 oct. 1867.

Félix, Guillaume, de Hollande, mort à Rome le 17 juillet 1867.

Geneslay, Eugène, de France, mort à Velletri le 29 avril 1866.

Van Gennip, François, mort à Rome le 11 déc. 1867.

Gernanzen, François, de Hollande, mort à Rome le 23 juillet 1867,

Geurtz, Christian, de Hollande, mort à Rome le 22 août 1867

Gonzalès, Emmanuel, mort à Rome le 20 déc. 1867.

Mérot des Granges, Armand, de Lusanger (Loire-Inf.), mort à Marino le 5 sept. 1862.

Grœnestein, Henri, de Hollande, mort à Velletri, le 29 sept. 1866.

Grossin, Jean-Baptiste, de Nantes (Loire-Inf.), mort à Rome le 26 juillet 1867.

Guersen, de Hollande, mort à Viterbe le 14 déc. 1866.

Gueguen, mort à Marino le 19 août 1862.

Guérin, Pierre, sergent, d'Elven (Morbihan), mort à Mentana le 3 nov. 1867.

Guillaume, Félix, de Hollande, voir Félix.

Guillaume, de la Bretagne, mort à Porto d'Anzio le 11 mai 1862.

Guillermic, Mathurin, de Guénin (France), blessé à Mentana le 3 nov. 1867 et mort à Rome le 21 idem.

Guillemin, Arthur, lieutenant, d'Aire (France), mort à Montelibretti le 13 oct. 1867.

Guilmin, Augustin, de Bom, province d'Anvers (Belg.), mort à Mentana, le 3 nov. 1867.

Gusman, Gustave, mort à Frascati, le 18 septembre 1865.

De Giry, Maurice, serg.-maj., de La Roque (Vaucluse), mort à Rome le 20 sept. 1870.

Le Gohebel, Jean-Marie, de Brech (Morbihan), mort à Rome le 13 août 1868.

Van Haas, Lambert, de Hollande, mort à Frascati, le 26 janvier 1864.

Haburg, Ernest, de Hambourg (Allemagne), mort à Mentana le 3 nov. 1867.

Hacke, Bernard, de Flandre, mort à Velletri le 18 mai 1866.

Haubrechts, Alexandre, mort à Rome le 20 mars 1868.

Heens, de Hollande, mort à Veroli le 24 nov. 1866.

Hésius, mort à Rome en mai 1866.

Henquenet, Jules, de Saint-Omer (France), blessé à Mentana le 3 nov. 1867 et mort à Rome le 20 idem.

Heycamp, Pierre-Nicolas, d'Amsterdam (Hollande), mort à Bagnorea le 5 oct. 1867.

Heymans, Evrard, de Dussen (Hollande), mort à Mentana le 3 nov. 1867.

Hiens, Flandre (Belgique), mort à Marino le 1er janv. 1862.

Van Hooft, Arnold, de Flandre (Belgique), mort à Velletri le 20 mai 1866.

Holembauer, René, mort à Rome le 11 février 1868.

Van Hooren, Henry, de Bois-le-Duc (Hollande), mort à Mentana, le 3 nov. 1867.

Holkers, Corneille, Hollande, mort à Rome le 23 août 1867.

Horibers, Jean, blessé à Mentana le 3 nov. 1867 et mort à Rome le 28 janvier 1868.

Huygen, Antoine, de Hasselt (Belgique), blessé à Rome, villa Cecchina, le 30 oct. 1867 et mort le 22 nov. idem.

HUYGENS, Antoine, Bruxelles (Belgique), blessé à Mentana le 3 nov. 1867 et mort à Rome le 23 idem.

IMBRAUCK, Antoine, mort à Rome le 8 mars 1868.

JAFFRENNOU, Yves, de Huelgoat (Finist.), mort à Mentana, le 3 nov. 1867.

JONG, Pierre, d'Eutgebroeck (Hollande), mort à Montelibretti le 13 octobre 1867.

JOUSSEAUME, Jean, de la Chapelle-Basse-Mer (Loire-Inf.), mort à Rome le 9 mai 1868.

JACQUET, Louis, de Rochemaure (Ardèche), mort le 27 juin 1868.

KAISER, Pierre, mort à Rome le 13 février 1868.

KEISER, Gérard, mort à Rome le 9 déc. 1867.

KODREUS, François, mort à Rome le 28 nov. 1867.

KOLBEN, Gérard, mort à Rome le 8 mars 1868.

KRIER, Nicolas, du Luxembourg, mort à Rome le 17 août 1867.

KRISMANN, mort à Rome le 2 février 1868.

KRIEGNER, Gérard, mort à Rome le 8 avril 1868.

DE LA MORICIÈRE, Général, de Nantes.

LALANDE, Edmond, de Batignolles (France), mort à Mentana, le 3 novembre 1867.

LARROQUE, Edouard, de Cahors (Lot), mort à Serristori-Rome, le 22 novembre 1867.

LAUWERS, Constant, de Hollande, mort à Tivoli, en 1867.

DE LEPERTIÈRE, de Nantes, mort à Rome le 30 juillet 1867.

LEROUX, de France, mort à Marino, le 6 août 1862.

LETON, Jean, de Saint-André-de-la-Marche (France), blessé à Mentana le 3 novembre 1867, mort à Rome le 18 novembre 1867.

LESNAERTS, mort à Frascati le 22 août 1865.

VAN DER LINDEN, Jean, mort à Rome le 11 nov. 1867.

VAN DER LINDEN, mort à Castro le 14 juillet 1866.

LOIRANT, Louis, de Chantenay, près Nantes (Loire-Inf.), blessé à Mentana le 3 novembre 1867, mort à Rome le 4 novembre 1867.

DE LOZE DE PLAISANCE, Albert, de France, mort à Rome le 26 juillet 1867.

LASSERRE, Gustave, caporal, de France, mort à Rome en septembre 1870.

LA PEYRADE, Antonin, de Nantes, mort à Nantes.

LANNI, Jean, de Rome, mort à Serristori-Rome le 22 oct. 1867.

MAAS, Thomas, mort à Rome le 26 février 1868.

MAES, Henri, mort à Rome le 22 mars 1868.

MAES, Jean, de Houthalen (Belgique), mort à Mentana le 3 nov. 1867.

MANCINI, Piétro, de Rome, mort à Serristori-Rome le 22 oct. 1867.

MANCINI, Michele-Angelo, de Rome, mort à Serristori-Rome le 22 oct. 1867.

MARCHAND, de France (18 ans), mort à Rome le 8 août 1863.

MARTIN, Victor, de Bretagne, mort à Rome le 27 juin 1867.

MARTIN, Pierre, mort à Rome le 2 décembre 1867.

MARTIN, mort à Marino le 3 septembre 1862.

MASSUGER, Corneille, de Hollande, mort à Velletri le 29 mai 1866.

MATTEIS, Joseph, blessé à Mentana le 3 nov. 1867, mort à Rome le 24 nov. 1867.

MARTINAGGI, Antoine-François, de Tavera (Corse), mort à Montelibretti le 13 oct. 1867.

VAN DER MEER, Jean, mort à Rome le 2 février 1868.

MEGENS, Rodolphe, de Hollande, mort à Rome le 7 janv. 1867.

MÉLIN, Etienne, de Moulins (Allier), mort à Serristori-Rome le 22 oct. 1867.

VAN MELIS, de Hollande, mort à Rome le 4 août 1867.

MELKERT, Jacques, de Ziérikzee (Hollande), mort à Mentana le 3 nov. 1867.

MERKELT, Joseph, caporal, de Hollande, mort à Rome le 15 juillet 1867.

MERCIER, Hubert, caporal, de Moinet (Belgique), mort à Montelibretti le 13 oct. 1867.

VAN MESTING, Alexandre, de Hollande, mort à Rome le 13 août 1867.

VAN MEULER, Mariano, mort à Rome le 9 déc. 1867.

VAN MEULEN, Jean, de Hollande, mort à Velletri le 15 octobre 1866.

MEYFRED, Jean, mort à Rome le 1er mars 1868.

DE MICHELE, Loreto, de Naples, mort à Rome le 4 oct. 1866.

MIRANDA, François, de Portici (Royaume de Naples), mort à Serristori-Rome le 22 oct. 1867.

De Misson, né à Bruxelles (Belgique) le 5 janvier 1841, mort à Rome le 4 juin 1861.

Moeller, Jean, lieutenant, de Louvain (Belgique), mort à Mentana le 3 novembre 1867.

Mollinger, mort à Véroli le 12 juillet 1866.

Matton, Victor, mort à Rome le 20 avril 1868.

Meire, Jean, Monterotondo, mort près Montelibretti en novembre 1867.

Mathys, Joseph, de Saint-Trond (Limbourg — Belgique), blessé à Mentana le 3 nov. 1867, mort à Rome le 24 novembre 1867.

De Meckenhem, Raoul, de Vendôme (Loir-et-Cher), mort à Viterbe le 11 juin 1869, Corneto, enterré tombeau des Marzi.

Marron, Stanislas, de Marseille, mort à Monterotondo le 4 février 1868.

De Maquillé, Antoine, de La Membrolle (Anjou), mort en 1869.

Ockers, mort à Tivoli, en 1867.

Van Oopen, de Hollande, mort à Albano, le 16 août 1867.

Orte, François, Belgique, mort à Rome le 23 août 1867.

Otten, Antoine, Veghel (Hollande), blessé à Montelibretti le 13 octobre 1867 et mort à Rome le 23 idem.

Otten, Henri, doit être le même que Otten Antoine.

Van Oeffel, François, mort à Rome le 27 avril 1868.

Paris, Louis, de Nivilliers (Oise), mort à Rome le 29 février 1868.

Pascal, Henry, sergent, Brignon (France), mort à Mentana, le 3 nov. 1867.

Van Pelt, Auguste, de Hollande, mort à Velletri 27 août 1866.

Peters, Jean, mort à Velletri le 21 janvier 1866.

Peters, Henri, de Hollande, mort à Albano le 10 août 1867.

Poggi, Jacques, de Gênes (Piémont), blessé à Serristori-Rome, le 22 oct. 1867 et mort le 8 nov. 1867.

Porta Nuova, Andrea, de Naples, mort à Serristori-Rome, le 22 oct. 1867.

Pronk, Cornélius, de Avenhorn (Hollande), mort à Mentana le 3 nov. 1867.

Puttner, Henri, de Hollande, mort à Rome le 29 août 1867.

Piccadori, lieutenant de dragons, de Rome, mort à Rome, Porte Saint-Jean-de-Latran, le 28 septembre 1870.

Partel, Antoine, de Vigo (Tyrol), mort à Serristori-Rome, le 22 oct. 1867.

Le Quellec, Mathieu, de Bretagne, mort à Velletri le 15 février 1865.

De Quélen, Urbain, sous-lieutenant, Hanvée (Finistère), blessé à Montelibretti, mort à Palumbara le 16 oct. 1867.

Quain, Patrice, mort à Rome le 4 mai 1868.

De Quatrebarbes, Bernard, lieutenant d'artillerie, Anjou (France), blessé à Monterotondo en oct. 1867 et mort en nov. 1867.

Querré, Louis, de France, mort à Rome le 5 sept. 1867.

Van Ravenstym, Godefroy, de Bois-le-Duc (Hollande), mort à Montelibretti le 13 oct. 1867.

De Raymond, de Nantes (France), mort à Porto d'Anzio le 11 mai 1862.

De Retz, Alexandre, sergent, d'Hyères (Var), mort à Mentana le 3 nov. 1867.

Riallan, Edouard-Joseph-Marcé, sergent, de Ploërmel (Morbihan), mort à Mentana le 3 idem.

Robinet, Edmond, de Saint-Pol-de-Léon (Bretagne), blessé Serristori-Rome, le 22 oct. 1867, et mort le 12 nov. 1867.

Ten Roode, Jean, de Hollande, mort à Rome le 6 août 1867.

Roodermans, de Hollande, mort à Rome le 14 juil. 1867.

Roener, Henry, de Blœmendaal (Hollande), blessé à Mentana le 3 nov. 1867 et mort à Rome le 10 idem.

Rommès, Jean-Baptiste, de Hollande, mort à Rome le 10 janvier 1867.

Roos, Jean-Baptiste, mort à Frascati le 18 février 1864.

De Ruiter, de Hollande, mort à Piperno le 26 mai 1866.

Ruysendaal, Antoine, de Hollande, mort à Velletri le 20 juillet 1866.

De Ronghe, Charles, sergent, d'Ardoye (Belgique), mort à Rome en 1867.

De la Salmonière, Artus, de Petit-Mars (Loire-Inf.), mort à Monterotondo le 8 février 1861.

Saucet, Paul, de Nantes (France), mort à Rome le 29 nov. 1861.

Sanders, Antoine, mort à Rome le 12 mars 1868.

Sauer, Jean, de Saverbrücken (Prusse), mort à Mentana le 3 nov. 1867.

Scanlan, Pierre, d'Angleterre, mort à Rome le 23 décembre 1866.

Archives diocésaines de Quimper et Léon

SCHELPERON, Pierre, mort à Rome le 2 janvier 1868.

SCHONFORT, Walter, mort à Rome le 4 janvier 1868.

SCHOLTEN, Henry, de Haarlem (Hollande), blessé à Montelibretti le 13 octobre 1867 et mort à Rome le 24 novembre 1867.

SCHRAMA, Corneille, Hollande, mort à Ceprano le 2 juin 1866.

SHRAMA Jacques, de Waarmond (Hollande), blessé à Monterotondo le 26 oct. 1866, mort à Rome le 9 nov 1867.

SCHRAMA, Théodore, mort à Rome le 2 mars 1868.

SCHUTT, Walter, mort à Rome le 27 janvier 1868.

SCHUURMANS, Arnold, de Hollande, mort à Velletri le 23 juillet 1866.

SCHUYTER, Edouard, Hollande, mort à Velletri le 2 sep. 1866.

SCUDIERI, Antoine, d'Italie, blessé à Monte-Lupino le 22 nov. 1867, repose à Prossedi, église collégiale.

LE SECQ, Charles, de France, mort à Rome le 15 juillet 1867.

VAN SELST, Jean, Hollande, mort à Rome le 16 juillet 1867.

SOLDATI, Oreste, de Genazzano (Etats-Pontificaux), mort à Serristori-Rome le 22 octobre 1867.

SILVESTRELLI, Nicolas, de Rome, mort à Serristori-Rome le 22 octobre 1867.

Sanders, Antoine, mort à Rome le 12 mars 1868.

SANTA-MARIA, Mariano, d'Italie, mort à Rome le 25 août 1867.

TABARDEL, Pierre, de Luc (Aveyron, France), blessé à Mentana le 3 nov. 1867, mort à Rome le 14 nov. 1867.

DE TAILLARD, Ludovic, de Bretagne (France), mort à Anagni le 9 mai 1861, le jour de l'Ascension.

TARTAVINI, Dominique, de Rome, mort à Serristori-Rome, le 22 octobre 1867.

THOMAS, Jean-Baptiste, de France, mort à Velletri le 21 août 1866.

TUFFIER, sergent, de France, mort à Rome le 10 juin 1867.

TERRASSE, Raoul, de Nantes, mort à Rome le 24 juillet 1867.

RUIS-Y-TORRALBA, Pierre, de Villanuova-Geltro (Espagne), blessé à Rome-Transtevere le 25 oct. 1867, mort le 9 nov. 1867.

TEN BRANK, Antoine, mort à Rome le 8 mars 1868.

DE VAULX, Alexandre, capitaine, de Brives-la-Gaillarde, mort à Mentana le 3 nov. 1867.

VAN DEVER, Pierre, de Flandre (Belgique), mort à Marino le 1er janvier 1862.

VEN, Pierre, mort à Rome le 25 décembre 1867.

VERBOOM, de Flandre, mort à Rome en septembre 1866.

VERGÉ, Léon, de France, mort à Rome le 31 janv. 1868.

VERKELST, Dominique, de Flandre (Belgique), mort à Rome le 17 mars 1867.

VERSTENS, Jules, de Flandre (Belgique), mort à Velletri le 3 octobre 1866.

DE LA VILLEBRUNE, Joseph, lieutenant, de Bretagne, mort à Marino le 25 février 1862.

VINÇOT, de Nantes, mort à Rome le 20 juin 1861.

VIOCHOT, Victor, de Paris, mort à Serristori-Rome le 22 octobre 1867.

VAN VOORDEN, mort à Rome en 1866.

VLEMMINGS, Jean, de Beekendonk (Hollande), blessé à Bagnorea le 5 oct. 1867, mort le 28 nov. 1867.

VANDENBOOM, François, de Nistelrode (Hollande), mort à Montelibretti le 13 octobre 1867.

VANDEN DUNGEN, Henry, de Oostervyk (Hollande), mort Mentana le 3 nov. 1867.

VAN BAMBOST, Edouard, de Overslagh (Hollande), mort à Mentana le 3 nov. 1867.

VINAY, Charles, capitaine, d'Avignon, mort en 1869.

VILLARDRY, Louis, de Romorantin, mort en 1869.

VAN WAEL, Louis, de Hollande, mort à Rome le 21 juillet 1867.

WARMERSDAM, de Hollande, mort à Tivoli le 21 juillet 1867.

WARMERSDAN, Nicolas, mort à Tivoli en 1867.

DE WAVRIN, Ubald, de Roubaix (France), mort à Frascati le 11 juillet 1864.

VAN WEÉS, Jacques, blessé à Rome, mort le 21 déc. 1867.

WEGGERS, Joseph, mort à Rome le 24 mars 1868.

WEGLEANNE, Désidératus, mort à Frascati le 8 février 1865.

VAN WELSENAR, André, mort à Rome en 1867.

WELCHER, Bernard, de Hollande, mort à Frascati le 12 octobre 1864.

WETRINGS, Pierre, de Hollande, mort à Subiaco le 17 août 1867.

WESELAER, André, de Hollande, mort à Rome le 21 juillet 1867.

WETZEL, Philippe, mort à Rome le 2 décembre 1867.

WIMMINGS, Léonard, Flandre, mort à Velletri le 12 mai 1866.

WIENNE, Edouard, de Hollande, mort à Velletri le 23 juillet 1866.

De Wild, Pierre, Hollande, mort à Velletri le 10 mai 1866.
Wilders, Jacques, Hollande, mort à Rome le 3 sept. 1867.
Wisnmings, Jean, de Beckendorf (Hollande), mort à Bagnorea le 5 octobre 1867.
Wleminetis, Jean, blessé à Mentana le 3 nov. 1867, mort à Rome le 28 nov. 1867.
Woglart, Corneille, blessé à Mentana le 3 nov. 1867, mort le 20 janvier 1868.
Witte, Conrad, Hollande, mort à Rome le 17 juillet 1867.
Watts-Russel, Julien, Anglais, né à Florence (Toscane), mort à Mentana le 3 novembre 1867.
De Yong, Jean-Baptiste, de Hollande, mort à Rome le 21 juillet 1867.
Zandvliet, Jean, de Delft (Hollande), mort à Mentana le 3 novembre 1867.
X..., de Belgique, mort à Frascati le 7 juillet 1865.
X..., mort à Véroli le 6 août 1866.

LIEUX DE SÉPULTURE DES ZOUAVES PONTIFICAUX.

Rome, les Zouaves morts à Rome sont enterrés à peu près tous au cimetière Saint-Laurent-hors-les-Murs, derrière la chapelle des morts.
Anagni, église Saint-Antoine.
Tivoli.
Palumbara, église des Capucins, au bas de la montagne.
Marino, à la cathédrale, caveaux souterrains.
Viterbe, au petit cimetière.
Frascati, dans l'église cathédrale et au cimetière.
Monterotondo, au cimetière, tombeau spécial.
Velletri, église Sainte-Lucie.
Montefiascone.
Subiaco, au cimetière.
Sezzé, au couvent.
Prossedi, collégiale, église du Saint-Sacrement.
Ceprano, église cathédrale.
Piperno, au cimetière.
Véroli, église Sainte-Salomé.
Castro.
Albano, au cimetière.

TABLE

Dédicace
Avant-Propos.
Un mot sur Mgr Daniel 9
Année 1861. Ponte-Correze. Les Zouaves à Anagni.. 23
1862. Les Zouaves à Marino, à Porto d'Anzio 60
1863. Ceprano. Les Zouaves à Frascati..... 90
1864. Lettre d'un Zouave. Un peu d'agitation révolutionnaire..... 110
1865. L'Aumônier visitant les Zouaves dans leurs cantonnements. Brigandage..... 132
1866. Les Zouaves à Velletri. Suite du Brigandage..... 190
1867. Les Zouaves à Rome. Choléra à Albano. Mentana. 254
1868. M. Daniel nommé Camérier secret. Congé, événements divers..... 359
1869. Fêtes religieuses à Rome. Ouverture du Concile 372
1870. Guerre avec les Piémontais. Siége de Rome. Campagne de France..... 392
1871. Suite de la Campagne de France. Licenciement des Volontaires de l'Ouest..... 439
1872 et suivantes..... 471
1877. Voyage de Rome..... 486
1878. Mgr Daniel à Rome. Mort de Pie IX..... 496
1879. Mort de Mgr Daniel..... 519
Extrait du livre des morts de Mgr Daniel..... 530

Nantes, imprimerie Bourgeois, rue Saint-Clément, 57.